



OBSERVATIONS
SUR LES
MALADIES DES ARMÉES;
DANS LES CAMPS
ET
DANS LES GARNISONS.

~~27158~~
80330

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES,

DANS LES CAMPS

ET DANS LES GARNISONS,

AVEC des Mémoires sur les Substances
septiques & anti-septiques, & la Réponse
à de Haen & à Gaber.

Par PRINGLE, docteur en médecine.

TROISIEME ÉDITION.

Revue, corrigée & augmentée sur la dernière édition
Angloise.

ΔΘΞΑ ΜΕΝ ΑΝΘΡΩΠΟΙΣΙ ΚΑΚΟΝ ΜΕΓΑ, ΠΕΙΡΑ
Δ'ΑΡΙΣΤΟΝ.



Theognis.



A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire, quai des
Augustins, N°. 18.

M, DCC. XCV,

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

J'en'entreprendrai point l'éloge de l'ouvrage de M. le chevalier Pringle. L'accueil que lui ont fait les vrais favans (1) dans tous les pays où les sciences sont en honneur, a quelque chose de plus flatteur que toutes les louanges que pourroit donner un traducteur, toujours soupçonné de se passionner pour l'auteur qu'il traduit. M. Pringle est fils de Jean Pringle de Stitchil, près de Berwick, chevalier-baronnet. Ce titre, qui est héréditaire, a passé avec la terre de Stitchil à son frere aîné le chevalier Robert Pringle. Le Roi actuellement régnant a créé notre savant chevalier-baronnet. Son goût l'ayant porté à se consacrer à la médecine, il reçut à Leyde en 1730, le titre de docteur. Sa dissertation qui rouloit sur le dessèchement des vieillards (2) de *Marcure Senili*, anonçoit déjà ce qu'on devoit attendre de lui.

La guerre étant survenue en 1742, M. le chevalier Pringle suivit les armées, & par les services qu'il rendit, il mérita d'avoir la place de médecin du duc de Cumberland, & ensuite celle de médecin

(1) Il a été traduit en Allemand & en Italien.

(2) Voyez l'extrait qu'en a donné le journal des favans, au mois d'avril 1731.

vj A V E R T I S S E M E N T.
général des armées du Roi d'Angleterre.

Il donna en 1750, ses observations sur la nature & le traitement des fievres des hôpitaux & des prisons. Elles étoient adressées en forme de lettre au docteur Mead, médecin du Roi d'Angleterre. Mais elles furent publiées à la hâte, à l'occasion de cette maladie contagieuse qui enleva quelques uns des magistrats de Londres, qui avoient tenu les assises au mois de mai 1750, le chevalier Samuel Pennant, lord-maire de Londres, le chevalier Thomas Abney & le baron Clarke, juges; le chevalier Daniel Lambert, alderman, & un grand nombre d'autres personnes qui avoient assisté à ces assises.

Cette maladie tiroit son origine de Newgate, prison qui a le désavantage de recevoir de toutes les autres les criminels qu'on y conduit dans le temps des assises. L'air renfermé, l'humidité & la mal-propreté du lieu & de ceux qui l'occupent, rendent comme impossible d'y éviter un mal qui se communique si aisément.

Des accidens de ce genre montrent assez combien il importe de renouveler l'air des lieux qui renferment une multitude de gens mal-propres. On a depuis tâché de détruire le principe de ce mal contagieux dans la prison de Newgate. On permet aux prisonniers de se promener trois fois par jour dans une grande cour, qu'on lave souvent

A V E R T I S S E M E N T. **vij**
& qu'on purifie de même que les chambres, en y faisant brûler du soufre toutes les six semaines. Ces attentions avec l'usage du ventilateur (1), ont sauvé tous les ans la vie à grand nombre de personnes. J'ai vu ce ventilateur dans la prison de Newgate, & la maniere dont on l'y a placé m'a paru très-ingénieuse. Les vingt-quatre tuyaux des différens appartemens, communiquent à un tronc principal, ou à un corps de pompe aérienne, qu'un moulin à vent placé au haut de la prison fait agir. Il seroit à souhaiter qu'on eût les mêmes attentions pour nos hôpitaux & pour nos prisons, & que nos magistrats, dont on connoît assez le zele pour le bien public, y fissent construire de pareilles machines.

Cette fievre des prisons a tant de rapport avec la fievre pestilentielle des hôpitaux qui cause de si grands ravages dans les armées, que M. Pringle n'a pas voulu priver ses lecteurs des observations qu'il avoit publiées dans sa lettre sur ce sujet. Il les a donc refondues, & après y avoir fait les changemens & les corrections qu'il a crus nécessaires pour les perfectionner, il en a fait un chapitre à part, qu'il a inséré dans la troisieme partie de cet ouvrage.

(1) Voyez la description de cette machine, dans le livre du docteur Hales.

Cette édition a un avantage considérable sur la précédente. Je l'ai revue avec soin sur la dernière édition angloise, dont l'auteur m'a envoyé les feuilles à mesure qu'elles s'imprimoient. Indépendamment d'un grand nombre de changemens, qu'a fait l'auteur dans le corps de l'ouvrage, il y a des additions considérables. Par exemple, le §. 6 du chapitre II de la seconde partie, qui n'avoit dans la seconde édition angloise qu'une demi-page, en occupe actuellement huit; & le chapitre de la dyssenterie, qui dans cette seconde édition n'avoit que vingt-huit pages, en a plus de quatre-vingt actuellement.

Qui croiroit qu'un ouvrage qui est le fruit d'une expérience consommée, eut rencontré des censeurs? M. de Haen, professeur en médecine à Vienne, attaqua notre savant en 1760, au sujet de la fièvre pétychiale; mais il lui a répondu d'une manière victorieuse. Le docteur de Haen prête à M. le chevalier Pringle des sentimens qu'il n'a jamais eu, & l'on diroit qu'il a pris à tâche de le décrier. Tantôt ce sont des maximes générales tirées d'Hippocrate & de Sydenham, qu'on ne peut appliquer aux cas particuliers qu'a eu sous les yeux notre savant; tantôt ce sont des passages qui étant isolés, n'ont plus la même signification qu'ils avoient dans le corps de

l'ouvrage; tantôt ce sont des réticences qui dénaturent les pensées de l'auteur. Quel nom donner à un pareil procédé? Je me tais. Interprète des sentimens de M. le chevalier Pringle, de même que de ses écrits, je me fais gloire d'imiter sa modération.

M. le chevalier Pringle a joint aux observations sur les maladies des armées, des mémoires sur les substances septiques & anti-septiques. Ils ont été lus successivement à la société royale, depuis le 28 juin 1750 jusqu'au 13 février 1752.

Rien n'a plus nui aux progrès de la médecine, que les systèmes formés avec précipitation sur des connoissances imparfaites de la nature. La théorie de la putréfaction en offre un exemple, & les expériences de M. le chevalier Pringle montrent à combien d'égards les idées communes sur la corruption des substances animales, & les conclusions qu'on en a tirées pour la pratique, s'éloignent de la vérité. On avoit par exemple, regardé comme septiques les sels alcalis volatils, & les auteurs du dictionnaire encyclopédique, ouvrage si estimable d'ailleurs, sont tombés dans la même erreur. Mais M. le chevalier Pringle s'est vu convaincu, d'après les expériences qu'il a faites, que ces sels, bien loin de hâter la putréfaction, la préviennent ou l'arrêtent.

La société royale a reçu ces mémoires

avec applaudissement ; mais elles ne s'est pas bornée à des éloges stériles. Dans son assemblée du 20 novembre 1752, elle gratifia M. le chevalier Pringle de la médaille annuelle assignée par le feu chevalier Copley à celui qui dans le cours de l'année se distingueroit par quelque découverte curieuse & utile. Personne ne la méritoit à plus juste titre. Si l'on considère en effet les difficultés sans nombre qu'il a fallu surmonter, & le danger qui accompagne des expériences de cette nature, on conviendra sans peine, qu'un homme qui sacrifie son temps, ses veilles & sa santé à acquérir des connoissances si utiles, doit être regardé comme un des bienfaiteurs de l'humanité.

On ne doit point être surpris, d'après ce court exposé, que ce savant jouisse dans les pays étrangers de la même estime que dans sa patrie. L'Empereur & l'Impératrice-Reine en font un cas particulier ; & le premier janvier 1769, Son Excellence le comte de Seilern, ambassadeur de Leurs Majestés Impériales à la cour d'Angleterre, fit de leur part présent à M. Le chevalier Pringle, de trois médailles d'or & de dix-huit médailles d'argent, comme un témoignage de leur estime.

IL ne paroît pas qu'aucun médecin dans l'antiquité ait écrit sur les maladies des armées ; les historiens nous ont pareillement laissé dans une profonde ignorance à ce sujet, à moins qu'il ne soit survenu quelque maladie fatale & extraordinaire.

Ainsi, Xénophon dans son histoire de la fameuse (1) retraite des dix mille, fait mention de la faim canine, de la perte de la vue & de la mortification dans les extrémités, provenant de la neige & du froid excessif auxquels ces troupes furent exposées dans leur marche. Pline le naturaliste est le premier qui parle du scorbut qui affligea l'armée romaine en Germanie (2) après qu'elle y eut séjourné deux ans ; & nous voyons aussi que les Romains se virent

(1) Liv. IV, pag. 219, édit. d'Oxford.

(2) L'ancienne Germanie renfermoit la partie septentrionale des Pays Bas, & il paroît que c'est-là le pays marécageux dont Pline veut parler, puisqu'il ajoute, *trans Rhenum maritimo tractu* : ce qui s'accorde avec la relation que Tacite a publiée de cette expédition sous Germanicus. Voyez Pline, livre XXV, chap. 3. Les recherches que j'ai faites depuis, m'ont appris que Pline n'avoit pas le premier parlé de la stomacace & du synonyme scélotybe, qui est le scorbut de nos jours. Strabon fait mention de cette maladie dans l'histoire de l'expédition que les Romains firent en Arabie, sous le commandement de Selius

quelquefois obligés de changer souvent de camp, à cause du mauvais air des marais voisins. Plutarque observe que (1) Démétrius perdit dans sa dernière expédition plus de huit mille hommes, par une maladie qui suivit une disette de provisions.

Tite-Live parle d'une maladie pestilentielle qui fit en Sicile de grands ravages dans les armées des Romains & des Carthaginois. Diodore de Sicile en décrit une autre, accompagnée d'un flux de sang, qui fit périr presque entièrement ces derniers, alors occupés au siège de Syracuse. Quoiqu'il attribue (2) cette calamité à la colère des dieux qui vouloient punir leur impiété, il ne laisse pas cependant d'en expliquer les causes naturelles, d'une manière plus ample & plus satisfaisante que les historiens n'ont coutume de le faire en de semblables occasions.

Si l'on excepte ces exemples, & un petit nombre d'autres encore, on ne trouve rien dans ce que nous ont laissé les anciens, qui ait rapport aux maladies des armées.

Gallus: cette expédition fut un peu antérieure à celle qu'ils firent en Allemagne sous Germanicus. Voyez Strab. Geograph. Lib. XIII.

(1) *Vie parallèle. Vol. v. pag. 57, ex edit. Londin.*

(2) Diodor. Sicul. Lib. XIV. Tom. I. pag. 697, ex Edit. Wessely. Amst, 1746.

Il paroît étonnant que Végece dans son livre sur l'art militaire, ait fait un chapitre exprès sur les moyens de conserver la santé des soldats, & qu'il n'ait parlé nulle part des maladies auxquelles ils étoient particulièrement sujets; qu'il ait fait mention des médecins qui accompagnoient les armées, & qu'il ait passé sous silence la manière dont on dispoisoit les malades, dans des hôpitaux ou autres lieux semblables.

On doit d'autant plus regretter le silence des anciens sur cet article, que faisant de la guerre leur principale étude, on ne peut guère douter que ce qui regardoit le soin des malades, n'ait été porté à un aussi haut point de perfection que les autres parties de leur science militaire. Les troupes se trouvant continuellement en campagne, & dans des climats fort différens, les médecins étoient alors plus à portée de faire d'utiles observations sur la nature & les causes des maladies des camps, & sur la méthode la plus sûre de les traiter.

Lorsque je fus employé pour la première fois à l'armée, il y avoit bien peu de médecins parmi les modernes, qui eussent essayé d'écrire sur ce sujet; encore n'avoient-ils point été attachés aux armées & aux hôpitaux militaires, ou du moins ils l'avoient été fort peu. Ainsi, cette partie de la médecine, qui depuis

long-temps auroit dû être parfaite, est, pour ainsi dire, encore nouvelle : la vie militaire étant si peu compatible avec la tranquillité nécessaire pour l'étude & les observations.

M'étant donc apperçu du peu de secours que je devois attendre des livres, je pris le parti de mettre par écrit mes observations à mesure qu'elles se présentoient, dans l'espérance de les trouver par la suite de quelque utilité dans la pratique. ayant continué cette méthode jusqu'à la fin de la guerre (1) j'ai depuis rédigé ces matériaux, & j'ai tâché de suppléer en quelque sorte par ma propre expérience avec autant de clarté & de précision que je le pouvois, à ce qui manquoit sur ce sujet.

J'ai partagé cet ouvrage en trois parties. Dans la première, après une relation succinte des qualités de l'air & des maladies particulières aux Pays-Bas, théâtre ordinaire de nos guerres, je donne un abrégé du journal de médecine des différentes campagnes. J'y fait mention des maladies épidémiques, c'est-à-dire, de celles qui arrivèrent le plus fréquemment parmi nos troupes, dans l'ordre qu'elles se sont présentées, des embarquemens, des cam-

(1) La guerre de 1743.

pemens, des quartiers d'hiver, des saisons, des changemens de temps, en un mot, de toutes les positions où se trouve une armée, qui me paroissent devoir affecter la santé des soldats. Bien loin de traiter en cette partie de la guérison des maladies, je n'ai fait qu'en effleurer la description, réservant ces deux points pour la suite de mon ouvrage. Mon but étoit d'y rassembler des matériaux pour remonter aux causes les plus évidentes des maladies militaires, afin de pouvoir établir d'une manière sûre tout ce qui se trouvoit compatible avec le service, & qui dépendoit de ceux qui ont l'autorité en main, & afin de suggérer des mesures convenables pour prévenir ou pour diminuer par la suite les causes de ces maladies dans toute autre campagne. Je me suis d'autant plus attaché à rendre ces observations exactes, que j'ai prévu que cette partie étant sur-tout un récit de faits dont j'ai été témoin oculaire, ne laisseroit pas d'être reçue favorablement, quelque accueil qu'on fit d'ailleurs au reste de l'ouvrage. Les conséquences que je tire de ces faits sont courtes & en petit nombre, parce qu'une discussion trop étendue auroit interrompu leur enchaînement, & qu'on devoit les présenter sous un seul point de vue.

J'ai, par cette raison, renvoyé à la se-

conde partie la plupart des raisonnemens qui résultent de la première. Après avoir divisé & rangé par classes les maladies qui sont communes à la vie militaire, j'en examine les causes générales, je veux dire, celles qui dépendent de l'air, du régime & de ces autres circonstances qu'on comprend communément, quoiqu'improprement, sous le nom de *non-naturels*. Je rapporte quelques-unes de ces maladies à des causes fort différentes de celles que les autres écrivains leur attribuent communément; & je fais voir que telles causes qu'on a regardées jusqu'ici comme des sources fréquentes de plusieurs maladies militaires n'y ont pas la moindre part. J'espère qu'on excusera ces libertés, si l'on fait attention que je me suis trouvé plus à portée de faire ces remarques que ceux qui m'ont précédés: les connoissances de la nature se perfectionnant d'ailleurs tous les jours, il est vraisemblable que ceux qui écrivent les derniers sur de pareils sujets, approchent davantage de la perfection.

Le lecteur s'attend fort peu à me voir mettre les hôpitaux, dont l'unique destination est de servir au rétablissement & à la conservation de la santé, au nombre des principales causes des maladies, & des ravages que fait la mort dans les armées. Ce qui m'y a déterminé, est le mauvais air & les autres inconvéniens qui en sont inséparables.

inséparables. Pendant la première guerre on rendit les hôpitaux plus commodes, & on les porta à un point de perfection qu'on n'avoit point encore connu. On avoit été jusqu'alors dans l'usage de transporter les malades fort loin de l'armée, quand l'ennemi étoit proche, ce qui en faisoit périr un grand nombre avant que les médecins en eussent pris soin. Le feu comte de Stair, mon illustre protecteur, instruit de cet inconvénient, engagea, dans le temps que l'armée étoit à Aschaffembourg, le maréchal de Noailles dont il connoissoit parfaitement l'humanité, à regarder des deux côtés les hôpitaux comme des sanctuaires, & à les protéger mutuellement. Le Général François y consentit de bonne grace, & saisit la première occasion qui se présenta, pour montrer l'attention particulière qu'il avoit à remplir ses engagements. Car tandis qu'après la bataille de Dettingen, notre hôpital étoit à Feckenheim, village sur le Mein, assez éloigné du camp, le maréchal de Noailles voulant envoyer un détachement à un autre village, situé sur la rive opposée, & craignant que cela ne causât quelque alarme aux malades, il leur envoya dire qu'étant informé que l'hôpital anglois se trouvoit en cet endroit, il avoit donné des ordres exprès à ses troupes de ne le point inquié-

ter. Cet accord s'observa strictement des deux côtés durant cette campagne; & quoi qu'il ait été négligé depuis, on espère cependant que dans la suite les Généraux le regarderont comme un exemple, qu'ils s'empresseront de faire revivre.

Après avoir expliqué les causes générales des maladies des armées, je traite ensuite des moyens d'en écarter quelques-unes, & de rendre les autres moins dangereuses. Sans cela, les observations antérieures eussent été de fort peu d'utilité. Mais il est aisé de concevoir que ce n'est point par des remèdes qu'on doit prévenir les maladies, & qu'on ne doit point faire dépendre cet article essentiel de quelque chose qu'il soit au pouvoir du soldat de négliger; mais d'ordres formels, qui, en même temps qu'il se voit dans la nécessité d'y obéir, ne lui paroissent pas déraisonnables.

Je termine la seconde partie, par comparer les diverses quantités de malades en différentes saisons, afin que le Général puisse savoir avec quelque degré de certitude le nombre de troupes sur lequel il peut compter en quelque temps que ce soit; qu'il puisse connoître les effets que fait sur la santé une campagne d'une longue ou d'une courte durée, une campagne commencée de trop bonne heure, &

des quartiers d'hyver pris trop tard, & beaucoup d'autres calculs fondés sur les matériaux amassés la dernière guerre. Les données sont en trop petit nombre pour en déduire des conséquences certaines; mais comme je n'en ai point trouvé d'autres sur lesquelles je puisse compter, je me suis vu forcé d'en faire le meilleur usage que je pouvois. Cela servira du moins comme un essai de ce qu'on pourroit faire sur ce sujet en acquérant plus d'expérience.

Comme j'ai eu en vue dans ces deux parties l'instruction des officiers autant que celle des médecins, j'ai tâché de raconter clairement les faits & d'en tirer les conséquences de la manière la plus simple, sans me servir des termes de l'art, autant que me l'a permis la nature du sujet, de me rendre en un mot si clair, que je fusse entendu de quiconque posséderoit les premiers principes de la connoissance de la nature.

Mais la troisième partie qui renferme la pratique, n'a été écrite que pour les médecins, parce qu'on n'auroit pu expliquer suffisamment ce sujet aux autres, & qu'il auroit été fort peu instructif pour eux. Je balançai long-temps sur la manière dont je devois traiter cette partie, incertain si j'omettrois les choses généralement connues, ou si je parlerois d'une manière ample & régulière de toutes les maladies dont

il y est fait mention. Je me déterminai enfin pour la méthode suivante.

Je conçois qu'on peut diviser les maladies auxquelles une armée est le plus sujette en deux classes. La première renferme celles qui sont communes à la Grande-Bretagne & aux autres pays ; & l'autre celles qui sont propres à un climat différent & à l'état de soldat. Or, comme les maladies de la première classe ont été amplement traitées par plusieurs sçavans auteurs, dont les ouvrages sont entre les mains de tous les médecins, & que d'ailleurs elles se rencontrent tous les jours, j'en parle à la hâte & sans m'y arrêter, me contentant d'établir ma méthode générale, & la différence, supposé qu'il y en ait, qu'il faut observer dans les ordonnances par rapport aux hôpitaux militaires.

A l'égard de l'autre classe qui renferme les fièvres rémittentes & intermittentes d'automne, la fièvre d'hôpital & de prison & la dysenterie, comme ces maladies sont moins fréquentes en ce pays-ci (1) j'ai jugé à propos de les traiter plus au long, & d'une manière propre à instruire ceux qui les auroient peu connues auparavant.

Mes observations sur la fièvre d'hôpi-

(1) L'Angleterre.

tal furent imprimées pour la première fois en 1750, dans une lettre adressée au docteur Mead. Mais comme elle fut publiée à la hâte à l'occasion de la maladie de prison, qui parut vers ce temps-là à Londres, je fus forcé d'omettre beaucoup de choses que j'ai depuis supplées, & il m'échappa des méprises que j'ai tâché de rectifier dans cet ouvrage, qui renferme aussi cette dissertation (1).

J'ai joint à cette description de la fièvre d'hôpital, aussi bien qu'à celle des fièvres d'automne & de la dysenterie, quelques conjectures sur leurs causes internes & plus cachées, quoique je n'ignore point qu'une tentative de cette espèce pouvoit tendre plutôt à affoiblir qu'à confirmer mes ob-

(1) On publia en Angleterre en 1722, un traité dont le titre est *Recherches raisonnables sur la nature de la peste, faites d'après des remarques historiques, par Jean Pringle, docteur en médecine*. Comme ce sujet ressembloit au mien, & que l'auteur portoit le même nom que moi, on a, dans l'index de l'édition du *Methodus studii Medici* de Boerhaave, donnée par Haller, rapporté à une seule & même personne cette pièce, ma lettre au docteur Mead, & la dissertation de *Marcure Jenili*, que je fis paroître à Leyde en 1730, lorsque je pris le bonnet de docteur. Je me fais un devoir de rendre justice au célèbre médecin, auteur de cet ouvrage, & je saisis avec plaisir cette occasion, pour instruire le public d'une méprise où il étoit naturel à un étranger de tomber.

servations, parce qu'on ne voit que trop souvent que la théorie influe sur le jugement & le pervertit. Mais j'avois non-seulement fait ces descriptions, mais encore établi le traitement de toutes ces maladies long-temps avant que d'avoir songé à en assigner ces causes, qui quelquefois ne m'ont été d'abord suggérées que par les effets des remèdes. Cependant une théorie juste & éclairée peut être utile, non-seulement pour découvrir des remèdes plus efficaces, mais encore pour varier ceux que nous connoissons, quand le jugement ne peut être aidé par l'expérience, ou même par analogie avec d'autres fièvres.

En raisonnant sur la nature de ces maladies, j'ai eu si souvent recours au principe septique, que le lecteur pourroit s'imaginer que je le regarde comme une cause plus universelle que je ne le pense réellement. Car si l'on excepte ces maladies & un petit nombre d'autres auxquelles je fais allusion dans cet ouvrage, je n'en ai rapporté aucune autre à cette origine. Mais à l'égard de la réalité de ce principe, quoique je l'ai suffisamment prouvé dans mes observations, quelques personnes seront bien aises d'apprendre qu'Hippocrate donne à penser qu'il regardoit la corruption des humeurs comme la cause de certaines maladies; que Galien en parle plus

au long: que dans les temps postérieurs, on a traité plus amplement de ce principe, & qu'on l'a appliqué à la médecine, comme il paroît par les Aphorismes de Santorius, & autres ouvrages du même temps. Quoique ce principe ait été détruit par les systèmes de Sylvius & de Willis, & celui des premiers écrivains mécaniques, cependant Boerhaave l'a rétabli, en comprenant parmi les alkalis, tout ce qu'il croyoit septique ou putride.

Mais comme cet auteur célèbre n'eut pas le temps d'appuyer toutes les parties de sa doctrine par des expériences, il n'est point surprenant qu'on ait fait quelques méprises, & que l'on n'ait point assez compris toute l'étendue de ce principe.

Deux circonstances m'engagerent à continuer ce sujet; le grand nombre de maladies putrides, dont je fus obligé de prendre soin dans les hôpitaux, & l'autorité du lord Bacon, qui présente de bonnes raisons pour engager à considérer la connoissance de ce qui cause, ou de ce qui retarde la putréfaction, comme la chose vraisemblablement la plus propre pour expliquer les opérations les plus cachées de la nature. Je lus dans diverses assemblées de la société royale, plusieurs mémoires à ce sujet. Les trois premiers ont été publiés dans les Transactions philosophiques; mais tandis que

les autres étoient entre les mains du secrétaire de la société, pour y être pareillement inférés, me voyant dans la nécessité de renvoyer souvent aux expériences qu'ils contiennent, j'ai jugé à propos de joindre le tout à cet ouvrage, dans le même ordre que je les ai présentés. Je me suis contenté seulement d'y ajouter un petit nombre de notes, afin d'éclaircir ce que l'on n'avoit point assez amplement ou assez clairement exprimé auparavant, & pour lier davantage ces faits avec les observations précédentes. La société s'est fait une règle de ne point publier dans ses mémoires les dissertations qui ayant été lues dans ses assemblées, ont été depuis publiées par les auteurs. C'est par cette raison qu'on ne trouve dans les Transactions philosophiques, que mes trois premiers mémoires sur les substances septiques & anti-septiques.

Cet ouvrage parut, pour la première fois, en 1752. Il fut réimprimé l'année suivante (1), avec quelques additions. Je corrigeai, dans la troisième édition, quelques-unes de mes observations, d'après une plus grande expérience dans les camps que j'ai suivis en Angleterre pendant trois étés, au commencement de la dernière guerre.

(1) Ma traduction fut faite sur la seconde édition.

Comme j'ai trouvé que les maladies de ces hôpitaux étoient les mêmes que celles que j'avois observées en Allemagne & en Flandre durant la guerre précédente; quoique plus bénignes à cause de la nature de notre climat, & que les soldats n'avoient point à souffrir les fatigues auxquelles ils sont exposés en présence de l'ennemi, je n'ai point cru nécessaire d'entrer dans aucune particularité par rapport à ces campagnes.

J'ai revu, avec tout le soin possible, les trois éditions suivantes, aussi bien que celle-ci. Des réflexions plus mûres, ma pratique particulière, & les conversations que j'ai eues avec ceux qui ont été employés dans les hôpitaux étrangers en différens climats, depuis le commencement de la dernière guerre jusqu'à la paix, m'ont mis à portée de les perfectionner, en présentant, avec plus d'assurance, des remarques, que je n'avois publiées qu'avec une sorte de défiance, & en en omettant d'autres que j'avois avancées sans aucune raison suffisante. J'ai pareillement ajouté quelques nouvelles observations à la plupart des articles de la troisième partie, & particulièrement au chapitre sur la dysenterie. Quoique cette maladie ne soit pas commune en ce pays-ci, cependant elle le fut pendant l'automne de 1762, & cela me donna occasion de faire un plus grand nom-

bre d'expériences. J'ai évité avec soin, dans cette édition, toutes les dénominations de fievres qui ne donnent point d'idée claire de leur nature, ou qui peuvent en donner de fausses. L'on ne trouvera plus par conséquent, les termes de fievres *nerveuses*, *bilieuses*, *putrides* ou *malignes*, ou du moins on les définira de maniere à ne plus causer d'ambiguité.

Je suis persuadé, que malgré tous les soins & toutes les attentions que j'ai apportés en faisant ces observations & ces expériences, & les différentes occasions que j'ai eues de revoir & de corriger cet ouvrage, il m'est échappé plusieurs inexactitudes & quelques méprises. Ceux qui se font appliqués à des recherches de cette nature, & qui n'ignorent point les difficultés qui les accompagnent, seront très-portés à les excuser. Cependant, tout imparfait que cet ouvrage peut être, j'ai la satisfaction de voir qu'il a servi de fondement à des écrivains qui ont concouru avec moi à faire leurs efforts pour tirer des malheurs même de la guerre, quelque avantage pour le genre humain.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

P R E M I E R E P A R T I E.

CHAP. I.	<i>De l'air des maladies des Pays Bas</i>	Page 1
CHAP. II.	<i>Relation générale des maladies qu'éprouverent les troupes Angloises dans les garnisons en Flandre, & dans les quarties d'Allemagne, en 1742 & 1743.</i>	10
CHAP. III.	<i>Relation générale des maladies auxquelles les troupes furent sujettes pendant la campagne de 1743 en Allemagne, & l'hiver suivant en Flandre.</i>	16
CHAP. IV.	<i>Relation générale des maladies durant la campagne de Flandre en 1744.</i>	26
CHAP. V.	<i>Relation générale des maladies pendant la campagne de Flandre en 1745.</i>	31
CHAP. VI.	<i>Relation générale des maladies des campagnes de 1755 & de 1746, dans la Grande-Bretagne.</i>	35
CHAP. VII.	<i>Relation générale des maladies des campagnes de 1746 & de 1747, dans le Brabant Hollandais.</i>	46
CHAP. VIII.	<i>Relation générale des maladies de la campagne dans le Brabant Hollandais, en 1748.</i>	52

S E C O N D E P A R T I E.

CHAP. I.	<i>De la division des maladies les plus ordinaires à une armée.</i>	62
CHAP. II.	<i>Des causes des maladies les plus ordinaires à une armée.</i>	67
§. I.	<i>Des maladies occasionnées par le chaud & par le froid.</i>	68

§. II. Des maladies occasionnées par l'humidité.	70
§. III. Des maladies qui proviennent d'un air putride.	72
§. IV. Des maladies qui proviennent des défauts dans le régime.	74
§. V. Des maladies occasionnées par l'excès du repos & du mouvement, du sommeil & des veilles, & par la mal-propreté.	79
CHAP. III. Des moyens généraux pour prévenir les maladies d'une armée.	81
§. I. Comment on peut prévenir les maladies qui viennent du chaud ou du froid.	ibid.
§. II. Comment on peut prévenir les maladies qui viennent de l'humidité.	84
§. III. Comment on doit prévenir les maladies qui viennent d'un air putride.	86
§. IV. Comment on peut prévenir les maladies causées par un mauvais régime.	96
§. V. Comment il faut prévenir les maladies qui proviennent d'un défaut dans l'exercice.	99
CHAP. IV. Comparaison des saisons par rapport à la santé d'une armée.	101

TROISIEME PARTIE.

CHAP. I. Observations sur les fievres inflammatoires en général.	109
CHAP. II. Observations sur quelques inflammations particulieres.	118
§. I. De l'inflammation du cerveau.	ibid.
§. II. De l'inflammation des yeux.	120
§. III. De l'inflammation de la gorge.	122
§. IV. De la pleuresie & de l'inflammation des poumons.	124
§. V. De l'inflammation du foie.	130
§. VI. De l'inflammation de l'estomac & des intestins.	131
§. VII. Du Rhumatisme.	139

CHAP. III. Observations sur les rhumes & la phthisie pulmonaire.	147
CHAP. IV. Observations sur les fievres qu'on appelle communément bilieuses, ou les fievres rémittentes & intermittentes d'automne des armées.	151
§. I. Des symptomes des fievres rémittentes & intermittentes d'automne dans les camps.	152
§. II. Des symptomes des fievres rémittentes & intermittentes d'automne, dans les pays bas & marécageux.	156
§. III. Des causes des fievres d'automne rémittentes & intermittentes des camps, & de celles des pays bas & marécageux.	165
§. IV. Comparaison des fievres rémittentes & intermittentes d'automne des camps & des quartiers, avec les fievres d'été & d'automne d'autres endroits.	169
§. V. De la cure des fievres d'automne rémittentes & intermittentes des camps & de celles des pays bas & marécageux.	180
CHAP. V. Observations sur les obstructions qui suivent les fievres d'automne rémittentes & intermittentes, les fievres des camps, & celles des pays marécageux.	193
CHAP. VI. Observations sur la dysenterie des camps.	195
§. I. Description de la dysenterie des camps.	196
§. II. Des dissections.	214
§. III. De la nature & de la cause de la dysenterie.	225
§. IV. Du traitement de la dysenterie.	232
CHAP. VII. Observations sur la fievre d'hôpital ou de prison.	254
§. I. De l'origine de la fievre de prison ou d'hôpital, & de la maniere dont l'infection se répand.	ibid.
§. II. Des symptomes.	256
§. III. Des prognostiques.	264
§. IV. Des dissections.	266
§. V. Du traitement.	270
§. VI. De la nature & des causes de la fievre de prison ou d'hôpital, & des fievres pestilentielles en général.	287

MÉMOIRES

Sur les Substances septiques & anti-septiques.

MÉM. I. Expériences qui démontrent qu'on ne doit point appeller les Substances putrides ; Alcalines ; que ni les sels alcalis volatils , ni les fixes , ne tendent naturellement à produire la putréfaction dans le corps humain , étant d'eux mêmes anti-septiques. Que deux anti-septiques combinés peuvent en produire un troisieme plus foible que chacun d'eux. Expériences servant à comparer les vertus de quelques sels neutres pour résister à la putréfaction. Des qualités anti septiques de la myrrhe , du camphre , de la serpentaire , des fleurs de camomille & du quinquina.

313

MÉM. II. Suite des expériences & des remarques sur les Substances anti-septiques. Table des vertus comparées des sels pour résister à la putréfaction. De la qualité anti-septique de diverses résines , gomme , fleurs , racines & feuilles de végétaux , comparées avec le sel commun. Tentatives pour corriger par le moyen des fleurs de camomille & du quinquina la corruption des Substances animales. Conjectures sur la cause des fievres intermittentes , & sur l'action du quinquina dans leur cure.

323

MÉM. III. Expériences sur les Substances qui résistent à la putréfaction des liqueurs animales , avec leur usage en médecine. Les astringens sont toujours anti-septiques ; mais les antiseptiques n'ont pas toujours une vertu astringente manifeste. De l'utilité de la putréfaction en général , & particulièrement dans l'économie animale. Des différens moyens de produire la putréfaction. Quelques Substances réputées septiques ont une vertu contraire. Les Substances réellement septiques , sont celles-là même qu'on a le moins soupçon-

nées de l'être ; savoir , la craie , les testacées & le sel marin.

334

MÉM. IV. Suite des expériences sur les Substances septiques. Conjectures sur les causes du déclin des maladies putrides. De la différence entre les effets des testacées & ceux de l'eau de chaux. De la vertu que les Substances putrides animales ont d'exciter une fermentation vineuse dans les végétaux , & de quel usage est la salive dans cette opération , avec une application de ces expériences à la théorie de la digestion.

346

MÉM. V. Expériences & remarques sur la fermentation des végétaux par le moyen des Substances animales putrides. Acide austère produit par ces fermentations. Probabilité que la plupart des végétaux peuvent fermenter sans en excepter ceux qu'on range parmi les âcres , les anti-scorbutiques & les alcalescens. De la fermentation du lait. Jusqu'à quel point les alimens fermentent dans l'estomac. De l'utilité de la salive dans la fermentation alimentaire. De différentes causes des indigestions. De la cause & de la cure de la chaleur d'entrailles , & d'où procèdent les aigreurs d'estomac.

357

MÉM. VI. Expériences sur les Substances qui hâtent , qui retardent , qui augmentent & qui diminuent la fermentation des alimens , avec des remarques sur leur usage pour expliquer l'action de la digestion , & comment , suivant les circonstances , on peut l'aider par des acides , des amers ; des aromatiques , du vin , &c. Quelles Substances approchent davantage de la qualité digestive de la salive , & comment on doit les varier conformément au tempérament. De la différence entre l'action de la bile & celle des amers ordinaires. Le sel marin hâte ou retarde la fermentation alimentaire suivant sa quantité ; mais les autres septiques accélèrent toujours cette action. En quoi les testacées , l'eau de chaux , & les sels alcalis fixes s'accordent , & en quoi ils diffèrent.

Des alimens qui sont les plus aisés à digérer , & de ceux qui sont les plus difficiles. 368

MÉM. VII. *Expériences & remarques sur la putréfaction du sang & d'autres substances animales. De la nature de la croûte inflammatoire, ou de la partie coëneuse du sang. De l'acide des excréments. Avantages qu'on retire de l'observation des couleurs du sang corrompu. De la nature de la matière purulente. La dissolution du sang, le relâchement des fibres & de l'émission de l'air sont des conséquences de la putréfaction. On rend par-là raison des divers symptômes des maladies putrides. La moëlle est lente à se corrompre. Le sang peut devenir réellement putride tandis que l'animal vit. Des effets différens des sels alcalis & des substances putrides sur les nerfs. Il n'y a, à proprement parler, qu'une seule espèce de véritable scorbut, & elle provient d'une cause putride.* 377

Réponse à MM. de Haen & Gaber, contenant des remarques sur l'Ouvrage précédent. 395

Fin de la Table.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

SUR LES
MALADIES DES ARMÉES,
DANS LES CAMPS
ET
DANS LES GARNISONS,

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'air & des maladies des Pays-Bas.

LA Lis, qui prend sa source en Artois, & se jette à Gand dans l'Escaut séparé, avec la partie inférieure de cette rivière, la partie élevée & sèche de la Flandre, de la partie basse & humide. Entre cette ligne & la mer, le pays est plat, marécageux & mal-sain. Cet espace renferme quelques villes frontières, qui appartiennent aux Hollandois, aux François & aux Autrichiens, dont les plus mal-saines sont Furnes & l'Ecluse. Le reste de la Flandre est plus élevé, & forme, avec les autres Pays-Bas Autrichiens, un pays sec & fort sain.

Une grande partie des Provinces Unies, de même que le Brabant hollandois, depuis Grave en descendant le long de la Meuse, étant pareillement située dans un terrain bas & humide, est sujette

A

aux mêmes maladies que la partie plate de la Flandre. La Zélande l'emporte par les mauvaises qualités de l'air qu'on y respire, étant non-seulement basse & couverte d'eau, mais encore environnée des bords bourbeux & fangeux de l'Escaut oriental & occidental, & des endroits les plus marécageux de tout le pays : de sorte qu'il n'y a presque point de vent, excepté ceux de mer, qui n'augmentent l'humidité qui lui est naturelle & les exhalaisons infectes.

Toute cette contrée des Pays-Bas ne se trouvant guère plus haute que le niveau de la mer & des rivières qui la traversent, étoit autrefois tellement exposée aux inondations dans les débordemens & dans les grandes marées, que jusqu'à ce qu'on eût fait des digues, & qu'on eût pratiqué des écoulemens, ce n'étoit qu'un large marais ; & maintenant, après des travaux incroyables, le pays est encore sujet à être inondé dans des marées extraordinaires, ou lorsque l'eau trouve par hasard quelque passage libre. L'évaporation de ces eaux croupies, & de celles des canaux & des fossés, dans lesquels se pourrissent une infinité de plantes & d'insectes, surcharge l'air, pendant l'automne & vers la fin de l'été, de vapeurs humides, putrides & très-nuisibles à la santé.

Une seconde cause de l'humidité, à la vérité moins remarquable, vient de l'eau qui séjourne sous terre. On la rencontre en effet si près de sa surface, qu'il est rare d'y voir des fossés ; & le sol de la terre étant léger, l'humidité transpire aisément, & charge en été l'air de vapeurs, dans les endroits même où l'eau n'est pas visible. Tel est l'état de la plus grande partie du Brabant hollandois, dont les habitans sont plus ou moins sujets aux fièvres intermittentes, à proportion du plus ou du moins de distance de cette eau à la surface de la terre : de sorte que, par l'inf-

peçion seule des puits, on peut déterminer le degré de salubrité de plusieurs villages. Ces puits, entretenus par les eaux souterraines avec lesquelles ils sont toujours de niveau, & diminuant à proportion de la sécheresse de l'été, sont une preuve que la chaleur du soleil attire continuellement cette eau à travers les pores de la terre, & servent en même-tems de regle pour déterminer la quantité qui s'en évapore.

En Zélande, & sur les côtes de la Flandre & du Brabant opposées à cette province, on remarque une espèce singulière de vapeur, qui, dans les basses marées, s'élève d'un rivage bourbeux & couvert de limon, d'autant plus sujet peut-être à se corrompre, que l'eau douce s'y mêle avec la salée (1). Les habitans de ces pays sont sujets à de grandes maladies ; mais ceux d'Ostende, qui est une place située sur l'Océan, jouissent communément d'une bonne santé, parce qu'il n'y a point de marais dans ses environs.

Une ventilation imparfaite, est une autre cause de l'humidité & de la corruption de l'atmosphère. Il ne se trouve point de montagne pour diriger les vents sur les lieux les plus bas ; de-là vient que l'air est sujet à croupir & à perdre son élasticité, d'autant plus qu'on y voit un grand nombre de plantations pour le plaisir & le chauffage, ou qui servent d'enclos. Les fermes & les plus petits villages sont couverts d'arbres, ce qui non-seulement empêche l'air de circuler, mais encore lui laisse, au moyen de leur transpiration, une certaine humidité. Cette espèce d'humidité se trouve en moindre quantité dans les villes ; le pavé des rues, les maisons & le feu continuel qu'on y fait, ne con-

(1) *Vid. Lancif. de Nos. Palud. Effluv. lib. 1. p. 1. c. 8.*

4 *Observations sur les Maladies*
tribuant pas peu à empêcher ces exhalaisons : aussi les maladies causées par l'humidité , y sont-elles moins dangereuses & moins fréquentes.

On doit ajouter aux causes des fièvres des pays plats & marécageux , l'eau mal-saine qu'on y boit communément. Cette eau vient de la pluie , & se conserve dans des citernes , ou bien on la tire de puits qui n'ont point de profondeur ; ce qui fait qu'elle se corrompt aisément dans les tems chauds & secs. Ainsi la disposition générale à la putréfaction , peut s'augmenter par l'usage d'une telle eau , & par celle des viandes qui se gâtent fort vite , lorsque l'air n'est point renouvelé , qu'il est chaud & chargé de vapeurs humides. Différentes circonstances conspirent donc en été , non seulement à relâcher les solides , mais encore à disposer les humeurs à la putréfaction ; & comme la combinaison de la chaleur & de l'humidité , est la grande cause de la prompte corruption des substances animales , aussi remarque-t-on qu'elle produit par-tout des fièvres rémittentes & intermittentes , & d'autres maladies d'une espèce putride , qui sont exactement les mêmes que celles qui se rencontrent dans les parties basses & marécageuses des Pays-Bas.

Telle est la nature du pays : mais les maladies épidémiques commencent plutôt ou plus tard , sont d'une durée plus ou moins longue , & accompagnées de symptômes plus ou moins effrayans , suivant les différens degrés de la chaleur & de l'humidité de la saison. Si les chaleurs commencent de bonne heure , & qu'elles continuent pendant tout l'automne , sans être modérées par des vents & par des pluies , la saison devient extrêmement mal-saine , les maladies paroissent de bonne heure , & sont dangereuses ; mais si l'été est tardif , & que les pluies & les vents fréquens le temperent , ou bien si les froids de l'automne commencent de bonne heure , alors il y

des Armées. PART. I. CHAP. I. §
a peu de maladies , les symptômes sont favorables , & la guérison aisée (1).

Il est à propos d'observer ici la différence qui se trouve entre les saisons humides & les pluvieuses. Dans les pays marécageux , les chaleurs excessives & continuelles , même sans pluie , occasionnent la plus grande humidité dans l'atmosphère , à cause des exhalaisons qu'elles y élèvent & y entretiennent : au lieu que les pluies fréquentes , durant les chaleurs , rafraichissent l'air , répriment l'élévation des vapeurs , délayent & renouvellent l'eau croupie , & précipitent les émanations putrides & nuisibles. Mais si des pluies considérables sont suivies , au commencement de l'été , par des chaleurs violentes & continuelles , ces eaux , rassemblées dans des terrains bas , venant à y croupir & à s'y corrompre , fournissent plus de matière aux exhalaisons , rendent la saison plus mal-saine , & les maladies plus terribles.

On peut remarquer aussi que les maladies ne commencent jamais que lorsque les chaleurs ont assez continué , pour que la putréfaction & l'évaporation des eaux ait le tems de se faire. On peut , par conséquent , dater le commencement des maladies épidémiques de ce pays , de la fin de juillet , ou du commencement d'août , pendant les jours caniculaires ; leur déclin sensible est vers la première chute des feuilles , & leur fin , lorsqu'il commence à geler ; le reste de l'année , il y a beaucoup moins de disposition aux maladies.

Il faut encore observer que , quoiqu'au mois de septembre , les plus grandes chaleurs soient passées , les maladies ne laissent pas de continuer , à cause de la grande variation du chaud & du froid. Les jours sont

(1) Tout ceci est conforme à un registre des variations du tems & des maladies , que le docteur Stocke , médecin de Middlebourg en Zélande , a tenu pendant plusieurs années.

encore chauds, mais les nuits sont froides & humides, & souvent il y a des brouillards. Ces transitions subites arrêtent la transpiration; les parties du sang les plus putrescibles, restent dans le corps, ou bien les pores des poumons & de la peau, ont plus de disposition à absorber quelques particules nuisibles, capables de produire des fièvres & des cours de ventre. On doit aussi se rappeler que les étés sont, dans la même latitude, plus chaud sur le continent qu'en Angleterre; & que dans les Pays Bas, les chaleurs sont plus fortes & plus étouffantes que dans les pays de montagnes.

La maladie épidémique de l'automne, & la maladie dominante des pays marécageux & de celui-ci (1), est une fièvre d'une nature intermittente, communément tierce, mais d'une mauvaise espèce. Dans les endroits les plus humides, & durant les saisons les plus mal-saines, ce sont des fièvres double-tierces, rémittentes, ou même des fièvres ardentes (2). Toutes ces maladies, quoique variées à cause de la différence des tempéramens, & par d'autres circonstances, sont néanmoins de la même nature. En effet, quoiqu'au commencement de la maladie épidémique, lorsque la chaleur, ou plutôt lorsque la putréfaction de l'air est le plus considérable, elles deviennent continues ou rémittentes; cependant vers la fin de l'automne, elles se terminent ordinairement en fièvres intermittentes régulières.

En Zélande, où l'air est plus mal-sain, on appelle cette fièvre, maladie de la bile. En effet, sa grande abondance & sa dépravation sont quelquefois si considérables dans cette maladie, qu'il est naturel d'en attribuer la cause au débordement & à la corruption de cette humeur. Quoique je ne considère pas la bile comme la cause primitive de ces fièvres, cependant

(1) La Zélande.

(2) Voyez la définition de la fièvre ardente. Part. III, Ch. IV. §. 2.

la maladie peut s'entretenir, & les symptômes s'aggraver par une trop grande sécrétion de cette humeur, & par la putréfaction occasionnées par la fièvre. Dans cette maladie, de même qu'en d'autres, la cause première peut produire un effet, & cet effet occasionner de nouveaux symptômes.

A proportion de la fraîcheur de la saison, de l'élevation & de l'aridité du pays, cette fièvre est plus bénigne, & devient plutôt rémittente & intermittente, & s'écarte davantage de la nature d'une fièvre continue; mais à en juger d'après son plus fâcheux état, ne faut-il pas rapporter la plupart des symptômes, à une cause septique, puisque ces fièvres sont accompagnées d'une altération & d'une chaleur excessives, que la langue est fort chargée, que la bouche est amère, qu'on désire les acides, qu'on a des nausées, une aversion pour toute nourriture animale, des vomissemens désagréables, une grande oppression d'estomac, quelquefois avec des taches livides, & autres semblables indications de la corruption des humeurs? Comme avec ces symptômes, la maladie prend toujours une forme intermittente & rémittente, on seroit tenté de croire que les fièvres intermittentes & rémittentes de cette saison, même les plus bénignes, doivent s'attribuer à quelque degré de putréfaction.

Quoique le *cholera morbus* & la dysenterie ne soient jamais aussi épidémiques que les fièvres, ce sont néanmoins les maladies fréquentes dans les pays humides. Comme elles paroissent dans la même saison que ces fièvres, on suppose qu'elles ne sont qu'une détermination particulière des humeurs corrompues. Si les premières voies donnent passage à ces humeurs, il en résulte un *cholera morbus*, ou une dysenterie; mais si elles restent dans le corps, & qu'elles soient portées dans le sang, elles occasionnent une fièvre intermittente ou rémittente.

Les fièvres & les flux de ventre sont souvent accompagnés de vers, qu'on ne doit pas regarder

comme la cause de ces maladies, mais seulement comme une marque du mauvais état des entrailles, de la corruption des alimens, & de la foiblesse des intestins, causés par la chaleur; l'humidité & l'état putride de l'air.

Telles sont les maladies aiguës des parties marécageuses des Pays-Bas. La principale maladie chronique, est une espèce de scorbut, particulier à ceux qui vivent dans un air humide & corrompu, principalement s'ils font usage de viandes salées. Quoique les symptômes en soient moins fâcheux que ceux du scorbut de mer; cependant comme ils en approchent beaucoup, on doit le regarder comme la même maladie. Les exhalaisons putrides qui s'élevent des canaux & des marais, pendant les chaleurs, agissent de même que celles qui s'élevent d'un vaisseau sale & trop chargé de monde, & corrompent les humeurs. L'air de la mer n'est point la cause du scorbut: car à bord d'un vaisseau, il y a des préservatifs, dans les plus longs voyages, contre le scorbut de mer; & les habitans des côtes maritimes ont beau respirer l'air de la mer, ils n'ont jamais cette maladie, s'il n'y a point de marais dans leur voisinage (1).

En général les personnes riches ou aisées, sont moins sujettes aux maladies des marais. Car ces climats exigent des maisons seches, des appartemens élevés, un exercice modéré, sans travailler au soleil, ou parmi les vapeurs du soir, une quantité raisonnable de liqueurs fermentées, & des alimens bons & sains, tels que des végétaux & de la viande fraîche. Sans ces secours, non-seulement les étrangers, mais les naturels eux-mêmes sont fort exposés à ces maladies, principalement après des étés

(1) Voyez l'expérience quarante-huitième, sur les substances septiques & anti-septiques, où l'on explique plus amplement la nature du scorbut.

chauds, dont l'air n'a point été renouvelé par les vents. Les tempéramens les plus robustes ne s'en trouvent guères plus exempts que les autres; & c'est par cette raison que les troupes angloises sont si sujettes à ces sievres, & à la dysenterie dans les Pays-Bas; mais elles ne le sont pas toujours au scorbut, parce qu'elles ne sont pas, en tems de guerre, dans les parties les plus humides de ce pays, un séjour assez long pour contracter cette maladie.

Quoique les maladies de l'été & de l'automne soient fréquentes & violentes dans les endroits marécageux de la Flandre & de la Hollande, il y a cependant peu de pays qui s'en trouve totalement exempt: car si les chaleurs sont grandes, elles relâchent les solides, & tendent à corrompre les humeurs. Si en automne on s'expose, dans ces circonstances, aux brouillards, aux vapeurs de la nuit, ou à toute autre cause qui arrête la transpiration; si on prend une nourriture qui ne soit pas saine, on sera exposé, dans un pays sec, ainsi que dans un pays humide & marécageux, aux mêmes sortes de maladies, quoique moins caractérisées & moins fréquentes. De-là vient que même dans les camps les plus secs, ces sievres d'été & d'automne, & ces dysenteries, sont plus ou moins communes après de grandes chaleurs continues. Car, indépendamment de l'humidité naturelle de la tente, les soldats sont souvent exposés, soit par état, soit par leur faute, aux vapeurs & au froid de la nuit, à l'humidité de la terre, & à porter des habits mouillés, & ils courent d'autant plus de risque de tomber alors dans ces maladies, que les passages du chaud au froid, & du froid au chaud, soit plus fréquens & plus sensibles en campagne que dans les quartiers.

Or, une suppression subite de la transpiration, survenant lorsque les fibres sont relâchées, & lorsque le sang est dans un état de putréfaction causé

par une exposition continuelle au soleil, occasionne généralement une fièvre rémittente ou une intermittente, un *cholera morbus* ou une dysenterie, si l'on n'y remédie pas à tems. Ces maladies sont par conséquent presque aussi naturelles à un camp qu'à un pays bas & marécageux.

CHAPITRE II.

Rélation générale des maladies qu'éprouverent les troupes angloises en Flandre, & dans les quartiers d'Allemagne, 1742 & 1743.

AU commencement de juin 1742, (1) nouveau style, les troupes angloises commencent à s'embarquer pour la Flandre. Il y avoit en tout environ seize mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Les vents furent favorables, les passages courts; les soldats aborderent en bonne santé, & se rendirent à leurs garnisons respectives.

On établit le quartier-général à Gand, avec la plus grande partie de la cavalerie, trois bataillons des Gardes, un régiment & l'artillerie: on mit huit bataillons en quartier à Bruges, deux à Courtray, un régiment de dragons à Oudenarde, & une autre partie à Alost, partie à Grammont. On plaça l'hôpital-général à Gand; mais dans les autres garnisons, on confia le soin des malades aux chirurgiens de chaque régiment.

Pendant l'été & l'automne, le tems fut beau, les chaleurs douces & modérées, & en général, il n'y eut point de maladies dans le pays. Les officiers anglois continuèrent à se bien porter; mais il y eut beaucoup de soldats qui tombèrent malades: en voici la cause la plus vraisemblable.

(1) On s'est servi du nouveau style par-tout, quoiqu'il n'ait commencé en Angleterre qu'au mois de septembre 1752.

Gand est situé entre la partie élevée & la partie basse de la Flandre. Le quartier de la ville qu'on appelle la *Montagne S. Pierre*, est beaucoup plus haut que le reste de la ville. Les casernes qu'on y avoit pratiquées, ayant des écoulemens pour les eaux, & un air libre, étoient tout-à-fait sèches, de sorte que les troupes qui y logeoient, jouirent d'une santé parfaite; mais celles qui étoient en quartier dans la partie basse de la ville, & qui se trouvoient la plupart logées au rez-de-chaussée, dans des maisons ruinées, sans écoulement pour les eaux, & par conséquent fort humides, furent sujettes à beaucoup de maladies. Le bataillon du premier régiment des Gardes, est un exemple remarquable de l'effet causé par la différence des quartiers. Deux de ses compagnies étoient sur la montagne S. Pierre, les huit autres dans la partie basse de la ville. Ces dernières occupoient des chambres si humides, qu'à peine les soldats pouvoient-ils empêcher leurs fouliers & leurs baudriers de se moisir. Au mois de juillet, les malades de ce bataillon montoient à environ cent quarante (1); de ce nombre, il n'y en avoit que deux qui appartenissent aux compagnies de la montagne S. Pierre, & tout le reste à celles de la basse ville. Mais vers le milieu d'août, en changeant de casernes la maladie diminua aussitôt. Le reste de la garnison souffrit beaucoup moins à proportion. Les plus grandes listes des malades de l'infanterie n'excéderent, en aucun tems, soixante-dix hommes par bataillon, & quarante par

(1) Un bataillon complet consistoit alors en huit cents treize hommes; mais comme on ne met pas dans les listes des malades, les officiers brevetés, on ne doit compter dans le corps entier que sept cents cinquante soldats, & les officiers sans brevet, dont on porte les noms au commandant de chaque régiment, lorsqu'il leur survient quelque indisposition qui les empêche de s'acquitter de leur devoir.

régiment de dragons (1). Quoiqu'on comprit dans ces listes tous les accidents qui empêchent un soldat de vaquer à ses fonctions, & que le nombre des malades fut alors trois fois plus grand qu'il ne l'est communément lorsque les troupes sont dans leur pays, cependant il ne parut pas exorbitant dans cette garnison. Les plus grandes listes furent au mois d'août. Ces maladies étoient alors principalement des fièvres intermittentes & rémittentes, & des cours de ventre.

Les maladies furent plus considérables à Bruges, ville de la division de la Flandre basse, & plus humide que Gand. Les soldats étoient, outre cela, logés dans des barraques plus humides. Les fièvres intermittentes & rémittentes commencèrent au mois de juillet. Au mois d'août, les intermittentes se trouverent très-nombreuses; elles continuèrent pendant tout le mois de septembre, diminuèrent au mois d'octobre, & cessèrent avec les gelées en novembre. Ces fièvres étoient non-seulement d'une espèce plus dangereuse que celles de Gand, mais le nombre des malades fut trois fois plus grand, & il en mourut davantage à proportion. Après les fièvres, les flux de ventre furent ce qu'il y eut de plus fréquent, & quoiqu'ils ne fussent pas toujours des flux de sang, c'étoit cependant une espèce de dysenterie. On remarqua alors que ceux qui logeoient dans des étages élevés, se portèrent beaucoup mieux que ceux qui demeuroient aux rez de-chauffées, qui étoient tous très-humides.

Les deux bataillons en garnison à Courtray, étoient logés différemment: l'un avoit des casernes sèches, & l'autre humides. Le dernier eut le double de malades pendant toute l'automne; mais les

(1) Les régimens de dragons étoient composés de trois escadrons, & chaque escadron de cent cinquante-huit hommes, sans compter les officiers brevetés.

plus grandes listes n'allèrent pas au-delà de 70 hommes.

Oudenarde se trouve dans la division de la Flandre haute; mais les casernes étant humides, sans écoulement pour les eaux, & dans une situation basse, les fusiliers Gallois qu'on y avoit mis, souffrirent autant, à proportion, que la garnison de Bruges.

Mais à Alost & à Grammont, ville de la même division, où un régiment de dragons fut logé par billet, dans les maisons des particuliers, à peine y vit-on la moindre maladie; & ce corps se porta si bien, que lorsque l'armée marcha en Allemagne, il ne fut point obligé d'abandonner un seul homme.

Le grand nombre de malades, & le défaut d'expérience dans le traitement des maladies ordinaires à un climat humide, furent cause qu'on traita peut-être alors ces fièvres avec moins de succès qu'elles ne le furent par la suite. Plusieurs fièvres rémittentes dégénérèrent en fièvres continues, souvent mortelles. Les intermittentes se changèrent pareillement en fièvres continues, ou finirent en obstructions dangereuses des viscères, parce qu'on les avoit arrêtées avant les évacuations convenables, ou parce qu'on ne s'étoit pas assez précautionné contre les rechûtes.

Après les gelées de novembre, les fièvres intermittentes ne parurent plus, à moins qu'on ne prit du froid, & même il n'y eut que ceux qui en avoient été atteints en automne, qui en furent saisis de nouveau.

Les maladies épidémiques de l'automne cessèrent, & firent place à celles de l'hiver. Ces dernières provenoient du froid, & se partageoient en différentes espèces; les plus communes étoient des toux sèches, des rhumatismes, des points de côtés, des inflammations du poulmon, & autres semblables. Nos soldats n'étant point accoutumés aux

exercices militaires, ni à des quartiers froids, & ne se trouvant pas pourvus d'habits propres au climat & à la saison, qui est très-rude en ce tems-là, furent sujets à toutes ces maladies.

Il n'y eut point d'autre incommodité considérable, si l'on excepte la galle. Elle devint si universelle en effet, quelque-tems après le débarquement des troupes, que beaucoup de personnes crurent devoir attribuer la cause d'un mal si étendu & si subit, aux provisions salées dont on fit usage sur mer, ou bien au changement d'air. La seule cause de cette contagion, provenoit d'un petit nombre de soldats qui, s'en trouvant infectés avant l'embarquement, le communiquèrent à bord à leurs camarades, ou après leur arrivée en Flandre, dans les casernes.

Telles furent les principales maladies de nos troupes dans les garnisons. Les moins fréquentes furent des hydripisies & des consomptions; les premières, une suite des fièvres d'automne opiniâtres mal guéries; & les autres, d'un rhume négligé.

Mais la plus alarmante fut, dans l'hôpital, une fièvre d'une espèce particulière, lente dans son cours, accompagnée d'un pouls profond & d'une stupeur constante. La nouveauté & le danger, plutôt que le nombre des personnes qui en furent atteintes, la rendirent considérable. On se méprit d'abord à la cause; on s'aperçut ensuite qu'elle provenoit du mauvais air de quelques-unes des salles trop pleines de malades, & principalement d'une où il y avoit un homme dont un membre étoit gangrené. Cette fièvre ne parut point hors de l'hôpital, & comme elle commence, la plupart du tems, dans les hôpitaux ou dans les prisons, on l'appellera dorénavant, pour la distinguer, fièvre d'hôpital, ou de prison.

Les troupes sortirent de leurs quartiers d'hiver, au commencement de février 1743, & marchant en Allemagne, on les cantonna dans le pays de

Juliers, & à Aix-la-Chapelle. On laissa seulement une partie de la cavalerie à Bruxelles. Le nombre des malades & de ceux à qui la foiblesse ne permettoit pas encore de se mettre en marche, se montoit à environ six cents: on les rassembla de toutes les garnisons, dans l'hôpital-général de Gand. Le tems étant favorable, les troupes entrèrent en Allemagne en fort bon état.

Bientôt après, l'*influenza* (1) parcourut la plus grande partie de l'Europe, & se fit sentir vivement à Bruxelles: mais dans les quartiers on ne s'en aperçut que par les rechûtes de ceux qui, l'automne précédent, avoient été atteints de fièvres intermittentes. Les autres maladies furent les mêmes qu'en Flandre, des rhumes, des pleurésies, & autres semblables, occasionnés par le froid & la rigueur de la saison.

Depuis l'arrivée des troupes à leurs quartiers, jusqu'au commencement de mai, le tems fut extrêmement froid; il tomba beaucoup de neige vers la fin de mars, pendant dix-sept jours sans discontinuer. Les troupes abandonnerent en ce tems-là leurs quartiers, & traverserent le Rhin; la marche fut longue, & les mauvais chemins la rendirent pénible. Mais comme les soldats passoient les nuits dans des maisons chaudes, & qu'ils avoient de bonnes provisions, il y en eut si peu qui tombèrent malades en route, que dans la marche, depuis Gand aux quartiers d'Allemagne, & de ces quartiers à l'endroit où nous campâmes en hiver, & par le tems le plus fâcheux, nous ne perdîmes pas en tout vingt hommes.

Au commencement de mai, le tems changea tout-à-coup, & les troupes camperent le 17 à Hoechst, (2) sur les bords du Mein, dans un pays sec, ouvert & sain.

(1) Fièvre de courte durée, accompagnée d'un catarrhe violent.

(2) Petite ville de l'électorat de Mayence.

CHAPITRE III.

Rélation générale des maladies auxquelles les troupes furent sujettes pendant la campagne de 1743, en Allemagne, & l'hiver suivant en Flandre.

LE terrain, quoique naturellement bon, n'étoit pas encore parfaitement sec. Malgré la chaleur des jours, les nuits ne laissoient pas d'être froides, & condensoient les vapeurs. Ces vicissitudes de chaud & de froid, jointes à l'humidité inséparable des tentes, ne pouvoient qu'affecter la santé de troupes qui faisoient leur première campagne. Ainsi il y eut beaucoup de maladies inflammatoires.

On ouvrit l'hôpital volant à Nied, village dans le voisinage du camp; en trois semaines on y reçut environ deux cents cinquante malades. Lorsqu'ils eurent été réduits à deux cent vingt, on rangea les maladies par classes, en la manière suivante. Pleurésies & péripneumonies, soixante-onze, rhumatismes avec plus ou moins de fièvre, cinquante-un; fièvres inflammatoires, sans douleur de rhumatisme ou pleurétiques, vingt-cinq; fièvres intermittentes, trente; toux violentes sans fièvre, neuf; rhumes anciens & consomptions, sept. Les autres avoient un flux de ventre, ou quelques symptômes inflammatoires, différens de ceux dont on vient de parler; & quelques personnes, légèrement incommodées, restèrent dans le camp. Les fièvres intermittentes & les flux de ventre, furent aussi accompagnés de quelque peu d'inflammation.

Tel fut à peu près le premier état des maladies du camp. Car les nuits étant encore froides, & la terre humide, il est aisé de concevoir que des hommes qui couchent sous des tentes, sans rien avoir pour se couvrir, ont beaucoup à souffrir.

Les

Les soldats, d'ailleurs, sont souvent exposés à la pluie, & ne peuvent faire sécher leurs habits; d'autre fois, ils se couchent sur l'herbe, faute d'occupation, & dorment au soleil dans la saison la plus chaude.

De-là vient que les maladies, depuis qu'on commença à camper, jusqu'après le solstice d'été, ont été presque toujours inflammatoires. Le flux de ventre, les fièvres rémittentes & intermittentes n'ont jamais été générales durant ce période, & celles qui se rencontrèrent, ont été rarement sans quelque inflammation.

La cavalerie n'eut pas, à beaucoup près, autant de malades, & l'on remarque que, dans les camps, elle en a toujours moins à proportion; car le soin des chevaux donne aux cavaliers un emploi aisé, mais continu; leurs manteaux les garantissent de la pluie, & leur servent de couvertures pendant la nuit. Pour les officiers, ils jouissoient tous d'une santé parfaite, comme c'est assez l'ordinaire dans la première partie d'une campagne.

Le 22 juin, l'armée marcha à (1) Aschaffembourg où elle campa dans un endroit sec & aéré. On laissa cinq cents hommes à l'hôpital, de sorte qu'en cinq semaines, la proportion des malades au total, fut d'environ un à vingt-neuf. Avant ce mouvement des troupes, la maladie avoit diminué sensiblement, & elle continua toujours à baïsser dans le nouveau camp: car les plus foibles étoient déjà dans l'hôpital, & le reste commençoit à s'accoutumer aux fatigues de la campagne. Ajoutez à cela, qu'il faisoit alors chaud pendant la nuit, & qu'il n'étoit point tombé de pluie qui pût mouiller les habits des soldats, ou rendre humide la terre sur laquelle ils couchoient.

(1) Ville d'Allemagne sur le Main, appartenant à l'Electeur de Mayence.

B

Le 26, sur le soir, on plia les tentes; l'armée marcha toute la nuit, & le lendemain matin se donna la bataille de Dettingen. La nuit suivante, les troupes couchèrent sur le champ de bataille, sans tentes, exposées à une grande pluie. Le lendemain elles marchèrent à Hanau, où elles camperent dans une campagne ouverte, & sur un bon terrain, mais alors mouillé, & elles n'eurent point de paille la première nuit, & peut-être même la seconde aussi. Ces accidens occasionnerent un changement subit dans la santé des soldats. Car l'été avoit commencé de bonne heure, & les chaleurs, jusqu'alors, avoient été grandes & continuelles; mais il paroît que la transpiration libre, & non interrompue, avoient empêché qu'elles ne produisissent quelque maladie générale. Les pores s'étant ensuite subitement bouchés, le corps se refroidit, & les humeurs tendant à la dissolution, à cause des chaleurs précédentes, se jetterent en cet état sur les intestins & occasionnerent une dysenterie qui continua une grande partie de la saison. Dans l'espace de huit jours après la bataille, il y eut cinq cents personnes attaquées de cette maladie, & en quelques semaines, près de la moitié des troupes l'avoit, ou venoit d'en relever. Elle n'épargna point les officiers, mais elle ne fut pas aussi commune parmi eux. Elle se fit d'abord sentir à tous ceux qui se couchèrent tout mouillés à Dettingen, & les autres la gagnèrent par contagion.

La dysenterie, cette maladie épidémique qui arrive si fréquemment dans les camps, & qui leur est si funeste, commença plutôt cette campagne, que dans aucune des suivantes. Comme elle ne paroît guères avant la fin de l'été, ou le commencement de l'automne, on en attribue ordinairement la cause à des excès de fruits. Les circonstances suivantes contredisent cette opinion; la dysenterie commença, & fit le plus de ravage, avant la saison

des fruits, si l'on en excepte les fraises, dont les soldats ne goûterent pas à cause de leur cherté, & elle finit vers le tems que le raisin est mûr, quoique chacun en mangeât tant qu'il voulut, les vignobles étant ouverts de tous côtés.

Ajoutons à cette observation l'événement dont voici le détail. Trois compagnies du régiment d'Howard, qui n'avoient point joint l'armée, marchèrent, avec le bagage du roi, depuis Ostende jusqu'à Hanau; elles y arriverent une nuit ou deux avant la bataille, & ayant reçu ordre de s'arrêter, elles camperent, pour la première fois, à une petite distance du terrain qu'occupa depuis l'armée. Ces soldats n'avoient point été exposés à la pluie & ne s'étoient point couchés mouillés. Par cette séparation des lignes, ils se trouverent pareillement éloignés de la contagion des privés: & ayant établi leur camp sur le bord de la rivière, ils jouirent d'un courant d'air continu. Au moyen de ces circonstances favorables, on remarqua que tandis que l'armée souffroit le plus, ce petit camp échappa presque entièrement à la maladie (1), quoique la nourriture fût la même, qu'il bût de la même eau, & qu'il respirât le même air, si l'on en excepte la portion infectée. Il continua à en être exempt pendant six semaines, jusqu'à ce que les troupes étant décampées de Hanau, il se joignit au gros de l'armée, & campa dans les lignes. Il fut alors attaqué de cette maladie; mais comme elle étoit sur son déclin, il en souffrit peu.

La dysenterie continua tout le mois de juillet & partie du mois d'août; elle fut entretenue par la chaleur du tems, & le mauvais air du camp. Les chaleurs revinrent bientôt après les pluies dont j'ai parlé plus haut, qui avoient rafraîchi l'air, & elles

(1) Je n'ai entendu parler que d'un seul homme qui ait été attaqué d'un flux de sang.

furent si considérables pendant quelques semaines, que les humeurs qui n'étoient déjà que trop disposées à recevoir l'infection, le furent encore davantage. Il paroît que la mauvaise paille & les privés, servirent sur-tout à entretenir le mal, puisqu'aussitôt que nous eûmes quitté ce terrain, il diminua sensiblement.

Le nombre des maladies ne fit qu'aggraver les symptômes, comme c'est l'ordinaire dans la petite vérole, la peste, & dans toute autre maladie putride & contagieuse. Mais la dysenterie est sur-tout funeste dans les hôpitaux trop remplis, où les exhalaisons corrompues étant resserrées & accumulées, sont portées à un grand degré de malignité. Cette même maladie en a fourni un exemple fatal.

On choisit pour servir d'hôpital, le village de Feckenheim, environ à une lieue du camp. On y envoya du camp, pendant le séjour que l'armée fit à Hanau, autour de quinze cents malades, sans compter les blessés, & de ce nombre, la plus grande partie avoit la dysenterie. Au moyen de quoi l'air se corrompit à un tel point, que non-seulement le reste des malades eut la dysenterie, mais encore les apothicaires, les gardes malades, & autres personnes employées dans les hôpitaux, en furent pareillement attaqués avec la plus grande partie de habitans du village. Il s'y joignit encore une maladie beaucoup plus formidable, je veux dire la *fièvre d'hôpital* ou *de prison*, suite ordinaire d'un air infecté par la corruption animale & par une trop grande quantité de personnes resserrées dans un même endroit. Ces deux maladies combinées occasionnerent une grande mortalité dans ce village parmi les habitans, de même que parmi les soldats; tandis que d'un autre côté, ceux d'entre nous qui eurent la dysenterie, & qu'on ne transporta pas hors du camp, quoique dépourvus d'auteurs de toutes les commodités dont jouissoient

ceux qui étoient dans les hôpitaux, se virent exempts de cette fièvre & recouvrèrent la plupart la santé.

Le 16 d'août nous décampâmes de Hanau, & nous allâmes à Wisbaden, où nous fûmes joints par quatre bataillons nouvellement arrivés d'Angleterre. Le 23, nous traversâmes le Rhin, & le 30 du même mois, nous campâmes à Worms, le long de la rivière, & nous y séjournâmes jusqu'au 25 septembre. Tous ces campemens se firent sur un terrain sec & dans un pays ouvert.

Le mois d'août fut toujours chaud, sec & sans brouillards; le beau tems continua le reste de l'automne. La chaleur seule diminua, & il y eut des rosées abondantes, comme il est ordinaire dans cette saison. Sur la fin d'août, quoique les jours fussent toujours chauds, les nuits devinrent froides, & au commencement d'octobre, le froid fit de si grands progrès, que les campagnes étoient, le matin, quelquefois couvertes de gelée blanche.

Depuis le tems qu'on décampa de Hanau, la dysenterie diminua d'une manière si sensible, qu'on ne peut en attribuer la cause qu'au changement d'un camp devenu fort mal sain par l'infection des privés, la putréfaction de la paille, & toutes les autres ordures qu'un long séjour ne manque jamais d'y occasionner. Lorsque l'armée traversa le Rhin, les soldats attaqués de la dysenterie, ne composent guères que le tiers des malades, quoique peu de tems auparavant cette maladie fût presque la seule. Un mois après, elle se fit à peine remarquer, si ce n'est dans un petit nombre qui, n'ayant point été guéri parfaitement, ou ayant pris du froid, ou enfin faute de régime, éprouva une rechûte.

Vers le milieu du mois d'août, lorsque la dysenterie étoit sur son déclin, il parût une nouvelle maladie qui augmenta tous les jours, tant que les

troupes restèrent en campagne. C'étoit une fièvre rémittente ; les paroxysmes revenoient tous les soirs accompagnés d'une grande chaleur, d'une soif ardente, d'un mal de tête violent, & souvent d'un délire. Ces symptômes duroient la plus grande partie de la nuit ; mais ils diminuoient le matin avec une sueur imparfaite, quelquefois avec une hémorrhagie de nez, ou avec un cours de ventre. L'estomac étoit fort incommodé dès les commencemens, par des nausées, des oppressions, & de fréquens vomissemens bilieux & putrides. Si on manquoit à évacuer, ou qu'on ne le fit pas abondamment, le malade tomboit dans une fièvre continue, & quelquefois il devenoit jaune, comme dans la jaunisse. Lorsque la saison fut bien avancée, & les froids plus fréquens, cette fièvre fut accompagnée de toux, de douleurs de rhumatisme & d'un sang coëneux. Les officiers s'en sentirent moins que les soldats, parce qu'ils n'étoient pas si exposés au froid, & par la même raison, la cavalerie qui avoit des manteaux pour s'en garantir pendant la nuit, fut moins incommodée. Des gens qui étoient aussi de l'armée, mais qui se trouvoient en quartiers, en furent d'autant moins attaqués, qu'ils avoient été fort peu exposés aux chaleurs, aux vapeurs nocturnes, & aux autres fatigues inséparables du service. Je distinguerai dorénavant cette autre maladie épidémique, commune dans les armées, par le nom de *fièvre rémittente d'automne*, & de *fièvre intermittente des camps*.

Dans le cours de la dysenterie, & de cette fièvre, plusieurs rendirent des vers ronds, & ce même symptôme s'est rencontré chaque campagne dans ces deux maladies. Mais on ne doit pas pour cela s'imaginer que les vers soient la cause de la fièvre ou de la dysenterie (1) ; tout ce qu'on peut penser,

(1) Voyez Chap. premier, page 7.

est qu'étant joint à l'une ou à l'autre, ils la rendent plus dangereuse.

Le 25 septembre, l'armée marcha à Spire. Il ne s'y trouvoit plus, il est vrai, de dysenterie, mais les fièvres rémittentes faisoient tous les jours de nouveaux progrès. Les troupes retournerent le 13 d'octobre ; le tems avoit changé ; il fit froid & il plut beaucoup pendant la marche ; cela causa tant de maladies dans ce peu de tems ; qu'à leur retour on envoya plus de huit cents hommes à l'hôpital, la plus grande partie malades de cette fièvre.

Trois jours après l'armée gagna Biberic & rompant son camp, elle retourna dans les Pays-bas en différentes divisions. Le tems fut extrêmement favorable pendant la marche, & il continua ainsi pendant un mois. Les soldats ayant toutes les nuits de bons logemens, il en tomba si peu de malades, que nos troupes arriverent à leurs garnisons respectives, sans presque perdre un seul homme.

Mais on laissa trois mille malades en Allemagne, partie à Feckenheim près de Hanau, & partie à Osthoven & à Bechtheim, deux villages dans le voisinage de Worms. On a déjà fait mention (1) de l'état où se trouvoient ceux de Feckenheim : la fièvre d'hôpital & la dysenterie y continuerent avec violence : peu de personnes en réchapperent : car quelque favorable ou quelque maligne que fût la dysenterie, pour la guérison de laquelle on envoyoit quelqu'un à l'hôpital, cette fièvre survénoit presque toujours. Les taches pétéchiales, les pustules, les parotides, les fréquentes mortifications, sa qualité contagieuse, & la grande mortalité, firent voir qu'elle étoit de la nature de la peste. De quatorze aides employés auprès des malades, on en perdit

(1) Chap. III. page 20.

cinq, & si l'on en excepte un ou deux, les autres avoient été fort mal & en danger. Près de la moitié des malades mourut dans l'hôpital; les habitans du village ayant gagné d'abord la dysenterie, & la fièvre ensuite par contagion, ils périrent presque entièrement.

Les deux hôpitaux près de Worms étoient dans un meilleur état. Les malades s'y trouvoient plus au large; ils y avoient été envoyés dans une saison plus fraîche, & les maladies étoient plus bénignes. Mais un hôpital général ayant été établi à Newied, & les malades y ayant été transportés de leurs quartiers différens, en leur faisant descendre le Rhin, le changement d'air soulagea d'abord, il est vrai, ceux de l'hôpital de Feckenheim; mais les autres, qui avoient été mêlés avec eux, gagnèrent l'infection, & la circonstance suivante ne fit que la rendre plus générale & plus funeste. Car, des ordres étant venus peu de tems après pour transférer tous les malades d'Allemagne en Flandre, on les embarqua dans des belandes (1), & on les transporta par eau à Gand, où ils n'arrivèrent que vers le milieu de décembre. Dans ce voyage ennuyeux, la fièvre ayant pris de nouvelles forces par l'air enfermé & resserré des belandes, par les mortifications & autres émanations putrides, elle parvint à un tel degré de virulence & de malignité, qu'il en périt plus de la moitié dans les bateaux, & plusieurs autres peu de tems après leur arrivée. On peut encore démontrer davantage la ressemblance de cette maladie à une véritable peste, par l'événement suivant. On mit à bord des mêmes vaisseaux qui portoient les malades, un paquet de vieilles tentes, qui leur servirent de couvertures de lit. Ces tentes ayant besoin de réparation, on les mit entre les mains d'un ouvrier de Gand. Il employa vingt-trois compagnons

pour les mettre en état. Mais ces infortunés se virent bientôt saisis de la maladie, qui en enleva dix-sept, quoiqu'ils n'eussent communiqué d'aucune autre manière avec les personnes qui en étoient atteintes.

Les hommes qu'on laissa dans les hôpitaux, à la fin de la campagne, étoient à ceux qui parvinrent sains & saufs à leur garnison, comme trois à treize.

On assigna aux troupes pour quartiers d'hiver, Gand, Bruges, Ostende & Bruxelles; cette dernière ville est la plus élevée & la mieux aérée. Mais en hiver, comme il y a fort peu d'exhalaisons, & par conséquent nulle humidité dangereuse répandue dans l'air, la situation de la place importe peu. La seule attention est d'avoir des casernes chaudes & sèches, & du feu suffisamment. Les meilleurs quartiers étoient à Bruxelles, & en conséquence la maladie n'y fit pas, à beaucoup près, tant de ravage qu'à Gand & à Bruges, où l'humidité des casernes, jointe à quelques restes des indispositions de la campagne précédente, occasionna de fréquentes maladies au commencement de l'hiver. Quoique les troupes retournaient en Flandre en apparence en bonne santé, cependant bientôt après leur arrivée, plusieurs soldats se sentirent incommodés de fièvres rémittentes, accompagnées de symptômes inflammatoires. On vit par-là que le germe de cette fièvre pouvoit se tenir quelque-tems renfermé dans le corps, & se montrer ensuite tout-à-coup suivant les occasions, avant que les gelées eussent rétabli le ton des intestins, qu'elles eussent fortifié le tempérament & purifié la masse du sang.

C'est pourquoi ces fièvres rémittentes furent au commencement de l'hiver, la maladie dominante des garnisons, & ensuite les jaunisses sans fièvre. A Bruxelles, où les casernes étoient chaudes & sèches, les fièvres furent en petit nombre & la jaunisse rare; mais elles devinrent toutes les deux fort nombreuses à

(1) Belande ou bilande, sorte de petit vaisseau flamand.

Gand & à Bruges. La fièvre ne continua cependant que fort peu de tems ; car elle disparut au mois de décembre , & ne fut suivie que par des toux & des inflammations provenant du froid , de même que l'hiver précédent.

Il ne parut aucune maladie épidémique au printemps. A l'exception des rhumes , il n'y eut d'autre maladie que la fièvre contagieuse qui vint d'Allemagne , & qui continua dans l'hôpital de Gand. Elle se fit sentir plus foiblement à Bruges dans les infirmeries des régimens , qui étoient trop remplies lorsque les troupes entrèrent dans leurs quartiers d'hiver.

CHAPITRE IV.

Rélation générale des maladies durant la campagne de Flandre , en 1744.

NOS troupes campèrent d'abord le 31 mai à Anderlecht , à une lieue de Bruxelles. Le premier juin elles allèrent à Berleghem , & y restèrent jusqu'au 31 juillet , que l'armée traversa l'Escaut , & campa à Anstain dans le territoire de Lille , où elle séjourna presque tout le reste de la campagne.

Les Anglois entrèrent cette année en campagne avec cinq nouveaux bataillons , & l'on reçut à Berleghem un renfort de cinq autres bataillons venus d'Angleterre. Cette augmentation , jointe à celle des dragons & aux recrues , rendit les troupes nationales supérieures de dix mille hommes au moins , à celles de la première campagne.

Les trois premiers jours qu'on fut campé , il fit fort chaud pour la saison , & il fit froid pendant les dix suivans ; mais le tems s'adoucisant ensuite , & continuant de la sorte , avec des chaleurs modérées ; l'été fut en général très-favorable aux opérations de la campagne. Avant que l'armée passât l'Escaut , comme le service n'avoit point été rude , & que le

fouillage se trouvoit fort près , les soldats souffrirent peu , & eurent rarement leurs habits mouillés. De-là vient que la maladie fut si modérée , que pendant les dix premières semaines qu'on campa , nos troupes envoyèrent seulement environ six cents hommes dans les hôpitaux de Gand & de Bruxelles , ce qui ne faisoit que la $\frac{1}{4}$ partie du total.

Les deux tiers de ces maladies étoient purement inflammatoires ; telles que des pleurésies , des péripneumonies , des esquinancies , des rhumatismes accompagnés de fièvres , ou autres semblables. Le reste étoit , pour la plupart , des fièvres printanières intermittentes , quelques dysenteries , & autres maladies accidentelles , généralement accompagnées d'inflammation , comme au commencement de la précédente campagne (1).

Il est à propos d'observer encore une fois , par rapport aux maladies inflammatoires d'un camp , que quoiqu'au commencement de la campagne , les toux & les points de côté , avec inflammations des poulmons & de la pleure , soient les effets ordinaires du froid qu'on a pris ; cependant lorsqu'on approche du solstice d'été , comme le tems devient plus chaud , la poitrine est moins sujette à être affectée , & ces causes produisent plutôt des fièvres continues , ou des rémittentes , avec un sang coëneux , que quelques-unes des inflammations dont on a parlé plus haut. On doit encore observer que cette fièvre peut se guérir aisément en peu de jours , si on la traite comme il faut. Mais si on la néglige au commencement , soit en omettant la saignée , soit en faisant rester les malades dans le camp , ou en les faisant transporter dans des chariots à des hôpitaux éloignés , elle n'est jamais sans danger.

Lorsque l'armée fut arrivée dans le territoire de

(1) Chap. III. pag. 164

Lille , on ouvrit un hôpital à Tournay , le 23 août , dans lequel on n'envoya d'abord que cinquante hommes ; & comme c'étoient les seuls qui fussent tombés malades depuis qu'on eut traversé l'Escaut , cela prouva que le camp étoit alors fort sain. Mais parmi ce petit nombre , il se fit un changement dans leurs maladies ; d'inflammatoires , elles devinrent putrides , la plupart étant des fièvres rémittentes ou des dysenteries.

Depuis la fin du mois d'août jusqu'au milieu de septembre , il tomba une grande quantité de pluie ; ainsi ceux qui alloient au fourrage , non - seulement furent souvent mouillés , mais encore le terrain sur lequel l'infanterie campoit étant bas , il conserva l'eau de la pluie. De sorte qu'il y eut dans l'hôpital , le premier octobre , plus de quatre cents cinquante personnes attaquées de la dysenterie , sans compter quelques autres qui l'eurent plus foiblement , & qu'on ne jugea pas à propos de transporter hors du camp.

Ce fut-là toutefois le plus grand nombre de nos malades ; ce qui , vu l'augmentation de nos troupes , étoit peu considérable , si l'on examine combien cette maladie avoit été fréquente la campagne précédente. La raison en est fort simple. Le tems , au commencement de la première campagne , avoit été si chaud , que vers la fin de juin , les humeurs avoient déjà de la disposition à se putréfier. Tandis que les choses étoient dans cet état , les pluies qui tombèrent à Dettingen , & le terrain mouillé sur lequel nos troupes couchèrent , ayant arrêté la transpiration , ou affecté d'une autre manière leur tempérament , produisirent la dysenterie , qui fut augmentée par la contagion , la chaleur du tems , la paille pourrie , & les privés d'un camp où l'on avoit fait un long séjour. Mais cet été étant fort tempéré , la maladie commença tard , & le froid de la saison l'empêcha de faire de grands progrès.

La fièvre rémittente du camp , se fit sentir plus

périodiquement que la dysenterie. Elle commença seulement un peu plus tard que l'année précédente , fut assez fréquente sur la fin de septembre ; mais elle ne se trouva en aucun tems aussi générale qu'elle l'avoit été auparavant. Les symptômes furent aussi plus modérés , & la peau parut rarement jaune , comme dans la campagne précédente ; mais quand le tems devint froid , cette fièvre fut souvent accompagnée de toux , d'obstruction des poumons , ou de douleurs de rhumatismes. Ces symptômes (1) , comme on l'a dit plus haut , n'appartenoient pas proprement à la fièvre ; ils y étoient seulement accessoires & causés par le froid.

Le beau tems succéda aux pluies , & il dura jusqu'au commencement d'octobre ; mais ayant été suivi de nouveau par des pluies abondantes & froides , la maladie auroit certainement augmenté , si la campagne n'eût pas fini peu de tems après. Car le 16 de ce mois , on envoya une partie des troupes en quartier d'hiver , & quelques jours après elles furent suivies par le reste de l'armée.

Lorsqu'on décampa , il y avoit dans les hôpitaux de Tournay , de Gand & de Bruxelles , autour de quinze cents malades ; ce qui faisoit seulement la dix-septième partie des troupes qui entrèrent en campagne. Le nombre de soldats qu'on perdit pendant la campagne & dans les hôpitaux , après qu'elle fut finie , n'alla pas au delà de trois cents. La douceur de la saison , les campemens dans un pays sec , l'exercice fréquent qu'on donna aux troupes , en les envoyant en partis pour fourrager , lorsqu'on eut fixé le camp à Anstain , & les quartiers d'hiver qu'on prit de bonne heure , furent autant de circonstances qui concoururent à conserver l'armée en santé.

(1) Chap. III. pag. 17.

Les troupes retournant à leurs garnisons de si bonne heure & en aussi bon état, emportèrent peu de semences de maladies. Comme la dysenterie avoit été pendant quelque-tems sur son déclin, la pluie l'augmenta bien peu; & la moitié de l'armée étant déjà endurcie par deux campagnes, la fièvre rémittente ne se fit guère sentir, dans les quartiers, qu'aux recrues & aux nouveaux régimens qui campoient cet été pour la première fois.

Les troupes retournerent aux mêmes garnisons qu'elles avoient laissées. On conserva à Bruxelles l'hôpital-général, mais on n'en établit point à Bruges ni à Gand: on donna seulement ordre aux chirurgiens de chaque régiment, de prendre soin de tous leurs malades, dans les casernes qu'on leur avoit destinées; & on leur fournit, aux dépens du public, les remèdes & tout ce qui leur étoit nécessaire. En chacune de ces garnisons, il y avoit un médecin à qui les chirurgiens devoient s'adresser dans l'occasion. En établissant des infirmeries particulières pour chaque régiment, on n'eût en vue que d'épargner la dépense d'un grand hôpital. On en retira cependant un autre avantage en prévenant l'infection, suite ordinaire & fatale d'un hôpital-général qui se trouve trop rempli, comme on l'a déjà remarqué.

Deux bataillons qui étoient restés pendant la campagne en garnison à Ostende, avoient joui d'une fort bonne santé. La fièvre rémittente y étoit inconnue, & il n'y eut que quelques soldats qui, par les gardes avancées & par le service de nuit, ayant été beaucoup exposés au froid & à la pluie, eurent des fièvres intermittentes & des dysenteries bénignes. Nos officiers & les habitans de cette place, en furent entièrement exempts.

* *

CHAPITRE V.

Rélation générale des maladies pendant la campagne de Flandre en 1745.

LES troupes sortirent de leurs quartiers le 25 avril; elles allerent camper encore à Anderlecht, & le 9 mai à Brissoel.

Le tems étant doux, la maladie fut modérée, & de la même espèce que celle des campagnes précédentes. Il y eut aussi beaucoup d'inflammations, qui prirent, comme auparavant, la forme de pleurésies ou de péripneumonies; mais il y eut moins de rhumatismes aigus, parce que la saison se trouvoit encore trop froide pour engager les soldats à dormir sur l'herbe, ce qui leur cause ordinairement cette maladie. Les fièvres intermittentes printanieres étoient aussi d'une espèce inflammatoire, ainsi que le petit nombre de dysenteries qui parut alors. La petite vérole, la seule maladie particulière à cette campagne, étoit venue d'Angleterre avec les recrues, mais elle ne se répandit pas; & nous n'avons jamais remarqué qu'elle ait fait beaucoup de ravage dans un camp.

La bataille de Fontenoy se donna le 11: il fit très-beau; la nuit suivante fut si sèche & si douce, que quoique la plupart des soldats n'eussent rien pour se couvrir, & qu'ils fussent tous extrêmement fatigués, ils n'éprouverent aucune maladie. Le jour suivant on établit un hôpital à Ath, dans les casernes de S. Roch, & on y mit environ six cents blessés; le reste, qui se montoit à plus de 1200, ayant été emmené par les François, & envoyé à leurs hôpitaux.

Le 16 du même mois, l'armée abandonna Ath, & alla camper à Lessines, où elle resta jusqu'au 30 juin. La plus grande partie du mois de mai étant sèche, avec des chaleurs modérées, fut favorable

aux blessés & aux soldats qui se trouvoient dans le camp. Mais comme le tems fut froid & pluvieux en juin, les fièvres intermittentes printanieres & les dysenteries reparurent. Les vieilles troupes qui étoient endurcies ne souffrirent pas beaucoup; mais ces maladies se firent cruellement sentir dans les régimens de Price & de Mordaunt, qu'on venoit de former, & qui campoient à Lessines pour la premiere fois.

L'armée se rendit à Grammont, où elle séjourna dix jours; & de-là marchant à Bruxelles, elle campa dans la pleine de Dieghem, qui étant sèche, ouverte & élevée, passe pour l'endroit le plus sain des Pays-Bas, & le plus propre à asseoir un camp. Après y avoir resté un mois, l'armée se rendit à Villorde; le sol de la terre y étant sec, le pays aéré, & les chaleurs modérées, les troupes continuerent à jouir d'une santé peu ordinaire. Car au milieu de septembre, il y eut rarement plus de douze malades par bataillon; nombre aussi petit qu'on puisse l'espérer dans les meilleurs quartiers.

La température de la saison, la sécheresse du terrain, & le peu de fatigues que les troupes eurent à essuyer, contribuerent à rendre l'automne extrêmement sain, quoiqu'il ne le soit pas communément. La dysenterie seule avoit été fréquente dans les nouveaux régimens; on en guérissoit aisément, & l'on ne pouvoit pas non plus donner le nom d'épidémique à la fièvre rémittente. Car quoiqu'elle eût commencé vers la fin du mois d'août, & que ce fût la maladie la plus ordinaire le reste de cette campagne, elle fit cependant si peu de progrès, qu'il n'y eut en aucun tems plus de sept à huit personnes par bataillon qui en furent attaquées; les symptômes en furent même beaucoup plus favorables que ceux des campagnes précédentes.

Les troupes s'étant un peu éloignées, pour former une ligne le long du grand canal, on remarqua que

le

le terrain étant bas & planté d'arbres, d'une maniere fort serrée, les effets de l'humidité commencerent bientôt à se manifester; mais ils disparurent dès qu'elles furent de retour au premier camp.

Le 24 octobre, le tems continuant à être beau & tempéré, on leva le camp, & les troupes entrerent dans leurs quartiers d'hiver. Quelque-tems auparavant on avoit renvoyé en Angleterre dix bataillons, & au commencement de novembre, toute l'infanterie angloise, avec partie de la cavalerie, ayant été rappelée pour supprimer la rebellion, elle marcha à Wilemstad, où elle s'embarqua pour l'Angleterre.

Nous avons jusqu'à présent parlé de la santé du gros de notre armée; nous allons dire deux mots des corps qui en furent séparés. Ostende s'étant rendue sur la fin du mois d'août, la garnison, composée de cinq bataillons anglois, fut conduite à Mons, où elle resta environ trois semaines. Ces troupes s'étoient si bien portées, que lorsqu'elles sortirent, suivant la capitulation, elle ne laisserent que dix malades, malgré la grande fatigue qu'elles avoient essuyée pendant le siege. Mais le même corps ayant été mis ensuite à Mons, dans des casernes humides, tandis que les dehors de la ville étoient inondés, les maladies d'automne prévalurent alors à un tel point, que dans ce court espace, il y eut deux cents cinquante malades qu'on fut obligé d'y laisser, lorsque le reste de ce corps marcha à Bruxelles. C'étoient des dysenteries, des fièvres rémittentes & intermittentes; & il s'y joignit, comme c'est assez l'ordinaire vers la fin de l'automne, des toux, des douleurs de rhumatismes, & autres maladies provenant du froid. Il s'y mêla aussi un peu de fièvre d'hôpital, causée par le mauvais air des logemens étroits & mal sains, où les soldats resterent à Mons.

On envoya, vers le milieu de juillet, dans la citadelle d'Anvers, le régiment de Handyde, qui

C

formoit aussi un corps séparé, & qui étoit arrivé cet été pour la première fois. L'air de cette ville est humide; le fort, sur-tout, se trouve exposé aux exhalaisons des marais voisins. Les casernes étoient d'ailleurs à rez-de-chaussée & extrêmement humides; ce qui rendit d'une mauvaise espèce, & générales, la dysenterie, les fièvres intermittentes & les rémittentes. Au commencement d'octobre il y eut cent soixante-trois malades dans ce seul bataillon, ce qui étoit cinq ou six fois plus que n'en avoient les autres régimens qui se trouvoient dans les lignes. On ne peut imputer cette disproportion qu'à l'humidité, puisque les autres régimens nouveaux, qui campoient alors, souffrirent fort peu, & que dans la ville même, les dysenteries, les fièvres intermittentes & rémittentes, furent très-communes parmi les habitans, tandis que ceux de Bruxelles jouissoient d'une santé parfaite. Une partie des dragons de Ric s'étant échappée à la prise de Gand, se retirèrent à Anvers; ils y furent attaqués par les maladies épidémiques qui régnoient en cette ville, tandis que le reste de ce régiment, qui étoit au camp, continua en bonne santé, sans fièvre & sans dysenterie.

On laissa à la fin de la campagne, dans les différens hôpitaux d'Anvers, de Bruxelles & de Mons, environ mille malades en tout; ce qui fait un fort petit nombre, si l'on considère que pendant cette campagne, il y avoit eu en même tems en Flandre, sans compter la cavalerie, vingt-neuf bataillons, dont quelques-uns n'avoient jamais fait de campagne auparavant. Le nombre des morts, depuis le commencement jusqu'à la fin de la campagne, si l'on excepte les soldats qui furent tués ou qui moururent de leurs blessures, n'alla pas au-delà de deux cents. Les chaleurs modérées, la sécheresse du terrain où l'on campa, le peu de fatigues qu'essuyèrent les troupes, joint à ce qu'elles furent assez peu exposées dans les marches & en faction, aux vapeurs humides & à la pluie,

& qu'elles entrèrent de bonne heure en quartiers d'hiver, concoururent à rendre cette campagne la plus salubre de toutes.

CHAPITRE VI.

Relation générale des maladies des campagnes de 1745 & de 1746, dans la Grande-Bretagne.

VERS la fin de la campagne de 1745, les trois bataillons des gardes à pied & sept autres, s'embarquèrent en Hollande: ils abordèrent au sud de l'Angleterre. Le passage fut court, & ces troupes ayant quitté la Flandre avant que les nuits devinssent froides, elles arrivèrent en parfaite santé. Le reste de l'infanterie ayant campé plus long-tems, s'embarqua lorsque la saison étoit déjà avancée, & les vents contraires ayant retenu ces soldats en mer, ils débarquèrent malades à Newcastle, à Holy-Island & à Berwick; car pendant la traversée, plusieurs furent attaqués de fièvres rémittentes, qui, par le grand nombre de personnes & par l'air corrompu & renfermé du fond de cale, se tournèrent bien vite en fièvres de prison, & devinrent contagieuses.

On choisit, à Newcastle, un certain nombre de maisons pour les malades qui y aborderent. Comme on mit aussi dans ces mêmes maisons ceux qui se trouverent mal à l'armée du maréchal Wade, ils furent si ferrés que l'air se corrompit en peu de tems. La fièvre devint si contagieuse que la plupart des gardes-malades, & de ceux qui prirent soin de cet hôpital, en furent attaqués; trois apothicaires de cette ville, quatre de leurs apprentifs & deux garçons en moururent.

Les régimens de Ligonier & de Price aborderent à Holy-Island. Ayant laissé leurs malades à Anvers, ils s'embarquèrent en parfaite santé; mais lorsqu'ils arrivèrent, ils se trouverent dans un état aussi fâcheux

que ceux qui étoient à Newcastle. L'on n'avoit point prévu ce désastre, & il se fit sentir dans le tems qu'on étoit dépourvu de tout. On tira des vaisseaux quatre-vingt-dix-sept soldats attequés de la fièvre de prison; quarante en moururent. L'infection s'étant répandue dans l'isle, elle emporta cinquante personnes en quelques semaines, ce qui fait un sixième des habitans de ce petit pays. La même fièvre fut portée à Berwick, par les soldats qui y débarquerent; mais les malades étant en plus petit nombre la maladie ne fit pas de progrès.

Au commencement de décembre, on assembla à Litchfield, sous les ordres du duc de Cumberland, un corps de troupes composé de douze bataillons & de trois régimens de cavalerie. Les Quakers avoient fait présent aux soldats de camisoles de flanelle, ce qui fut fort avantageux & fort commode pour une campagne d'hiver. On ne fut point mouillé pendant la marche; l'armée ne campa à Packington que trois jours, & les soldats passerent une nuit à Stonne, sans quitter leurs armes; mais comme ils coucherent le reste du tems dans des maisons, & qu'ils eurent la paille, le chauffage & les vivres en abondance, ils se conserverent en meilleure santé qu'on ne devoit s'y attendre dans cette saison.

On envoya vers la fin de décembre la plus grande partie de l'infanterie en quartiers d'hiver, tandis que la cavalerie & mille hommes de pied s'avancerent jusqu'à Carlisle. On laissa dans les villes qu'on trouva sur la route, le petit nombre de ceux qui tomberent malades pendant la marche, & on les mit entre les mains des chirurgiens du pays, qui en général les traiterent bien.

Les troupes ayant séjourné quelques jours à Litchfield, on y laissa plus de malades que dans tout autre endroit, ce qui détermina à faire de la maison de force un hôpital. Mais comme on y en admit un trop grand nombre, l'air se corrompit, & les sievres

inflammatoires ordinaires se changeant en fièvre de prison, plusieurs en moururent. Cette fièvre fut inconnue dans tous les autres endroits où il n'y eut point d'hôpital-général.

La fièvre d'automne rémittente, quoique déguisée par divers symptomes de froid, se fit cependant remarquer dans les troupes qui vinrent de Flandre, jusqu'à ce que les gelées du mois de decembre y mirent fin. Mais les maladies dominantes furent des toux violentes, des points de côté, des douleurs de rhumatisme & de pleurésie, avec un petit nombre de dysenteries, suites naturelles du froid & de la pluie auxquelles les soldats avoient été exposés lorsqu'ils étoient en faction, ou bien en marche. Il y eut outre cela quelques sievres intermittentes, mais toutes tellement mêlées de toux & d'embarras dans les poulmons, qu'on regarda la saignée comme le remede le plus nécessaire. Elle l'étoit en général au point que dans toutes les villes où les troupes passoient, & où on laissoit des malades, je regardois les chirurgiens & les apothicaires de ces villes, comme suffisamment instruits sur la maniere dont il falloit traiter les malades confiés à leurs soins, quand je leur avois inculqué la nécessité des saignées abondantes & réitérées: car les troupes étoient en ce tems-là bien nourries, & leur sang s'étoit bientôt enflammé en prenant du froid.

On investit Carlisle au commencement de janvier, & cette place fut prise quelques jours après. Le peu de tems que dura le siege, la température de l'air, & l'excellent abri que les troupes trouverent près des fortifications, tant que dura le siege, rendirent la maladie si peu considérable, qu'elle n'enleva qu'un seul homme. Pendant toute cette expédition, ce corps perdit au plus quarante hommes, quoiqu'il eût eu six à sept cents malades.

Le 10 février l'armée marcha d'Edimbourg à Perth, sous les ordres du duc de Cumberland. Elle

étoit composée de quatorze bataillons & de trois régimens de cavalerie. Comme ces troupes se trouvoient trop nombreuses pour pouvoir être logées par billets dans les maisons des particuliers, on mit deux bataillons en quartiers dans les églises. On avoit des provisions en abondance ; mais les quartiers étoient généralement froids, de sorte qu'un très-grand nombre éprouverent les maladies inflammatoires ordinaires en hiver. Les toux violentes, les pleurésies & les péripnéumonies furent en particulier très-fréquentes.

Les troupes décampèrent de Perth au commencement de mars, pour aller à Montrose, & de-là à Aberdeen, & laissant derrière elles trois cents malades qu'on traita & qu'on pourvut de ce qui leur étoit nécessaire dans les salles (1) des corporations, ou dans des maisons bourgeoises.

L'infanterie entière resta en quartier à Aberdeen jusqu'à la fin de mars ; mais on mit par la suite neuf bataillons en garnison à Inverurie & à Strathbogie, & dans ce même tems, un bataillon débarqua à Aberdeen, & vint joindre l'armée.

Les gelées, la neige, & les vents d'est, ayant rendu le tems extrêmement vif, les maladies inflammatoires continuèrent ; mais tandis que les simples soldats souffroient, à cause des lits froids, des factions, des gardes, ou même à cause de leur peu de conduite, les officiers dont les quartiers étoient chauds, & qui se trouvoient moins exposés au froid, se porteroient bien ; mais le tems étant devenu très rude vers le commencement de mars, quelques-uns ressentirent des attaques de goutte.

Les malades étant bien logés dans l'hôpital de la ville & dans d'autres grandes maisons, ou ils respiroient un air libre, ne furent point attaqués de la

(1) Les hôtels des différens corps des marchands.

fièvre d'hôpital. Lorsque l'armée se mit en marche, on laissa quatre cents malades, y compris ceux d'Inverurie & de Strathbogie ; mais fort peu moururent.

L'armée campa d'abord le 23 avril à Cullen ; le jour suivant elle passa le Spey ; & le 27, après la bataille de Culloden, elle alla à Inverness, & campa au sud de la ville.

Le service avoit été continué à Strathbogie & à Inverurie, pour se précautionner contre les surprises ; on avoit marché un jour long-tems & par la pluie ; on avoit campé de bonne heure, & les rivières passées à gué, avoient occasionné bien des rhumes. Toutes ces circonstances concoururent à rendre la maladie considérable. Soixante à soixante-dix hommes tombèrent malades avant que l'armée eut atteint Inverness ; on les laissa dans les villes qui se trouvoient sur la route. Lorsqu'on y fut arrivé, les maladies inflammatoires ne firent qu'augmenter ; elles devinrent d'autant plus considérables, que le climat est froid, & que le camp étoit exposé à des vents perçans dans un pays ouvert de toutes parts. Les pleurésies & les péripnéumonies en particulier, alarmèrent d'autant plus qu'elles vinrent bien vite à suppuration.

On mit à Inverness, dans deux granges à drèche les blessés, qui se montoient en tout à deux cents soixante-dix hommes. Plusieurs avoient reçu des entailles faites avec de larges sabres, blessures jusqu'alors peu connues dans les hôpitaux ; mais on en guérit d'autant plus aisément que la largeur de l'orifice de la plaie étoit proportionnée à sa profondeur, qu'elle avoit d'abord beaucoup saigné, & qu'il n'y avoit ni contusions, ni escarres, qui pussent mettre obstacle à une bonne suppuration, comme cela se rencontre dans les plaies faites avec les armes à feu.

Outre ces deux granges occupées par les blessés, on choisit deux maisons bien aérées pour servir d'hôpital aux malades. Les chirurgiens des régimens eurent aussi des ordres de se pourvoir d'endroits com-

modes pour recevoir les soldats aussi-tôt qu'ils tomberoient malades, & on leur permit d'envoyer à l'hôpital-général autant de ceux qui étoient le plus mal, qu'il en faudroit pour diminuer leur travail, sans cependant surcharger cet hôpital. On espéra qu'au moyen de la dispersion des malades, & de l'air pur qu'on tâchoit de conserver dans les quartiers, on pourroit au moins modérer la contagion, si on ne la prévenoit pas; quoiqu'on eut d'autant plus sujet de la craindre que la ville est fort petite, que les prisons étoient pleines de prisonniers dont plusieurs étoient bleisés, qu'on prévoyoit les suites d'un long campement & des maladies du camp. La multitude de monde, la mal-propreté d'une petite place où se tenoient les marchés de l'armée, & enfin l'air malsain d'une ville où la rougeole & la petite vérole avoient fait beaucoup de ravages avant l'arrivée de l'armée, augmentoient beaucoup nos frayeurs.

Toutes ces circonstances concouroient à nous faire appréhender les suites les plus fâcheuses. On eut; par cette raison, grand soin de partager les malades en plusieurs bandes, & de tenir leurs quartiers bien propres. On donna pareillement ordre de nettoyer tous les jours les prisons, & d'enlever promptement les corps de ceux qui y mouroient; pour prévenir les inconvéniens de la trop grande affluence, on mit une partie des prisonniers à bord de quelques vaisseaux qui se trouvoient à la rade, & on leur laissa la liberté de venir respirer l'air sur le tillac,

Ainsi le mois de mai se passa sans aucune infection; le tems étant extraordinairement sec & chaud pour le climat, la maladie inflammatoire avoit baissé à vue d'œil dans le camp, lorsqu'un accident imprévu fit que la fièvre maligne devint plus générale & plus fatale qu'on ne l'avoit crain d'abord.

Vers la fin de ce mois, le régiment d'Houghton & trois autres, qui avoient été envoyés pour renforcer les troupes, abordèrent à Nairn, & joignirent

l'armée. Douze soldats de ce corps tombèrent malades de la fièvre quelques jours après; on les envoya à l'hôpital, où ils furent abondamment saignés. Mais le jour suivant le Médecin n'ayant remarqué ni toux, ni point de côté, ni douleurs de rhumatisme, symptômes ordinaires de la fièvre qui dominoit alors dans le camp; voyant d'ailleurs que la saignée leur avoit abattu le pouls, & que quelques-uns avoient une stupeur extraordinaire, je rapportai sur le champ cette fièvre à une espèce contagieuse & de prison, & je conclus qu'elle tiroit son origine de l'air infect & renfermé des vaisseaux qu'ils avoient respiré pendant le voyage. Je ne pus cependant m'empêcher d'abord d'être étonné de ce que ce bataillon étoit si malade, tandis que le reste se portoit bien.

Mais après de plus amples recherches, j'appris que cette fièvre venoit directement par contagion de la véritable maladie de prison, qui se communiqua de la manière suivante. Quelque tems auparavant on avoit pris, sur les côtes d'Angleterre, un vaisseau françois, à bord duquel il y avoit des troupes destinées à secourir les rebelles. Il se trouva parmi ces troupes quelques Anglois qui avoient déserté en Flandre. Ces derniers ayant été pris, furent jettés dans les prisons à leur arrivée en Angleterre, où on les garda jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion pour les transporter à Inverness, afin d'y être jugés par le conseil de guerre. Les prisonniers, au nombre de trente-six, ayant apporté avec eux la fièvre de prison, la communiquèrent à ce régiment qui s'étoit embarqué avec eux.

Trois jours après leur débarquement, six officiers en furent attaqués, & le régiment laissa environ quatre-vingt malades à Nairn, pendant le peu de séjour qu'il y fit. Les dix jours suivans, qu'il passa au camp d'Inverness, il envoya à l'hôpital environ cent vingt hommes avec la même fièvre; mais quoique la force de la maladie eût diminué dans la marche qu'il fit en-

suite pour gagner le fort Auguste & le fort Guillaume, ce corps resta cependant malade pendant un tems considérable.

Les symptômes de la maladie de prison ressembloient totalement à ceux de la fièvre d'hôpital. On avoit auparavant soupçonné ces maladies d'être la même ; les conjectures se changèrent alors en certitude. La première ayant été introduite de la forte, elle se répandit bientôt non-seulement dans les hôpitaux, mais encore parmi les habitans de la ville ; tandis que le nombre & la violence des maladies ordinaires aux camps ; diminuèrent sensiblement après le commencement de mai. Le tems se trouvant non-seulement sec pendant tout le mois de mai, mais encore fort chaud pour le climat, il ne se trouva alors d'autres maladies dans le camp que celles qui se font sentir au commencement d'une campagne, si l'on en excepte un petit nombre de fièvres intermittentes, & un plus grand nombre de diarrhées. Ces cours de ventre accompagnoient pour l'ordinaire la plupart des maladies, mais ils étoient légers, & sembloient moins provenir du froid que de l'eau de la rivière qui sort du lac de Ness, & qu'on a toujours regardée comme laxative pour ceux qui ne sont pas accoutumés à en boire. Ces diarrhées s'en alloient d'elle-mêmes, ou cédoient bien vite aux astringens.

Le 3 juin on laissa quatre bataillons dans Inverness, & neuf autres, avec un régiment de cavalerie, se mirent en marche pour le fort Auguste, laissant dans l'hôpital environ six cents malades, sans compter les blessés.

Le nouveau campement se fit tout contre le fort, à l'extrémité de lac de Ness, dans une petite vallée environnée de montagnes, excepté du côté qu'elle donne sur le lac. Ce lac est considérable, l'eau en est douce, il a vingt-quatre mille de long sur un peu plus d'un mille de large. Il est situé entre deux rangs de montagnes parallèles l'un à l'autre, ce qui le fait pa-

roître un vaste canal. Il est remarquable par sa profondeur, & par la propriété qu'il a de ne geler jamais. Par tout où on l'a fondé, on a trouvé depuis cent seize jusqu'à cent vingt brasses, & dans un endroit jusqu'à cent trente-cinq. Son eau est parfaitement douce au toucher & au goût ; elle dissout aisément le savon. Cependant elle est laxative pour quelques-uns, & se trouve toujours un diurétique. Les habitans en font grand cas pour le scorbut, & véritablement on peut croire par ces qualités qu'elle peut convenir dans quelques espèces de cette maladie (1). On voit sur ses bords un grand nombre de petites pierres pesantes, qui sont une espèce de marcassite, & il paroît fort probable que le fond s'en trouve pareillement couvert ; mais il est difficile de déterminer si quelque principe minéral, quelque source d'eau chaude, ou la grande profondeur de ce lac, empêche son eau de geler (2). Comme il est plein de poissons excellens, & que son eau n'a aucun goût particulier, il ne paroît pas qu'elle soit beaucoup imprégnée de

(1) Savoir dans la galle de la tête, les dartres, & dans les degrés inférieurs de la lépre, qu'on suppose communément, quoiqu'improprement provenir d'une humeur scorbutique. Voyez Part. III. Chap. VII.

(2) Il est très-probable que la grande profondeur de ce lac l'empêche de geler : car le comte de Marilly observe dans son *Histoire physique de la mer*, que la mer, depuis dix jusqu'à cent vingt brasses, a le même degré de chaleur depuis le mois de décembre jusqu'au commencement d'avril, & il conjecture qu'elle persiste dans cet état le reste de l'année, avec fort peu de variation. Or il paroît naturel de croire que l'eau douce, à une grande profondeur, n'est pas plus affectée par le chaud & par le froid de l'air, que ne l'est celle de la mer à une même profondeur ; d'où l'on voit que la surface du lac Ness peut fort bien ne jamais geler, à cause de la grande quantité d'eau de dessous, qui est d'un degré de chaleur supérieur au point de la congélation. Une autre circonstance peut encore y contribuer. Ce lac ne se trouve jamais dans un calme parfait, & le vent qui souffle toujours d'une extrémité à l'autre, excite de telles ondulations, qu'elles font un obstacle à la congélation. Cette relation se confirme par la remarque qu'on fait communément dans le voisinage, que si l'on prend de l'eau du lac. & qu'on la tiennent tranquille & sans mouvement, elle gèle alors aussitôt que toute autre eau.

particules minérales, si tant est qu'elle le soit. D'ailleurs, comme elle est toujours fraîche, on a d'autant moins de raison de supposer au fond quelque source d'eau chaude, qu'on n'en trouve aucune de cette nature dans tout le pays. Ce lac est entretenu par plusieurs petites rivières, toutes sujettes à geler, & se jette dans le *Ness*, rivière assez grande, qui, après un cours de six milles, va se perdre dans le détroit de Murray à Inverness, & qui, de même que la source, ne gèle jamais.

On a toujours regardé le fort Auguste comme une garnison fort saine; mais il n'en est pas de même du fort Guillaume qui est sur la côte occidentale, à vingt-huit milles environ de l'autre. On y est sur-tout sujet à la fièvre intermittente & au flux de sang. Il pleut continuellement sur cette côte, & le fort se trouve situé dans une vallée étroite, humide & environnée de montagnes; de sorte que non-seulement il y tombe beaucoup plus de pluie que dans tout le reste du pays, mais encore que l'évaporation s'y fait beaucoup plus lentement.

Comme il n'y avoit point de paille au fort Auguste, on ordonna aux soldats de couper les bruyeres, & d'en faire usage pour se coucher; l'on remarqua que les plus diligens à s'en servir, & que ceux qui les renouvelèrent plus souvent, se portèrent mieux.

Le tems, depuis le milieu de mai jusqu'à la fin du même mois, fut ainsi qu'au commencement de juin, extraordinairement sec & chaud; mais il devint ensuite froid & pluvieux. Ce changement rendit les dysenteries beaucoup plus fréquentes: mais comme il y eut des vents continuels, qui tinrent la terre assez sèche, ils prévirent la contagion, & la maladie n'augmenta point.

La dysenterie, & toutes les autres maladies de ce camp, étant accompagnées d'un sang coëneux, & d'autres marques d'une grande inflammation, rendirent les saignées abondantes & répétées, plus néces-

faire ici qu'elles ne l'auroient été dans un climat plus chaud. Les vomitifs n'eurent pas autant de succès qu'ils en avoient eu en Flandre, quoiqu'ils fussent alors plus efficaces, qu'au printems: comme s'il y eut déjà, même dans cette latitude, quelque disposition aux maladies d'automne.

Outre les dysenteries, il y eut parmi les soldats des flux de ventre d'une espèce plus douce, provenant en partie de défaut de régime, de ce qu'ils avoient eu les pieds & les habits mouillés; ou bien ces diarrhées accompagnoient les fièvres, quand, faute d'être assez couverts, les malades ne pouvoient transpirer librement.

A mesure que l'été avançoit, les fièvres inflammatoires paroissoient avec des symtomes moins violens; & à moins qu'on ne fût extraordinairement exposé au froid, elles ne prenoient pas si souvent la forme de péripneumonie, de pleurésie, de rhumatisme aigu, ou autre semblable; ce qui sur-tout les caractérisoit, étoit un sang épais & coëneux.

Les fièvres intermittentes participoient de la nature de la fièvre rémittente d'automne, & de l'inflammatoire. Par cette raison elles exigeoient la saignée & les évacuations des premières voies: mais elles ne furent point en grand nombre; les vents continuels empêchant la stagnation de l'air & séchant bien vite la terre, après qu'il étoit tombé de la pluie.

Nous n'avions pour loger nos malades que quelques misérables cabanes, dans le voisinage du camp. Comme on craignoit par cette raison le mauvais air, on transporta à Inverness tous ceux qui purent l'être. Cette précaution retarda la fièvre d'hôpital, mais elle ne la prévint point. Car les malades s'étant multipliés, ces cabanes qui servoient d'infirmes, furent bientôt pleines, l'air se corrompit: la fièvre d'hôpital parut avec violence & devint funeste. Lorsqu'elle se joignit à quelque maladie inflammatoire commune, il se fit alors un mélange de ces deux maladies, qui rendoit

le cas d'autant plus embarrassant, que les indications curatives étoient plus contradictoires.

Vers le milieu du mois d'août on leva le camp, & on laissa au fort Auguste environ trois à quatre cents malades, qu'on transporta depuis à Luvensel. Dans ce même tems, la fièvre d'hôpital devint fréquente parmi les habitans de cette ville, mais elle fut moins mortelle qu'à l'ordinaire, à cause de la fraîcheur du tems & de la situation favorable de la place.

Depuis le milieu de février que l'armée traversa la riviere de Forth, jusqu'à la fin de la campagne, il y eut dans les hôpitaux plus de deux mille malades, en y comprenant les blessés; près de trois cents moururent, & la plupart de cette fièvre contagieuse.

CHAPITRE VII.

Relation générale des maladies des campagnes de 1746 & de 1747, dans le Brabant-Hollandois.

TEL fut l'état de la santé des troupes dans la Grande-Bretagne. Il n'y avoit eu dans les Pays-Bas, depuis le commencement de cette campagne, que trois bataillons & neuf escadrons de troupes angloises. Au mois d'août on envoya d'Ecosse quatre bataillons pour joindre l'armée: étant abordés à Willemstad, & ayant séjourné quelque tems dans ce terrain bas & marécageux, dans le fort de la plus mauvaise saison, ils gagnèrent bientôt les fièvres intermittentes & rémittentes du pays, & se virent obligés, avant de se mettre en marche, d'envoyer un grand nombre de malades à l'hôpital d'Oosterhout.

Les troupes ayant essuyé dans cette campagne, qui finit tard, des marches fatigantes par des pluies considérables en automne, après un été fort chaud, elles s'en trouverent très-incommodées. Car à la fin

de la campagne, sans y comprendre ceux qui furent blessés à la bataille de Raucoux, il y avoit environ quinze cents de nos soldats dans les hôpitaux: ce qui faisoit presque le quart de nos troupes. Mais on ne remarqua rien d'extraordinaire dans les maladies; & elles furent les mêmes que celles qu'on voit communément dans toutes les campagnes (1).

Le printems suivant, l'armée entra en campagne le 23 avril 1747, & campa d'abord à Gilsen près de Breda. L'armée angloise étoit au commencement composée de quinze bataillons & de quatorze escadrons, & quelque tems après il vint d'Angleterre un renfort de sept bataillons; mais comme on en envoya quatre en Zélande, & les trois autres aux lignes de Berg-op-zoom, ils ne joignirent point l'armée.

Les premiers jours qu'on fut campé, il fit froid, le tems se radoucit ensuite, & il continua de la sorte jusqu'au commencement de juin qu'il devint très-chaud. Depuis qu'on fut entré en campagne, jusques vers la fin de juin, il tomba fort peu de pluie, & tous les endroits où on campa étoient secs.

Les six premières semaines on envoya dans les hôpitaux environ deux cents cinquante malades, nombre fort modéré, si l'on considère que les troupes sortirent de fort bonne heure de leurs quartiers. Les maladies prirent leur cours ordinaire, c'est à dire, qu'elles se trouverent pour la plupart inflammatoires.

La bataille de Laffeld se donna le 2 juillet, & environ depuis ce tems-là il tomba beaucoup de pluie qui rafraîchit l'air. On conduisit à Maftricht autour de huit cents blessés, & l'on choisit entre autres bâtimens, pour servir d'hôpital, une grande église, qui non-seulement contint beaucoup de malades, mais qui encore, par sa grandeur, prévint la fièvre d'hôpital,

(1) L'auteur suivit pendant cette campagne l'armée en Ecosse; il n'a pu, par cette raison, donner une relation plus détaillée des maladies des troupes employées dans les Pays-Bas.

quoique un grand nombre de personnes attaquées de la dysenterie & d'autres maladies putrides y fussent renfermées pendant le reste de la campagne.

L'armée traversa le Meuse après la bataille, & campa à Richolt. Quelque tems après, elle alla à Richel & ensuite à Argenteau; sans quitter le voisinage de Maastricht. Tous ces camps, par leur situation, étoient secs & aérés; & dans les commencemens, n'y ayant pas de service extraordinaire pendant la nuit, les maladies se trouverent peu nombreuses & très-peu inflammatoires. La dysenterie ne se fit point sentir, si ce n'est aux gardes qui étoient à Richolt sur un terrain bas, & alors un peu mouillé mais le nombre des malades ne fut point considérable, & les symptômes furent favorables.

Depuis le 20 juillet jusqu'au 10 septembre, il fit une chaleur étouffante, & jusqu'au milieu d'août les nuits furent presque aussi chaudes que le jour. Le camp jouit d'une parfaite santé pendant tout ce tems; mais les blessés souffrirent beaucoup, car l'extrême chaleur occasionna des fièvres lentes, ou bien en relâchant les fibres & en rendant âcres les humeurs, tantôt elle empêchoit les plaies de se cicatrifer, & tantôt elle les dispoit à se rouvrir après avoir été guéries. Vers le milieu d'août, malgré la chaleur des jours, les nuits ne laisserent pas de devenir fraîches, & il commença à tomber d'abondantes rosées. C'est à ces variations de tems auxquelles les troupes du camp étoient continuellement exposées, qu'on doit attribuer l'origine de la dysenterie; puisqu'elle arrive communément lorsque la transpiration est arrêtée par le froid & les vapeurs humides, après que le sang a éprouvé quelque altération par les chaleurs continues.

Plus de la moitié des soldats gagnèrent la maladie à différens degrés; elle fut aussi plus fréquente parmi les officiers qu'elles ne l'avoit été jusqu'alors. La contagion se communiqua aux villages voisins, & fit

fit de grands ravages parmi les paysans, soit qu'ils manquaient tout-à-fait de remèdes, ou qu'ils en employaient dont ils auroient dû plutôt se passer. Mais Maastricht souffrit peu, malgré son commerce journalier avec le camp; car cette ville étant bâtie sur une fort grande rivière, dans un pays ouvert, est bien aérée & salubre.

Nonobstant le grand nombre de dysenteries, peu de nos soldats en moururent; car les malades étoient plus dispersés, les hôpitaux mieux aérés qu'à l'ordinaire, & les chirurgiens de l'armée, instruits par l'expérience, guérissent ceux qui étoient dans les hôpitaux du camp, ou bien, après quelques évacuations nécessaires, ils les envoyèrent à Maastricht.

Au commencement d'octobre, il tomba beaucoup de pluie; & les soldats qui s'y trouvèrent exposés, furent attaqués de la dysenterie: mais cette pluie devint en général fort favorable à l'armée, à cause qu'elle rafraîchit l'air, & que par-là elle mit plutôt fin à la maladie.

Les fièvres rémittentes d'automne qui avoient paru vers la fin du mois d'août, devinrent alors fréquentes; mais il n'y eut rien de nouveau ni dans les symptômes, ni dans la cure.

Quelques jours après les pluies, l'armée se mit en marche du côté de Breda, & comme le tems commençoit alors à être froid, les toux, les points de côté pleurétiques, les douleurs de rhumatisme furent communs, & parurent seuls, ou se joignirent à la fièvre rémittente.

Le 12 novembre les troupes entrèrent en quartiers d'hiver.

Quoiqu'il y eut eu dans le grand camp beaucoup de maladies pendant la campagne, la mortalité ne fut pas cependant considérable, & le nombre de ceux qu'on envoya aux hôpitaux à la fin de cette

D

même campagne, doit paroître fort modéré, si l'on considère qu'elle finit fort tard.

Mais en Zélande la maladie fut considérable dans les quatre bataillons qui depuis le commencement de la campagne y avoient été en partie campés, & en partie dans des quartiers, les uns dans le Zuit-Beveland (1), & les autres dans l'isle de Walcheren, deux petits pays du département de cette province. Ces troupes furent tellement incommodées, soit dans le camp, soit dans les quartiers, que lorsque la maladie parvint à son plus haut période, quelques uns de ces corps avoient au plus cent hommes en état de faire le service; ce qui faisoit seulement environ la septième partie d'un bataillon complet. Le *Royal*, en particulier, n'eût à la fin de la campagne, que quatre hommes qui se fussent toujours bien portés. Or, comme nous avons déjà traité suffisamment de la nature de l'air de la Zélande, & que nous avons prouvé que les fièvres rémittentes & intermittentes, & les dysenteries, en font les effets & la suite (2), il suffit de renvoyer nos lecteurs à cette partie de notre ouvrage, afin qu'ils puissent se former une idée générale de ces maladies. Pour ceux qui veulent les connoître plus particulièrement, ils peuvent avoir recours à la troisième partie de cet ouvrage (3). Je me contenterai de remarquer ici que ces fièvres épidémiques, non-seulement commencerent en Zélande beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, à cause des grandes chaleurs; mais encore se firent sentir plus violemment, & devinrent aussi funestes aux habitans qu'à nous-mêmes. Les officiers ne furent pas plus épargnés; mais comme on prit plus

(1) Beveland, isle de la Zélande, partagée par l'Escaut en Zuit-Beveland & Nort-Beveland, Beveland méridional & Beveland septentrional.

(2) Chap. I.

(3) Chap. IV. §. 7.

de soin d'eux, & plus à tems, leurs fièvres se trouverent accompagnées de symptômes moins violens & moins fâcheux que celles des soldats. Mais l'escadre commandée par M. Mirchell, qui pendant tout ce tems là étoit à l'ancre dans le canal, entre le Zuit-Beveland & l'isle de Walcheren, où la maladie parut avec tant de violence, ne se trouva attaquée ni de fièvre ni de dysenteries, & au milieu de cette contagion, elle jouit d'une santé parfaite: preuve que l'air humide & putride des marais étoit dissipé, ou du moins corrigé avant que de parvenir à l'escadre, & qu'une situation en plein air est un des meilleurs préservatifs contre les maladies d'un pays bas & marécageux, dans le voisinage duquel on se trouve.

A proportion que l'automne devint plus frais, ces fièvres diminuerent de leur ardeur, & se changerent plus aisément en intermittentes, quoique toujours irrégulieres & d'une mauvaise espece. La dysenterie ne fut pas générale, quoique assez commune, & l'on remarqua que ceux qui en étoient attaqués, évitoient ordinairement la fièvre, ou que si quelqu'un les avoit toutes les deux, c'étoit alternativement; de sorte que lorsque la dysenterie paroissoit, la fièvre cessoit, & lorsque la dysenterie étoit arrêtée, l'autre revenoit. Il s'ensuit que quoique ces deux maladies fussent bien différentes, elles provenoient cependant d'une même cause.

A l'égard des trois autres bataillons qu'on envoya à Berg-op-Zoom, ils campèrent dans les lignes de cette place, & ils y resterent pendant la campagne. Cette ville se trouve située sur une petite hauteur; mais le pays qui l'environne étant en quelques endroits marécageux, l'air y est moins sec qu'aux environs de Maftricht, quoiqu'il n'y soit pas aussi humide qu'en Zélande. La maladie fut dans la même proportion, soit pour l'espece, soit pour la violence, & garda un milieu entre celles qui dominèrent

52 *Observations sur les Maladies*
 dans ces deux endroits : c'est-à-dire , que les fièvres furent autant au-dessous de la violence de celles de la Zélande , qu'elles étoient au-dessus des fièvres douces rémittentes du grand camp. Si les dysenteries parurent plus fréquemment dans les lignes de Berg-op-Zoom qu'en Zélande, cela vient de ce que les soldats étoient plus exposés à la pluie , & qu'étant dans un camp fixe , la maladie se communiquoit plus aisément.

A la fin de la campagne , il se trouva dans les hôpitaux , sans compter les blessés , plus de quatre mille hommes , tant du gros de l'armée angloise , que des détachemens , ce qui faisoit un peu plus du cinquième du total. Mais on doit observer que les quatre bataillons qui étoient en Zélande en fournirent eux seuls près de la moitié ; de sorte que lorsqu'ils entrèrent dans leurs quartiers d'hiver , les malades étoient à ceux qui se portoient bien , à peu près comme quatre à un.

CHAPITRE VIII.

Rélation générale des maladies de la campagne dans le Brabant-Hollandois en 1748.

CETTE campagne , qui fut la dernière , commença de très-bonne heure ; car le 8 avril l'armée campa à Hillenraet , près de Ruremonde , avec quinze bataillons & quatorze escadrons. Depuis l'ouverture de la campagne , jusqu'au commencement de mai , il fit très-froid , il tomba de la neige , & il y eut des vents violens accompagnés de pluie ; mais le service ne fut pas rude , & le terrain étoit sec.

Le 12 mai l'armée quitta Hillenraet , & en peu de jours elle vint à Nistelroy , où nous campâmes pour la dernière fois , laissant dans l'hôpital de Cuick environ cinq cents hommes , qui , pour la plupart avoient des maladies inflammatoires. Il parut un

nombre extraordinaire de fièvres intermittentes : elles n'étoient communément que des rechûtes de ceux qui en avoient été attaqués en Zélande & dans les lignes de Berg-op-Zoom la campagne précédente. Elles furent aussi accompagnées d'un peu d'inflammation , qu'on doit attribuer au froid de la saison.

On nous envoya d'Angleterre en ce camp un renfort de sept bataillons. La chaleur commençoit alors à se faire sentir , & souvent elle étoit considérable ; mais quelques orages , accompagnés de tonnerre & d'éclairs , survenant à propos , détournèrent les chaleurs étouffantes & purifièrent l'air en le dégagant de ses particules les plus mal-saines. Car on a remarqué que le tonnerre , étant plus fréquent dans les pays couverts & marécageux , il peut avoir pour cause finale , de rafraîchir l'air & d'en corriger la putréfaction , lorsque les chaleurs sont le plus excessives (1). Le terrain étoit pareillement sec , & le camp aéré ; de sorte que , tant que les troupes restèrent en campagne , la maladie fut très-peu considérable.

J'excepte toutefois les quatre bataillons qui avoient été la campagne précédente en Zélande. Car ils furent sujets à retomber dans des fièvres intermittentes irrégulières qui se terminoient souvent en hydropisies. Leurs malades étant en grand nombre & les hôpitaux des régimens , qu'on avoit placés dans des cabanes près des lignes , se trouvant remplis , il s'y engendra bientôt la fièvre d'hôpital , qui , de là , se communiqua à l'hôpital général établi alors à Ravenstein. Mais les quartiers de cet hôpital étant spacieux & bien aérés , la contagion ne fit pas plus de progrès ; quoique plusieurs des soldats qu'on y amena , fussent couverts de taches pétéchiales.

L'armée décampa le 9 juillet , & s'en alla en quartier. On établit à Eyndhoven le quartier principal ,

(1) Musschenbroek , Instit. phys. cap. 40.

avec les trois bataillons de gardes. On plaça le reste de l'infanterie dans les villages des environs, & la cavalerie près de Bois-le-Duc.

Il n'y avoit en ce tems-là que mille malades dans les hôpitaux, en comptant ceux qui y étoient restés de l'hiver dernier & de la campagne précédente; mais quelques jours après qu'on eut cessé la campagne, il parut une fièvre qui devint en peu de tems aussi fréquente qu'aucune de celles qui avoient jusqu'alors affligé l'armée. Voici les raisons qu'on en donna.

Cette partie du Brabant est presque aussi unie qu'aucun autre endroit des Pays-Bas; ces seules inégalités sont quelques montagnes sablonneuses & quelques élévations presque insensibles, qui donnent à quelques villages l'avantage de quelques pieds au-dessus du niveau du reste du pays. Le terroir est sablonneux & stérile; l'on y apperçoit si peu d'eau, qu'au premier coup d'œil on s'imagine qu'il est aride & fort sain. Les apparences sont trompeuses; on trouve par-tout l'eau à deux ou trois pieds de la surface, & à proportion qu'elle est plus ou moins avant en terre, les habitans se trouvent plus ou moins sujets aux maladies. Le pays étant situé le long des bords de la partie inférieure de la Meuse, est non-seulement très-mal sain à cet égard; mais à cause des inondations des petites rivières qui l'arrosent, il reste sous l'eau l'hiver entier, & pendant l'été il continue d'être humide. Les inondations qu'on a faites depuis le commencement de la guerre, autour des villes fortifiées, n'ont pas peu contribué à augmenter l'humidité & la corruption de l'air. Ces inondations devinrent sur-tout nuisibles au commencement de l'été qu'on fit rentrer une partie de ces eaux dans leur lit, après qu'on eut signé les articles préliminaires de la paix. Car ce terrain qui avoit été entièrement couvert d'eau, n'ayant été saigné qu'à demi, & devenant par-là marécageux,

chargea l'air de vapeurs humides & putrides. Les états généraux s'en étant apperçu à la contagion qui se fit sentir avec violence à Bréda & dans les villages voisins, donnerent ordre de remettre l'inondation dans son premier état, & de l'y contenir jusqu'à l'hiver.

La maladie fut incomparablement plus grande près de Breda & de Bois-le-Duc, qu'à Eindhoven, qui étoit à une beaucoup plus grande distance des inondations, & des autres terrains marécageux. C'est pourquoi l'humidité de la plupart des quartiers provenoit principalement des eaux souterraines qui s'évaporent à travers le sable (1). Il y avoit près de Eindhoven deux villages, Lind & Zelst; l'un élevé de dix pieds au-dessus de la surface de l'eau, & l'autre de quatorze, hauteur prodigieuse pour le pays; on remarqua que les soldats qu'on y avoit envoyés en quartier, se portèrent mieux que par-tout ailleurs.

On mit en quartier à Eindhoven deux bataillons des gardes, & le troisième à la campagne dans les maisons des paysans; de manière qu'ils ne formoient ensemble que l'enceinte d'un mille. Ce qu'il y eut de surprenant fut que le bataillon logé hors de la ville, eut toujours trois fois plus de malades que chacun des deux autres, quoique l'un d'eux eût été très-incommodé en Zélande l'année précédente. Or, la hauteur du terrain étant par-tout la même, on ne peut attribuer cette différence qu'à la grande humidité des cabanes (2): car ces corps se ressembloient à tous autres égards; même nourriture, même service & même exercice. Il arriva un cas semblable à un régiment d'infanterie. Une de ses compagnies ayant été mise en quartier dans des maisons

(1) Vid. Chap. I.

(2) Ibidem.

situées parmi des bruyères, elle y jouit d'une santé passable; mais le reste étant dans un bois, s'y trouva fort incommodé. Le camp des Hollandois établi à Gilsen, tout près de nos quartiers, mais situé sur une bruyère ouverte de tous côtés, se conserva en bonne santé, tandis que nous étions fort mal; ce qui sert encore à prouver qu'il est très-préjudiciable d'empêcher dans un pays humide, par des plantations ferrées, l'air de circuler.

Telle fut la situation où nous nous trouvâmes. Nous allons voir maintenant jusqu'à quel point le tems concourut à causer cette maladie épidémique,

Il avoit fait très-chaud jusqu'alors; mais pendant les mois de juillet & d'août, que la maladie se trouvoit la plus violente, il n'y eut point de pluie, & le tems fut étouffant & sans air. Près des inondations, les brouillards de la nuit étoient épais & fétides. Les chaleurs diminuèrent au commencement de septembre, & la maladie à proportion; mais le froid ne se fit sentir que vers le 20 d'octobre. Nous eûmes dans ce tems-là quelques jours de pluie & des vents considérables: vers la fin du mois, il y eut pendant la nuit quelques gelées un peu fortes. Le tems s'adoucit ensuite, & continua de la sorte tant que les troupes restèrent dans le pays.

La maladie épidémique parut d'abord sous la forme d'une fièvre ardente; & ce fut la pire de toutes. Ceux qui en étoient atteints, ressentoient tout à-coup de violens maux de tête, & tomboient souvent en delire. S'ils avoient l'usage de la raison, ils se plaignoient de douleurs dans le dos & dans les reins, d'une soif excessive, d'une chaleur brûlante, accompagnées d'un grand mal & d'une grande oppression d'estomac; ou bien ils vomissoient de la bile avec beaucoup d'efforts; d'autres l'évacuoient par des selles, avec un ténésme & des douleurs dans les intestins. Cette fièvre devenoit généralement rémittente dès les commencemens, sur-tout en tirant

du sang, & en évacuant les premières voies. Mais si l'on venoit à négliger ces précautions, la maladie devenoit presque continue. La tendance à la putréfaction étoit telle, que plusieurs avoient des taches, des pustules, & même des mortifications presque toujours funestes.

Dans les quartiers voisins des inondations, la plupart des malades éprouvèrent ces symptômes & autres semblables, pendant la première fureur de la maladie. Mais les quartiers plus éloignés de l'eau, qui ne se trouvoient exposés qu'à l'humidité naturelle au pays, & à la chaleur de la saison, eurent des fièvres plus bénignes & en plus petit nombre.

Ainsi quoique la maladie fût générale, les troupes qui étoient près des marais souffrirent davantage, soit par le nombre des maladies qu'ils eurent, soit par la violence des symptômes. Le régiment de Gray en quartier à Vucht, village à une lieue de Bois-le-Duc, & environné de prairies alors couvertes d'eau, ou qui avoient été saignées peu de tems auparavant, se trouva le plus incommodé. Les quinze premiers jours ce régiment n'eut aucun malade; mais cinq semaines après, il y en eut à la fois sur les listes cent cinquante; deux mois ensuite il en eut deux cents soixante, ce qui étoit plus de la moitié du régiment, & à la fin de la campagne, il n'avoit en tout que trente hommes qui se fussent toujours bien portés. Les dragons de Rothes & de Rich, qui étoient près des inondations, furent aussi extrêmement malades. Le régiment de Johnson, à Nieuland, où les prairies avoient été couvertes d'eau pendant tout l'hiver, & qui venoit d'être saignées, eut quelquefois plus de la moitié de malades. Les fusiliers Ecois qui se trouvoient à Dintgher, quoiqu'ils fussent à quelque distance des inondations, eurent plus de trois cents malades à la fois, parce que leurs quartiers étoient dans un village bas & humide.

Ce qui parut surprenant, c'est qu'un régiment de dragons en quartier à Helvoirt, village situé seulement à une demi-lieue sud-ouest de Vucht, fut en grande partie exempt du malheur de ses voisins, les fievres rémittentes & intermittentes n'y étant pas aussi nombreuses, & d'une aussi mauvaise espece; tant il étoit avantageux d'être éloigné des marais, d'avoir des vents qui soufflassent sur-tout d'un endroit sec, & d'être placé sur un terrain un peu plus élevé, sur des bruyères ouvertes de tout côté.

Ainsi les troupes furent à peine un mois en quartier, que les listes des malades furent en tout augmentées de deux mille, & qu'elles monterent par la suite beaucoup plus haut. Car la maladie continua pendant tout le mois d'août, & ne diminua qu'avec les chaleurs vers le milieu de septembre. Les fievres alors commencerent, il est vrai, à n'être plus ni si nombreuses, ni si violentes; les rémissions furent aussi plus libres; de sorte qu'insensiblement, avec la fraîcheur du tems, cette fievre devint réguliere intermittente, & cessa totalement aux approches de l'hiver. Il étoit assez curieux de remarquer que ces fievres intermittentes baïssoient proportionnellement au dessèchement & à la chute des feuilles. Il s'éleve en ce tems-là beaucoup moins de vapeurs, & par la chute des feuilles les villages sont exposés davantage au vent, l'air circule plus librement, & ils deviennent par conséquent plus secs & plus sains.

Les officiers furent par-tout moins incommodés que les simples soldats; avantage qu'on peut attribuer aux bons lits, aux chambres sèches & à une meilleure nourriture.

Les paysans souffrirent beaucoup, sur-tout ceux qui demeuroient près de Bréda & de Bois-le-Duc; mais dans les villes il y eut moins de malades & moins de morts à proportion (1). La maladie fut en général

(1) On en donne la raison plus haut.

plus fréquente parmi les pauvres qui couchoient dans des rez-de-chaussées, se nourrissoient mal & manquoient de remèdes. Car sans les évacuations artificielles, la nature n'étoit pas capable de guérir, ou bien elle ne le faisoit que lentement & imparfaitement. Ce pays n'avoit pas éprouvé de tels malheurs depuis un grand nombre d'années, parce que leurs deux grandes causes n'avoient pas concouru; je veux dire les inondations accompagnées d'un été & d'un automne excessivement chauds & sans air.

La dysenterie se trouva peu fréquente pendant tout ce tems, circonstance qui, si l'on considère la corruption des humeurs, & combien elles étoient portées à affecter les intestins, mérite qu'on y fasse quelque attention. On peut se ressouvenir qu'on a dit que la dysenterie paroïssoit lorsqu'après de grandes chaleurs la transpiration étoit subitement arrêtée, soit par les habits mouillés, le terrain mouillé, ou bien par les brouillards, de la nuit & les rosées. Mais quoique ces inconvéniens se présentent communément dans un camp, ils sont cependant fort rares dans les quartiers. Ajoutez à cela, que la cause de la communication de la dysenterie est moins due à la saison, aux habits mouillés, ou à d'autres accidens, qu'à la contagion provenant des excréments putrides de ceux qui sont d'abord attaqués de cette maladie. Or, dans les quartiers les soldats étoient non-seulement moins exposés à avoir leurs habits mouillés; mais si quelques-uns se trouvoient affectés de ce mal, ils étoient tellement dispersés, que les privés ne pouvoient occasionner de contagion.

La paix ayant été conclue vers le milieu de novembre, les troupes sortirent de leurs quartiers pour aller à Willemstad, où elles s'embarquerent sur le champ. Mais les vents contraires ayant forcé plusieurs vaisseaux à rester à l'ancre plus d'un mois, & les troupes ayant eu après cela un passage ennuyeux & orageux, pendant lequel la plupart des soldats resterent enfer-

més, l'air se corrompt & produit la fièvre de prison ou d'hôpital.

Ce fut encore pis sur les vaisseaux qui transporterent à Ipswich les malades de l'hôpital-général d'Oosterhout. Car soit qu'il y eût déjà parmi eux quelques semences de maladie, soit qu'ils fussent trop serrés à fond de cale où ils restèrent trois semaines, plusieurs se virent attaqués de cette fièvre à bord, ou bientôt après leur débarquement. On remarqua que le plus grand nombre de maladies, & celles où il parut plus de malignité, se trouverent sur un vaisseau dans lequel il y avoit deux hommes dont les membres étoient gangrenés. Cet accident fut non-seulement causé que l'infection se répandit d'avantage sur mer, mais aussi dans les salles de l'hôpital où on les mit, après qu'on eût abordé.

L'hôpital préparé à Ipswich, qui n'étoit destiné qu'aux malades d'Oosterhout, se vit forcé d'en admettre d'autres que le mauvais tems obligea de relâcher à cette côte: de sorte qu'il y avoit en tout quatre cents personnes, la plupart malades de cette fièvre contagieuse. Il y en eut un si grand nombre à la dernière extrémité, parmi ceux qui venoient de dessus les vaisseaux destinés à transporter les malades, que l'infection & la mortalité furent d'abord considérables. Mais comme les salles étoient spacieuses, & qu'on logeoit en ville les malades à mesure qu'ils se rétablissoient, on les éloignoit par-là d'une nouvelle contagion; & comme l'on gaignoit plus d'espace pour ceux qui continuoient toujours à ne se pas bien porter, l'air se purifia de jour en jour, & la maladie baissa plutôt qu'on ne s'y étoit attendu. Ainsi on supprima l'hôpital, qui avoit duré près de trois mois en Angleterre,

Fin de la premiere Partie.

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES,

DANS LES CAMPS

ET

DANS LES GARNISONS.

SECONDE PARTIE.

J'AI donné dans la premiere partie une relation générale des maladies les plus fréquentes à l'armée, dans l'ordre qu'elles se présenterent pendant le cours de la guerre; mais j'ai réservé pour différentes parties de cet ouvrage les descriptions particulières, les causes, les préservatifs & les traitemens, parce que ce détail auroit trop interrompu la suite des faits, qu'on devoit présenter sous un seul point de vue; c'est pourquoi je vais procéder comme il suit:

- 1°. Je rangerai ces maladies suivant leurs classes différentes.
- 2°. Je rechercherai leurs causes en tant qu'elles dépendent de l'air, de la nourriture & du reste des choses non naturelles.
- 3°. Je proposerai quelques moyens pour les prévenir.
- 4°. Je comparerai les saisons par rapport à la santé & à la maladie, afin de calculer le nombre d'hommes sur lequel on peut compter pour le service, en différens tems de l'année.

CHAPITRE PREMIER.

De la division des maladies les plus ordinaires à une Armée.

LES soldats se trouvent en tems de guerre dans des circonstances bien différentes de celles des autres personnes, en ce qu'ils sont exposés davantage aux injures de l'air, & en ce qu'ils sont pressés les uns sur les autres dans les camps, dans les casernes & dans les hôpitaux. C'est pourquoi la division la plus générale de ces maladies, est en celles qui proviennent de l'intempérie de la saison, du mauvais air & de la contagion.

On peut réduire à deux sortes les maladies militaires qui dépendent de la saison; savoir, à celles d'été & à celle d'hiver, ou, ce qui est la même chose, aux maladies des camps & à celles des garnisons. Comme on ne peut éviter d'être exposé au froid au commencement d'une campagne, & quelque-tems avant qu'on la quitte, les maladies d'hiver se font sentir vers la fin de l'automne, & ne cessent entièrement que vers le milieu de l'été. D'un autre côté, comme les chaleurs de l'été & les vapeurs humides de l'automne disposent le corps à la maladie, celles qui régneront dans le camp ne finissent jamais entièrement avec la campagne; mais elles continuent encore quelque-tems après que les troupes se sont retirées dans leurs quartiers d'hiver. De sorte que par-tout où nous ferons mention des maladies d'été ou d'hiver, des camps ou des garnisons, on doit toujours supposer qu'elles se prolongent ainsi.

Si au lieu de déterminer par les saisons les maladies les plus générales d'une armée, on veut le faire par l'état où se trouve alors le corps, on peut les diviser en inflammatoires & en putrides; les maladies inflammatoires se trouvant les mêmes que

celles d'hiver & du commencement de la campagne; & les putrides n'étant autres que celles d'été, d'automne, & partie de celles qui sont portées du camp dans les garnisons.

Les maladies inflammatoires, ou d'hiver, les plus fréquentes, sont des toux, des pleurésies, des péri-pneumonies, des rhumatismes aigus, des inflammations du cerveau, des intestins & d'autres parties, accompagnées de fièvre. Il se trouve des inflammations plus légères avec peu de fièvre, & des fièvres d'une espèce inflammatoire, où il n'y a point de partie assez particulièrement affectée pour pouvoir donner un nom à la maladie. On peut aussi rapporter à la même classe ces maladies chroniques, qui doivent leur origine à des inflammations; les principales sont des rhumes anciens, des consumptions & des rhumatismes sans fièvre. Or, toutes ces maladies viennent originairement d'une suppression de la transpiration; dans le tems que les fibres sont très-tendues, & que les pores de la peau & le poumon se trouvent plus resserés. Mais la cause ne dépend-elle pas plutôt de quelque chose qui est dans l'air, & qu'on a pris avec la respiration? c'est ce qui n'est pas encore clair.

La nature des maladies d'été & d'automne est tout-à-fait différente. Dans ces saisons les fibres sont relâchées, les fluides plus raréfiés & plus disposés à la putréfaction. Si dans cet état il arrive que la transpiration ou quelque'autre excrétion, destinée à évacuer les parties les plus volatiles ou putrides du sang, soit arrêtée, il s'en suivra une fièvre rémittente ou intermittente, un *cholera morbus* ou une dysenterie, suivant l'acrimonie des humeurs, le lieu qu'elles occupent & le cours qu'elles auront pris. Hippocrate attribue les maladies de cette nature à la trop grande abondance de la bile, & la plupart des autres auteurs à sa corruption; de sorte qu'il est fort ancien & fort général de leur donner le nom de

bilieuses, quoique peut-être le nom de putride l'eût convint davantage. En effet, dans tous les pays chauds & dans les camps où les soldats sont tant exposés au soleil, si la bile n'est pas plus abondante, elle est du moins plus disposée à la corruption qu'à l'ordinaire, & quoique cette circonstance ne soit pas probablement la première cause de la fièvre, cependant elle l'accompagne fréquemment, & les maladies d'été & d'automne, & concourt peut-être à les rendre plus dangereuses.

Mais quand les mêmes causes opèrent plus lentement, ou que les maladies dont je viens de faire mention, ne sont guéries qu'imparfaitement, il se forme des obstructions dans les viscères, ou ils sont affectés de manière à donner lieu à diverses maladies chroniques. Ainsi en observant la variété & la fréquence des maladies qui paroissent en ce tems, on trouvera l'ancienne maxime, qui veut que l'été & l'automne soient les plus mal-saines de toutes les saisons (1), non-seulement vérifiée par rapport aux climats plus chauds, mais encore par rapport à un camp, où les hommes sont si fort exposés à la chaleur & à l'humidité, causes des maladies putrides & contagieuses.

Après avoir établi cette distinction générale entre les maladies d'été & d'hiver, il est à propos de considérer les parties de ces deux saisons, pour voir leurs effets sur la santé des troupes, dans les camps & en garnison. Lorsque l'hiver commence, les soldats étant très-peu couverts, se trouvent particulièrement sujets à des rhumes, des pleurésies, des péripneumonies & autres maladies inflammatoires qui proviennent du froid. Les mêmes continuent pendant tout le printemps; mais comme le tems devient alors plus doux, elles dimi-

(1) *Saluberrimum ver est; proximè deinde ab hoc hiems; periculosior aestas; autumnus longè periculosissimus. Cels. (Ex Hipp. Aphor.)*
Lib. II. Cap. 4.

nuent

ntent considérablement: ainsi cette saison est la plus salubre pour une armée. Mais aussi-tôt que les troupes entrent en campagne, quand même ce ne seroit pas avant le commencement ou le milieu de mai, ce changement occasionne de nouvelles maladies d'hiver, avec quelques fièvres intermittentes & des flux de ventre d'une espèce inflammatoire. Au commencement de juin, la plupart des maladies inflammatoires, ou d'hiver, disparaissent, & ce qui en reste s'adoucit. C'est par cette raison que ce mois est communément le plus salubre de la campagne, & parce que les fièvres épidémiques d'automne n'ont fait encore aucun progrès. Le mois de juillet se trouve pareillement favorable si jusqu'alors l'été n'a point été trop chaud, & si les soldats ne se sont point couchés sur un terrain mouillé, ou avec des habits mouillés; accidens qui donnent la plupart du tems naissance à la dysenterie. Mais les maladies n'ayant pas tant de violence lorsque les chaleurs sont douces & qu'on campe sur un terrain sec, les fièvres rémittentes & les flux de ventre ne commencent que vers le milieu ou la fin d'août, tems où les jours sont encore fort chauds, mais où la fraîcheur des nuits occasionne des rosées abondantes & des brouillards. La dysenterie baisse avec l'automne; mais les fièvres rémittentes continuent tant qu'on reste campé, & ne cessent jamais entièrement qu'avec les premières gelées. Enfin, vers la fin de la campagne, le froid renouvelle une grande partie des symptômes inflammatoires. Ces inflammations sont souvent seules les premières maladies de l'hiver; mais communément elles se trouvent jointes à la fièvre rémittente.

Tel est le cours ordinaire de ces fièvres. On peut cependant remarquer que ni les maladies inflammatoires, ni celles d'automne, ne sont pas tellement bornées à leurs saisons, que divers accidens

E

n'y apportent quelquefois du changement. Quoiqu'il ne puisse y avoir de précision à cet égard, il n'en est pas moins important de connoître ce qui se présente le plus souvent. En 1746, que les troupes campèrent dans le nord de l'Ecosse, les maladies inflammatoires continuèrent pendant tout l'été, à cause de la froideur du climat; & l'on ne vit aucune fièvre d'automne, ou s'il y en eut, elle fut accompagnée de tant d'inflammation, que la saignée opéra la plus grande partie de la guérison.

On doit de plus observer que comme le passage d'une saison à l'autre se fait par degrés insensibles, il se trouve à leur jonction un mélange de ces deux especes de maladies. Ainsi sur la fin du mois de juin, ou au commencement de juillet, les symptômes inflammatoires diminuent ou se retirent, & ceux qu'on appelle bilieux (1), ou putrides, avancent de leur côté; de sorte que quelles que soient les causes qui occasionnent une maladie, elle vient d'inflammation, ou de la corruption des humeurs, ou d'un mélange des deux. De même, vers le déclin de l'automne, les toux, les points de côté, les douleurs de rhumatisme & autres symptômes des inflammations d'hiver, se joignent aux fièvres d'automne.

Enfin, il est à propos de remarquer que les maladies d'hiver & d'été diffèrent beaucoup par rapport à leur traitement. Ainsi, dans toutes les maladies inflammatoires, ou d'hiver, la première attention est de diminuer la force du sang, de relâcher les fibres, & de faire une révulsion des parties enflammées. Les principaux remèdes pour

(1) J'avertis encore une fois le Lecteur que par ce terme *bilieux*, je distingue quelques maladies, plutôt par complaisance pour les opinions communes, que suivant la Pathologie; puisqu'on n'a jamais prouvé que les fièvres d'automne, ou les dysenteries fussent causées par la trop grande abondance de bile ou par sa corruption.

y réussir, sont la saignée & les vésicatoires. Mais en été & dans l'automne, les humeurs se trouvant dans un état de putréfaction & les solides trop relâchés, on aura sur-tout besoin de remèdes qui débarrassent les premières voies, qui corrigent ou expulsent les parties les plus corrompues des fluides, & qui fortifient les fibres. De-là vient qu'on se sert généralement des vomitifs, des purgations, des acides & du quinquina.

Tel est l'ordre dans lequel nous pouvons ranger les maladies qui dépendent des saisons ou du tems. Il nous reste à considérer celles qui proviennent du mauvais air & de la contagion. Les plus fatales sont la dysenterie & la fièvre d'hôpital, qui se répandent le plus souvent par infection, quoiqu'elles soient produites par d'autres causes. La petite vérole & la rougeole sont aussi d'une nature contagieuse; mais comme elles n'ont jamais été générales, je ne les mettrai point au nombre des épidémiques d'une armée.

Les maladies vénériennes & la gale sont des infections d'une espèce différente. La première n'étant pas plus ordinaire aux soldats qu'aux autres hommes, je la passerai pareillement sous silence; mais comme la dernière arrive si fréquemment dans les camps, dans les casernes & dans les hôpitaux, on peut la mettre au nombre des maladies militaires, & par cette raison, j'en parlerai dans la suite.

CHAPITRE II.

Des causes des maladies les plus ordinaires à une Armée.

IL paroît par la première partie, que les maladies les plus fréquentes d'une armée, étant occasionnées par les changemens sensibles qui arrivent dans

l'air, elles doivent par conséquent avoir leurs révolutions & leurs périodes, comme les saisons dont elles dépendent; ou bien elles sont produites par les accidens presque inséparables de la vie militaire. Il est donc fort à propos d'avoir une connoissance parfaite de ces deux causes, afin de trouver les moyens de diminuer leur influence.

§. I. *Des maladies occasionnées par le chaud & par le froid.*

Les grandes chaleurs auxquelles les soldats (1) sont exposés tout le jour, en relâchant les fibres & en disposant les humeurs à la putréfaction, sont la cause éloignée, plutôt qu'immédiate, d'une maladie générale. C'est ce qui arrive dans toutes les campagnes, où l'on a observé que jamais on n'a vu de maladies épidémiques à la suite des grandes chaleurs, à moins que la transpiration n'eût été arrêtée par des habits ou des lits mouillés, ou par des rosées & des brouillards; & en ce cas, des fièvres ou des dysenteries ne manquoient pas de s'ensuivre. Quoique les chaleurs eussent continué long-tems pendant la campagne de 1743, cependant nous n'eûmes de grandes maladies qu'après la bataille de Dettingen; nos soldats s'étant couchés mouillés la nuit qui la suivit, la dysenterie parut immédiatement (2). L'été de 1747 fut pareillement

(1) Les soldats, dans le camp, souffrent beaucoup de la chaleur, parce qu'ils sont continuellement exposés à l'ardeur du soleil, sans avoir rien pour s'en défendre que des tentes assez mince, où l'air se trouve tellement resserré que la chaleur y est quelquefois plus insupportable qu'au soleil. Cette circonstance, jointe aux exhalaisons d'un camp, cause, même dans le Nord, une très-grande ressemblance entre les maladies épidémiques d'été & d'automne, qui arrivent dans les armées & celles des pays méridionaux, de ceux surtout où l'air est humide.

(2) Part. I. Chap. III.

très-chaud, mais sans aucun mauvais effet, jusques vers la fin du mois d'août. Les nuits devenant alors froides, & les rosées & les brouillards de la nuit arrêtant la transpiration, amenèrent visiblement la même maladie (1). Quoique les chaleurs fussent grandes dans la dernière campagne, elles causerent peu de maladies, jusqu'à ce qu'on eût mis les troupes en quartier au milieu des marais. L'humidité & la putréfaction s'y trouvant réunies & portées à un degré considérable, les fièvres ardentes, rémittentes & intermittentes, & le flux de ventre, ne furent que les effets éloignés de la chaleur (2).

On doit cependant convenir que les chaleurs se sont trouvées quelquefois si grandes, qu'elles sont devenues la cause la plus immédiate de quelques maladies particulières. Par exemple, lorsque dans des chaleurs brûlantes, les sentinelles n'ont rien pour se mettre à couvert, ou qu'on ne les relève pas souvent, lorsque les troupes sont en marche, qu'on leur fait faire l'exercice pendant la chaleur du jour, ou bien lorsque, par imprudence, les soldats se couchent & s'endorment au soleil; toutes ces circonstances peuvent produire des maladies qui varient suivant les saisons. Au commencement de l'été, elles occasionnent des fièvres inflammatoires; sur la fin de cette même saison, ou au commencement de l'automne, des fièvres rémittentes ou des dysenteries.

Mais le froid est le plus souvent la cause la plus immédiate des maladies. Il est nuisible de deux manières; seul ou accompagné d'humidité. Le dernier cas paroît le pire de tous. Les maladies qui proviennent du froid, sont toutes d'une espèce inflammatoire; savoir des rhumes, des pleurésies, des péripneumonies, des douleurs de rhumatismes

(1) Part. I. Chap. VII.

(2) Part. I. Chap. VIII.

& autres semblables, & des consomptions que dans une armée on doit presque toujours attribuer à un rhume négligé. Nos troupes se trouvent en tems de paix beaucoup moins exposées au froid, à cause de la douceur de nos hivers, & du peu de fatigue qu'elles ont à essuyer. Mais qu'on se rappelle ce qu'un soldat doit souffrir en tems de guerre, lorsque sans être plus vêtu qu'à l'ordinaire, il quitte, en sortant d'Angleterre, un lit chaud & le feu de son hôte, pour des casernes froides, un feu modique, & les hivers rigoureux des Pays-Bas. Or, on a vu dans la relation de la première maladie des garnisons, & dans celle des maladies du commencement & de la fin de chaque campagne, combien nos troupes étoient sensibles aux impressions du froid.

§. II. Des maladies occasionnées par l'humidité.

L'humidité est une cause des plus fréquentes du dérangement de la santé. Dans le compte que nous rendîmes des maladies du premier hiver, nous observâmes combien les troupes souffrirent, sur-tout à Bruges, de l'humidité de leurs casernes. On fit la même remarque l'hiver suivant & dans la campagne de 1745. Mais les soldats se trouvent pareillement exposés à l'humidité dans leurs tentes, où la terre ne peut jamais être parfaitement sèche, à cause des exhalaisons continuelles & de la pluie dont elle est souvent abreuvée. Ces exhalaisons sont communes à tous les camps, & particulièrement à ceux des contrées basses & humides des Pays-Bas. Mais ni les canaux, ni les grandes inondations, lorsque l'eau est profonde, ne se trouvent pas à beaucoup près si dangereux, & n'exhalent pas des vapeurs aussi pernicieuses que des terrains marécageux; des prairies qui, après avoir été couvertes d'eau, ont depuis peu été saignées, ou des champs qui, quoique secs en ap-

parence, ne laissent pas d'être humides par la transpiration des eaux souterraines.

On évalue communément l'humidité d'une saison, par la quantité d'eau qui tombe, au lieu qu'on doit plutôt le faire par la continuité des vents humides, soit qu'ils amènent des pluies (1) ou non, mais surtout par un tems chaud & sans air, principalement dans les lieux bas & couverts de bois. Si après une inondation l'eau croupit & se corrompt sur un terrain bas, les pluies produisent alors dans l'air une humidité fort dangereuse; mais si les pays les plus unis ont des écoulemens, les pluies fréquentes deviennent salutaires en été, parce qu'elles temperent la chaleur, qu'elles rafraîchissent l'eau croupie, & qu'elles précipitent toutes les exhalaisons putrides (2). On peut remarquer que des maladies pestilentielles ont souvent paru dans des étés secs & chauds (3); j'ai pareillement observé que les saisons les plus mal-saines, dans une campagne, se trouvent toujours accompagnées des plus grandes chaleurs avec très-peu de pluie. Mais il faut aussi ajouter que quoique les pluies soient communément salutaires en été, elles ont cependant des suites fâcheuses, si les soldats sont obligés de se coucher sur la terre mouillée, ou bien de marcher pendant qu'elles tombent.

Le froid & l'humidité, affectant le corps pendant l'hiver, produisirent plusieurs maladies inflammatoires, & occasionnerent des rechûtes parmi ceux

(1) Je n'ai fait en particulier aucune expérience sur la sécheresse & sur l'humidité des différens vents des Pays-Bas; mais je m'en suis rapporté à l'estimation des autres. Le savant Musschenbroek pense que tous les vents du nord dessèchent en ce pays, que ceux d'est & de nord-est y sont les plus secs de tous, & les vents d'ouest & du sud-ouest les plus humides. *Vid. Instit. Physic. cap. 43. Comparez aussi Mylord Bacon, Hist. nat. Cent. 8, exp. 786.*

(2) Voyez Part. I. Chap. I.

(3) Voyez Mylord Bacon, Hist. Nat. Cent. IV. Exp. 381. *Diemerbr. de pest. Lib. I. c. p. 8, & la troisième partie de cet ouvrage, Chap. IV. §. IV.*

qui ne s'étoient pas bien portés l'automne précédent. Cet effet parut encore d'une manière plus sensible au printemps & au commencement de l'été, lorsque les troupes quitterent leurs quartiers & se mirent en campagne.

Les suites de l'humidité de l'air sont plus à craindre après de grandes chaleurs, & lorsque le sang se trouve raréfié. Car l'humidité non-seulement relâche les fibres, mais elle arrête encore la transpiration & affoiblit la force vitale. Ainsi les humeurs étant beaucoup disposées à la corruption par la chaleur, il n'est pas étonnant qu'il en résulte des maladies d'une nature putride, telles que des fièvres d'automne & des dysenteries.

Plusieurs auteurs regardent la trop grande sécheresse de l'air, comme une cause ordinaire des maladies épidémiques; mais je pense que c'est sans raison, puisque dans les camps & dans les quartiers d'hiver, les soldats se trouvent toujours exposés à une trop grande humidité. Quelques grandes que paroissent les sécheresses de l'été, on ne peut en conclure une aridité excessive de l'air, mais plutôt le contraire. En effet, plus l'air est chaud, & plus il dissout d'eau, & les pluies le débarrassent d'une grande partie de son humidité. Ainsi ce n'est peut-être que parmi des sables arides qu'on peut apprendre à quelles maladies les hommes sont sujets dans une atmosphère trop sèche.

§. III. *Des maladies qui proviennent d'un air putride,*

Je vais maintenant examiner la putréfaction de l'air, qui de toutes les causes des maladies est la plus funeste, & celle qu'on comprend le moins. Ce mauvais air, si pernicieux aux armées, peut se diviser en quatre especes. La première vient de l'eau corrompue des marais; la seconde, des excréments qui sont autour du camp pendant les chaleurs, & lorsque la dy-

senterie est fréquente; la troisième espece tire son origine de la paille qui se pourrit dans les tentes; & la quatrième provient de l'air qu'on respire dans des hôpitaux pleins de gens incommodés de maladies putrides. On doit aussi rapporter à un degré inférieur de cette dernière espece, l'air des casernes, quand elles sont trop pleines, & qu'on n'a pas le soin de les entretenir proprement; & celui des vaisseaux de transport, lorsqu'on se trouve fort ferré & qu'on reste long-tems en mer.

On peut observer à l'égard de la première espece de mauvais air, que pendant la dernière guerre l'armée entière n'a jamais campé assez près des marais, pour qu'elle en fût sensiblement incommodée; mais quelques détachemens souffrirent de cette cause, un en Zélande, & un autre dans les lignes de Berg-op-Zoom (1); & la dernière année de la guerre, une grande partie des troupes ayant été mise en quartier près des inondations de Bois-le-Duc, elles devinrent extrêmement malades (2). Or, comme les exhalaisons qui s'élevent des marais sont composées non-seulement de particules aqueuses, mais encore d'émanations putrides produites par une multitude innombrable de plantes & d'insectes qui y meurent & y pourrissent, il ne paroît pas surprenant que les maladies dont se trouvent affectés ceux qui respirent cet air, soient d'une nature putride & maligne, & que les fièvres d'automne & les flux de ventre soient dans ce pays si fréquens si infects & si dangereux (3).

Après les marais, les endroits les plus mauvais pour camper, sont les terrains bas & trop chargés d'arbres. L'air se trouve alors non-seulement humide & mal-sain en lui-même; mais en croupis-

(1) Part. I. Chap. VII.

(2) Part. I. Chap. VIII.

(3) Voyez Part. I. Chap. VII. & VIII.

fant, il devient encore plus susceptible de corruption, à cause des ordures du camp.

La seconde & la troisième espèce de mauvais air, viennent des privés du camp & de la paille pourrie. Ces deux choses sont toujours nuisibles; mais elles deviennent d'autant plus infectes & dangereuses, qu'elles renferment les émanations & les excréments putrides des malades, dans le tems que les flux de sang dominant. Il y a des saisons où les personnes les plus robustes & qui se portent le mieux, se sentent quelques dispositions à la dysenterie. Ces dispositions pourroient se dissiper d'elles-mêmes sans ces vapeurs pernicieuses, qui agissent comme un ferment, & développent la maladie.

La dernière espèce tire son origine des hôpitaux, des casernes, des vaisseaux de transport, en un mot, de tout endroit plein de monde, où l'air se trouve tellement renfermé, qu'il perd, par la fréquente respiration, non-seulement une partie de son principe vital, mais encore qu'il se corrompt par la matière de la transpiration, qui étant la partie la plus volatile des humeurs, est aussi la plus sujette à la putréfaction. Il s'ensuit de là que la fièvre contagieuse devient fréquente & mortelle à proportion de la mal-propreté de ces endroits, du nombre de dysenteries, d'ulcères, & sur-tout de mortifications qui s'y trouvent (1).

§. IV. *Des maladies qui proviennent de défauts dans le régime.*

On suppose communément, quoique injustement, que les maladies militaires proviennent en grande partie de l'irrégularité du régime. Si cela se trouvoit fondé, les vicissitudes du tems & des saisons

(1) On traitera plus amplement dans la troisième Partie, Chap. VI. §. VI. des maladies occasionnées par un air putride.

n'affecteroient pas si visiblement la santé des soldats; les corps les plus sobres & les plus réguliers ne seroient pas si malades; des nations différentes qui demeurent dans le même camp, & qui vivent chacune à leur manière, ne se verroient pas sujettes aux mêmes maladies, & l'on n'apercevrait pas en différentes années, une si grande inégalité dans le nombre des malades, si la plupart des maladies provenoient de quelques autres causes que celles qu'on a déjà rapportées. Je conviens qu'il peut y avoir certains régimes qui rendent les soldats un peu moins sujets à la maladie, mais je n'en connois point qui puisse les conserver en santé, si le tems, le terrain sur lequel on campe, & mille autres circonstances, ne contribuent pas à l'entretenir (1).

Un soldat ne peut, à cause de la modicité de sa paie, donner en tems de guerre dans des excès du côté de la nourriture, défaut le plus ordinaire dans le régime. Il y a plutôt à craindre qu'il ne se nourrisse pas suffisamment: car lorsqu'on ne le met pas dans la nécessité de manger à un plat commun, il s'en trouve quelques uns qui dépensent leur paie en liqueur forte, & qui dissipent en un jour, ce qui suffiroit à peine pour les faire vivre pendant une semaine. Mais quand on oblige le soldat à fournir son contingent pour vivre en commun, on peut être sûr que la paie se trouvant presque toute employée à une nourriture commune, il ne peut y avoir dans le régime de défaut qui soit de quelque conséquence. On accuse, il est vrai, assez ordinairement les soldats de faire des excès de fruits & de liqueurs, & l'on prétend qu'ils sont

(1) Ce qu'on dit ici du régime, ne doit s'entendre que des soldats qui sont en bonne santé, & non pas des malades à qui on fait observer le régime le plus exact, sans s'en rapporter ni à eux-mêmes, ni à leurs gardes.

fort sujets à boire de la mauvaise eau ; mais je ne balance point à soutenir que ces trois causes combinées ensemble , n'ont jamais occasionné la dixième partie des maladies de l'armée , dans aucune de nos campagnes.

Premièrement, il faut observer que les liqueurs prises même avec excès , tendent plutôt à affaiblir le tempérament qu'à produire aucunes des maladies communes au camp ; ou s'il arrive à quelques soldats de tomber malades après en avoir bu , il n'en est pas moins certain qu'il s'en trouve un beaucoup plus grand nombre qui ne se conservent en santé , qu'en prenant de ces liqueurs avec modération. Ne confondons donc point l'usage nécessaire des liqueurs dans un camp , avec les excès où les soldats tombent chez nous en tems de paix. Faisons attention qu'ils ont souvent à lutter contre les deux extrêmes , le chaud & le froid , un air humide & mauvais , de longues marches, des habits mouillés , & des provisions assez minces. Or , pour pouvoir soutenir toutes ces fatigues , il est nécessaire que leur boisson soit plus forte que l'eau , & même que la petite bière qui , dans les camps , se trouve communément nouvelle & mauvaise , & même trop chère pour en faire un usage constant.

Passons maintenant aux fruits. On les regarde ordinairement comme une des causes de la fièvre d'automne & de la dysenterie. Mais ces maladies étant de leur nature ou inflammatoires , ou putrides , on ne peut par conséquent les attribuer à des substances si acides. Si la dysenterie provenoit d'avoir mangé trop de fruit , cette maladie ne seroit-elle pas plus commune parmi les enfans ? Les soldats ne les aiment pas avec tant de passion : d'ailleurs ils n'ont pas le moyen d'en acheter. Il n'est pas concevable qu'après ce qu'on retient de la paie journalière , le reste suffisant à peine pour acheter une livre de bonne viande , un soldat en veuille

mettre une partie en fruit. Un petit nombre de maraudeurs en volent , il est vrai , dans les jardins ; mais les plus rangés d'entre les soldats se trouvent également sujets à la dysenterie & à la fièvre des camps. On peut encore remarquer que le plus dangereux flux de ventre que nous ayons éprouvé , commença vers la fin de juin (1), dans le tems qu'on ne voyoit à la campagne d'autres fruits que des fraises , dont les soldats cependant ne goûterent point ; & que la même maladie cessa entièrement avant le premier d'octobre , lorsque le raisin étoit mûr , & en si grande abondance , que les vignobles étant ouverts de tous les côtés , les soldats en mangerent autant que bon leur sembla. Ajoutons à ces raisonnemens l'autorité de Sydenham , qui ne met jamais les fruits au nombre des causes des dysenteries épidémiques qui parurent de son tems à Londres (2).

Degnerus , autre observateur exact , qui a fait sur cette maladie un excellent traité , déclare expressément que les fruits ne furent nullement la cause de la dysenterie , qui fit , il y a quelques années , tant de ravage à Nimègue (3).

Ce point étant aussi évident , il semble étonnant que l'opinion contraire ait été si généralement admise. Mais voici les raisons qui ont pu servir à établir ce préjugé. Le flux de sang arrive communément dans la saison des fruits ; comme ils lâchent le ventre & qu'ils causent ordinairement des tranchées , il étoit naturel de n'attribuer la dysenterie qu'à un excès en ce genre , d'autant plus que la véritable cause paroïssoit moins remarquable. Mais indépendamment que les fruits occasionnent rarement un cours de ventre aux per-

(1) Part. I. Chap. III.

(2) Vid. Op. §. IV. Cap. III.

(3) Vid. Hist. dysent. Cap. II. §. 30.

hommes robustes, on doit faire attention que la dysenterie des camps diffère beaucoup de la diarrhée ordinaire que les symptômes, le danger & le traitement. Je conviens que les fruits pris avec excès, sur-tout dans un pays humide, peuvent disposer le corps à des fièvres intermittentes; mais la fièvre rémittente du camp est non-seulement d'une nature plus putride, mais encore la plupart du tems accompagnée d'une inflammation sensible. Quand même les fruits seroient capables de produire ces fièvres & ces flux de ventre qui dominent dans une armée; cependant comme en plusieurs centaines de personnes attaquées de ces maladies, dont j'ai pris soin, je n'ai jamais remarqué, après les recherches les plus exactes, que les fruits en aient été la cause; je conclus que c'est un cas si rare, qu'on peut l'omettre dans la relation qu'on donne de la dysenterie. Il est en même-tems à propos d'observer que quiconque à un flux de ventre, ou qui peu de tems auparavant en a été incommodé doit s'abstenir de manger du fruit. Car, quoique les acides soient bons pour corriger la disposition à la putréfaction, cependant les intestins peuvent être trop relâchés & trop délicats pour souffrir un aliment acide, froid & venteux. Par la même raison, ceux qui relevent depuis peu de fièvres intermittentes, doivent s'abstenir de fruits, ou en manger modérément. Les personnes qui se portent le mieux, ne doivent pas non plus en faire des excès dans les pays marécageux, & où l'air n'est pas renouvelé; parce que tout ce qui est froid & relâchant de sa nature, affoiblit trop le tempérament & l'estomac en particulier; au moyen de quoi, le fruit, quoiqu'il soit en lui-même antiseptique, peut servir de fondement à quelque maladie putride.

Enfin, on prétend que la mauvaise eau occasionne un grand nombre de maladies, & c'est une

opinion généralement reçue & très-ancienne. Hippocrate lui-même attribue beaucoup d'incommodités à cette cause. Mais sans vouloir approfondir la justesse de ces idées, je remarquerai seulement qu'il ne faut pas appliquer ce que ces auteurs ont écrit de l'eau des pays où ils vivoient, à celle dont notre armée faisoit usage communément, & qui étoit abondante & bonne. J'en excepte l'eau qu'on but en Zélande, qui, étant moins pure, put concourir avec d'autres causes à rendre la maladie si générale dans ce pays (1). Mais tout le reste du tems, & par-tout ailleurs, l'eau étoit bonne, & particulièrement dans les deux saisons où le flux de sang parut le plus épidémique (2).

Enfin, si l'on veut se donner la peine de lire la relation que nous avons donnée des différentes campagnes, on y verra une si grande conformité dans la naissance & les périodes des maladies, avec la salubrité ou l'insalubrité de l'air, qu'on doit être convaincu que ni l'abus des liqueurs & des fruits, ni les mauvaises eaux ne peuvent beaucoup contribuer à les produire.

§. V. Des maladies occasionnées par l'excès du repos & du mouvement, du sommeil & des veilles, & par la mal propreté.

La vie d'un fantassin se trouve communément sujette aux deux extrêmes, le travail & l'inaction. Quelquefois il est prêt à succomber sous la fatigue, lorsque avec ses armes, son havre-sac & le reste de l'attirail qu'il lui faut porter, il se voit encore obligé de faire de longues marches, sur-tout par des tems chauds & pluvieux, mais il lui

(1) Voyez Part. I. Chap. I. & VII.

(2) Savoir au camp de Hanau, en 1743, & à Mastricht en 1747. Voyez Part. I. Chap. III. & VI.

arrive plus souvent de croupir dans le repos. Les cavaliers menent un genre de vie plus uniforme, & les marches ne leur sont pas fort pénibles; soit en campagne, soit en quartier, le soin de leurs chevaux leur donne un exercice continu, mais modéré & facile; raison de plus pour se conserver en bonne santé.

Le service devient quelquefois si fréquent & si pressé, que les troupes n'ont pas le tems de dormir; mais cela ne se reconte qu'assez rarement, & communément lorsque les soldats ne sont plus en faction, ils dorment trop; ce qui énerve le corps & le rend sujet aux maladies.

Personne n'ignore la nécessité d'entretenir la transpiration, & que la mal-propreté concourt avec d'autres causes, à la supprimer. J'ai remarqué dans les hôpitaux que lorsqu'on y apportoit du camp des gens qui avoient la fièvre, rien ne provoquoit tant les sueurs, que de leur laver les pieds, les mains, & quelquefois le corps entier, avec du vinaigre & de l'eau chaude, & de leur donner du linge blanc. Aussi les officiers ont-ils raison, soit pour la montre, soit pour la santé des soldats, d'exiger avec tant de rigueur la propreté de leurs personnes & de leurs habits.

Il est à propos de parler ici de la gale, maladie si commune parmi les soldats. Elle se répand si aisément par le contact de la personne incommodée ou de ses habits, qu'un seul homme la communiquera bientôt à tous les autres sous la même tente, dans la même caserne. Cette circonstance, jointe au peu d'attention pour la propreté qu'ont les personnes de cet état, fait qu'il est presque impossible d'extirper cette maladie, quoique la guérison de chacune en particulier, soit fort aisée.

**

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Des moyens généraux pour prévenir les maladies dans une armée.

QUOIQU'ON puisse à peine éviter la plupart des causes dont on a fait mention ci-dessus, savoir l'excès du chaud, du froid; ou de l'humidité; l'état putride de l'air, la grande fatigue, les habits mouillés & mille autres circonstances; cependant comme toutes ces choses disposent seulement le corps à la maladie, & ne la causent pas nécessairement, il s'ensuit qu'on peut prendre des précautions qui mettront le soldat en état de résister à la plupart des fatigues auxquelles il se voit exposé dans la vie militaire. Il est presque inutile d'ajouter que les préservatifs contre les maladies ne doivent point consister en remèdes, ou dépendre de quelque chose que le soldat peut négliger; mais d'ordres seulement qu'on lui fera exécuter avec d'autant plus de facilité, qu'ils ne lui paroîtront point déraisonnables.

Nous allons donc examiner les moyens dont on doit faire usage pour se préserver des maladies, & nous suivrons l'ordre des causes dont on a fait mention (1). Les principales dépendant de l'air; nous considérerons les diverses précautions qu'il faut prendre à cet égard, & nous proposerons ensuite des réglemens au sujet du régime, & des autres points importants qu'il dépend des officiers de faire observer.

§. I. *Comment on peut prévenir les maladies qui proviennent du chaud & du froid.*

Pour pallier les effets d'une chaleur excessive

(1) Chap. II.

les généraux ont jugé à propos de régler les marches, de façon que les soldats pussent arriver à l'endroit destiné, avant la grande chaleur du jour; ils ont pareillement donné des ordres fort précis, pour qu'aucun soldat n'eût à dormir hors de sa tente, qu'il peut couvrir, dans les campemens fixes, avec des branches d'arbres, pour se garantir par le moyen de leur ombre de l'ardeur du soleil (1). Il est de la dernière importance de faire lever les soldats de bonne heure, & de leur faire faire l'exercice avant que la fraîcheur de la matinée soit tout-à-fait passée. On évite par-là non-seulement les chaleurs excessives, mais encore le sang étant rafraîchi & les fibres fortifiées, le corps se trouve plus en état de supporter la chaleur du jour. Enfin, dans les tems fort chauds, on a regardé comme très-utile d'abrégéer le tems que les sentinelles doivent être en faction, lorsqu'il faut nécessairement qu'elles soient exposées au soleil.

Les préservatifs contre le froid consistent en habits, en couvertures de lit, & en un feu modéré. L'expérience que nous avons eue de l'utilité des camifoles, pendant la campagne que nous fîmes en hiver dans la Grande-Bretagne (2), devroit nous apprendre à pourvoir de même nos armées dans une autre guerre. Il n'y a point parmi les étrangers, de soldats qui soient sans cette partie nécessaire de l'habillement, ni même de gens de la plus vile condition. Ces camifoles seroient non-seulement utiles dans les quartiers d'hiver, mais encore dans les commencemens & sur la fin d'une campagne. L'on auroit pareillement besoin de manteaux pour les soldats qui sont en faction; la relation générale des maladies du premier

(1) Part. I. Chap. VI.

(2) *Ne aridis, & sine opacitate arborum, campis aut collibus, ne sine tentoriis astate, milites commorentur.* Veget. de re Milit. Lib. III. Cap. II.

hiver, en fait assez sentir les avantages. Un troisième article, non moins important, est de donner aux soldats des souliers forts, puisque personne n'ignore combien il est aisé de gagner un rhume, lorsqu'on a les pieds humides.

Le second moyen pour préserver les troupes des maladies dont on a fait mention, consiste à distribuer une couverture par chaque tente de l'infanterie. Ce régleme, quoiqu'en usage par-tout ailleurs, n'a presque pas eu lieu dans l'armée française ou dans la nôtre. Nous avons observé combien les manteaux étoient utiles à la cavalerie (1). De quel avantage ne seroient donc pas des couvertures pour conserver la santé des soldats, à la fin & au commencement d'une campagne! La seule chose qu'on doit examiner, est de voir si la dépense & l'embaras de ce surplus de bagage, l'emporte ou non sur l'avantage qu'on pourroit en retirer (2).

Le dernier article regarde le feu. Nos soldats ne peuvent s'en passer, puisque de tous les peuples guerriers ce sont les moins accoutumés au froid. Mais comme il est avantageux qu'ils en endurent un peu, afin de s'endurcir contre les commencemens d'une campagne, on ne doit leur fournir du feu qu'autant qu'il leur en faut pour faire cuire leurs alimens, pour corriger l'humidité de leurs casernes, & pour adoucir la rigueur d'un hiver trop rude. Du reste, il faut plutôt se fixer à des habits chauds & à leurs exercices qu'au feu, pour les garantir des maladies causées par le froid. Végece (3) qui a fait un recueil des principales maximes de l'ancienne discipline militaire

(1) Voyez Part. I. Chap. III.

(2) Depuis les premières éditions de cet ouvrage, on a donné des couvertures à l'infanterie.

(3) *Non lignorum patientur (milites) inopiam, aut minor illis vestitium suppetat copia; nec sanitati enim, nec expeditioni idoneus miles est, qui algere compellitur.* De re Milit. Lib. III. Cap. II.

§. II. *Comment on peut prévenir les maladies qui*
proviennent de l'humidité.

Quand les troupes vont en garnison, les maré-
chaux-des-logis sont obligés par leur devoir d'exami-
ner toutes les casernes que les magistrats du lieu leur
présentent, & de rejeter tous les rez-de-chaussées
des maisons inhabitées, ou qui paroissent humides.
Nous avons eu un exemple qui nous a mis à portée
de juger par comparaison, des avantages que procu-
re la sécheresse des étages élevés (1), qui sont tou-
jours préférables, sur-tout dans les Pays-Bas; où les
maisons n'ont point d'écoulemens. Mais en cas qu'on
ne puisse point avoir de logement sec, la seule res-
source, contre les maladies provenant de l'humidité,
seroit d'augmenter le feu.

Le plus sûr moyen, lorsqu'on se trouve en campa-
gne, est de faire des tranchées tout autour des tentes;
ce qui, non-seulement diminue l'humidité naturelle
de la terre; mais encore intercepte l'eau de la pluie
qui s'écoule sans mouiller la paille. Cette précaution
est toujours nécessaire, quand on ne resteroit campé
que quelques jours dans le même endroit.

Il est de la dernière importance de faire distribuer
aux soldats de la paille en abondance, & de la fai-
re souvent renouveler; un lit sec & nouveau est
non-seulement plus agréable, mais sert encore de
préservatif contre les maladies. C'est aussi par cette
raison que les soldats en changeant de camp, jouis-
sent communément d'une meilleure santé; parce qu'a-
lors on abandonne la paille humide & pourrie. Mais
dans les camps fixes, où on ne sauroit toujours se

(1) Voyez Part. I. Chap. II.

procurer de la paille nouvelle aussi souvent qu'il se-
roit utile de le faire, il est à propos d'ouvrir les ten-
tes tous les jours pendant quelques heures, & de fai-
re tirer hors de la tente la paille quelquefois par se-
maine, & de la faire sécher à l'air. Sans cette pré-
caution, non-seulement elle contractera de l'humidi-
té, mais elle se pourrira en peu de tems & de-
viendra fort mal-saine.

Il est pareillement nécessaire que les officiers don-
nent tous les jours de l'air à leurs tentes, sans quoi
tout y périroit par l'humidité. On leur conseille en-
core de ne jamais mettre leur matelas sur la terre,
de faire élever leur lit, ou de se servir d'un bois de
lit. Des toiles huilées, étendues sur le terrain qu'oc-
cupent leurs tentes, interceptent une partie des va-
peurs qui s'élevent. Vers la fin de la saison, lorsque
le tems devient froid & humide, il est utile de brû-
ler de l'esprit-de vin sur le soir, afin d'échauffer &
de corriger l'air de l'intérieur de la tente. Mais les
officiers ne doivent en aucun tems tenir l'air trop
renfermé, même pendant les froids, sur-tout lorf-
qu'ils sont malades; prenant toujours pour règle
qu'il y a plus de danger à respirer dans une atmos-
phere humide, chargée des émanations qui sortent
de leurs corps, que dans une tente ouverte avec une
marquise baissée.

Les soldats se trouvent inévitablement exposés à
la pluie, lorsqu'ils sont en faction ou en marche;
leurs habits mouillés les rendent extrêmement sujets
aux maladies, à moins qu'on ne leur permette de
couper du bois & d'allumer du feu à l'extrémité du
camp; indulgence dont j'ai toujours remarqué l'uti-
lité dans ces occasions.

Les camps sont dans une situation plus saine sur
les bords d'une grande riviere, lorsque le terrain
est également sec; parce que dans le tems des cha-
leurs, l'air, au moyen de l'eau, se renouvelle con-
tinuellement, & dissipe les exhalaïsons putrides. A

l'égard des quartiers, on doit non-seulement chercher des villages éloignés des endroits marécageux, mais encore ceux où l'air est moins resserré par les plantations, & qui se trouvent plus élevés au-dessus des eaux souterraines. Dans les pays humides, les villes sont communément préférables aux villages ou aux simples fermes, par les raisons qu'on a déjà alléguées (1).

§. III. Comment on doit prévenir les maladies qui proviennent d'un air putride.

Nous avons rapporté, dans le chapitre précédent, les causes d'un air putride qui affectent communément une armée; il ne me reste plus qu'à présenter ici quelques réflexions sur les moyens de les écarter ou de les diminuer chacune en particulier.

Premièrement, on peut appliquer à l'air putride des marais & des autres eaux dormantes, la plupart des préservatifs dont on a parlé à l'article de l'air humide. Si les opérations militaires obligent une armée de rester long-tems sur un terrain si malsain, le meilleur expédient est de ne pas toujours demeurer dans le même camp (2); car en changeant de camp, on changera pareillement de paille, les troupes auront plus d'exercice, & on laissera derrière soi les privés, qui, dans les camps, deviennent extrêmement dangereux, à cause du grand nombre de dysenteries.

A l'égard des quartiers dans les pays marécageux, si les troupes doivent y séjourner pendant la mauvaise saison, il vaut beaucoup mieux inonder

(1). Part. I. Chap. I. & VIII.

(2) Si autumnali, aetivove tempore diutius in iisdem locis militum multiendo consistat, ex contagione aquarum & odoris ipsius seditate, vitiatu haustibus & aere corrupto perniciosissimus nascitur morbus, qui prohiberi aliter non potest nisi frequenti mutatione castrorum. Veget. de re Milit. Lib. III. Cap. II.

tout-à-fait les campagnes, que de les laisser à moitié seches: car plus l'eau est basse & plutôt elle se corrompt, & l'évaporation augmente aussi à proportion. Le régiment qu'on avoit mis à Helvoirt, éloigné seulement d'une demi-lieue de l'inondation, peut servir à prouver combien les troupes peuvent être près des marais sans en être notablement incommodées (1), pourvu que le vent porte les vapeurs d'un autre côté. L'escadre de M. Mitchel, en Zélande, & les quartiers salutaires d'Eyndhoven, de Lind & de Zelst, dont le voisinage étoit malsain, fournissent d'autres preuves de la même nature (2). De plus, on a observé, à Rome, que la sphère des vapeurs malignes qui s'exhalent des marais voisins, s'étend seulement aux endroits de la ville qui en sont plus près, & qu'elles y occasionnent des fièvres, tandis que dans le reste de la ville on jouit d'une santé parfaite (3). Ainsi, en s'éloignant un peu des marais, on peut quelquefois prévenir une maladie générale; mais si cela se trouve incompatible avec le service, comme il arriva pendant la campagne de 1747, qu'on fut obligé d'envoyer quelques bataillons en Zélande, & pendant l'été, suivant, que nos troupes furent cantonnées au milieu des inondations, l'on doit alors se contenter de diminuer les maux qu'on ne sauroit totalement éviter. Mais comme c'est par le régime & par l'exercice qu'on en vient à bout, je différerai de donner des règles là-dessus, jusqu'à ce que j'en sois à ces articles.

Quand la dysenterie commence à faire des progrès, le meilleur moyen pour s'en garantir, est de quitter le terrain où l'on campe, avec les privés, la paille pourrie, & toutes les autres immondices du

(1) Voyez Part. I. Chap. VIII.

(2) Voyez Part. I. Chap. VII. & VIII.

(3) Lancis. de nox. palud. effluv. lib. 2. Epid. 1. cap. 32

camp. Si cette méthode ne se trouve pas incompatible avec les opérations militaires, on doit les réitérer une fois ou deux, & même plus souvent, ou du moins jusques vers le milieu de septembre, tems où le danger tire en grande partie vers sa fin. La première campagne me fournit une preuve de la bonté de cette méthode; car le long séjour qu'on fit à Hanau, ne fit qu'entretenir la violence de la dysenterie, qui, dès qu'on eut abandonné ce camp, diminua subitement (1). En 1745, ce flux de ventre fut moins dangereux qu'on ne l'avoit jamais vu auparavant; on en attribua la cause non-seulement à la fraîcheur de la saison, mais encore aux fréquens changemens de camps, pendant que l'armée étoit le plus en proie à cette maladie (2). Mais si quelques circonstances rendent impraticable le changement de camp, lorsque la dysenterie commence à se répandre, on peut alors se servir d'autres méthodes pour en arrêter les progrès.

Afin de conserver la salubrité de l'air pendant la saison de la dysenterie, on peut défendre aux soldats de se décharger le ventre par-tout ailleurs qu'aux privés, & imposer une légère punition aux contrevenans: D'ailleurs depuis le milieu de juillet, où dès qu'on s'apperçoit que cette maladie commence à se répandre, on peut rendre les privés plus profonds qu'à l'ordinaire, & y faire jeter une fois par jour une couche épaisse de terre, jusqu'à ce que les fosses soient près d'être pleines, & lorsqu'elles le sont, on doit bien les couvrir de terre & en creuser de nouvelles. On doit faire creuser les fosses à la tête ou à la queue du camp, précaution fort utile, parce qu'alors les vents en emportent les exhalaisons au loin. Il est de plus nécessaire de renouveler souvent la pail-

(1) Voyez Part. I. Chap. III.

(2) Voyez Part. I. Chap. V.

le, non-seulement parce qu'elle se trouve sujette à se pourrir, mais encore parce qu'elle retient aisément les émanations infectes de ceux qui ont été atteints de cette maladie. Si l'on ne peut pas se procurer de la paille nouvelle, on doit prendre plus de soin à donner de l'air à la tente & à la paille, & à les tenir sèches, comme on l'a observé auparavant.

Enfin, quand la maladie commence à être fréquente, on ne doit pas mettre les malades dans un hôpital-général; du moins on ne doit pas y en envoyer un assez grand nombre pour corrompre l'air, & par-là non-seulement communiquer aux autres l'infection, mais encore l'entretenir & la conserver parmi eux. Ce réglemeut paroitra d'autant plus juste, si l'on compare les faits allegués dans la raison de la campagne d'Allemagne (1), avec ce qui se passa pendant l'été de 1747 (2). C'est pourquoi, lorsque la dysenterie domine, les chirurgiens de chaque régiment doivent traiter les cas légers dans le camp même pour les soldats qui sont plus mal, on les mettra dans les hôpitaux des régimens, qu'on doit sur-tout choisir bien spacieux & bien aérés, & ils n'en soigneront qu'autant qu'ils le pourront. Les granges, & autres lieux semblables sont excellens, parce que les vapeurs s'y trouvent dispersées, sans qu'il y ait de risque à courir du côté du froid, puisque le tems est communément chaud pendant cette saison. A l'égard de l'hôpital-général, qu'on n'y admette que ceux que les hôpitaux des régimens ne peuvent contenir, & les malades qui ne sauroient suivre l'armée. Si l'on ne disperse point les malades de la sorte, l'hôpital-général peut, dans les mauvaises saisons, être chargé de plusieurs milliers de

(1) Voyez Part. I. Chap. III.

(2) *Ibid.*, Chap. VII.

malades, qui ne sauroient être soignés que par un plus grand nombre de médecins que le public n'y en emploie. Mais quand même on obviendroit à cet inconvénient, il seroit toujours fort imprudent de n'avoir qu'un hôpital-général, à cause de la grande mortalité qui s'ensuit toujours, de ce qu'un grand nombre de gens attaqués de maladies putrides & contagieuses, sont, pour ainsi dire, entassés les uns sur les autres.

Après avoir fait voir, dans la relation de presque toutes les campagnes, les terribles effets de la fièvre d'hôpital, je n'ai pas besoin d'appuyer sur la nécessité de se servir de toutes sortes de précautions pour s'en garantir. Il est inutile d'entrer ici dans une description particulière de cette maladie, je la réserve pour la troisième partie de mon ouvrage; je me contenterai seulement de proposer les moyens qui peuvent l'empêcher de paroître tout à fait, ou de moins avec autant de contagion & de danger. Je considérerai ces moyens sous les deux articles suivans; le choix des hôpitaux, & la méthode de renouveler l'air qui y est renfermé.

En traitant du flux de sang, j'ai recommandé, pour la guérison plus prompte des malades & pour prévenir l'infection, qu'on eût à se pourvoir dans le voisinage du camp, de maisons spacieuses & bien aérées. Les mêmes moyens préviendront pareillement la fièvre d'hôpital, puisque la dysenterie en est souvent la cause (1). Il est assez ordinaire de chercher en ces occasions, des maisons chaudes & bien fermées, & de préférer par cette raison la maison d'un paysan à sa grange; mais l'expérience nous a convaincu que l'air est plus nécessaire que la chaleur.

(1) Les émanations putrides des matières fécales dysentériques, sont non-seulement propres à propager la dysenterie; mais encore à causer la fièvre de prison ou d'hôpital, avec des selles sanguinolentes, ou sans ce dernier symptôme.

Par conséquent, non-seulement les granges, les étables, mais sur-tout les églises, sont les meilleurs hôpitaux, depuis le commencement de juin jusqu'au mois d'octobre. On en vit un exemple pendant la campagne de 1747, qu'on appliqua à cet usage une grande église de Maltricht. Quoique plus de cent personnes incommodées d'ulcères, de flux de ventre & d'autres maladies putrides, y fussent pendant plus de trois mois de suite, & quoique pendant la plus grande partie de ce tems, il fit extrêmement chaud, cependant cette fièvre ne parut pas (1). Nous pouvons par conséquent poser pour règle, que plus on laisse entrer d'air frais dans les hôpitaux, & moins il y a de danger d'y causer cette maladie contagieuse.

Un autre point qu'on doit observer dans un camp fixe, c'est de disperser de côté & d'autre les hôpitaux des régimens, & de ne les point placer les uns près des autres dans le même village. Par la même raison, si l'hôpital-général est obligé d'admettre à la fois un grand nombre de malades, (ce qui arrive toujours lorsque l'armée se met en marche après un long campement), il est à propos de les disperser dans deux ou trois villages, plutôt que de les tenir renfermés dans un seul, quoique l'économie de l'hôpital, & la commodité de ceux qui doivent en prendre soin, exigent le contraire. On ne peut jamais compenser le manque d'air pur & salubre, par le régime & par les remèdes. De sorte qu'il est de la dernière nécessité que les malades qu'on peut commodément transporter dans des charriots, suivent par-tout leurs régimens respectifs.

Il est à propos d'ajouter la distinction suivante. Au commencement d'une campagne, lorsque les maladies inflammatoires dominent, on doit laisser

(1) Voyez Part. I. Chap. VII.

derrière ceux qui en sont attaqués, d'autant plus que leur situation ne permet pas le changement de place, & que cette maladie n'est pas alors contagieuse. Mais pour ceux qui tombent malades depuis la fin de l'été jusqu'au déclin de l'automne, comme ces maladies sont d'une espèce putride, qu'elles permettent le mouvement, & que communément elles guérissent en changeant d'air, on doit par cette raison les faire plutôt suivre l'armée & les disperser, que de les rassembler dans un hôpital-général, qui propagera l'infection.

Comme les hôpitaux à la suite de chaque régiment sont de la dernière conséquence, il est nécessaire de les fournir de couvertures, & de remèdes tirés des magasins publics, & de donner aux malades des gardes & les autres choses dont ils peuvent avoir besoin. On doit non-seulement conserver ces hôpitaux pendant qu'on est en campagne, mais encore dans les quartiers d'hiver; parce qu'il se trouvera toujours à la fin d'une campagne plus de malades que les médecins, & ceux qui travaillent sous eux, n'en peuvent soigner. Dans la campagne de 1743, on laissa dans l'hôpital-général autour de trois mille malades, & en 1747; lorsque les troupes entrèrent en quartiers d'hiver, les listes des malades montoient à quatre mille. Dans le cours de la guerre précédente, un médecin étoit quelquefois chargé de sept cents malades en même tems; dans ce cas là, quoiqu'on puisse dire que l'hôpital ait un médecin, il n'en peut tirer que bien peu d'utilité. Mais quand même on emploieroit autant de médecins qu'il seroit nécessaire, & que le reste seroit à proportion, cependant la multitude, en corrompant l'air, rendroit presque toutes leurs peines infructueuses. C'est ce qu'on peut aisément concevoir par ce qui arriva en effet. Car sans compter la mortalité plus que pestilentielle qui régna dans les hôpitaux de la première campagne, & prenant un terme moyen pour

le reste, l'air fut toujours communément si malsain, & rendit tous les soins si infructueux, que suivant un calcul modéré, de dix personnes qu'on admettoit à l'hôpital, il y en avoit toujours une qui mouroit. Outre l'avantage d'un air meilleur, avantage que procurent les hôpitaux à la suite de chaque régiment, il s'y en rencontre encore un autre; c'est que les chirurgiens connoissent mieux le tempérament, la disposition de leurs malades, & toutes les circonstances de leurs maladies. Comme on doit toujours avoir recours au médecin dans les cas difficiles, & qu'il est obligé de faire régulièrement les visites, on ne peut faire d'objections contre cette méthode de traiter les malades, dans laquelle j'ai toujours remarqué beaucoup plus d'avantage que dans celle d'un grand hôpital-général. Pour mettre les chirurgiens en état d'avoir plus de soin des malades de leurs régimens, il seroit nécessaire de donner à chacun un aide de plus en tems de guerre; parce qu'il arrive souvent que les malades sont en trop grand nombre pour que deux personnes seulement puissent en prendre soin. D'ailleurs, dans les saisons malades, l'un de ces aides, & quelquefois tous les deux peuvent tomber malades en même tems.

Examinons maintenant les hôpitaux-généraux. Il y en a de deux espèces, l'hôpital volant qui suit toujours le camp à une distance convenable, & l'hôpital fixe qui reste dans la même place. On doit sérieusement recommander à ceux qui ont l'inspection de ces deux hôpitaux, de faire en sorte que les salles soient grandes & bien aérées; ils doivent faire attention que la chaleur ne manque pas en été, & qu'en hiver on peut se la procurer au moyen du feu. Il est aussi beaucoup plus avantageux de placer les hôpitaux-généraux dans les villes que dans les villages, parce que sans compter mille autres commodités, on peut se procurer des salles plus grandes.

A l'égard de la disposition des hôpitaux, pour conserver la pureté de l'air, la meilleure règle est d'admettre dans chaque salle si peu de malades qu'une personne qui ne connoît pas le danger du mauvais air, croiroit qu'elle en pourroit contenir le double ou le triple. Si les plafonds se trouvent bas, on fera fort bien de mettre autre part une partie des malades, & d'ouvrir jusqu'aux toits l'étage supérieur. Une expérience constante démontre qu'en peu de jours l'air est renfermé. Ce qui rend encore plus difficile de remédier à cet inconvénient; c'est l'impossibilité de convaincre les gardes & les malades eux-mêmes, de la nécessité d'ouvrir en aucun tems les portes ou les fenêtres pour avoir de l'air. J'ai toujours remarqué que les salles dont on ne pouvoit exclure l'air extérieur à cause que les fenêtres étoient brisées, se trouvoient les plus saines.

Il est probable, par conséquent, que lorsque les cheminées manquent, le meilleur préservatif seroit de se servir des ventilateurs du docteur Hales, & pour l'usage des hôpitaux l'on en pourroit construire de petits qu'il seroit aisé de transporter par-tout. Nous pourrions, par leur moyen, renouveler l'air dans toutes les salles, & les convalescens s'exerceroient à les mettre en jeu. Comme ces ventilateurs doivent être d'une dimension fort petite pour qu'on puisse les voiturer aisément, on peut aussi s'en servir sur les vaisseaux de transport (1).

(1) Le célèbre inventeur de cette machine, que j'ai consulté en cette occasion, a eu la bonté de m'envoyer les avis suivans; mais on ne s'en est jamais servi de la méthode.

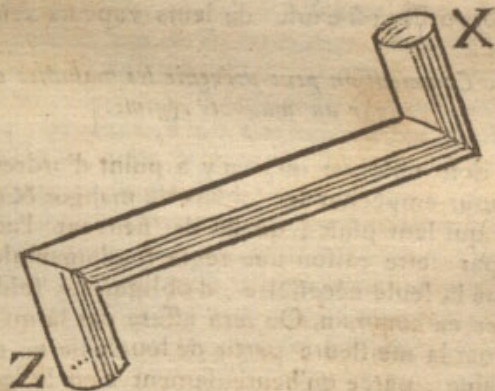
» *Réflexions sur les moyens de tirer le mauvais air des chambres des malades dans les hôpitaux des armées, soit en ville, soit dans les maisons particulières.*

» On ne doit pas pomper le mauvais air de ces chambres par de petits ventilateurs mobiles, placés dans les passages qui se rencontrent entre les chambres; car le mauvais air qu'on tire, retourne

Dans les hôpitaux d'hiver, on doit échauffer les salles avec des cheminées, & jamais avec des poëles.

» bientôt de ces passages ou corridors, dans les chambres des malades; de sorte que le moyen le plus vraisemblable pour y réussir, est d'avoir une planche ferrée, d'une manière solide, avec des vis à la partie supérieure de la fenêtre en-dehors, & non clouée à cause du bruit. Cette planche doit être percée en rond, de manière que ce trou soit propre à recevoir un tuyau d'une longueur suffisante pour atteindre de la fenêtre à un petit ventilateur qui est à terre. Le mauvais air de toutes les chambres se tire à travers ce tuyau, l'air frais entre par la porte. On doit recommencer tous les jours aussi souvent qu'on le jugera à propos.

» Il est nécessaire que le trou de la planche attachée au haut de la fenêtre, & celui qui est au côté du ventilateur, soient ronds pour recevoir les orifices des tuyaux qui y correspondent. Au moyen de quoi le même tuyau peut servir pour des fenêtres de différente hauteur, en les plaçant plus ou moins obliquement: savoir X, l'extrémité du côté de la fenêtre; Z, celle qui est attachée au ventilateur.



» On peut faire des tuyaux de différente longueur, qui se joindront l'un à l'autre, & qui serviront aux fenêtres plus élevées. Comme ces tuyaux doivent être de planches de sapin fort minces, d'environ cinq pouces de large, il n'est pas nécessaire de les clouer ensemble dans la forme d'un tuyau, jusqu'à ce qu'on en ait besoin; elles peuvent, par cette raison, occuper moins de place.

Car quoique ces derniers puissent entretenir ces salles plus chaudement & à beaucoup moins de frais, cependant comme ils n'attirent point l'air, ils ne sont propres qu'à augmenter sa qualité putride; au lieu que le feu qu'on fait dans les cheminées, agit comme un ventilateur perpétuel.

Si l'on se sert de ventilateurs, les autres précautions seront moins nécessaires; mais si l'on ne s'en sert pas, il faut avoir recours à d'autres moyens pour purifier l'air. Les plus communs sont de brûler de l'encens, du bois ou des baies de genievre, ou quelque autre végétal résineux antiseptique. On recommande souvent en cette occasion l'odeur du vinaigre, & peut-être répond-elle mieux au but qu'on se propose; mais comme elle ne se répand pas aussi commodément que les autres choses qu'on brûle, on n'en a pas fait l'épreuve jusqu'à présent. Il y a des auteurs qui font aussi mention du soufre & de la poudre à canon, & il est très-probable que ces matières sont aussi fort utiles; à cause de leurs vapeurs acides.

§. IV. *Comment on peut prévenir les maladies causées par un mauvais régime.*

On doit observer qu'il n'y a point d'ordres assez forts pour empêcher les soldats de manger & de boire ce qui leur plaît, quand ils peuvent l'acheter. C'est par cette raison une règle fondamentale, & presque la seule nécessaire, d'obliger les soldats de manger en commun. On sera assuré par là qu'ils emploieront la meilleure partie de leur paie en nourriture saine, parce qu'heureusement c'est le goût du plus grand nombre. À l'égard du choix, il suffit de

» On peut se contenter d'un très-petit ventilateur, de cinq pieds de long environ, & de vingt pouces de largeur & de profondeur, tel que celui que j'ai décrit dans mon ventilateur, figure sixième.

s'en

s'en rapporter à leur goût & à leur expérience, sans examiner trop scrupuleusement la nature des alimens particuliers, qui n'incommodent pas tant, même les personnes les plus délicates, par leur espèce que par l'excès qu'on en fait. Le plus grand obstacle à ces repas communs, vient de ce que la plupart des soldats ont des femmes & des enfans qu'ils doivent entretenir sur leur paie. Dans de pareilles circonstances, ce n'est pas la mauvaise nourriture, mais le manque de toute nourriture, qui peut mettre en danger la santé du soldat. Le repas commun étant une fois établi, il ne reste plus que d'avoir soin que le pain ne manque point, que les marchés soient tellement réglés, que les marchands trouvent de l'encouragement à venir au camp, & que les chambrées aient de bonnes provisions à un prix modéré, & en particulier les herbages, qui, pendant les chaleurs, doivent faire une grande partie de la nourriture. La paie (1) des soldats en Angleterre, est plus forte que celle des troupes des Puissances étrangères, mais ils ne sont pas aussi économes; de sorte qu'après avoir payé leur part du repas commun, on n'a pas sujet de craindre qu'il leur reste de quoi s'incommoder par des excès. On a fait voir un peu plus haut (2) jusqu'à quel point les liqueurs fortes prises modérément peuvent être utiles.

Comme les chaleurs de l'été, en disposant les humeurs à la corruption, tendent à produire des maladies pendant l'automne, il seroit à souhaiter qu'on réglât dans cette saison la nourriture de manière qu'elle corrigéât un peu cette disposition. Les Romains con-

(1) La cavalerie a par jour deux shillings six sous, qui font près de trois livres de notre monnaie; les dragons un shilling neuf sous qui font près de deux livres deux sous, & l'infanterie huit sous qui font près de seize sous de notre monnaie.

(2) Part. II. Chap. II. §. IV.

G

fidéroient le vinaigre (1) comme une des plus indispensables provisions d'une armée ; & cette conduite mérite notre attention. Or, soit qu'ils s'en servissent pour assaisonner leurs alimens, ou qu'ils en bussent mêlé avec de l'eau lorsqu'ils avoient chaud & qu'ils se sentoient quelque disposition à la fièvre, cela devoit faire un très-bon effet pour corriger pendant l'été la trop grande tendance du sang à la putréfaction. Le petit-lait fait avec le vinaigre, déjà connu dans les hôpitaux, est un excellent rafraîchissant dans les fièvres inflammatoires, & il se trouvoit du goût des malades. Mais la plus sûre méthode pour faire prendre un acide aux soldats, seroit de mêler du vinaigre ou tout autre acide, avec autant de liqueur qu'un homme en peut prendre raisonnablement, & de lui faire boire cette mixture pour lui servir de préservatif contre les maladies; sur tout quand on envoie pendant la mauvaise saison des détachemens en Zélande & dans les parties les plus marécageuses du Brabant & de la Flandre.

On a quelquefois défendu le porc dans les camps, parce qu'on le regarde comme mal-sain. Sanctorius observe qu'il arrête la transpiration; & comme il se corrompt plutôt que le bœuf & le mouton, on peut préférer qu'il fournisse une nourriture moins convenable que l'un ou l'autre, lorsqu'il y a du danger du côté de la putréfaction. On croit aussi qu'on saigne communément trop peu la viande dans les camps, ce qui la rend très-sujette à se corrompre, & concourt, avec d'autres causes, à engendrer des maladies putrides.

En rétablissant les repas communs, on pourroit

(1) *Hyeme lignorum & pabuli, astate aquarum vitanda est difficultas. Frumenti vero, vini, acetii, nec non etiam salis omni tempore vitanda necessitas. Veget. de re Milit. Lib. 3. Cap. 3.*

faire quelques réglemens par rapport à la déduction nécessaire pour les liqueurs, soit en les retenant sur la paie, ou d'une autre manière. Cette méthode est déjà en usage dans la marine, & sans doute, par les mêmes raisons, qu'elle conviendroit fort ici, puisque dans les vaisseaux les hommes se trouvent aussi sujets aux maladies qui proviennent d'un air humide & corrompu.

A l'égard des officiers, ils sont exposés dans les camps ou dans des quartiers humides, aux mêmes maladies de la saison & du climat, quoiqu'ils le soient beaucoup moins que le commun des soldats. La principale règle qu'ils doivent observer dans les tems mal-sains, est de manger avec modération & d'éviter toute réplétion & indigestion (1). Le vin est nécessaire, mais l'excès en tout devient dangereux, particulièrement en ce tems-là. Je finirai par cette maxime prudente de Celse, pour se garantir des maladies qui proviennent d'un air humide & corrompu : *tum vitare oportet fatigationem, cruditatem, frigus, calorem, libidinem* (2).

§. V. *Comment il faut prévenir les maladies qui proviennent de défauts dans l'exercice.*

Les plus grandes fatigues qu'un soldat ait à soutenir, sont les longues marches, sur-tout dans les tems chauds ou dans les pluvieux. Lorsque le service l'exige, on doit les endurer; mais elles ne seront pas suivies par tant de maladies, si l'on prend soin de se pourvoir de bonnes provisions, &

(1) *Si qua intemperantia subest, tutior est in potione quam in ascâ.* Celsus de Med. Lib. 1. Cap. II.

(2) *Lib. I. Cap. X.*

d'une grande abondance de paille sèche. Dans d'autres tems, lorsqu'on ne fera pas si pressé, on peut ordonner de petites marches avant la chaleur du jour, & faire faire halte aux troupes de tems en tems. Une pareille conduite, bien loin de les fatiguer, contribue infiniment à les conserver en santé. Comme l'inaction occasionne toujours plus de maladies, que la fatigue, il est indispensable, lorsqu'on se trouve dans un camp fixe, de faire des réglemens convenables au sujet de l'exercice; & cela d'autant plus que nos soldats, lorsqu'on les abandonne à eux-mêmes, sont naturellement indolens.

L'exercice que doivent prendre les troupes, peut se considérer sous trois points différens; le premier a rapport à leur devoir; le second regarde les commodités de la vie, & le troisième leurs divertissemens.

Le premier point consistant dans ce qu'on appelle proprement l'exercice militaire, en même-tems qu'il rend le soldat expert & habile dans son métier, il lui sert de moyens pour se conserver en santé (1). Il est plus avantageux de réitérer souvent cet exercice de bon matin, avant que le soleil ait acquis un certain degré de chaleur, que de le faire rarement & d'être plus long-tems à chaque fois; car un camp ne pouvant fournir beaucoup de commodités pour le rafraîchissement, on doit éviter toute fatigue inutile.

A l'égard du second article, on peut leur faire

(1) *Rei militaris periti, plus quotidiana armorum exercitia, ad sanitatem militum putaverunt prodesse, quam Medicos . . . ex quo intelligitur quanto studiosius armorum artem docendus sit semper exercitus, cum ei laboris consuetudo & in castris sanitatem, & in castris possit præstare victoriam.* Veget. de re Milit. Lib. 3. Cap. 2.

couper des branches d'arbres pour ombrager leurs tentes, leur faire faire des tranchées tout autour de leurs tentes, afin de laisser un écoulement à l'eau, aérer la paille, nettoyer leurs habits & leurs fournitures, & aider à la cuisine. Il doit y avoir des ordres précis à ce sujet, & ce ne peut être un exercice désagréable pendant une partie du jour.

Enfin, par rapport aux divertissemens, on ne peut les y obliger; mais on doit se contenter de les encourager. Les officiers le peuvent faire par leur exemple, ou par de légères récompenses envers ceux qui excellent dans quelque jeu qu'on jugera propre à répondre au but qu'on se propose. Il y a quelques précautions à prendre sur cet article des divertissemens. Le peuple parmi nous est excessif en tout; il ne connoît aucun milieu entre l'amour du repos & les exercices les plus violens. Quelque nécessaire que puisse être le mouvement aux troupes dans un camp fixe, on doit d'un autre côté prendre garde de les fatiguer trop, principalement dans les chaleurs & dans les saisons mal-saines, & sur-tout de les exposer à porter leurs habits mouillés, ce qui est la cause la plus fréquente des maladies des camps, comme nous l'avons prouvé assez amplement.

CHAPITRE IV.

Comparaison des saisons par rapport à la santé d'une Armée.

NOUS devons nous attendre, au commencement de chaque campagne, du moins pendant le premier mois, à voir les listes des malades beaucoup plus fortes que si les troupes fussent restées dans leurs

quartiers. En 1748, on ouvrit la campagne le 8 avril (1), & c'est le plutôt qu'elle ait jamais commencé; aussi y eut-il un si grand nombre de malades que les listes monterent en un mois à $\frac{1}{17}$ de l'armée entière. En 1745, on ouvrit la campagne dans les Pays-Bas le 25 avril, & en 1747, le 23 du même mois, dans le même pays. Mais en 1746, les troupes campèrent, le 23 avril, dans le nord de l'Écosse: si l'on considéra la latitude de ce pays, on doit regarder cette campagne comme la plus avancée de toutes. On a raison de croire par tous ces exemples, que lorsque l'armée quittera en Flandre ses quartiers la première ou la seconde semaine d'avril, on trouvera entre les malades & ceux qui ne le sont pas, la même proportion qu'on a vue ci-dessus.

Mais si les troupes continuoient dans les quartiers jusqu'au milieu de mai, la maladie seroit moins considérable le premier mois, quoiqu'elle ne le fût peut-être pas autant qu'on pourroit y attendre. Ainsi dans la première année, les troupes campèrent le 17 mai (2), & il y eut dans les hôpitaux, un mois après, environ $\frac{1}{19}$ de l'armée entière: proportion cependant que je ne veux pas regarder comme générale, parce que les soldats avoient fait une longue marche, & que c'étoit leur première campagne. L'année suivante les troupes sortirent de leurs quartiers le 13 mai; après un campement d'un mois, il ne se trouva dans les hôpitaux qu'environ $\frac{1}{20}$ du total. Mais comme le tems fut fort doux, & que d'autres circonstances favorables concoururent ensemble, on peut réduire la proportion, année commune, à $\frac{1}{12}$; de sorte que tout étant égal d'ailleurs, le nombre des malades sera,

(1) Voyez Part. I. Chap. VIII.

(2) Voyez Part. I. Chap. II. & III.

après le premier mois, environ $\frac{1}{2}$ plus grand, lorsque l'armée campe au milieu d'avril, que lorsqu'elle entre en campagne un mois plus tard.

Quinze jours ou trois semaines après le premier campement, la maladie diminue d'une manière sensible; les plus infirmes sont déjà dans les hôpitaux, le reste se trouve plus accoutumé à la fatigue, & le tems devient plus chaud de jour en jour. Cet état de santé continue pendant tout l'été (1), à moins que les soldats, venant à être exposés à la pluie, n'aient leurs habits ou leurs lits mouillés; & en ce cas les dysenteries sont plus ou moins fréquentes, à proportion des chaleurs qui ont précédé.

La grande maladie commence ordinairement vers le milieu ou vers la fin d'août; car si les jours se trouvent encore chauds, les nuits sont humides & refroidies par les brouillards & les rosées. La dysenterie devient alors dominante, si elle ne l'a pas été plutôt; & quoique vers le commencement d'octobre sa violence soit beaucoup diminuée, cependant comme les fièvres rémittentes gagnant alors du terrain, elle continue le reste de la campagne & ne cesse jamais entièrement, même dans les quartiers, que vers le tems des premières gelées.

La maladie est tellement uniforme au commencement de chaque campagne, qu'on peut prédire à peu-près le nombre de ceux qui en seront atteints. Mais pendant le reste de la saison, comme les maladies sont alors d'une nature contagieuse, & qu'elles dépendent en grande partie des chaleurs de l'été, il est impossible de prévoir combien il y aura de malades depuis le commencement jusqu'à la fin de l'automne. A la fin de la campagne d'Allemagne,

(1) C'est-à-dire, jusqu'au milieu du mois d'août.

le nombre des hommes qui se trouvoient dans les hôpitaux, étoit à ceux qui se portoient bien, comme trois à treize. Lorsque les troupes, en 1747, entrèrent dans leurs quartiers, les malades faisoient environ $\frac{1}{5}$ de toute l'armée. Mais si l'on examine à part le détachement qu'on envoya cette année en Zélande, la proportion est presque inversée; car ceux qui se trouvoient en bonne santé étoient aux malades comme un à quatre. Lorsqu'on termina la campagne de 1744, quoique la moitié de l'armée ne fût composée que de troupes nouvelles, il n'y eut cependant de malades qu'un sur dix-sept, & l'année suivante, qui fut remarquable par sa salubrité, il n'y en eut qu'un sur vingt-six; mais aussi les troupes entrèrent ces deux années en quartiers d'hiver plutôt qu'à l'ordinaire.

J'ai remarqué que si l'on prolonge une campagne jusqu'au premier novembre, il y a plus de maladies les quinze derniers jours, que les deux premiers mois de campement.

C'est pourquoi si l'on doit rester campé pendant six mois, il importe beaucoup pour la santé que les campagnes commencent de bonne heure. Car, quoiqu'on pense qu'il est plus salutaire pour les troupes de différer à entrer en campagne jusqu'au commencement du mois de mai, & de rester campé jusqu'à la fin d'octobre, cependant l'expérience fait voir qu'il vaut mieux commencer la campagne quinze jours auparavant, afin de rentrer d'autant plutôt dans les quartiers d'hiver.

Nous avons déjà remarqué que la fièvre rémittente ne finit pas toujours avec la campagne, & qu'elle continue dans les quartiers jusqu'aux premières gelées. Nous avons pareillement observé qu'il n'y a point d'autres maladies aiguës, à moins qu'elles ne soient occasionnées par des froids (1) violens

(1) Part. II. Chap. I.

depuis ce période jusqu'au campement suivant. Mais il se trouvera toujours une grande variété de maladies chroniques causées communément par des obstructions dans les viscères & par l'automne précédent; cependant les rôles des malades diminueront tellement, que si les troupes ont le nécessaire, & que l'automne précédent n'ait point été extraordinairement mal-sain, suivant les apparences elles entrèrent en campagne le printemps suivant, sans avoir plus d'un malade sur quarante hommes.

Quoique les expéditions d'hiver soient rudes en apparence, elles se trouvent accompagnées de fort peu de maladies, si l'on fournit aux soldats des souliers forts, du feu, de bonnes provisions & de bons quartiers. Nous en avons eu une preuve lorsque nous marchâmes en Allemagne; nous en eûmes une autre dans la campagne du Nord, l'année de la rébellion. Mais il est dangereux de faire de longues marches en été, à moins qu'on ne les fasse pendant la nuit, ou si matin qu'elles puissent cesser avant la chaleur du jour.

Ceux qui tombent malades dans le camp, surtout avant le déclin de l'été, & qui sont obligés d'être pendant quelque-tems à l'hôpital, ne se trouvent pas en état de servir cette saison: car étant affoiblis par la maladie & la manière chaude dont on les tient, tandis qu'ils sont entre les mains des médecins, il est probable qu'ils retomberont aussitôt qu'ils rentreront en campagne. Il seroit par conséquent à propos de mettre les convalescens dans les garnisons pour le reste de la campagne, ou du moins jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement rétablis; les hôpitaux n'ayant ni les commodités nécessaires, ni un air assez bon pour cela. Il seroit fort utile pour prévenir les maladies, d'envoyer, lorsqu'on le pourroit commodément, les corps malades, ou qui ne sont pas accoutumés à la fatigue, en quar-

tier d'hiver quinze jours plutôt que le reste des troupes.

Puisque je viens de parler de la manière d'accoutumer les troupes à la fatigue, il est à propos d'ajouter la précaution suivante, parce qu'il est fort aisé de se tromper en cette matière. On entend communément par des troupes endurcies à la fatigue, des troupes qui en ont beaucoup éprouvé, & qu'on croit par cette raison en état d'en supporter beaucoup davantage. Mais nous pouvons nous tromper en cela, parce que ces corps, que le service a rendu malades, ne seront jamais forts, ou en état de supporter de nouveaux travaux, jusqu'à ce que tous les infirmes soient morts, ou qu'on les ait renvoyés. Car, comme les soldats en tems de guerre sont non-seulement sujets à des maladies violentes, mais encore qu'ils ont peu de tems pour se rétablir, & aucune commodité propre à cela, s'ils tombent une fois malades, il est presque sûr que leur tempérament s'affoiblira tellement, qu'ils seront toujours par la suite plus sujets aux maladies. J'en vais rapporter deux exemples. Nos troupes ayant campé l'année qui précéda la guerre, à *Lexden-heath* près de *Colchester*, & y étant restés fort tard, elles entrèrent en quartiers toutes malades. Or, on remarqua que dans les garnisons la maladie commença par ceux qui s'étoient rétablis & qui avoient passé en *Flandre*; que les mêmes, avec les autres qui avoient été malades dans les *Pays-Bas*, le furent encore les premiers dans les quartiers, & ensuite dans le camp en *Allemagne*. De sorte que ces corps ne se portèrent bien que lorsqu'ils eurent perdu tous ceux d'entre eux qui étoient foibles; ce qui arriva en grande partie pendant le cours de la première campagne. Le second exemple est celui des détachemens qu'on envoya en *Zélande* & à *Berg-op-Zoom*, & qui souffrirent beaucoup par le mau-

vais air du pays. Les mêmes bataillons furent au commencement de la campagne suivante, beaucoup plus malades qu'aucun autre (1). Mais comme la première campagne de *Flandre* fut très-saine (2), (quoiqu'à la suite d'une fort malade en *Allemagne*,) & que la suivante le fut encore davantage (3), quelques-uns pourroient inférer de là, que les troupes ne sont sujettes à souffrir que la première année, & que les soldats étant alors endurcis à la fatigue, ils peuvent supporter les travaux militaires sans en être incommodés. Mais outre que le tems fut fort favorable pendant la seconde & la troisième campagne, & qu'on entra en quartiers de fort bonne heure, on doit se rappeler que toutes les troupes qui avoient été en *Allemagne*, y avoient perdu presque tous leurs malades; de sorte que ceux qui entrèrent en campagne l'année suivante, étoient de vieux soldats, qui s'étoient toujours bien portés, des recrues ou des régimens nouvellement levés qui arrivoient d'*Angleterre*; ce qui est une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé plus haut. Si la troisième campagne fut encore plus saine que la seconde, on doit remarquer que l'armée étoit alors dans son premier état, étant sur-tout composée de soldats nouvellement levés, ou qui n'avoient jamais été malades, ou d'autres enfin qui s'étoient habitués à la fatigue en faisant une petite campagne par un tems modéré. Mais, preuve évidente qu'on ne doit ni mesurer la santé des troupes par le tems qu'elles ont servi, ni en conclure qu'elles sont faites aux saisons, c'est que dans les deux dernières années de la guerre, les malades furent en aussi grand nombre à proportion qu'ils l'avoient été les

(1) Part. I. Chap. VII.

(2) Part. I. Chap. IV.

(3) Chap. V.

deux premières. Ce qui arriva dans les quartiers du Brabant-Hollandois pendant la dernière campagne, fait voir qu'il n'y a point d'habitude à la fatigue qui puisse être de quelque utilité contre l'influence de l'air humide & corrompu des marais.

Ce que nous venons de dire peut se réduire à ceci : vu toutes les fatigues & le froid qu'éprouvent les troupes dans le service le plus doux, on peut assurer que celles dont le tempérament aura été moins affaibli par les fatigues & le mauvais tems d'une première campagne, seront plus propres à soutenir les travaux d'une seconde.

Fin de la seconde Partie.

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES,

DANS LES CAMPS

ET

DANS LES GARNISONS.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Observations sur les fièvres inflammatoires en général.

APRÈS avoir divisé les maladies qui arrivent le plus fréquemment à une armée, & après avoir parlé de leurs causes éloignées & des moyens de les prévenir, je présenterai dans cette partie, quelques observations pratiques sur chaque maladie, dans l'ordre qu'on les a proposées (1); c'est pourquoi je vais commencer par celles qui sont simplement inflammatoires.

Mais comme les maladies inflammatoires sont communes par-tout, & que ce sujet a été souvent traité, je n'entrerai ici dans aucun détail; je me contenterai seulement de faire quelques remarques

(1) Voyez Part. II. Chap. I.

sur celles qui reviennent le plus souvent dans les hôpitaux d'armées.

Au commencement d'une campagne, de même que pendant l'hiver, les pleurésies & les péripneumonies sont les formes sous lesquelles la fièvre inflammatoire paroît le plus communément; viennent ensuite les fièvres accompagnées de douleurs de rhumatisme. L'inflammation se jette aussi sur le cerveau, le foie, l'estomac & les autres viscères en général. La fièvre provenant d'une transpiration supprimée, ou de tout ce qui est le principal effet du froid, en causant de l'inflammation à quelqu'une de ces parties, s'entretient ordinairement par cette inflammation.

Quelquefois on ne remarque pas qu'une partie soit plus affectée qu'une autre, & l'on n'apperçoit que quelques symptômes généraux d'inflammation. On appelle alors la maladie simplement fièvre inflammatoire, quoiqu'il soit probable que quelques-unes des parties les plus indolentes soient enflammées. Cette fièvre est plus commune lorsque le tems commence à devenir chaud. Mais sur la fin de l'été, ou en automne, il n'y a point de fièvre inflammatoire qui soit simple. Car dans cette saison, l'exposition au froid & à l'humidité, produisent des fièvres & des flux de ventre d'une espèce putride, & l'inflammation ne paroît souvent que la moindre partie de la maladie.

Car après le solstice d'été, la plupart des fièvres tendent à être rémittentes, & le sang est moins coëneux & plus disposé à la putréfaction. Mais vers la fin de la campagne, lorsque le tems devient froid, il s'y joint un plus grand nombre de symptômes inflammatoires; de sorte qu'on peut dire que les fièvres dépendent en ce tems-là de deux causes différentes.

On peut mettre pareillement au nombre des fièvres inflammatoires mixtes, les intermittentes du

printems, qui attaquent au commencement d'une campagne, non-seulement ceux qui en ont eu l'automne précédent, mais encore ceux qui se sont bien portés. On doit les distinguer des véritables fièvres intermittentes, avec d'autant plus de soin, qu'il faut sur-tout faire usage pour les guérir, des saignées & des remèdes antiphlogistiques. Si l'on donne le quinquina tandis que le sang est enflammé, ou avant une intermission convenable, j'ai remarqué que la maladie se changeoit en fièvre continue, ou qu'elle s'arrêtoit quelque tems, pour revenir ensuite avec des symptômes plus fâcheux.

Les fièvres inflammatoires d'une armée ne diffèrent des autres, qu'en ce qu'elles sont plus violentes & peut-être plus fréquemment accompagnées de diarrhées. La rigueur des saisons à laquelle un soldat se trouve particulièrement exposé, sa négligence à se plaindre des premiers symptômes, & la dure sur laquelle il est couché au commencement de sa maladie; l'incommodité du charriot sur lequel on le transporte à un hôpital assez éloigné, dans le tems qu'il a déjà la fièvre, sont autant de circonstances qui suffisent pour rendre raison de la violence de la fièvre inflammatoire; & c'est la transpiration arrêtée par les lits froids, ou par des boissons peu convenables, au commencement du mal, qui occasionne le flux de ventre.

Comme la saignée est le remède le plus indispensable pour la guérison de toutes les maladies inflammatoires, il s'ensuit que si on la diffère trop long-tems, ou que si on ne la réitère pas assez souvent, dans les commencemens de rhumes fâcheux, ils se terminent par des fièvres dangereuses, des rhumatismes, ou des consomptions. Comme un soldat s'adresse d'abord au chirurgien de son régiment, il dépend de lui de prévenir la mort de beaucoup de personnes, en faisant de bonne heure usage de la lancette. Les jeunes praticiens, en général, ne sont

pas portés à tirer beaucoup de sang, & différent trop long-tems la saignée. Mais le chirurgien peut être sûr que les soldats se plaignent rarement de toux, ou de douleurs avec symptômes inflammatoires, où cette opération ne soit pas sur le champ nécessaire. Il doit juger par la continuation des douleurs, de la nécessité de recommencer la saignée, & si le malade a un point de côté, ou sent quelque difficulté à respirer, il ne doit pas balancer à lui en faire une, même dans l'état avancé de la fièvre. Je fais tirer communément dans les inflammations, depuis douze jusqu'à seize onces de sang, pour la première ou la seconde saignée, & un peu moins pour les autres. Il est à propos de suivre ici la règle de Celse, & faire attention à la couleur & à la consistance du sang, pendant qu'il coule; c'est-à-dire s'il est un peu épais & noirâtre, (ce qui arrive toujours dans une respiration difficile & dans les grandes inflammations), on peut en tirer plus abondamment (1). Dans tous les cas où une saignée abondante est nécessaire, il vaut mieux la faire au lit, afin de prévenir l'évanouissement, qui, en tout autre cas, est une circonstance favorable dans les maladies inflammatoires, lorsqu'il arrive pendant la saignée.

Un autre préservatif consiste à exciter les sueurs de bonne heure. Une des meilleures recettes pour les provoquer, est de prendre en se couchant un peu d'esprit de corne de cerf, dans une dose considérable de petit lait fait avec du vinaigre (2). On donne communément dans ce dessein, de la thériaque, ou quelque autre remède chaud; mais

(1) *De Med. Lib. II. Cap. X.*

(2) On peut donner aussi sur le soir, en une seule fois, deux scrupules de sel de corne de cerf raffiné, avec environ trois cuillerées de vinaigre commun, & provoquer la sueur par quelque boisson tiède délayante.

Et ces remèdes ne provoquent point la sueur, ils ne font qu'augmenter la fièvre; au lieu que les préparations salines opèrent sans échauffer. La thériaque devient plus fodorifique en y ajoutant, sur un demi-gros, quelques grains de sel de corne de cerf, & en excitant la sueur par du petit-lait fait avec du vinaigre ou par de l'eau de gruau légère & acidulée avec du vinaigre. Mais quant à ce qui regarde la méthode pour prévenir les fièvres, elle dépend plus des chirurgiens des régimens, que des médecins des hôpitaux, qui voient rarement le malade que la fièvre ne soit tout-à-fait formée, ou tellement avancée, qu'on ne peut plus l'arrêter avec les sudorifiques.

C'est pourquoi, si un rhume, ou quelque disposition à la fièvre, dure pendant deux ou trois jours, on doit se contenter seulement de saigner, & n'employer que les remèdes qui, sans être échauffans, tendent cependant à écarter les obstructions inflammatoires & à procurer la transpiration. Quelques personnes pensent qu'il n'y a rien de si efficace en ce genre, que le *spiritus mindereri* (1). Le savant Boerhaave (2) a le premier fait mention de son usage interne: il est devenu depuis fort commun à Edimbourg, où le docteur Clerck (3), cé-

(1) *Pharmacop. Edimburgensis.*

On doit observer qu'à moins que je ne m'exprime autrement, comme ici, je suis, par rapport aux noms & aux compositions des remèdes, la dernière édition de la Pharmacopée de Londres, savoir celle de l'année 1746.

(2) *Chem. Vo. II. Proc. 108.*

(3) Comme les observations du docteur Clerck, sur les effets de ce remède en différens cas, peuvent faire plaisir à mes lecteurs, je joindrai ici ses propres expressions tirées de l'extrait d'une lettre sur ce sujet, dont il m'a honoré.

« Je ne donne jamais plus d'une demi-once de *spiritus Mindereri* pour une dose. Quand j'ai intention de provoquer l'urine, je donne la même quantité deux fois le jour, mêlée avec autant de *syrop d'alibea*, & rarement ce remède manque-t-il de faire effet. Mais

Jébre médecin de cette ville, l'a introduit. Mais j'ai suivi, dans la guerre précédente, la pratique commune, en joignant les testacées au nitre, sans

» dans une hydropisie je fais plus communément usage du *Julapium*
 » *diureticum Pharmacopœia pauperum Edimburgenfis*. J'ajoute quel-
 » quefois du *sel de succin*, quand je suis sûr qu'il est véritable; mais
 » on le trouve rarement tel. On l'a retranché, par cette raison, de
 » la pharmacopée des pauvres, & l'on a mis en sa place l'esprit, qui
 » est en même raison au sel, que l'esprit de corne de cerf est à son
 » sel, quoique n'étant pas jusqu'alors en usage, on le jettât comme
 » n'ayant aucune valeur. Lorsque je donne le *spiritus Mindereri* pour
 » exciter la sueur, j'ajoute toujours une petite quantité de sel de
 » corne de cerf, pour lui donner une teinture alcaline, comme dans
 » le *Hauftus diaphoreticus Pharmacop. pauper*. Quand je veux exciter
 » une sueur abondante, comme dans les rhumatismes, je donne
 » deux cuillerées du *Julapium diaphoreticum (Pharmacop. pauper.)*
 » d'heure en heure, ou toutes les heures une & demie, jusqu'à ce
 » que la sueur paroisse; & je le repete, suivant que le besoin l'exige,
 » lorsque les liqueurs chaudes délayantes ne fussent pas pour l'entre-
 » tenir. J'ai donné de cette manière environ deux onces d'esprit &
 » dix grains de sel de corne de cerf dans l'espace de vingt-quatre
 » heures. Dans les inflammations topiques, je lui donne un goût
 » d'acide, en y mêlant une égale quantité d'*Acetum scilliticum*. Je
 » l'ai souvent ordonné de la sorte dans les pleurésies & les péripneu-
 » monies. Je fais que plusieurs de mes confrères ne se servent que
 » de cette formule. Je crois que tous les sels neutres, le sel ammo-
 » niac crud, approche davantage du *spiritus Mindereri*. Je fais quel-
 » quefois usage du *Bol diaphoretique Pharm. pauper*, mais je ne trouve
 » pas qu'il soit, à beaucoup près, aussi efficace que le *Julep*.

Ayant eu, depuis la mort du docteur Clerk, quelques doutes au
 sujet de la dose de l'*Acetum scilliticum*, je consultai son fils, un des
 médecins de l'infirmerie royale d'Edimbourg. Il m'apprit qu'il croyoit
 qu'il y avoit une méprise dans la lettre de son père, qu'il devoit y
 avoir *syrupus scilliticus*, au lieu de *acetum scilliticum*, & que son
 père ne donnoit jamais le *spiritus Mindereri* en pareille quantité, soit
 qu'on le joignit ou non au *syrupus scilliticus*. Il ajouta qu'il avoit
 trouvé dans le journal de son père, la recette suivante, *et Aqua*
hyssopi (vel cinnamomi sine vino) spiritus Mindereri, syrupi scillitici
aa. ℥ ij misce. dentur cochlearia ij bis die. Telle étoit la dose ordi-
 naire de tous les juleps scillitiques de son père; mais quand l'estomac
 n'en pouvoit pas supporter une dose si forte dans le matin, il n'en
 donnoit qu'une cuillerée. Il ne se rappeloit pas particulièrement la
 quantité de cette mixture, que son père donnoit dans la pleurésie &
 la péripneumonie; mais il pensoit qu'elle ne passoit pas quatre à cinq
 cuillerées par jour. Il finit par remarquer que vu la différente manière
 de faire le vinaigre de squille à Londres & à Edimbourg, celui de
 Londres devoit être plus fort.

faire d'abord une attention particulière à l'effet des
 premiers: mais ayant depuis découvert par des
 expériences faites hors du corps, la qualité septi-
 que de ces substances, il étoit naturel de conclure
 que prises intérieurement, elles devoient faire
 le même effet (1). Et peut-être qu'on s'en apper-
 cevroit plus souvent, sans la quantité des acides
 qu'on donne ordinairement dans les maladies aiguës.
 Dans ce cas, non seulement la qualité septique des
 testacées peut-être détruite, mais les acides peuvent
 devenir neutres, & avoir par-là une vertu plus dia-
 phorétique. On peut aussi corriger la qualité putré-
 factive de ces poudres, par la racine de *contrayerva*,
 & le camphre qu'on y ajoute. La dose ordinaire est
 d'un scrupule de poudre de *contrayerva* composée
 de dix grains de nitre & de trois grains de cam-
 phre réduit en poudre; cette dose se partage en
 quatre parties, qu'on donne quatre fois par jour
 dans un peu d'eau d'orge.

On donne ces poudres en partie pour provoquer
 les sueurs, quand la nature paroît l'indiquer, & en
 partie pour appaiser les spasmes, parce que la tête
 est dans cet état fort sujette à être affectée. Après
 tout, ce remède a un effet très-peu sensible; aussi
 je compte fort peu dessus. Il est bon d'observer
 qu'indépendamment des remèdes dont l'action est
 manifeste, les médecins en ont employé d'autres
 dans les fièvres, en différens pays & en différens
 siècles, qu'on a regardés de quelque efficacité pour
 détruire la maladie, quoiqu'ils opérassent d'une
 manière imperceptible. Mais comme leur pratique
 étoit fondée sur la théorie dominante en ce tems-
 là, quand celle-ci vint à changer, l'autre changea
 pareillement; & cela ne manquera jamais d'arri-

(1) Voyez les Mémoires sur les substances septiques & anti-septi-
 ques, Mémoire III. Expérience XXIII, à la fin du second volume.

ver, jusqu'à ce qu'on connoisse mieux la nature de la fièvre, ou qu'un heureux hasard fasse découvrir un plus grand nombre de remèdes qui diminuent sensiblement sa violence.

Dans les commencemens que je pratiquois, je faisois appliquer les vésicatoires dans toutes les fièvres inflammatoires, & principalement dans leur état avancé, lorsque je croyois que le malade ne pouvoit plus supporter la saignée. Mais ayant découvert dans la suite par des expériences répétées, qu'on ne pouvoit par cette méthode s'en procurer la guérison, j'en bornai l'usage au cas où j'étois sûr de leur efficacité. Par exemple, quand par la première saignée, ou en tenant le ventre libre, on n'emportoit pas le mal de tête, les vésicatoires entre les épaules manquoient rarement de procurer du soulagement. Lorsque le malade avoit une toux, comme cela est assez ordinaire, ou tout autre signe d'inflammation dans les poulmons, j'appliquois au même endroit les vésicatoires, sans avoir cependant la même certitude du succès; mais s'il se plaignoit d'un point de côté, je les faisois mettre sur la partie affectée. J'ordonnois dans ces circonstances, quelque boisson pectorale & une mixture huileuse, dont je ferai mention lorsque j'en ferai à la pleurésie. Dans le délire, je faisois pareillement usage des vésicatoires, & je suivois la méthode dont je parlerai dans le chapitre suivant.

Si le malade étoit constipé, j'avois recours, après la première saignée, à quelque laxatif doux; mais dans le tems de la fièvre, je trouvois suffisant de faire prendre tous les jours un lavement (1), afin de prévenir la constipation; en cas qu'il n'ai-

(1) Une ou deux selles procurées tous les jours de cette manière, est un des meilleurs remèdes dans les fièvres.

lât point régulièrement au siège. Lorsque le malade est rétabli, il est souvent nécessaire de lui donner une purgation douce, pour prévenir une trop prompte réplétion; ce qui arrive communément aux convalescens, qui ne manquent point de satisfaire leur appétit, autrement les purgations paroissent alors inutiles. Si dans les commencemens la fièvre étoit accompagnée de tranchées & de dévoiemens, je faisois prendre au malade, après la saignée, de la rhubarbe; si le dévoitement continuoit encore, je tâchois de l'arrêter avec un julep de craie, lui en faisant prendre quatre cuillerées après chaque selle, & j'avois ensuite recours à la méthode ci-dessus.

Vers la crise, ou dans le déclin de la fièvre, on peut ajouter à la panade un peu de vin, ou bien le donner sous une autre forme, comme un des meilleurs cordiaux. Dans un grand abattement je préfère à tout autre remède quelques gouttes d'esprit de corne de cerf, dans plein une tasse à thé de petit-lait fait avec du vin blanc (1).

Après avoir fait voir que dans le commencement de ces fièvres, il faut avoir recours de bonne heure à des saignées répétées & aux vésicatoires, je dois avertir un jeune médecin de ne point se servir d'opiates, quoiqu'il soit naturellement porté à les donner pour appaiser les douleurs, arrêter le dévoitement, & procurer du repos. Par rapport aux deux premiers cas, j'ai déjà proposé ce que j'ai cru suffisant pour la cure; mais à l'égard de l'insomnie, j'observerai qu'il ne faut employer ces opiates, dans l'état avancé de la maladie, que

(1) Comme on pourroit ignorer en France ce que c'est, voici la manière dont il se fait. On met sur le feu le lait, & on y verse une certaine quantité de vin blanc. Quand le lait est caillé, on le passe; c'est ce qu'on appelle du petit-lait fait au vin.

lorsqu' les symptômes inflammatoires sont beaucoup diminués , que la tête n'est plus affectée , & que le malade , après de longues insomnies , pensoit qu'il se porteroit assez bien s'il pouvoit dormir. Alors , & sur-tout dans le tems de la crise & après , j'avois coutume de donner à l'heure du coucher , deux scrupules de la confection de Damocrate ; ce qui me réussissoit. Si l'on continue ce parégorique , on peut prévenir la constipation par des clystères , ou par quelque laxatif doux.

Dans ces fievres , de même que dans les autres , on modere la soif en acidulant l'eau d'orge avec du vinaigre ; ou bien l'on prend du baume en guise de thé avec du suc de limon. A l'égard de la diète , il faut observer la plus stricte , telle que la panade , du gruau fait à l'eau , ou autre chose semblable sans permettre au malade de prendre du bouillon que son urine ne devienne chargée , & qu'il ne s'y forme un sédiment. Quand cela vient à arriver , une décoction de quinquina , ou l'elixir de vitriol , achève la cure.

CHAPITRE II.

Observations sur quelques inflammations particulières.

§. I. De l'inflammation du cerveau.

LA phrénésie , ou inflammation du cerveau , considéré comme une inflammation originale , est proprement une maladie d'été qui vient d'avoir été exposé à l'ardeur du soleil , sur-tout pendant le sommeil & après avoir bu. Mais la phrénésie , ou délire symptomatique , n'est limitée à aucune saison , & arrive indifféremment dans les fievres rémittentes d'automne , la fièvre d'hôpital , ou la fièvre inflammatoire. Elle est peut-être plus commune à l'armée que par-tout ailleurs , à cause de la violence qu'on fait à tous les fievres , en transportant dans des

charriots les malades du camp à l'hôpital ; violence d'autant plus grande , que le bruit & la lumière seuls suffisoient pour exciter la phrénésie dans un tempérament délicat.

L'inflammation primitive du cerveau exige sur le champ des saignées amples & réitérées ; & l'on regarde le soulagement comme beaucoup plus sûr , si l'on peut tirer le sang de la veine jugulaire. Je n'ai jamais conseillé de couper l'artère des tempes , parce que j'ai toujours trouvé de la ressource à appliquer à chacune trois ou quatre sangsues (1) , après des saignées réitérées du bras. On peut comparer l'avantage qu'on en retire aux effets d'une abondante hémorrhagie du nez. Le reste de cette cure consiste en remèdes communs à toutes les fievres inflammatoires.

On guérit aussi la phrénésie symptomatique en ouvrant la veine , si le pouls le peut permettre ; mais si on ne le sauroit faire à cause de son abattement , on doit employer les sangsues & les vésicatoires. Lorsqu'on applique les vésicatoires , on commence ordinairement par la tête ; mais je pense qu'il est plus à propos dans les hôpitaux militaires de la laisser pour la dernière chose , parce que les barbiers sont négligens , & qu'en coupant la peau , ils exposent davantage le malade à la strangurie (2). Je faisois communément usage , pour remède in-

(1) Depuis , j'en ai quelquefois appliqué six à chaque tempe.

(2) Feu M. le docteur Whytt , professeur de médecine dans l'université d'Edimbourg , eut la bonté de m'envoyer la remarque qu'il fit sur ce passage , à la lecture de la première édition. Il observa qu'en rasant la tête , douze ou quinze heures avant l'application des vésicatoires , on prévenoit communément la strangurie. J'ai remarqué quelquefois qu'on soulageoit la tête en coupant les cheveux & en la rasant , quoiqu'on n'y appliquât pas les vésicatoires ; & dans quelques cas , j'ai donné toutes les quatre heures , vingt-cinq grains de sel sénefil d'Homberg ; & je m'imagine que cela a réussi , quoique je ne puisse l'assurer , ne m'étant pas borné à ce seul remède.

terne, de la poudre on mélange diaphorétique, dont on a fait mention dans le chapitre dernier.

La phrénésie est souvent occasionnée ou augmentée, dans les hôpitaux d'une armée, par le défaut d'une transpiration suffisante, & le manque de chaleur aux extrémités. Aussi-tôt donc qu'on a mené un soldat à l'hôpital, avec des symptômes fiévreux, on doit bien bassiner ses pieds & ses mains avec de l'eau & du vinaigre chauds. Je recommande pareillement pour les hôpitaux, de fomentier les pieds & la partie inférieure des jambes, avec une flanelle en double, trempée dans de l'eau tiède mêlée avec un septième de vinaigre, mais dont on a exprimé l'eau en la tordant. On renouvelle cela de tems en tems, pendant une heure ou deux. Je m'en suis servi avec succès dans ma pratique ordinaire.

§. II. De l'inflammation des yeux.

Les soldats sont sujets à l'ophtalmie ou inflammation des yeux. Cela vient non-seulement des froids de l'hiver, mais encore de leur exposition continuelle au soleil & à la poussière pendant la campagne. On peut guérir les cas légers sans saigner; mais s'il s'y joint un peu de fièvre, ou que l'inflammation soit considérable, on ne doit point manquer de faire tirer du sang. On ne peut guérir les inflammations violentes sans d'amples saignées, à moins qu'on ne puisse détourner les humeurs de la partie affectée, sans épuiser le corps entier. Il est, par cette raison, fort utile d'appliquer les vésicatoires derrière les oreilles, sur-tout si on les y laisse pendant deux ou trois jours, & qu'on laisse suppurer la plaie. Cette partie de la cure est suffisamment connue. J'ai observé que les sangsues étoient quelquefois plus efficaces, quoiqu'on ne s'en serve pas communément. On doit en appliquer deux à la partie inférieure de l'orbite, ou proche l'angle externe de l'œil,

& laisser le sang couler goutte à goutte, jusqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même. C'est pourquoi dans toutes les inflammations considérables, j'ai toujours fait usage de cette méthode après la saignée du bras ou de la veine jugulaire, la réitérant plusieurs fois si cela étoit nécessaire. Cette méthode n'est pas moins recommandable dans les inflammations des yeux, occasionnées par un coup qu'on aura reçu. On doit toutefois faire attention que dans les fluxions considérables, il est à propos de saigner d'abord au bras, & immédiatement après la saignée, il faut donner une purgation forte, afin de faire une révolution.

Il faut, dans tous les cas, examiner souvent & attentivement l'œil enflammé; puisque l'inflammation peut être occasionnée & continuée par de petites poussières, ou par des poils des fourcils qui seront tombés dedans, ou qui croissent intérieurement, & qui causent une irritation continuelle.

On guérit les inflammations légères occasionnées par le soleil & par la poussière, en fomentant les yeux avec de lait & de l'eau chaude, à quoi on aura ajouté un peu d'eau-de-vie, & en frottant le soir avec l'*unguentum tuiæ* le bord des paupières, principalement quand cette partie est excoriée & ulcérée. Mais dans les cas fâcheux, après que l'inflammation a un peu cédé aux évacuations, on peut étendre du *coagulum aluminosum*, de la pharmacopée de Londres, sur du charpi, & l'appliquer en se mettant au lit. J'ai souvent éprouvé que c'est le meilleur remède extérieur dont on puisse faire usage. Le malade doit jusqu'alors se servir d'une dissolution de vitriol blanc (1), ou dans les dou-

(1) Je me suis servi depuis peu, avec succès, pour un collyre, d'un gros d'*Acetum lithargyrites*, deux gros d'eau-de-vie de France & huit onces d'eau douce, à la manière de M. Goulard; & ea la

leurs violentes, se bassiner fréquemment les yeux avec une décoction de têtes de pavots blancs.

§. III. De l'inflammation de la gorge.

L'esquinancie inflammatoire est très-fréquente & très-dangereuse au commencement d'une campagne. Sa propensité à causer la suffocation, indique la nécessité de faire une prompte & ample saignée, qu'on réitere le lendemain, si l'inflammation n'est pas diminuée; dans tous ces cas, on donne une purgation douce, & ensuite des clystères tous les jours, pour tenir le ventre libre. Lorsque les amygdales sont beaucoup de douleurs, ou qu'elles sont enflées, on applique un large vésicatoire le soir après la première saignée, & c'est pareillement une partie nécessaire de la cure (1). Mais comme Sydenham a parfaitement bien expliqué la méthode & la manière dont il faut se servir de toutes ces choses, je me contente de recommander ici le remède suivant, dont j'ai quelquefois éprouvé l'utilité. Trempez un morceau de flanelle épaisse dans deux parties d'huile douce commune, sur une d'esprit de corne de cerf, ou même sur une plus grande quantité si la peau le peut endurer; appliquez-la à la gorge, & renouvellez-la une fois toutes les quatre ou cinq heures. Au moyen de quoi le cou, & quelquefois le corps entier entre en sueur, qui, après la saignée, emporte l'inflammation, ou du moins la diminue beaucoup. La formule est nou-

place de l'unguentum tutia, je fais usage d'un liniment fait avec une partie de pierre calaminaire réduite en poussière très-fine, & deux parties de graisse de vipère. Cette dernière composition est plus nécessaire quand le bord des paupières est principalement affecté. J'ai vu, dans ce cas, réussir pareillement l'onguent dont parle Boerhaave dans ses Leçons sur les maladies des yeux, de *Morbis oculatorum*. Imprimées à Gottingue en 1750, pag. 50.

(1) Dans ma pratique ordinaire, j'ai fait usage depuis, dans les

velle, mais l'intention ne l'est pas; car les anciens appliquoient l'huile chaude avec des éponges & des sachets de fel chauds (1). Quelques uns d'entre les derniers écrivains ont recommandé des cataplasmes faits avec de la fiente d'animaux (2); ce qui ne paroît être qu'une manière grossière & dégoûtante d'employer les volatils.

Dans l'esquinancie inflammatoire, je ne fais jamais toucher les parties enflammées avec un acide minéral, comme l'ordonne Sydenham; & j'ai remarqué qu'on tiroit fort peu d'avantage d'aucune espèce de gargarisme, excepté quand la suppuration se forme. Dans ce cas, le malade doit en employer un, fait avec du lait & de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir des figues, & il faut tenir un morceau d'une de ces figues aussi près qu'on le peut de la partie affectée.

ces sâcheux, d'un vésicatoire placé sur la gorge en travers, indépendamment de celui qu'on avoit appliqué sur le dos. D'autres fois, quand l'inflammation étoit obstinée, je faisois ouvrir sous la langue les veines qu'on appelle *raninae*, & en tirer le sang qui peut en venir. Ces deux méthodes m'ont réussi. Sydenham ne parle point, dans l'ouvrage intitulé *Processus integri*, de saigner sous la langue; mais son fils en fait mention dans un petit ouvrage intitulé: *Compendium praxeos medicae Sydenhami*; soit que son père l'ait omis par inadvertance, ou que le fils l'ait regardé comme une partie trop importante de la curation pour ne pas l'ajouter d'après les observations pratiques de son père. Comme on avale difficilement les poudres diaphorétiques, dont j'ai parlé dans le traitement général des fièvres inflammatoires, je donne actuellement en leur place, une mixtion de deux ou trois onces de l'*Emulso camphorata Pharmacopeia Edinburgensis*, trois fois autant d'eau de fontaine, & deux scrupules de nitre. Le malade en prend trois cuillerées toutes les trois heures, & s'il ne veut point faire usage tous les jours d'un clystère laxatif, j'omets le nitre, & je lui substitue deux gros de fel cathartique amer, ou quelque autre semblable, afin de tenir le ventre libre.

(1) *Ergo admoveat spongia oportet; quæ melius in calidum oleum, quam in calidam aquam subinde demittuntur. Efficacissimumque est hie quoque, salem calidum cum succellis superimponere.* Cels. Lib. IV, Cap. IV.

(2) *Et Mueller. cap. de Anginâ.*

Mais dans ce qu'on appelle *angina maligna*, qui n'est point véritablement une maladie des armées, je fais grand cas des gargarismes, que je fais injecter avec une seringue. Par cette méthode, le malade évacue une grande quantité de phlegmes épais & nuisibles, & communément il se sent soulagé, & cela empêche les ulcères de s'étendre. Je donne pour cet effet treize onces d'eau d'orge, ou d'une infusion de sauge, avec deux onces de miel rosat & une once de vinaigre; j'y ajoute quelquefois une once d'une teinture de mirre, pour rendre ce gargarisme plus antiseptique; j'en fais injecter quatre ou cinq seringuées, l'une après l'autre, chacune contenant environ trois cuillerées, & je réitère ce remède trois ou quatre fois par jour.

§. IV. De la pleurésie & de l'inflammation des poumons.

La pleurésie & la péripneumonie sont les formes sous lesquelles la fièvre inflammatoire paroît le plus fréquemment. On doit d'abord remarquer que dans ces maladies on ressent une douleur dans quelque partie que ce soit de la poitrine, derrière, devant, aussi-bien qu'aux côtés, & quelquefois elle descend si bas, qu'on la prend pour une inflammation de quelques-uns des viscères de l'abdomen, tels que le foie, la rate & les reins. Sans m'attacher scrupuleusement à la distinction que la plupart des auteurs ont faite entre la pleurésie & la péripneumonie, je me contenterai de faire mention des remèdes que j'ai employés avec le plus de succès dans toutes les douleurs de la poitrine, vives ou sourdes, accompagnées d'une difficulté dans la respiration, presque toujours avec une toux, & jamais sans quelque degré de fièvre. Car, il ne faut pas confondre ces douleurs inflammatoires & cette difficulté dans la respiration, avec quelques points spasmodiques,

qui, attaquant les muscles de la respiration, ne sont point accompagnés de fièvre, & qu'on guérit seulement par des remèdes externes. Il ne faut pas non plus les confondre avec des douleurs aux côtés, occasionnées par des vents auxquels les personnes hystériques & hypochondriaques sont très-sujettes. Ces cas paroissent rarement dans nos hôpitaux. Mais tous ceux que les maladies, & sur-tout celles des intestins, ont réduit fort bas, sont très-sujets à ces points de côté venteux. Ces douleurs sont causées par des vents, ou par des excréments renfermés dans la partie du colon la plus proche du diaphragme. Elles se font communément sentir de la poitrine au dos, ou d'un côté à l'autre, affectent la respiration, & sont quelquefois accompagnées d'une toux petite, mais fréquente. Mais la fièvre, ni le sang coëneux, ni les autres marques d'une véritable pleurésie ne se rencontrent. La saignée peut faire du mal; les carminatifs relâchans, avec quelque chose de chaud appliqué à la partie affectée, donnent du soulagement. Les vésicatoires font peut-être le seul remède qui soit commun à l'un & à l'autre.

Quoiqu'on doive rejeter les jours critiques, il faut continuer d'observer avec les anciens, certains périodes de ces inflammations de poitrine, qui sont accompagnées de symptômes différens, & qui exigent un traitement différent. On amène souvent les malades à l'hôpital, lorsque l'inflammation s'est déjà répandue sur les poumons, & qu'elle est trop avancée pour céder à la saignée. Or, quoiqu'il ne soit pas à propos d'abandonner le tout à la nature, il est cependant certain que si les crachats paroissent tels qu'Hippocrate les décrit, nous devons les regarder comme un moyen de guérison, & ne point les détourner par les saignées ou par les purgations, comme je m'en suis convaincu par l'expérience.

C'est avec ces précautions qu'il faut procéder. On peut saigner librement les trois ou quatre premiers jours de la maladie ; mais si dans ce tems là le crachement commence , on doit tout-à-fait discontinuer la saignée , ou bien la modérer de manière qu'elle soulage la poitrine , sans diminuer la force & sans arrêter l'expectoration.

On ne peut donner aucune règle précise par rapport à la quantité de sang qu'on doit tirer , & au nombre de saignées. Sydenham a déterminé quarante onces , pour la quantité moyenne que les hommes pouvoient prendre dans une pleurésie ; mais dans les circonstances où se trouvoient nos malades , ç'auroit été trop peu sans les vésicatoires , qui , non-seulement abrègent la cure , mais préviennent encore la perte d'une grande quantité de sang.

Une pleurésie peut se guérir dans le commencement avec une saignée abondante , & un vésicatoire appliqué au côté affecté. On fait contre cette pratique une objection , qu'on tire de la qualité stimulante des cantharides. Mais le soulagement est si certain , qu'on ne doit se servir ici de la théorie , que pour rendre raison de la manière dont le stimulus agit & résoud le spasme interne ou obstruction.

La méthode d'appliquer des vésicatoires aux côtés , paroît fort ancienne ; l'on employoit à cet usage des sinapismes (1). On se fert seulement à présent des mouches cantharides , & la pratique en est devenue fort commune en Angleterre (2). Reste maintenant quelque difficulté au sujet du tems où l'on doit appliquer les vésicatoires ; sçavoit s'il vaut mieux en faire usage au commencement , ou bien attendre que le pouls soit adouci par de fréquentes saignées. L'expérience que j'ai , m'en-

(1) Cels. Lib. IV. Cap. VI.

(2) Mead. monita & præcepta medica.

gage à préférer une prompte application ; car en traitant dans les hôpitaux un grand nombre de ces fortes de maladies , je n'ai jamais vu qu'en appliquant les vésicatoires immédiatement après la première saignée , il en résultât aucun inconvénient , & je me suis toujours aperçu au contraire , que ce remède apportoit un soulagement plus prompt & plus certain. Bien plus , lorsqu'il n'y avoit point de chirurgien à portée , j'ai fait souvent appliquer sur le champ les vésicatoires au côté , & saigner après , pourvu qu'on ouvrit la veine avant que les cantharides eussent eu le tems d'agir. Ces vésicatoires latéraux , aussi-bien que ceux du dos , sont de la largeur de la main , grandeur qui n'est en usage que dans ce pays-ci.

Quand même les vésicatoires seroient disparoître les symptômes , il seroit plus sûr de recommencer la saignée , à moins qu'une sueur abondante survenant avec la cessation de la douleur , ne rendit inutile ce remède-ci , aussi-bien que tous les autres. Mais si les poumons sont fort enflammés , la cure ne sauroit être si prompte. Car , quand même la première saignée & le premier vésicatoire apporteroient du soulagement , il seroit cependant nécessaire de réitérer l'un & l'autre. Quelquefois la douleur se renouvelle & se fixe à l'autre côté ; mais si on la traite comme la première , elle se dissipera pareillement.

On fait communément une distinction entre la pleurésie & la péripneumonie ; je l'ai suivie dans les premières éditions de cet ouvrage ; mais ayant lu depuis les dissections & les remarques de Haller (1) & Morgagni (2) sur ce sujet , je suis convaincu qu'on doit considérer ces deux maladies comme une

(1) Opusc. Patholog. Obs. XIII. XIV.

(2) De Sed. & causis Morb. Ep. XX. XXI.

seule, dans laquelle les poumons sont toujours enflammés, souvent sans la pleure, & la pleure jamais sans les poumons. J'applique toujours un large vésicatoire à l'endroit où est la douleur; mais s'il n'y a point de douleur particulière, & qu'on ne sente qu'une oppression générale, je le fais mettre entre les épaules. Si la maladie devient opiniâtre, je le fais d'abord appliquer à un côté, & ensuite à l'autre. Les vésicatoires tendent à soulager la poitrine & à provoquer l'expectoration, non-seulement lorsqu'on les applique à la poitrine, mais encore, comme d'autres l'ont remarqué, lorsqu'on les met aux extrémités; au lieu que lorsque les crachats ont paru, on ne doit se servir de la saignée qu'avec les plus grandes précautions, si tant est qu'on doive y recourir.

Je donne au malade, non-seulement dans le fort de l'inflammation, mais encore pendant tout le tems de l'expectoration, d'heure en heure, plein une petite tasse à thé d'une infusion pectorale chaude (1), & une fois en cinq ou six heures, quatre cuillerées d'une mixtion huileuse (2); mais quand l'expectoration diminue, j'ordonne en la place de ce dernier remède, autant d'oxymel scillitique que le malade peut en prendre, sans être purgé. Ou bien, je donne une fois en six ou huit heures, quatre cuillerées d'une solution de gomme ammoniac (3), remède que j'ai trouvé plus efficace. J'ai remarqué aussi de bons effets de faire respirer au malade la vapeur de l'eau chaude. Cette pratique,

(1) Sur une pinte d'une infusion faite avec les ingrédients du decoctum pectorale, on ajoute une once d'oxymel simple.

(2) ℞. Mellis (vel syrupi ex altheâ) ℥vi gummi Arabici in pulverem contriti ℥i. aquæ rosarum ℥ii. accurate subactis admisce invicem olei amygdalarum dulcium ℥i. & aqua pura ℥vi.

(3) ℞. Spermatiss ceti (ex vitello ovi quantum satis est soluti) ℥ii. lactis ammoniaci ℥vii. syrupi croci ℥vi. misce.

recommandée

recommandée par Boërhaavé & le Baron Van-Swieten, m'a été confirmée par les essais réitérés du docteur Huck, qui trouve plus avantageux & plus agréable au malade, d'y ajouter quelque peu de vinaigre, quand les phlegmes sont épais: telle est ma méthode actuelle.

Si malgré cette évacuation le malade se plaint beaucoup d'un point, ou qu'il ait de la difficulté à respirer, la saignée est nécessaire. Mais en ce cas-là il est dangereux d'aller d'une extrémité à l'autre; en omettant la saignée, on risque de causer dans les poumons une obstruction générale; & en saignant trop abondamment, il y a à craindre d'arrêter l'expectoration. On a l'obligation aux docteurs Huxham, Triller & au Baron Van-Swieten, de quelques-unes des meilleures règles dont on puisse faire usage dans cette occasion. Mais par rapport aux vésicatoires, il n'est pas nécessaire de prendre aucune précaution dans une telle conjoncture, puisqu'ils sont toujours bons pour ranimer le pouls, & pour soulager la poitrine.

Pendant l'expectoration, il sera quelquefois utile de donner un vomitif pour débarrasser la poitrine des phlegmes visqueux. On peut aussi donner quelquefois des opiates, mais avec de grandes précautions. Car, tant que le pouls est dur, qu'on sent de la difficulté à respirer, & que la fièvre cause des insomnies, ils sont pernicieux. Mais lorsque la fièvre est passée, & que l'insomnie ne se trouve plus occasionnée que par des humeurs qui tombent sur la gorge ou les poumons, les opiates, sur-tout si on les joint à la squille, donnent du repos & provoquent l'expectoration. J'ajouterai seulement que pendant que j'exerçois en Flandres à l'armée, je ne connoissois point l'usage du quinquina, dans l'état avancé de ces inflammations. J'ai eu depuis occasion d'en voir les effets, seulement quand le malade étoit abattu par la saignée, tandis qu'il

restoit encore un peu de toux & quelque difficulté de respirer, aussi-bien qu'une augmentation sensible de fièvre, pendant la nuit, avec une rémission pendant le jour, & l'urine chargée. J'ai donné avec succès, dans ce cas, excepté dans le fort des paroxysmes, une fois en trois heures, deux onces de décoction de quinquina, auquel j'ajoutois un peu de réglisse, sans aucun autre pectoral.

§. V. De l'inflammation du foie.

Le foie est non-seulement sujet à des inflammations primitives, mais encore à souffrir par des métastases de la matière. J'ai remarqué dans plusieurs corps disséqués, qu'après les poumons ce viscere se trouvoit le plus sujet à la suppuration; mais je n'ai jamais vu qu'un seul cas où l'on ait guéri après un abcès. La matière se dirigeant vers l'extérieur, on la fit sortir, & le malade se rétablit en peu de tems.

Il se présenta un autre cas remarquable par la situation de l'abcès qui étoit tout-à-fait sur le côté gauche de la ligne blanche. On fit néanmoins l'incision, & il en sortit une grande quantité de pus. Le malade fut soulagé; mais l'opération ayant peut-être été trop long-tems différée, il mourut bientôt après. En ouvrant le corps, on trouva que l'incision avoit pénétré dans le foie; mais qu'elle étoit trop petite pour évacuer toute la matière.

Il y eut un autre cas fort singulier par la qualité de la tumeur qui étoit plate, & par la grande difficulté qu'avoit le malade à respirer; car il ne pouvoit point du tout se tenir couché de son long, mais il s'appuyoit la plupart du tems sur les genoux & sur les mains. Il faisoit d'ailleurs de fréquens efforts pour vomir, & il se sentoît une douleur d'estomac continue & extraordinaire. Deux jours avant sa mort il devint jaune & fut attaqué d'un hoquet. A l'ouver-

ture du corps, on trouva le foie totalement skirtheux & plein de pus. Le grand lobe avoit suppuré; un autre grand abcès s'étoit formé dans la partie concave qui pouvoit l'estomac en dehors, de telle manière que si l'on eût fait une incision avant la mort, comme le premier cas il auroit fallu traverser l'estomac avant que d'arriver au sac.

A l'égard de la cure d'une inflammation du foie, je n'ai fait aucune remarque digne d'attention sur la manière dont on doit la traiter si ce n'est qu'après des saignées abondantes, le meilleur remède consistoit à appliquer un large vésicatoire sur la partie affectée.

§. VI. De l'inflammation de l'estomac & des intestins.

La même méthode a réussi dans l'inflammation de l'estomac & dans intestins, & je n'ai jamais remarqué que les vésicatoires locaux aient eu des suites funestes, si après une saignée abondante on les appliquoit de bonne heure dans la maladie. Ils sont en particulier fort utiles dans la passion iliaque ou colique inflammatoire, & ils ont pareillement un heureux succès dans les douleurs fixes des intestins, qui viennent de spasmes, sans marques évidentes d'inflammation.

Je vais joindre à cette observation relative aux effets des vésicatoires dans les douleurs de l'abdomen, quelques remarques sur l'inflammation des intestins, que l'expérience & de plus amples réflexions m'ont suggérées.

La passion iliaque, en grec *ιλιος*, (*ileus tenuioris intestini morbus*, selon Celse), est, suivant un ouvrage attribué à Galien (1), « une inflammation des intestins, accompagnée de tranchées

(1) Lib. de Diffinit.

» violentes, & d'une si grande constriction, que la
 » matiere fécale & les vents ne peuvent passer ». Quoique le vomissement ne soit point nommé dans cette définition, elle s'accorde néanmoins avec la description qu'a donnée Hippocrate (1) de la passion iliaque. Cet auteur fait mention de vomissemens bilieux & stercoracés; mais il les considère comme des symptômes additionels, lorsque la maladie parvient à un point considérable. Car, dans les aphorismes (2), il observe que le vomissement est un sujet fâcheux dans la passion iliaque; ce qui semble supposer que cette maladie peut exister sans aucune sorte de vomissement. Arétée (3), qui, de tous les anciens, nous a donné la description la plus ample & la plus satisfaisante de cette maladie, parle de trois degrés; l'un dans lequel l'estomac est oppressé sans vomissement; un autre, dans lequel le malade rend des phlegmes & de la bile; & le troisieme, qui est mortel, lorsqu'il rend ses excréments par la bouche. Il paroît par là que toutes les fois qu'il y a des douleurs aiguës dans les intestins, accompagnées d'oppression de l'estomac, d'une constipation opiniâtre, & s'il faut s'en rapporter à Hippocrate, d'une tension de ventre, le plus constant peut-être de tous les symptômes, sans égard s'il y a des vomissemens ou non, nous pouvons assurer que c'est ce que les anciens entendoient par passion iliaque; & nous devons alors tirer d'eux des lumieres pour la guérir. Mais si, conformément à quelques-uns des plus habiles modernes, nous ne donnons le nom de passion iliaque, que lorsque le mouvement péristaltique est totalement renversé, nous ne pouvons recevoir aucun secours des Grecs, qui regardoient comme incurable cet état de la passion iliaque.

(1) *De Morb. Lib. III.*(2) *Seât. VII. 10.*(3) *Acut. Morb. Lib. II. Cap. V.*

Ainsi, lorsque le vomissement des alimens se joint même aux symptômes ci-dessus rapportés, Sydenham ne lui donne point d'autre nom que celui de *passio iliaca notha* (1), supposant dans ce cas une inversion partielle du mouvement péristaltique. Mais lorsqu'on rend les clysteres par la bouche, il considère cela comme une marque d'une inversion totale & par conséquent comme un symptôme pathognomonique de la véritable passion iliaque; *quando liquet ex clysteribus per os ejectionis & aliis signis verum esse ileum*, &c. (2) Je n'ai jamais vu qu'une seule fois la vraie passion iliaque de Sydenham; le malade mourut. Je pense que de notre tems les plus grands praticiens n'en ont rencontré que bien peu, & qu'ils n'en ont jamais guéri, ou du moins rarement. Il paroît par conséquent assez extraordinaire que du tems de cet habile médecin, ce cas se présentât assez souvent pour qu'il pût s'assurer de sa cure; & cela d'autant plus que les remèdes qu'il employoit, ne paroîtroient pas actuellement avoir assez de vertu pour des degrés plus foibles de cette maladie. Mais il paroît que cet excellent auteur s'aperçut dans la suite de l'insuffisance de sa premiere pratique; car dans son ouvrage posthume (*processus integrè*) il omet partie des remèdes qu'il avoit d'abord recommandés, & en leur place, il en substitue de plus efficaces, qui en d'autres mains ne réussiroient peut-être pas d'avantage.

A l'égard des degrés plus foibles de la passion iliaque, il faut en chercher la description, & la cure dans Sydenham, sous le titre de *colica biliosa*; nous sommes d'autant plus assurés que c'est la même maladie que la passion iliaque, que l'auteur lui-même dit: « que si on ne remédie pas à tems à cette colique, » elle se termine en une passion iliaque (3). Il

(1) *Seât. I. Cap. VI.*(2) *Ibidem.*(3) *Seât. IV. Cap. VII.*

auroit été à souhaiter que Sydenham n'eût point donné à cette dernière maladie le nom de colique bilieuse, & qu'il ne l'eût point considérée dans le jour qu'il a fait, parce que son autorité a engagé plusieurs personnes à corriger & à évacuer la bile, peut être à tort, sans prêter une attention suffisante à l'inflammation, à cause qu'il n'en fait aucune mention. Sydenham ne saigne qu'une fois. D'après cette circonstance seule, nous pouvons juger qu'il ne s'étoit jamais informé de l'état où paroissent, après la mort, les intestins de ceux qui périssoient de cette maladie; qu'il ne craignoit point la mortification, quoiqu'on en soit toujours menacé, comme nous nous en sommes assurés par de nombreuses dissections.

Ces raisons m'ayant engagé à m'écarter de la méthode de Sydenham, j'ai suivi la plus ancienne, celle de saigner abondamment & souvent, aussi long-tems que dure la violence des symptômes, ou que les forces du malade le peuvent permettre. Si après la première saignée, le malade n'est pas sensiblement mieux, quelques heures après je fais ouvrir une seconde fois la veine, & immédiatement après, je fais appliquer sur la partie du ventre la plus affectée, un emplâtre vésicatoire aussi large que la main. Comme je me suis apperçu plus d'une fois que le malade étoit soulagé dans les intestins aussitôt qu'il sentoit la brûlure de la peau, & qu'en même tems la purgation ou le clystère qu'on lui avoit donné auparavant sans aucun effet le faisoient aller, j'ai raison de penser que les vésicatoires agissent plutôt comme un antispasmodique que comme un évacuans. Telle étoit ma méthode ordinaire dans les hôpitaux. Si, depuis ce tems-là, j'ai fait moins d'usage des vésicatoires, ce n'est pas que j'aie remarqué qu'ils eussent aucune suite fâcheuse, mais parce que dans ma pratique particulière, les malades en général y répugnoient, à cause qu'on les appliquoit sur

une partie où on ne le fait pas ordinairement. J'en ai pareillement cessé l'usage, parce qu'il gênoit un peu lorsqu'on vouloit prendre les bains chauds, article important dans le traitement de cette maladie, mais qui manquoit ordinairement dans les hôpitaux d'armées.

Après la saignée, la principale attention doit être de tenir le ventre libre. Je tâchois d'y parvenir auparavant par des clystères, & en faisant prendre toutes les heures une pillule d'aloës, de savon & de mercure doux; mais je changeai ensuite de méthode, & j'eus recours à des remèdes plus doux. Je donnois dans cette intention toutes les heures, gros comme une noix muscade, d'un électuaire composé d'une demi-once d'*electarium lenitivum*, de deux gros de fleur de soufre, & d'un gros de crème de tartre, avec quelque syrop; mais depuis peu, je m'en tiens davantage au sel cathartique amer, dont l'usage m'a été recommandé par le docteur Heberden, qui a eu des preuves de ses bons effets en doses petites, mais souvent répétées. Après avoir fait dissoudre deux onces de ce sel dans une pinte d'eau, j'en donne deux cuillerées toutes les demi-heures, ou une cuillerée dans un intervalle plus court, aussi long-tems que l'estomac du malade peut le supporter, ou jusqu'à ce qu'il ait été deux fois. Quoique ce remède ait un goût désagréable, l'estomac le retient plutôt, suivant la remarque du docteur Heberden, qu'une liqueur plus agréable: circonstance qui porte à croire ce qu'on a dit de quelques autres sels neutres, qu'ils ont une qualité sédative aussi bien qu'une laxative. Soit que j'ordonne l'électuaire ou ce sel, je fais toujours prendre un clystère purement laxatif, pour aider l'opération; car je n'ai jamais pu comprendre comment des parties qui sont au centre de la chaleur animale, & naturellement dans un état humide, peuvent être fomentées par un fluide qui n'est pas plus chaud qu'elles-mêmes, & qui est administré

par un clystere. Quand je soupçonne que l'obstruction est causée par des matieres durcies, je me contente d'abord de faire usage de lavemens d'huile, mais toutes les autres fois je me sers de la recette suivante.

R. Decocti communis pro clystere $\frac{3}{4}$ x. electarii lenitivi, olei olivarum, singularum $\frac{3}{4}$ i) misce.

Mais quand l'estomac est tellement dérangé qu'il rejette l'un ou l'autre des laxatifs ci-dessus, je joins alors de l'opium à un purgatif stimulant, méthode en usage dans ce pays et depuis long-tems, & qui a été suivie par le docteur Mead (1).

R. Extracti cathartici gr. xxv. Extracti Thebaici gr. i. Mercurii dulcis sexies sublimati g. v. misce, parti pilule x.

Cette dose se donne à différens intervalles, lorsque le malade se plaint, après le vomissement, du mal de tête. Plus les pilules sont petites, & plus il y a apparence qu'il les gardera aisément. Environ douze heures après, ou quand l'opium commence à perdre sa force, je tâche d'exciter l'opération de la médecine par la dissolution du sel cathartique amer, comme ci-dessus, & quelques heures ensuite je fais prendre un lavement sans discontinuer ce sel.

Après avoir procuré des selles, & la plus grande partie du danger étant passée, je suis d'assez près la méthode de Sydenham dans le reste de la maladie. Je donne du laudanum le soir, à l'heure qu'on se couche, & le matin autant de la dissolution du sel cathartique, ou d'un autre laxatif, qu'il suffit pour tenir le ventre libre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à craindre d'une rechûte.

Sydenham recommande pour le vomissement, dans ce qu'il appelle la passion iliaque (2), un scru-

(1) *Monica & Præcepta Medica*, p. 114.

(2) Page 136.

pule de sel d'absynthe dans une cuillerée de jus de citron, qu'on fait prendre dans le tems de l'effervescence. Je me rappelle de m'être servi plusieurs fois, avec succès, de cette méthode, lorsque le malade ne vomissoit que de la bile, mais avec cette différence, qu'au lieu de donner cela deux fois par jour, je le faisois prendre toutes les heures.

Ceux qui ont des ruptures sont plus sujets que les autres à la passion iliaque; mais de tels cas ne sont pas communs dans les armées. A l'égard des autres causes, j'en ai vu trop peu d'exemples, pour être satisfait au sujet des plus fréquentes. Ce n'est pas qu'il n'y ait point parmi les soldats d'inflammation dans les intestins; mais toutes les inflammations de ces parties ne tendent point à la passion iliaque; car en tombant sur les grands intestins, elles occasionnent communément un flux de ventre, comme cela parut à l'ouverture de ceux qui moururent de la dysenterie. On peut trouver quelques exemples de la passion iliaque occasionnée par une inflammation du colon; mais j'imagine que dans la plupart, des matieres durcies, ou quelque tumeur, auront concouru à retrécir le passage & à empêcher les selles. Au reste, j'ai rencontré plus souvent ici cette maladie que dans nos armées. Les enfans & les personnes d'un tempérament délicat, y sont peut être plus sujets que les hommes dans la force de l'âge; & d'ailleurs on n'enrôle point les gens qui ont des ruptures. Une humeur goutteuse peut souvent occasionner cette maladie parmi les gens d'un rang élevé, mais les soldats n'y sont jamais sujets, ou du moins rarement. J'ai vu, comme je me le rappelle, deux personnes attaquées de la passion iliaque, accompagnée de vomissemens. L'un étoit un jeune gentilhomme de vingt-deux ans, dont la vie n'avoit pas été fort réglée; sa maladie finit par un accès de goutte. Le second étoit un homme de cinquante ans, qui, quelques jours après une seconde attaque, eut par elle-

ment un accès de goutte, qui fit disparaître les douleurs des intestins. Ces personnes n'avoient point été incommodées auparavant de la goutte. Ceux qui desireroient pousser plus loin leurs recherches là dessus, peuvent consulter le *sepulchretum anatomicum*, les observations anatomiques & chirurgiques de Ruysch (1), l'excellent ouvrage de Morgagni, de *sedibus & causis morborum* (2).

Je finirai par une remarque que l'on a faite auparavant, mais qui n'a pas été assez généralement reçue, pour rendre mon témoignage inutile. Le passion iliaque est la plupart du tems accompagnée d'un degré sensible de fièvre, avec tous les autres symptômes ci-dessus rapportés. Mais indépendamment qu'il y a des cas dans lesquels il n'y a point de vomissement, comme il paroît par les anciens, il y en a d'autres où la fièvre est à peine sensible, lorsque le malade ne sent que peu de douleur, & qu'il n'est pas tout-à-fait resserré. Je dis qu'il y a de pareilles inflammations, parce que le malade étant mort avec des symptômes si peu capables d'alarmer, on trouva les intestins non moins mortifiés que dans les symptômes les plus caractérisés de cette maladie. Le docteur Simson en a le premier fait la remarque, autant que je le puis savoir, & le baron Van-Swieten la cite & la confirme (3), aussi bien que Morgagni (4), qui observe que dans ces circonstances il n'y a d'autres indications de danger, que la tension du ventre, une douleur sourde en le pressant, l'abattement & l'inégalité du pouls, & le changement de la contenance. Ce qu'il dit à ce sujet mérite toute notre attention.

(1) Observ. 91.

(2) Epist. XXXIV, XXXV.

(3) Comment. in Boeth. Aphor. §. 377.

(4) De sed. & caus. Morb. Epist. XXXV. 22.

§. VII. Du Rhumatisme.

Il paroît que les anciens distinguoient imparfaitement la goutte, de la maladie qu'on appelle maintenant rhumatisme. Ils donnoient le nom d'*arthritidis* à l'affection de toutes les articulations, soit que la douleur provint d'une inflammation rhumatismale, ou d'une humeur goutteuse. Si l'on ne souffroit pas dans toutes les articulations, mais seulement dans quelques-unes, la maladie tiroit son nom de la partie affectée; de-là viennent les termes de *chiragra*, *podagra*, *ischias*, &c. qui étoient tous considérés comme des espèces d'*arthritidis*. Mais comme on remarqua qu'il y avoit des douleurs arthritiques d'une nature différente des autres, on les distingua suivant les différentes humeurs qu'on regardoit comme la cause de la maladie. On supposa, par exemple, qu'une espèce dépendoit du sang, & l'on recommanda par conséquent la saignée comme le principal remède, & dans les constitutions, pléthoriques, on la réitéra.

Quoiqu'au moyen de cette distinction les anciens pussent traiter de la manière qu'il convient la maladie qu'on appelle à présent rhumatisme; cependant comme les noms sont fort propres à en imposer à l'esprit, on doit penser qu'on confondoit souvent les différentes espèces d'*arthritidis*, & par conséquent qu'on les traitoit souvent fort mal. Nous voyons que conformément à cela, les médecins, dans les tems postérieurs, considérèrent toutes les douleurs des articulations, comme les effets d'un catarrhe, c'est-à-dire, d'une humeur qui tombe du cerveau. Cette nouvelle théorie eut des suites plus pernicieuses; car toutes les humeurs catarrheuses, étant supposées d'une nature froide, on défendit la saignée, & l'on entreprit la cure d'un rhumatisme aigu, aussi bien que celle de la goutte, sans ouvrir la veine. *Bottallus*

s'opposa, à ce qu'il paroît, un des premiers à cette opinion & à cet usage, & en distinguant dans le catarrhe l'espece inflammatoire, que nous appellons actuellement rhumatisme, d'avec les autres especes il déclara que les saignées réitérées étoient nécessaires pour la guérison (1).

Ballonius est le premier qui ait appliqué le terme *reumaticus* (car il se sert toujours du mot grec) à cette espece inflammatoire de l'arthritis, qu'il soutient être un humeur différente de celle de la goutte, quoiqu'elle en approche beaucoup (2). Le même auteur est aussi le premier qui ait décrit d'une maniere convenable cette maladie, & qui ait pareillement recommandé les saignées réitérées, comme la partie la plus indispensable de la cure. Cette méthode a depuis été suivie par ceux qui ont le mieux écrit sur la médecine pratique, tels que Riviere & Sydenham.

On a vu dans la premiere partie (3), combien les rhumatismes se rencontrent fréquemment, & à quelles causes il faut les attribuer; mais il faut ajouter que quoique la maladie paroît quelquefois avec toute la violence dont Ballonius & Sydenham font mention, elle étoit communément d'une espece beaucoup plus douce, parce que sa cause ne pouvoit pas agir avec tant d'efficacité sur des hommes dont le sang en général avoit peu de disposition à s'enflammer, soit par leur maniere de vivre, soit par

(1) *De Curat. per Sang. Miss. Cap. 12.*

(2) Nous rencontrons dans les ouvrages des anciens, le terme *reumaticus*, dans le sens de *rhume* ou *fluxion*, & non point, autant que je le puis savoir, pour désigner une maladie particulière. Ballonius commence son traité sur le rhumatisme par ces mots: *Affectus pene a reumaticis apud antiquos*; mais il ne paroît pas qu'il ait été le premier parmi les modernes qui lui ait donné ce nom. Il dit en effet dans le même ouvrage: *Affectio quae falsò catarrhus dicitur, alius melius reumaticus dici videtur.* Lib. de Rheumat.

(3) Part. I. Chap. III. & IV.

un effet de leur tempérament. Dans les rhumatismes plus aigus, non-seulement quelques-unes des articulations sont considérablement enflées & enflammées, mais elles sont toutes tellement affectées, que le malade ne sauroit se remuer un tant soit peu, ou être remué par d'autres, sans des douleurs extrêmement vives. Il y a dans ces circonstances toujours quelque peu de fièvre qui les accompagne. Il paroît par conséquent étonnant que Ballonius, qui décrit si bien d'ailleurs cette maladie, dise qu'elle altere peu le pouls, puisque nous le trouvons dans cette espece si fort animé, que si nous jugions par ce signe seul, nous penserions souvent que le malade auroit une fièvre violente.

En traitant du rhumatisme accompagné de fièvre, j'ai suivi la pratique des auteurs dont je viens de parler, par rapport aux saignées réitérées, qui étoient mon principal remède. Il faut se rappeler que mes malades étoient dans la force de l'âge, ou d'une classe peu sujette aux douleurs arthritiques, qu'il est si aisé de confondre avec les douleurs de rhumatisme. J'ajoute que dans ma pratique particulière depuis ce tems, parmi des gens dont la maniere de vivre les dispose davantage à des attaques de goutte qu'à un véritable rhumatisme, je fais tirer du sang dans tous les cas douteux, s'il y a de la fièvre, non-seulement une fois, mais une seconde & une troisieme, si le sang étoit coëneux, & que le malade ne fût pas trop affoibli par cette évacuation, & qu'il en fût soulagé. Nous avons pour cela l'autorité de Ballonius. Dans le rhumatisme aigu, les saignées fréquentes affoiblissent peut-être moins le corps, comme l'a remarqué avec raison Riviere (1), que dans toute autre maladie; & je crois pouvoir ajouter avec certitude, que lorsque la goutte se déguise

(1) Cap. de Rheum.

dans les jeunes gens sous la forme d'un rhumatisme, on ne sauroit se tromper beaucoup en traitant ce cas comme si c'étoit un rhumatisme seul.

Si les malades n'ont pas le ventre libre, je fais donner presque tous les jours un clystère, ou quelque laxatif doux, pour rafraîchir & pour empêcher la constipation. Pendant tout le tems, on leur fait observer la diète la plus tenue à laquelle on peut les engager. On leur donne pour nourriture de la panade, du gruau à l'eau, ou autre chose semblable, & pour boisson, de l'eau d'orge, ou, quand on peut se procurer du lait, du petit lait fait au vinaigre, au lieu de préférence, qu'ils boivent avec plaisir.

Dans les cas où les poudrons sont immédiatement affectés, ou bien lorsque le malade se plaint d'une difficulté dans la respiration, ou d'un mal de tête, auxquels les saignées n'ont point apporté de soulagement, je fais appliquer un vésicatoire entre les épaules; ce qui manque rarement de faire cesser ces symptômes ou de les diminuer. On a remarqué qu'en général les vésicatoires font du bien dans ces rhumatismes universels, & je puis certifier que lorsque la douleur est bornée à une partie, c'est un topique des plus efficaces. Mais dans les rhumatismes aigus, accompagnés d'articulations enflées, je préfère les sangsues à tout autre remède topique. J'en fais appliquer quatre, ou même davantage, sur la partie de l'articulation où l'inflammation & la tumeur sont les plus considérables. Lorsque les sangsues sont tombées, je laisse dégoutter le sang jusqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même. Comme cela soulage beaucoup & que l'évacuation est petite, je fais réitérer cela souvent. J'ai quelquefois, depuis ce tems-là ordonné avec succès, dans ma pratique particulière, une douzaine de sangsues à la fois, que je partage entre deux, ou un plus grand nombre d'articulations affectées, que je renouvelle pendant trois jours consécutifs, après quoi j'en applique en plus petite quantité, & à des intervalles plus longs, sui-

vant l'exigence des cas. Par ce moyen, je procure généralement un soulagement immédiat, j'abrège pareillement la maladie, & j'épargne beaucoup de sang qu'il auroit fallu tirer du bras. Ballonius dit quelque chose de l'application des sangsues dans le rhumatisme: mais il en parle plutôt comme d'une chose qu'on pourroit essayer que comme d'un remède qu'il auroit éprouvé; puisqu'il dit en passant, *cornicula frequentia & hirudines copiosæ habitui corporis applicatæ conferrent* (1).

Les saignées générales & les évacuations locales du sang, avec les vésicatoires suivant l'occasion, une diète tenue & les laxatifs les plus doux, suffisent la plupart du tems, pour guérir le rhumatisme aigu des armées, ou du moins pour le diminuer considérablement. Il est vrai que j'ajoutois communément les poudres diaphorétiques dont j'ai parlé dans le traitement des fièvres en général, mais sans aucune confiance, & nullement dans la vue de procurer une évacuation sensible par la peau. Car quoique dans les commencemens que j'exerçois, je tâchois d'exciter les sueurs par le *spiritus mindereri*, & d'autres remèdes de cette nature, cependant je me suis convaincu par la suite, que cette méthode de traiter un rhumatisme avec fièvre, ne convenoit point. Il est vrai que lorsqu'en tirant beaucoup de sang la fièvre étoit diminuée, ou que ces évacuations avoient beaucoup affoibli, je donnois trois fois par jour environ quarante gouttes d'esprit de corne de cerf, comme un cordial, & non point comme un sudorifique. Ayant remarqué que ce remède répondoit suffisamment à cette intention, & qu'il diminueoit les douleurs, je continuois à le donner tous les jours, aussi long-tems qu'elles subsistoient, soit que le malade gardât le lit, ou qu'il allât de côté & d'autre. Ainsi on faisoit usage

(1) *Loco cit.*

dans les rhumatismes aigus, aussi-tôt que la fièvre commençoit à céder, de l'alcali volatil que Sydenham recommande seulement dans les rhumatismes chroniques.

Telle étoit ma manière de traiter les rhumatismes aigus de l'armée, & la plupart du tems elle m'éussiffoit. Mais le rhumatisme chronique est une maladie des plus opiniâtres qu'il y ait dans les hôpitaux. Ce sont quelquefois les restes d'une fièvre de rhumatisme mal guérie, ou des douleurs causées originairement par des froids, & qui se sont enracinées faute d'y avoir apporté remède à tems. Lorsque dans les douleurs de cette espece, le sang n'étoit pas coëneux, je soupçonnois les douleurs d'être d'une nature vénérienne, ou le soldat de prétexter une indisposition. Je pense m'être rarement trompé à l'égard de ce dernier soupçon. Je dois cependant convenir que j'ai vu depuis des personnes d'un état plus relevé, & au-dessus de la tentation de déguiser leur situation, qui se plaignoient des mêmes douleurs, sans qu'il y eut une altération visible dans leur sang.

Sydenham ayant très-bien distingué cette espece de rhumatisme de l'autre, ce que Ballonius n'a pas fait, j'ai suivi sa méthode à l'égard de la saignée. Toutes les fois donc que je trouvois le sang enflammé, j'en faisois tirer une fois en huit ou dix jours, environ huit onces, tant qu'il demeurait coëneux, ou que les douleurs subsistoient. De tems en tems je purgeois le malade avec une dissolution de gomme gaiac, & dans les intervalles je lui donnois de l'esprit de corne de cerf. Je considérois alors le gaiac comme un purgatif spécifique dans ces rhumatismes lents, & d'autres l'avoient fait avant moi. L'expérience que j'ai acquise depuis, m'a tellement confirmé dans la bonne opinion que j'avois de ses bonnes qualités, que, dans ces cas-là, après avoir tiré du sang avec la lancette, ou avec les sangsues, si les parties étoient enflées ou enflam-

mées,

mées, j'ordonnois ordinairement un demi-gros de cette substance, dissous dans un jaune d'œuf, deux onces d'eau avec un peu de sucre, qu'on prenoit tous les soirs à l'heure qu'on se couche, afin de procurer deux ou trois selles le jour suivant. Je continuois cette méthode jusqu'à ce que les douleurs cessassent, ou jusqu'à ce que le malade se trouvât si fort affoibli par ces évacuations, qu'il ne pût plus la continuer. Dans l'un ou dans l'autre cas, & sur-tout si l'urine devenoit chargée, ou si le malade se plaignoit de sueurs pendant la nuit, je tâchois de finir la cure par le quinquina, dont je lui donnois dans le jour jusqu'à la concurrence d'un gros & demi en substance. Pendant l'usage du gaiac & du quinquina, j'ordonnois toujours l'esprit de corne de cerf, comme ci-dessus; & toutes les fois que les articulations étoient enflées & enflammées, j'avois recours aux sangsues, dont l'effet n'est guère moins efficace ici que dans les rhumatismes accompagnés de fièvre.

Dans les rhumatismes aigus, les remèdes appliqués à l'extérieur, ne m'ont jamais réussi, excepté les ventouses, les sangsues & les vésicatoires. Quoique j'aie vu des douleurs sans fièvre, être soulagées quelquefois par le baume anodyn de Bates, des embrocations d'esprits alcalins volatils seuls, ou dans le liniment volatil, auquel on ajoute un quart d'huile de térébenthine; cependant je me suis aperçu d'autres fois, que toutes ces choses aggravoient plutôt les symptômes. La flanelle est en général ce qu'on peut appliquer de plus utile, & cependant j'ai vu des personnes s'en plaindre & obligées de l'ôter, parce que cela les échauffoit trop.

Ballonius admet les pargoriques, pour pallier les sympômes, mais sans en définir l'espece ni les tems les plus propres pour les donner. Sydenham condamne tous les opiates, comme servant à fixer la maladie; mais on ne peut douter que ce soit avec justice. Pendant que je pratiquois à l'armée, je m'en ab-

K

tenois sur son autorité, dans les rhumatismes aigus & chroniques; mais le témoignage de quelques autres auteurs, m'a fait, depuis ce tems-là, changer ma méthode à cet égard; & dans les douleurs vives de la nuit, qui empêchent de reposer, j'ai quelquefois donné, avec succès, depuis vingt jusqu'à vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque, jointes à trente gouttes de vin d'antimoine. Dans les autres cas, je pense, avec Sydenham, qu'il vaut mieux ne point se servir de ces sortes de remèdes.

La sciatique se distingue communément en espece gouteuse & en espece de rhumatismale; mais si l'on entend par ce terme une douleur ou mal de la hanche, qui affecte cette partie de manière à faire boiter, il en faut admettre au moins une autre espece, qui provient d'un dépôt de matière sur le psoas, ou sur le muscle iliaque interne, d'un côté; ou sur l'articulation même, qui à la longue carie les os. Si la sciatique ordinaire est récente, on la traite avec les saignées, les vésicatoires appliqués sur la partie, les purgatifs de gaiac & d'esprits volatils, et un mot, avec les remèdes qu'on a donnés dans le rhumatisme commun, suivant qu'elle est accompagnée de fièvre ou non. Je ne l'ai point trouvée rebelle à cette méthode, quoique la plupart du tems elle soit plus opiniâtre que d'autres douleurs de rhumatisme. Lorsque le boitement & la douleur sont de vieille date, je réussissois si peu alors & depuis ce tems-là, que je crois inutile de proposer aux autres la méthode instructive dont je faisois usage. Je parlai, dans la première édition de cet ouvrage, de deux cas qui se présentèrent dans la première guerre. Dans tous les deux, la douleur fut grande & constante, rien ne put soulager ces hommes, & après être devenus étiques, ils moururent dans l'agonie. On ne les ouvrit pas; mais je ne doute point qu'il n'y ait eu de la matière rassemblée aux environs de la jointure, & qu'une

partie de cette matière ayant été absorbée, n'ait occasionné la fièvre lente. En effet, j'ai remarqué depuis ce tems-là six cas, où la douleur & le boitement étoient évidemment causés par la suppuration. Il y eut trois de ces cas où la matière aboutit à un abcès dans la partie supérieure de la cuisse, qui se vida en grande quantité, & les malades se rétablirent. Dans les trois autres, la matière ne parut qu'après la mort. Dans l'un, la matière étoit logée sur le muscle psoas, du côté boiteux, & nulle part ailleurs; dans le second, elle étoit tout autour de l'articulation, tandis que l'acetabulum & la tête de l'os du fémur étoient cariés; dans le troisième, l'articulation étoit pareillement cariée, & la matière l'environnoit aussi bien que la vessie. On en trouva aussi dans le rein du même côté. Le feu docteur Jean Clerk m'apprit, après la première paix, qu'il avoit guéri des sciatiques opiniâtres & d'autres douleurs arthritiques, en donnant pendant quelques mois consécutifs du savon, depuis une demi-once, jusqu'à une once par jour.

CHAPITRE III.

Observations sur les rhumes & la phthisie pulmonaire.

ON joint avec raison les rhumes & la phthisie aux maladies inflammatoires. Car un rhume récent, qui provient du froid, peut être regardé comme le premier degré d'une péripneumonie; & un rhume ancien & négligé, comme le commencement d'une consommation.

Aux obstructions du poumon succèdent de petites tumeurs & des ulcères. En différens cadavres de personnes mortes de la phthisie pulmonaire, j'ai trouvé, en les disséquant, les poumons adhérens à la pleure, pleins de ces tumeurs & de ces ulcères.

On ne sauroit par cette raison prendre trop de soin pour guérir un rhume dans son origine. Mais cette partie regarde le chirurgien du régiment à qui le soldat s'adresse d'abord, & l'on peut être assuré qu'il faut que la toux soit en effet fort mauvaise pour qu'il s'en plaigne. La maladie étant d'une nature inflammatoire, la saignée est le principal remède, & avec une diète tenue, elle guérira souvent des rhumes fâcheux, tandis que tous les autres remèdes se trouvent sans effet si on ne l'y joint pas. On adoucit les rhumes récents après la saignée par un mucilage de graine de lin, du blanc de baleine, ou par quelque huile douce commune, sur-tout quand, à la quantité qu'on donne tous les jours, on ajoute un gros de syrop de pavot. Mais lorsque le rhume subsiste depuis long-tems, les remèdes huileux font du mal, à cause de leur qualité relâchante.

Outre cela, si le malade étoit incommodé la nuit par la toux, je lui faisois prendre un opiat au commencement de la nuit; les pilules de Mathieu de l'ancienne pharmacopée, étant un de nos remèdes, j'ordonnois ordinairement six ou sept grains de ses pilules en se mettant au lit; mais depuis ce tems-là; j'ai préféré une potion avec quinze à vingt grains de teinture thébâïque, & un gros & demi, ou deux gros d'oxymel scillitique.

Dans les rhumes anciens & plus opiniâtres, ou dans le premier période d'une consommation, lorsque le malade se plaint de points de côté, de constriction de la poitrine, de chaleur pendant la nuit, & de ne pouvoir reposer; j'ai beaucoup de confiance en de petites saignées répétées, en des sétons, & une diète tenue & rafraîchissante.

J'ai trouvé que ces petites saignées étoient non-seulement excellentes dans des rhumes invétérés qui menacent de consommation; mais encore après que les symptômes de phthisie avoient commencé à paroître. La quantité de sang qu'on tiroit, étoit de-

puis quatre jusqu'à sept onces une fois en huit ou dix jours, & quelquefois on ouvroit la veine sans garder tant d'intervalle. On a remarqué que les malades se trouvent rarement autant soulagés la première nuit que la seconde ou la troisième après la saignée. Le sang étoit constamment coëneux; mais si jamais on l'eût apperçu dans un état de dissolution, il n'eût pas été alors à propos d'en tirer davantage. Je ne voudrois pas recommander cette méthode, ni qu'elle devint d'un usage ordinaire, à moins qu'on ne fit bien des restrictions suivant les cas, qu'on n'eût égard à la force des malades, & qu'on ne proportionnât la quantité de sang qu'on doit tirer, à l'état de ceux qui sont plus foibles. Dans les tempéramens naturellement foibles ou scrophuleux, ou quand le malade dépérit depuis long-tems, les saignées, de même que tous les autres moyens, ne serviront de rien.

Mais je puis plus sûrement recommander dans toutes sortes de tempéramens, d'après des expériences répétées, l'usage d'un séton au côté sur la partie la plus affectée.

Dans la soif, la chaleur, & autres symptômes, signes de la putridité des humeurs, il faut aciduler la tisane, & l'on doit choisir des alimens d'une nature acide. Dans cet état, il faut borner le malade, pour toute nourriture, au lait & aux végétaux. Je n'ai rien trouvé qui diminue tant les accès de fièvre hectique que de petites saignées, avec le régime ci-dessus. On réprimoit quelquefois les sueurs trop abondantes avec de l'eau de chaux, & quelquefois avec de l'éllixir de vitriol.

On peut distinguer, lorsque la consommation est avancée, deux sortes de toux; l'une qui vient des poumons, & l'autre qui est causée par une humeur qui se jette sur le gosier & la trachée-artère, qui étant alors privés de leur mucosité naturelle, deviennent extrêmement sensibles & s'irritent fort aisé-

ment. Cette dernière espèce est peut-être la plus douloureuse & la plus incommode à un malade. Les mêmes remèdes ne conviennent point à toutes les deux. Dans la première espèce on se servoit généralement des balsamiques, mais avec peu de succès, autant que je les ai essayés. La nature peut opérer quelquefois une cure dans cet état, mais nous n'avons point encore appris à l'imiter. Nous ne pouvons faire guères plus que de tâcher de tenir le malade sans fièvre, & de le rafraîchir tandis qu'elle met en action toutes ses facultés. Mais à l'égard de l'autre espèce de toux, on peut du moins la pallier par des incrassans. Je donne communément dans ce dessein de la conserve de rose & de l'opium.

La conserve de roses ne peut faire aucun mal, mais sa vertu est faible. L'opium se trouve plus efficace, mais on ne doit le donner qu'avec précaution, parce qu'il est sujet à affecter la tête, à resserrer & à empêcher l'expectoration. Cependant, comme on corrige en partie ses mauvaises qualités avec la squille (1), aussi-tôt que le malade commence à se plaindre que la toux l'empêche de reposer pendant la nuit, je prescriis communément des potions d'opiates & d'oxymel scillitique, comme on l'a vu plus haut, augmentant ou diminuant la dose de chaque ingrédient, lorsque l'occasion paroît l'exiger.

Je n'ai jamais donné à l'armée le quinquina dans aucun période, de la consomption, à moins qu'on ne fût convalescent, & que les poulmons ne parussent dégagés de toute obstruction. Mais depuis j'ai donné fréquemment, une ou deux fois par jour, trois ou quatre cuillerées d'une décoction ou d'une infusion de quinquina, sans remarquer qu'il échauffât, ou qu'il embarrassât la respiration; j'ai au

(1) Cela m'a été communiqué par le docteur Clerk.

contraire observé qu'il faisoit un bon effet quand le malade se plaignoit d'abattement & de foiblesse, pourvu qu'il ne fût pas dans le dernier période de la maladie.

Le cheval & le lait d'ânesse sont deux grandes ressources qui manquent dans les hôpitaux militaires; mais ce qu'il y a de pis, c'est que l'air de ces endroits & des casernes trop pleines de monde, se trouve contraire à la guérison. Il arrive de-là que quoique cette méthode réussisse souvent aux personnes qui ont toutes leurs aises, elle n'a pas généralement cet effet, à cause du mauvais air que respirent les soldats; & quand même ils échapperoient à son effet pernicieux, & qu'ils recouvreroient la santé, il est vraisemblable qu'étant exposés au froid en remplissant les devoirs de leur état, ils retomberont malades.

Telle est la manière dont j'ai traité la phthisie pulmonaire. J'ai pareillement remarqué que dans la guérison des plaies, lorsque la matière se trouve absorbée, & qu'il en résultoit une fièvre hectique, on retiroit un grand avantage de petites saignées souvent répétées.

CHAPITRE IV.

Observations sur les fièvres qu'on appelle communément bilieuses, ou les fièvres rémittentes & intermittentes d'automne des armées.

PASSONS maintenant à ces maladies putrides, qu'on appelle communément bilieuses (1), quoique peut-être improprement. Comme elles sont fort

(1) Voyez Part. II. Chap. I; & Part. III. Chap. IV. §. 3, où vous trouverez les raisons qui ont déterminé à leur donner ce nom.

communes & très-funestes à une armée, & que d'ailleurs on les connoît ici fort peu, j'en parlerai par cette raison d'une manière plus ample & plus régulière que je n'ai fait des précédentes.

Ces maladies commencent vers le déclin de l'été, & deviennent épidémiques en automne. Elles paroissent de meilleure heure, deviennent plus générales, & les symptômes plus fâcheux, à proportion de la chaleur de la saison & de l'humidité du terrain & du climat. Quoiqu'elles paroissent sous différentes formes, elles proviennent des mêmes causes, & l'on peut les ramener à deux points principaux : savoir, les fièvres & les flux de ventre.

En commençant par les fièvres, je décrirai d'abord celles qui sont fréquentes dans tous les camps, secondement, celles qui paroissent particulières aux pays marécageux ; j'examinerai en troisième lieu la nature & les causes de toutes les deux. Je comparerai ensuite ces fièvres avec celles des autres endroits, les circonstances étant les mêmes ; enfin j'exposerai la méthode que j'ai suivie dans le traitement des fièvres du camp, & de celles des endroits marécageux des Pays-Bas ; & dans le chapitre suivant, j'indiquerai les remèdes qui m'ont le mieux réussi pour emporter les obstructions qui viennent à la suite de ces maladies.

§. I. *Des symptômes des fièvres rémittentes & intermittentes d'automne dans les camps.*

Au mois de juin, les fièvres sont dans les camps en plus petit nombre & moins inflammatoires qu'au commencement de la campagne, & à mesure que la saison avance, l'inflammation diminue ; mais les intestins & l'estomac sont plus dérangés ; on a des douleurs de tête, & ces fièvres sont toutes sensiblement rémittentes. On s'apperçoit à peine de ce changement aussi-tôt après le solstice ; mais il de-

vient très-remarquable vers la fin de l'été ou au commencement de l'automne.

La maladie épidémique diffère suivant la nature du terrain ; je la distinguerai par cette raison en deux espèces ; l'une qui arrive ordinairement aux armées sur un terrain sec ; & l'autre qui se trouve fort commune dans les pays humides & marécageux. Commençons par décrire la première.

La fièvre rémittente d'automne du camp commence par un frisson, une lassitude, des douleurs de tête & dans les os, & un dérèglement de l'estomac. Le soir, la fièvre devient forte, on se sent une grande chaleur, on est fort altéré, la langue est sèche, & l'on a un violent mal de tête. Le malade ne peut prendre aucun repos, il tombe souvent en délire ; mais communément dans la matinée une sueur imparfaite cause une rémission de tous les symptômes. Le paroxysme revient sur le soir, mais sans aucun frisson ; il est généralement pire que le premier. Le lendemain matin il y a rémission comme auparavant. Ces périodes continuent tous les jours, jusqu'à ce que la fièvre, si on vient à la négliger, se change insensiblement en continue. Quelquefois les selles emportent l'accès & tiennent lieu de sueurs.

Quoique cette fièvre ressemble en quelque chose à une fièvre intermittente, elle est cependant d'une nature un peu différente, comme on le verra voir amplement, quand on en viendra à la manière de la traiter. On rencontre rarement dans les camps une fièvre intermittente régulière, soit tierce, soit quarte, à moins qu'on n'en ait été incommodé l'automne précédent, ou quelque-tems avant que d'entrer en campagne.

Les rémissions paroissent communément dès les commencemens, sur-tout si le malade a été saigné à la première attaque ; mais quelquefois elles sont à peine perceptibles les deux ou trois premiers jours.

De fréquentes hémorrhagies de nez dans le fort de l'accès, occasionnent généralement la rémission plutôt, & la rendent plus complete. Les vomissemens & les selles font un pareil effet; mais je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu de cure complete opérée par des évacuations naturelles, à moins qu'il ne survînt un *cholera morbus*; je veux dire, à moins qu'on ne rendit abondamment par haut & par bas, les humeurs corrompues qui paroissent la cause de la maladie.

Les accès se trouvent rarement après la première attaque, précédés de frissons & de quelque sensation de froid. Le pouls est plein & vif pendant les paroxysmes, & dans les rémissions, il indique toujours quelque peu de fièvre. Le sang est vermeil, la partie rouge est ferme, en grande quantité, & se précipite sous la sérosité. Il ne paroît pas beaucoup de signes d'inflammation au commencement de la maladie épidémique; mais vers la fin de la campagne, il acquiert une croûte inflammatoire; car en ce tems-là, les points de côté, les douleurs de rhumatisme, ou la toux, se joignent aux autres symptômes.

Tant que le tems continue à être chaud, les symptômes bilieux sont très-fréquens; mais aussitôt que l'hiver approche, les inflammatoires l'emportent.

L'urine est haute en couleur & crue, jusqu'à ce qu'on ait fait quelques évacuations; alors elle commence à devenir chargée. Les évacuations par le haut & par les selles, sont généralement d'une nature bilieuse & corrompue. Non-seulement la constipation précède souvent, mais encore elle accompagne la maladie; & lorsque cela arrive, le ventre est dur, & les malades se plaignent de vents. Quoiqu'ils ne vomissent pas tous, il n'y en a cependant aucun qui ne sente un dérangement dans l'estomac, sur-tout pendant les chaleurs.

On évacue souvent des vers ronds par les selles & quelquefois en vomissant; ceux qui s'en trouvent incommodés ont des maux d'estomac & des tranchées plus opiniâtres. Les points de côté paroissent très-fréquens dans ces cas; mais comme ils sont d'une espèce venteuse, la saignée ne les soulage pas toujours.

Il y a des malades qui deviennent jaunes comme s'ils avoient la jaunisse; mais cette couleur fut plus commune la première campagne que les autres: ce signe étoit défavorable sans être mortel. On ouvrit le cadavre d'une personne morte avec ce symptôme; mais on ne trouva dans le vésicule du fiel & dans les vaisseaux biliaires, ni calcul, ni aucune espèce d'obstruction.

L'infanterie fut plus sujette à la fièvre que la cavalerie, & parmi ces derniers, les officiers le furent moins; ce qu'on doit attribuer à la différence des habits, des logemens, & des autres choses nécessaires à la vie (1).

Je ne remarquai ni jours critiques, ni aucun période certain de la maladie, qui étoit plus ou moins longue, suivant la manière dont on la traitoit. Elle ne seroit point dangereuse, si on se seroit à propos des remèdes convenables; mais cette fièvre est souvent funeste à une armée, lorsqu'il y a tant de personnes attaquées à la fois, qu'on ne sauroit les soigner toutes autant qu'il le faudroit; ou bien, lorsqu'elle se change en fièvre continue, soit parce que dans les commencemens on a négligé les malades, ou parce qu'on les a mis en trop grand nombre dans le même hôpital.

Cette fièvre rémittente se fit sentir dans toutes les campagnes. Elle fut plus fréquente & plus funeste après les étés chauds de 1744 & 1747: mais

(1) Voyez Part. I. Chap. III.

dans les campagnes de 1743 & de 1745, la faison étant tempérée, les fievres furent en plus petit nombre & d'une espece plus bénigne.

§. II. Des symptômes des fievres rémittentes & intermittentes d'automne dans les pays bas & marécageux.

On a parlé de cette espece de fievre putride dans la relation des maladies les plus communes aux Pays-Bas (1); on en a pareillement fait mention dans la relation de celles qui se sont rencontrées dans les deux dernières campagnes (2); mais on s'est réservé de la décrire plus amplement en cet endroit.

Il faut d'abord observer que quoique tous les pays humides soient sujets aux fievres intermittentes, si cependant l'humidité se trouve seule, & que les étés ne soient point excessivement chauds & étouffans, ces fievres seront communément des tierces régulières, & se guériront aisément. Mais si l'humidité provient d'une eau dormante, dans laquelle des plantes, des poissons & des insectes meurent & se corrompent, les vapeurs qui s'en élèvent alors, étant d'une nature putride, occasionnent non-seulement des fievres plus fréquentes, mais encore plus dangereuses, qui paroissent plus souvent sous la forme d'une fievre quotidienne, ou d'une double tierce, que sous celle d'une simple. Ces fievres des pays marécageux sont non-seulement sujettes à commencer avec peu de rémission; mais après avoir été intermittentes pendant quelques jours, elles deviennent des fievres continues d'une nature dangereuse. Il est remarquable combien ces fievres varient avec la faison; car, quelques fré-

(1) Part. I. Chap. I.

(2) Part. I. Chap. VII. & VIII.

quentes, violentes & dangereuses qu'elles aient été sur le déclin de l'été ou au commencement de l'automne, tems où la putréfaction est à son plus haut période, cependant elles se réduisent avant l'hiver à un fort petit nombre, deviennent douces & se changent communément en tierce régulière.

On remarqua que les fievres de la première espece dominerent près des inondations du Brabant-Hollandois (1); les plus pernicieuses ensuite furent celles de la Zélande (2); celles des lignes de Berg-op-Zoom (3) vinrent après, & la moins fâcheuse relativement aux autres, fut celle qui parut le plus fréquemment dans les quartiers autour d'Eyndoven (4) & dans les villages que les plantations & les eaux souterraines rendoient humides seulement, & sans aucune putridité. Je vais donner la description de la première & de la pire de toutes, & par-là il sera fort aisé de juger de la nature des autres.

Vers la fin du mois de juillet 1748, des chaleurs étouffantes se firent sentir le jour; mais les nuits étoient fraîches, & il s'élevoit beaucoup de brouillards (5). Les troupes furent à peine dans ce tems-là quinze jours ou trois semaines en quartiers, que plusieurs soldats des régimens qui se trouvoient les plus près des inondations, se sentirent attaqués à la fois d'une chaleur brûlante & d'un violent mal de tête; quelques-uns ressentirent avant l'attaque, un petit frisson de peu de durée; mais les autres n'éprouverent rien de pareil, ou du moins, ils n'en parlerent pas. Ils se plaignoient

(1) Voyez Part. I. Chap. VIII.

(2) *Ibid.* Chap. VII.

(3) *Ibid.*

(4) Part. I. Chap. VII.

(5) *Ibid.*

d'ailleurs d'une soif excessive, d'une douleur dans les os, dans le dos, d'une grande lassitude & inquiétude, de fréquentes nausées, d'un mal ou douleur vers le creux de l'estomac, accompagné quelquefois des vomissemens de bile verte ou jaune, d'une odeur fort désagréable. Le pouls étoit communément fort petit à la première attaque; mais la saignée lui redonnoit de la force. On vit plusieurs exemples d'un mal de tête si subit & si violent, que sans aucune plainte antérieure, ceux qui en étoient attaqués couroient de côté & d'autre comme des furieux, jusqu'à ce que la fin de l'accès occasionnée par une sueur, & ses retours périodiques découvrirent la vraie nature de leur délire.

Quelque-tems après, le docteur Stedman, alors chirurgien des dragons de Grey, m'apprit que deux soldats de ce corps, les premiers qui se trouverent mal, eurent tout-à-coup des symptômes d'une fièvre ardente; & quoiqu'on les eût saignés promptement & abondamment, cependant une heure après, ils tomberent dans un grand délire qui continua pendant quelques heures, & se dissipa avec une sueur abondante, qui emporta tous les autres symptômes, ou les diminua du moins de beaucoup. Le paroxysme revint le jour suivant, environ à la même heure, & en six ou sept heures, il prit le même cours. Plusieurs soldats de ce régiment eurent la fièvre sous cette forme; mais quelques autres n'eurent pas des paroxysmes aussi distincts, le chaud de l'accès duroit plus long-tems, & étoit suivi de sueurs imparfaites, qui apportoient fort peu de soulagement. Les rémissions se trouvoient quelquefois tellement imperceptibles, que la fièvre paroissoit presque continue. Plus elle approchoit de ce dernier état, & plus elle devenoit difficile à traiter; mais quand les paroxysmes étoient distincts, avec une intermission de quelques heu-

res, la plupart des malades alloient fort bien, quoique le délire fût considérable durant la fièvre. Quelques retours des paroxysmes réduisoient si bas les hommes les plus robustes de ces corps, qu'ils n'étoient point en état de se tenir debout; quelques-uns entroient soudain en délire sans avoir auparavant ressenti de douleur, & se feroient jettés par les fenêtres ou dans l'eau, si on ne les en eût point empêchés. Cette phrénésie continuoit pendant quelques heures, après quoi les malades tomboient dans un profond sommeil; à leur réveil ils avoient toute leur raison, mais de violens maux de tête. D'autres, en qui la fièvre paroissoit sous une forme continue ou rémittente, eurent des sueurs critiques vers le neuvième jour, & après cela des paroxysmes réguliers & des intermissions. Un petit nombre eut une crise par les selles ou par les urines, & il y en eut qui furent malades autour de trois semaines sans aucune rémission sensible, après quoi la fièvre se termina par quelques accès quotidiens: ces hommes avoient pendant leur maladie des sueurs douces, ou plutôt une moiteur continue par tout le corps. Plusieurs eurent, au commencement qu'ils se trouvoient mal, des vomissemens bilieux, & quelques-uns évacuèrent par haut & par bas des vers ronds. Les sueurs abondantes avoient toujours une odeur putride, & ce que les vésicatoires avoient attiré paroissoit si dégoûtant, que les gardes refusoient de les panser. Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est qu'un petit nombre de ceux qui moururent, avoient le pouls régulier, quoiqu'ils fussent près de leur fin. Tous ceux qui moururent exhaloient quelques jours auparavant une odeur cadavéreuse, & aussi-tôt après leur mort, ils parurent couverts de taches livides & d'autres signes de mortification. Le docteur Stedman finit par

me faire observer » que la même maladie fut aussi » très-commune parmi les payfans des villages où » on étoit cantonné , & qu'il en mourut un grand » nombre «.

Cette description du commencement de la maladie épidémique étant aussi exacte & aussi ample , j'ajouterai seulement qu'elle s'accorde avec les observations de tous les chirurgiens des régimens qui se trouverent dans une situation semblable , à quelques variations près , occasionnés par les différentes circonstances où ces régimens se trouvoient pour lors. Ainsi M. Lander , chirurgien du régiment d'Inskilling , qui étoit alors le régiment du Lord Rothes , m'apprit que » la plupart des soldats se trouve- » rent mal pour la première fois , en revenant du » fourrage ; car ce régiment étant cantonné tout » près des inondations (1) , à la droite & à la » gauche de *S. Michel's Gestel* , & quelques quar- » tiers étant éloignés de plus de deux lieues de » Bois-le-Duc , où l'on avoit mis les magasins , » les soldats se trouvoient obligés de se mettre en » marche sur les quatre heures du matin , afin d'être » de retour avant la grande chaleur du jour. A cette » heure-là , les prairies & les marais des deux côtés » du chemin étoient constamment couverts d'un » brouillard épais & d'une odeur défagréable , qu'il » regarde comme la principale cause de la maladie : » Car , quoique les détachemens fussent communé- » ment de retour avant midi. M. Lauder trouvoit » toujours quelques soldats qui avoient déjà la fie- » vre , & d'autres qui étoient actuellement en délire. » Il y en eut deux qui furent si subitement atta- » qués de la phrénésie , qu'ils se jetterent dans l'eau » de dessus les chariots , s'imaginant qu'ils alloient » nager jusqu'à leurs quartiers. Après la première at-

(1) Voyez Part. I. Chap. VIII.

» taque ,

» taque , tous ceux à qui la raison revint se plai- » gnirent d'un violent mal de tête , d'une soif & » d'une chaleur brûlante. Tous ceux qui vouloient se » mettre sur leur séant , étoient prêts à tomber en » foiblesse , avec des vertiges , un mal d'estomac » & des efforts pour vomir. Ces fievres furent con- » tinues pendant quelques jours , ou du moins elles » n'eurent que de légères remissions ; après quoi elles » devinrent plus évidemment rémittentes ou par- » faitement intermittentes. D'abord le pouls étoit » foible & très petit , quoique le malade fût alors » en délire ; mais la saignée lui redonnoit toujours » de la force «. Le même M. Lauder m'a dit , en- » viron trois ans après cette maladie , que deux de » ces hommes qui en revenant du fourrage avoient été » si subitement attaqués de la phrénésie , étoient tom- » bés depuis en épilepsie , quoiqu'on les eût guéris de- » puis de cette fièvre , & que tous les autres qui s'é- » toient trouvés mal , étoient toujours sujets à des re- » tours de fievres intermittentes.

L'infanterie se trouva dans un état un peu différent. Comme il n'y en eu que fort peu en quartiers près des inondations , leurs fievres , quoique fréquentes , furent généralement d'une nature plus douce ; quel-ques-uns de ces corps s'en virent cependant violemment attaqués , à cause de l'air humide & putride de leurs quartiers. Le village de *Dianther* (1) est fort bas , & se trouve environné de fossés , d'arbres & de plantations épaisses. M. Tough , chirurgien du bataillon en quartier dans cet endroit , m'a dit , » que les prairies paroissoient tous les soirs couver- » tes d'un brouillard qui continuoit jusqu'au lende- » main matin après le lever du soleil ; ce brouillard » répandoit toujours une puanteur semblable à celle » d'un fossé bourbeux & fangeux qu'on a depuis

(1) Voyez Part. I. Chap. VIII.

L

» peu saigné. Les soldats tomboient communément
 » malades pendant la nuit (1), avec un frisson ou
 » une sensation de froid qui étoit bientôt suivie
 » d'un violent mal de tête, d'une chaleur excessive
 » & d'autres symptômes fiévreux. En ce tems-là le
 » pouls étoit si petit & si foible, que si l'on ouvroit
 » la veine, le sang sortoit d'abord avec peine; mais
 » après quelque évacuation, il s'élançoit vivement,
 » & la saignée ranimoit toujours le pouls. Une sueur
 » abondante succédoit à la chaleur, avec une rémis-
 » sion ou intermission de la fièvre. Les paroxysmes
 » revenoient tous les soirs, & si l'on n'avoit pas
 » soin d'arrêter la fièvre de bonne heure, elle étoit
 » sujette à se changer en continue avec des symp-
 » mes alarmans. Il remarqua dans trois cas des
 » taches pétéchiales, & dans un quatrième, une
 » mortification sous le sein gauche, qui fut cepen-
 » dant guérie par le quinquina. On vit un exemple
 » d'un homme qui, ayant été subitement saisi de
 » ce mal de tête, & n'ayant point été saigné sur le
 » champ, sortit des quartiers & se mit à courir à
 » travers les champs comme un insensé ».

Dans la plus grande chaleur de la saison, & dans
 la fureur de la maladie, la plupart de ces fièvres
 s'accorderent avec la description du *Kαὶσός*, ou
 fièvre ardente des anciens, qu'Hippocrate ne place
 jamais parmi les maladies inflammatoires de l'hi-
 ver & du printemps, mais toujours parmi les épi-
 démiques de l'été & de l'automne (2), quoique
 des écrivains postérieurs aient appliqué ce terme

(1) La paie des dragons étant plus forte, ils louoient communément des lits de leurs hôtes, ou du moins leurs manteaux servoient à les tenir chaudement. Mais les fantassins manquant de ces avantages, couchoient dans des granges ou autres lieux humides, sans avoir rien pour se couvrir.

(2) *Aphor. Lib. III.*

La fièvre ardente des anciens, étoit continue, ou rémittente. *Gorrius* donne la description suivante de cette dernière. *Est τὸ καὶσός*

à toutes les fièvres accompagnées d'une grande inflammation.

Mais on remarqua dans les endroits même les plus mal-sains de ce pays, que sur le déclin de l'automne; & dès que le tems vint à se rafraîchir, toutes les fièvres commencèrent à devenir plus bénignes, & à la fin de la saison, elles différencient fort peu des intermittentes communes des autres pays.

Il y eut fort peu de fièvres quartes, elles ne parurent même que fort tard, & elles furent fort aisées à guérir, à moins que cette fièvre ne vint à paroître sous quelque forme qui eût déjà causé des obstructions dans les viscères.

Lorsque la maladie fut au plus haut période, plusieurs rendirent des vers ronds. Ces vers n'étoient point la cause de ces fièvres, comme on l'a observé ci-dessus; mais ils concouroient avec d'autres circonstances à retarder la guérison.

Lorsque l'épidémie fut à son plus haut point, les intermittentes & les rémittentes parurent, en prolongeant & en doublant leurs paroxysmes, se changer fréquemment en fièvre continue, putride & dangereuse; la plupart de ceux que nous perdîmes moururent de cette manière. Ces hommes avoient, comme on l'a déjà observé, un jour ou deux avant leur mort, une odeur cadavéreuse, & quelques-uns après leur corps se putréfia. Quelques-uns avoient des taches pétéchiales, quoique le lieu où ils étoient ne fût point trop chargé de malades, & que l'air fût assez libre. Il s'y joignit aussi d'au-

tertiana febris dicitur ut qui ab iisdem causis, eodem anni tempore, & iisdem corporibus provenit à quibus & tertiana febris excitari solent. In tertiana intermittente primum rigor, deinde ἀνωστή ἐστὶν: verum ardentis exacerbationes nullo cum rigore fiunt, nec unquam integre solvuntur, sed modice tantum remittuntur. Vid. Definit. in voce Καὶσός.

tres symptômes, qui étoient les mêmes que ceux de la fièvre d'hôpital.

Mais en général, la mortalité ne fut pas en proportion du nombre des malades & de la nature alarmante des symptômes. Quoique la maladie fût violente, elle cédoit aux remèdes, & jamais il n'y eut de maladie aiguë qui parut les exiger davantage. Car un grand nombre de gens de la campagne périrent faute de ce secours, tandis que la plupart de nos soldats recouvrèrent la santé par les soins qu'en prirent à propos les chirurgiens de leurs régimens. Des dragons de Grey & de Rothes, qui furent des plus mal traités, il n'en mourut que trente & un. Ce nombre paroît fort peu de chose, si l'on fait attention que les malades étoient dans un état fâcheux, en grand nombre, tous dispersés, avec fort peu de monde pour les soigner (1).

La disposition à une rechûte étoit une circonstance des plus favorables. On encouroit un danger très-grand pendant les chaleurs, moins sur le déclin de l'automne, & fort peu après les premières gelées. Mais le printems suivant, les rechûtes devinrent si fréquentes, que les régimens qui avoient servi l'automne précédent en Zélande, eurent quatre fois plus de malades que tout autre corps des mêmes lignes.

Les rechûtes fréquentes causoient des obstructions dans les viscères, ce qui rendoit les intermittentes plus opiniâtres & plus irrégulières, & les faisoit quelquefois aboutir à l'hydropisie ou à la jaunisse. Dans ce mauvais état des viscères, on ressentoit communément une tumeur dure au côté gauche du ventre, au-dessous des fausses-côtes. Nos soldats lui donnoient le nom de *gâteau de fièvre*, *ague cake*. Mais comme on n'ouvrit aucun de ceux qui mou-

(1) Part. I. Chap. VIII.

rurent avec cette tumeur, on ne peut assurer quelle partie en étoit affectée. Je conjecture que c'étoit la rate. Cette tumeur étoit souvent accompagnée d'une enflure dans les jambes, d'une distension totale du ventre, & de quelques autres symptômes d'hydropisie; & tant que cela continuoit, on ne pouvoit se servir sans danger du quinquina pour arrêter les accès. Ce signe étoit mauvais, quoiqu'il ne fût point mortel, puisque plusieurs réchapperent.

J'ai pareillement rencontré quelques cas de tympanite, maladie que je soupçonnai être causée par un usage prématuré du quinquina, avant les évacuations convenables. Mais à l'égard des autres obstructions, & de celles en particulier qui produisirent l'*ascite*, j'ai remarqué qu'elles n'arrivoient pas moins fréquemment quand on ne prenoit pas le quinquina, que lorsqu'on en faisoit usage. Il paroît par là, qu'on doit l'attribuer à la continuité & à l'obstination de la fièvre intermittente.

Tandis que la maladie se faisoit sentir aux soldats avec tant de violence, elle étoit communément d'un degré beaucoup plus doux parmi les officiers. Ils avoient rarement des fièvres continues, ou accompagnées de symptômes dangereux; elles étoient presque toutes des fièvres simples, des doubles tierces, ou des rémittentes quotidiennes, qui devenoient en peu de tems régulières intermittentes. La raison en est, que leurs quartiers se trouvoient plus secs, qu'ils étoient moins exposés au soleil & aux brouillards, & qu'ils avoient d'ailleurs l'avantage d'une meilleure nourriture & de boire du vin.

§. III. Des causes des fièvres d'automne rémittentes & intermittentes des camps, & de celles des pays bas & marécageux.

Il paroît que la chaleur & l'humidité de l'air, sont la principale cause éloignée & externe de ces

fievres. Cette cause prévaut à proportion de la chaleur & de la quantité de vapeurs dont l'air est chargé dans les sécheresses de l'été. Les pluies diminuent en général l'humidité de l'air, en le privant de la quantité d'eau qui tombe. Cette eau tombant d'une région plus froide, rafraîchit non-seulement l'atmosphère, mais encore la terre, & réprime par-là les exhalaisons excessives. Les campagnes les plus salubres ont toujours été celles où les chaleurs & l'humidité de l'air ont été modérées par des pluies fréquentes. Mais si l'air, dans le tems de sa plus grande chaleur, reçoit non-seulement les particules aqueuses, mais encore les émanations putrides des terrains marécageux, ou d'un grand amas d'eau corrompue, la cause éloignée & externe de la maladie sera aggravée, les maladies seront plus nombreuses & accompagnées de symptômes plus alarmans.

Le relâchement des fibres, & la grande disposition des humeurs à se putréfier, qui sont une suite de cet état de l'atmosphère, peuvent se considérer comme la cause interne & prédisposante de ces fievres. Car, un air chaud & humide relâche les solides, dissout le sang, & met obstacle à la transpiration. Quand l'air est chargé de vapeurs, il n'admet que difficilement la matière de la transpiration. Quand il en reste une partie, le sang reçoit par-là un levain septique, & il s'échauffe davantage, parce qu'il a moins d'évaporation. Le défaut d'une transpiration libre, ne peut être suppléé par les sueurs, parce que les sueurs tendant à affaiblir le corps, le rendent plus sujet aux maladies.

Quoique ces deux causes fussent d'elles-mêmes pour produire cette fièvre, il en faut cependant la plupart du tems une troisième pour amener cette maladie. On l'appelle la cause occasionnelle ou excitante. Elle vient toujours de quelque erreur dans

les non naturels, telle que de s'être échauffé le sang par la fatigue, l'intempérance ou l'exposition au soleil; ou d'avoir arrêté la transpiration peu convenable, des habits mouillés, en se couchant sur la terre mouillée, ou en absorbant des vapeurs nuisibles, &c.

Sanctorius fait sans doute allusion à ces dernières erreurs dans le régime, lorsqu'il attribue les causes des fievres tierces d'automne à la suppression de la transpiration. Nous pouvons à peine douter de la justesse de cette observation, quoiqu'il paroisse, d'après les tables de Keil, qu'on peut non-seulement diminuer cette excrétion, mais encore la supprimer totalement, sans aucun inconvénient pour la santé. Mais il ne faut point comparer notre climat avec les climats étrangers. La suppression de la transpiration qui se fait ordinairement ici, n'a point de suites dangereuses, parce que notre pays est rarement chaud & sans vents long-tems de suite. Dans les autres climats, il fait en été & en automne des chaleurs longues & non interrompues, qui, disposant davantage le sang à la putréfaction, exigent une évacuation plus constante du récrement. Sanctorius convient lui-même (1) que la suppression de la transpiration peut occasionner en été une fièvre maligne, tandis qu'en hiver elle affecteroit à peine la santé.

Nous avons tâché de suivre jusques-là les causes éloignées, les prédisposantes & les occasionnelles de ces fievres, & il seroit à souhaiter que nous pussions expliquer avec autant de probabilité leur cause immédiate, je veux dire, que nous pussions faire voir comment ces humeurs viciées agissent

(1) *Adiapneustia quæ aestate malignam febrem, hieme vix minimam alterationem efficere potest: corpora enim ætiori perspirabili aestate referta sunt quam hieme. Med. Stat. Sect. ij. Aphorism. XXXV.*

sur le principe vital, de façon à exciter une fièvre rémittente ou intermittente, accompagnée des symptômes dont on a parlé ci-dessus. Comme ces recherches dépendent à un point considérable de l'action des parties qui ont leurs loix particulières & qui ne sont connues qu'assez imparfaitement, il paroît plus sûr de ne point établir à présent d'hypothèse, & d'attendre qu'on ait fait de plus amples découvertes dans l'économie animale.

On a donné long-tems à ces fièvres le nom de putride, & cela non sans fondement, puisqu'il y a en ce tems-là une grande disposition des humeurs à la putréfaction, comme nous l'avons observé. Auparavant on les distinguoit par le nom de fièvres bilieuses, mais avec bien moins de raison, parce que les premiers auteurs ne bornoient pas ce terme aux apparences seulement, mais qu'ils l'étendoient également à la cause de la maladie. Cependant, il n'est point étonnant que les anciens crussent que ces fièvres provenoient de la bile, en remarquant qu'elles se guérissent naturellement par un *cholera morbus*, ou une violente évacuation de la bile par haut & par bas, & que les médecins réussissoient aussi de la même manière, en donnant un vomitif & en purgeant. Mais après tout, il paroît que la bile est plutôt l'effet que la cause; car toutes les fois que ces fièvres viennent à une intermission parfaite, elles cèdent au quinquina, remède, qui, autant que nous le pouvons savoir, n'influe pas directement sur cette humeur. Quoique la bile ne soit pas la première cause de cette fièvre, cependant sa trop grande abondance & sa dépravation, occasionnées peut-être par la fièvre, deviennent fréquemment une cause secondaire d'irritation, & soutiennent la maladie; & c'est là peut-être tout ce qu'on peut dire en faveur de l'ancienne doctrine.

Je devrois procéder maintenant au traitement; mais comme il est à propos d'examiner ces princi-

pes, en considérant la forme que prennent ces maladies dans d'autres pays sous l'influence d'un air chaud, humide & putride, je produirai à ce sujet quelques exemples tirés d'auteurs qui ont fait les observations les plus exactes.

§. IV. Comparaison des fièvres rémittentes & intermittentes d'automne des camps & des quartiers, avec les fièvres d'été & d'automne d'autres endroits.

Je commencerai par le *morbus hungaricus*, maladie dont les auteurs font souvent mention, mais qui, à ce que je pense, n'est connue que très-imparfaitement. On la décrit comme une fièvre accompagnée d'un mal d'estomac, d'une douleur & d'une dureté autour de la région épigastrique, d'une grande soif, d'une sécheresse de la langue & d'un mal de tête violent qui se termine par le délire. Tels étoient les symptômes ordinaires, auxquels il se joignoit presque toujours des taches pétéchiales ou des pustules. Cette maladie étoit mortelle & fort contagieuse, quoiqu'elle ne durât pas ordinairement plus de quatorze à vingt jours. On la connut pour la première fois 1566, qu'elle se fit sentir dans l'armée impériale en Hongrie, d'où elle se répandit dans la plus grande partie de l'Europe. Comme je n'ai trouvé aucun auteur qui en eût été témoin oculaire, je prendrai la liberté de conclure, de la relation que nous en a laissée Sennertus (1), que la maladie de Hongrie étoit un composé de fièvre d'automne & de celle d'hôpital, tirant d'abord sa source du camp; mais en acquérant cette nature pestilentielle du mauvais air des endroits où l'on mettoit en foule les malades. Il paroît par toutes les relations, que ce climat est un des plus mal sains qu'il y ait

(1) *De morbo Hungarico.*

pour une armée en campagne, à cause des nuits froides & humides qui succèdent à des jours étouffans dans un pays marécageux (1). Puisque les fievres d'automne & les flux de ventre sont plus fréquens & plus dangereux dans ces pays que partout ailleurs, on n'a besoin pour rendre raison de la grande mortalité, & de la nature pestilentielle de cette maladie épidémique, que de supposer que le tems fut cette année extraordinairement disposé à la contagion, que les malades étoient en trop grand nombre dans un même endroit, & que les

(1) Ce qu'on dit de l'humidité de ce pays, ne doit s'entendre que de ses parties basses, qui étant sur les bords des grandes rivières, particulièrement du Danube & de la Drave, sont exposées à des inondations fréquentes. Ces inondations forment des marais, & venant à se corrompre, elles commencent à infecter l'air vers la fin de l'été. On dit que le reste de la Hongrie est sec & sain; mais comme on campe presque toujours près des rivières, les troupes sont sujettes aux maladies.

Le docteur Brady, médecin général de l'armée Autrichienne, qui a servi trois campagnes en Hongrie, m'a appris que lorsque ces inondations venoient à se dessécher, il avoit vu de grands espaces fourmillant d'insectes aquatiques; il m'a de plus confirmé ce que je viens d'avancer au sujet de l'humidité de l'air & de la différence remarquable qui se trouve entre la température des jours & celles des nuits. Or les passages subits du chaud au froid ne doivent pas seulement s'attribuer aux vapeurs, (l'air étant toujours plus froid après le soleil couché, à proportion de son humidité) mais suivant le docteur, aux vents qui soufflent dans cette saison des monts Crapacq, qu'on met au nombre des hautes montagnes de l'Europe, & qui sont toujours couvertes de neiges. Comme elles sont fort éloignées, il suppose que le courant de l'air qui en vient, a eu pendant le jour le tems de s'échauffer, avant que de parvenir au camp, ce qui ne pouvoit arriver après le coucher du soleil.

Le docteur Brady m'a pareillement assuré que la description qu'on donne ici des fievres des pays marécageux, s'accordoit avec les observations qu'il a faites sur la fièvre d'automne, dont furent attaquées les troupes de la reine en Hongrie, non-seulement par rapport aux symptômes, mais encore en égard à la manière de la guérir avec le quinquina, qu'il a donné le premier dans cette maladie. Il ajouta qu'en lisant la première édition de ces observations, il avoit remarqué que les maladies militaires de la Hongrie & de la Bohême, ressembloient à celles auxquelles nos troupes furent sujettes en Allemagne & dans les Pays-Bas.

morts restoient souvent sans être enterrés (1). On comprendra encore mieux ces réflexions, lorsqu'on aura examiné la nature de la fièvre des hôpitaux & des prisons, qui est la classe où on peut rapporter en partie cette maladie. Nous continuerons par conséquent à examiner quelques autres maladies épidémiques d'une nature moins douteuse.

Il survint à Copenhague en 1652, une fièvre en automne après un été extraordinairement chaud & sec (2). Cette ville est située dans un terrain bas & humide. La fièvre étoit accompagnée de paroxysmes quotidiens ou tierces, de vomissemens bilieux, d'une chaleur brûlante, de maux de tête violens, souvent avec délire, & de taches pétéchiales qui paroissoient dans les accès & disparoissoient dans les rémissions. Ces taches jointes à une foiblesse extraordinaire, indiquoient la nature putride de la fièvre, qui se manifestoit encore davantage par les sueurs abondantes, les abcès, la diarrhée ou la dysenterie, par où elle se terminoit. Thomas Bartholin, auteur de cette relation, ayant trouvé, en dissequant des cadavres, l'estomac & le duodenum toujours enflammés, ou mortifiés, regarde ces parties comme le siege de toutes les fievres malignes.

Une fièvre semblable fit, 1669, beaucoup de ravage à Leyde: le fameux Sylvius (De Le Boe), qui (3) vivoit en ce tems-là, & qui y exerçoit la médecine, en a donné la description. La situation de cette ville est pareillement fort basse & très-humide. Le printemps & le commencement de l'été furent froids; mais il fit excessivement chaud le reste de l'été & l'automne; il ne tomba point de

(1) Sennertus fait mention de cette circonstance. *Vid. loco citato.*

(2) Bartholin. *Hist. Anatomic. Rar. Cent. II. Hist. LVI.*

(3) *Prax. Med. Append. Tract. X.*

pluie , ou du moins très-peu , le tout accompagné d'un calme constant & d'une stagnation de l'air. L'eau des canaux & des fossés étoit fort corrompue , & cela d'autant plus , comme le remarque l'auteur , que l'eau salée s'étoit mêlée avec l'eau douce (1). L'air étant devenu par-là plus impur , occasionna une fièvre épidémique rémittente ou intermittente qui fut très-fatale. Outre le mal d'estomac , la grande inquiétude , les vomissemens bilieux , les paroxysmes quotidiens ou tierces , & les autres symptômes qui accompagnent constamment cette maladie , il fait mention de taches , d'écoulemens de sang par le nez & par les veines hémorrhoidales , de selles dysentériques , d'urine putride , de grande foiblesse , d'aphthes , & d'autres symptômes qui indiquoient une putréfaction & une dissolution extraordinaire du sang. Ce qu'il y a cependant d'étrange , c'est que Sylvius en attribue la cause à un acide dominant (2) , & traite la maladie en conséquence. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que la grande mortalité parmi les principaux habitans de cette ville , dont il y eut à ce qu'il dit , les deux tiers qui moururent , peut , en quelque sorte , avoir été causée par sa manière de traiter cette maladie , avec des absorbans , & d'autres remèdes relatifs à l'idée que cet ingénieux & savant auteur , ainsi que ses sectateurs , s'étoient formée de sa cause.

Ces exemples , & d'autres de la même espece , peuvent servir à confirmer les observations qu'on a faites auparavant sur le danger qu'occasionne un été chaud & sec dans un pays bas & humide (3).

(1) Voyez les Mémoires sur les substances septiques & anti-septiques , Mém. III & IV. où on rend raison de cela.

(2) Sylv. Prax. loc. cit. DCXXXVII.

(3) Part. I. Chap. I. Part. II. Chap. I. §. 2.

Mais les maladies putrides sont encore plus fréquentes & plus funestes dans les endroits marécageux des pays méridionaux , où les chaleurs sont plus longues & plus violentes. Dans quelques contrées de l'Italie & en d'autres pays sous la même latitude , ces fièvres ont paru quelquefois avec des symptômes si dangereux & si putrides , que non-seulement on leur a donné le nom de fièvres pestilentielles , mais encore qu'on les a confondues avec la peste même. C'est en ce sens que nous devons entendre dans Celse (1) ces termes *pestilentia* & *febris pestilentialis* , qu'il regarde comme des maladies particulières aux tems chauds & pesans , & aux pays méridionaux. Il veut dire que cette fièvre fâcheuse , est la maladie de la fin de l'été & de l'automne , lorsque l'air est le plus épais & le plus chargé de brouillards , & qu'elle est très-fréquente dans les pays bas & marécageux.

Rome fut toujours sujette à ces fièvres. Galien appelle *hemitritæa* l'épidémie de cette ville ; il parle aussi de l'humidité de son air (2) Bien plus , dans les commencemens de la République , avant que les Romains semblaient se défier des effets nuisibles de l'eau croupie , ou du moins , avant qu'ils connussent les moyens de la faire écouler , cette ville paroît avoir été si mal-saine , que depuis le commencement de cet état jusqu'à l'année 459 de sa fondation , je ne trouve pas moins de quinze pestes dont Tite-Live fait (3) mention , qui ne paroissent avoir été , comme on le peut conjecturer par d'autres circonstances , qu'autant de maladies épidémiques destructives , occasionnées par les éma-

(1) Vid. Cels. de Medicin. Lib. I. Cap. X. Lib. 3. Cap. 8.

(2) De Temporam. Lib. 2.

(3) Lancisi en compte plusieurs autres dans le même auteur. Voyez Dissert. de Avent. Rom. Cæli Qualitat. Cap. 3.

nations putrides des marais voisins. Mais lorsqu'on eut pratiqué des écoulemens & des égouts, Rome devint alors beaucoup plus saine, & il n'y eut plus que les endroits bas & humides du Latium, qui continuèrent à être mal-sains. Lorsque cette ville tomba par la suite entre les mains des Goths, les égouts ayant été bouchés & les aqueducs coupés, le territoire de Rome ne fut plus qu'un vaste marais, ce qui pendant une longue suite d'années causa une désolation (1) incroyable. Quoique l'on ait depuis remédié à cet inconvénient, cependant en négligeant de faire écouler les eaux croupies & corrompues qui restent après le débordement du Tibre, les grandes chaleurs qui succèdent occasionnent des fièvres rémittentes & intermittentes qui deviennent générales & funestes. Les dissections faites par Lancisi, ajoutées à l'excellente description qu'il a donnée de ces maladies épidémiques, sont une forte preuve de leur nature putride (2).

Quoiqu'il ne paroisse pas que les pays où Hippocrate a exercé la médecine fussent marécageux ou sujets aux inondations, nous trouvons cependant qu'il fait souvent mention de ces fièvres comme étant fréquentes en été & en automne, & qu'elles dominoient sur-tout, lorsqu'un été chaud & étouffant succédoit à un printemps pluvieux & accompagné de vents du midi. Il y a dans ses Epidémiques une description remarquable (3) de cette espèce; les maladies étoient en ce tems-là des fièvres ardentes, rémittentes & intermittentes de la plus mauvaise espèce, avec des flux de ventre, des parotides & des éruptions d'une nature pestilentielle.

(1) *Id. loco citato.*

(2) *De Nox. Palud. Effluv. lib. 2. Epid. 1. c. 6.*

(3) *Lib. 3. §. 3.*

Prosper Alpin observe que les eaux qui croupissent dans les canaux du Grand-Caire, causent tous les ans une espèce de petite vérole maligne, & des fièvres putrides & pestilentielles, qui dominent dans les mois de mars, d'avril & de mai, saison que les vents qui soufflent alors constamment du sud, rendent en ce pays la plus chaude de l'année (1). Il remarque pareillement qu'en automne les fièvres pestilentielles sont épidémiques & fatales à Alexandrie, après que le Nil s'est retiré. Elles commencent par des nausées, un grand mal d'estomac, des inquiétudes extraordinaires, & des vomissemens de bile âcre (2), & plusieurs ont des selles bilieuses & putrides. Or, comme ces maladies sont tous les ans du ravage dans ces deux villes, il n'est point surprenant qu'elles se changent en véritable peste dans des années extraordinairement chaudes & humides: car quoique ce savant auteur soutienne que la vraie peste ne tire pas proprement son origine de l'Égypte, mais qu'elle y est apportée de la Grèce, de la Syrie, ou des parties les plus méridionales de l'Afrique, il convient cependant qu'elle y commence quelquefois après des inondations extraordinaires du Nil, lorsque l'eau, s'étendant au-delà de ses bornes accoutumées, séjourne sur les terres & y forme des marais putrides (3).

Java qui est située entre le cinquième & le dixième degré de latitude méridionale, se trouve si près de la ligne, qu'au lieu de diviser les saisons en été & en hiver, on les partage en saison sèche & en pluvieuse. Les pluies commencent au mois de novembre, & continuent jusqu'au mois de mai, &

(1) *De Medicin. Egyptior. Lib. 1. Cap. 14.*

(2) Les termes dont se sert l'auteur, sont *bilia virulenta.*

(3) *Ibid. Cap. 15.*

il en tombe pendant ce tems-là une quantité prodigieuse. Il y a pareillement un grand nombre de marais & de canaux d'eaux dormantes à Batavia, dont les exhalaisons rendent l'air humide, chargé de brouillards & fort mal-sain. Bontius observe que l'humidité est alors considérable, & que même dans les mois où il fait le plus sec, les métaux s'y rouillent (1), & que les habits pourrissent plutôt dans ce pays que dans quelque endroit que ce soit de l'Europe. La peste est cependant inconnue à Java, quoiqu'on dût s'attendre à la voir régner dans cette île, à cause du concours de toutes ces circonstances. Mais nous devons considérer que lorsque le soleil est le plus vertical dans ce pays, le ciel se trouve alors plus couvert de nuages. Cette circonstance, & les vents de terre & de mer qui soufflent continuellement, tempèrent considérablement la chaleur, & préviennent en grande partie la stagnation de l'air. Les maladies auxquelles on est sujet en cette île, sont le *cholera morbus*, le flux de ventre & une fièvre putride continue. Cette fièvre vient subitement, avec un délire, & elle est accompagnée d'une insomnie constante & de vomissemens de bile de diverses couleurs, sur-tout de verte. Les extrémités deviennent froides, tandis que l'intérieur brûle & que la soif est excessive; mais la fièvre parvient bientôt à une crise. L'évacuation des premières voies est la principale partie de la cure; l'auteur recommande ensuite le sa-

(1) La rouille des métaux est peut-être un signe fort équivoque de l'humidité d'un endroit sous les tropiques & près de la mer. Car une personne qui en a fait l'expérience à la Jamaïque, m'a assuré que quoique le fer se rouille fort vite dans cette île, cependant le sel de tarte y paroït attirer l'humidité de l'air plus lentement qu'il ne le fait en Angleterre. Ce qui me fait croire qu'il faut attribuer la formation de la rouille des métaux, dans les climats près de l'Océan, aux grandes exhalaisons d'esprit de sel que la chaleur attire de l'eau de mer.

fran (1), remède aussi remarquable par ses qualités antiseptiques que par sa vertu cordiale (2).

Les établissemens qu'ont les Anglois à la Côte d'Or dans la Guinée, sont d'un côté aussi près de la ligne que l'île de Java l'est de l'autre. La saison pluvieuse commence sur cette côte, vers la fin d'avril, & continue jusqu'au-delà du milieu de juin; le tems ensuite est froid pour le climat, & l'air très-humide, à cause de l'évaporation de l'eau de la pluie. Pendant cette saison froide, les fièvres rémittentes & intermittentes, avec des pyrexies quotidiens, sont épidémiques. Ces fièvres se trouvent toujours accompagnées d'une soif considérable, de nausées, d'inquiétudes & de fréquentes évacuations par haut & par bas d'une bile putride; & ces fièvres ne diminuent pas communément, que cette humeur ne soit évacuée. Si l'évacuation ne s'en fait pas à tems, la maladie prend une forme continue & alarmante, le pouls s'affaïsse, & il survient un délire la plupart du tems fatal. Les flux de ventre sont pareillement fréquens dans cette saison, & ces fièvres & ces flux de ventre ne paroissent pas moins communs sur les vaisseaux qui se trouvent à la hauteur de la côte que sur le rivage; mais elle n'affecte pas ceux qui sont en pleine mer, & qui se tiennent éloignés des brouillards. Les vents de terre & de mer, & le tems de brume qu'il fait constamment pendant le tems des chaleurs, paroissent y être aussi avantageux pour prévenir la peste, qu'ils le sont à Java (3).

(1) Bont. Method. Medendi. Cap. 14.

(2) Voyez les Mémoires sur les substances septiques & anti-septiques, mém. 2. expér. 11. mém. 3. expér. 16.

(3) Je tiens cette relation de la Guinée de personnes expérimentées, qui ont demeuré plusieurs années dans ce pays.

Les fièvres des Indes occidentales, quoique d'une nature très-putride, ne se changent jamais en peste véritable, parce que la même espèce de vent y domine & empêche l'air de croupir & de se corrompre à un point suffisant pour la produire. Mais les chaleurs étant grandes & l'atmosphère chargée de vapeurs, les fièvres rémittentes & intermittentes, avec des vomissemens bilieux, deviennent fréquentes en juin, juillet, & épidémiques en août, septembre & octobre, qui y font, du moins à la Jamaïque, les trois mois les plus pluvieux de l'année. Ces fièvres sont communes aux naturels du pays, aussi bien qu'aux étrangers; mais les nouveaux venus se trouvent sujets à une espèce différente, ou plutôt à un degré différent de la même maladie, à une fièvre plus rapide, plus putride & plus dangereuse. On la distingue par des vomissemens noirs, mais principalement par la couleur jaune de la peau, qui lui fait donner le nom de *fièvre jaune*. Le sang est dans un tel état de dissolution, qu'avant la mort, il pénètre dans les plus petits vaisseaux séreux, & teint la salive & la sérosité que les vésicatoires attirent (1), & en cou-

(1) Le docteur Huck, qui s'est trouvé aux expéditions aux îles Françaises & Espagnoles, dans la dernière guerre, a fait la remarque suivante sur le paragraphe ci-dessus. « On observe un paroxysme, généralement une fois en vingt-quatre heures, même dans les accès les plus ardentes & les plus fâcheuses de la fièvre jaune. » Car le malade est communément plus mal vers le soir, ou pendant la nuit. Si l'on pouvoit distinguer la fièvre jaune, dans son commencement, de la fièvre commune rémittente ou intermittente, qui fut si funeste à notre armée ce ne seroit que parce que tous les symptômes en sont plus violens, & que la fièvre est plus considérable dans le temps où l'on devoit s'attendre à des rémissions plus libres. Ces deux fièvres commencent à-peu-près avec les mêmes symptômes; quelquefois, mais rarement, avec un frisson. Toutes les fois que la fièvre devenoit considérable, avec une chaleur brûlante, des violens maux de tête & dans les lombes, des sueurs abondantes sans aucun soulagement, une rougeur & une douleur brûlante dans les yeux, le visage enflammé, une insom-

nant dans l'estomac, il donne cette couleur noire à ce que l'on vomit. Il résulte donc de-là que partout où il y a dans l'air les plus grandes causes d'humidité & de putréfaction, on trouve aussi un plus grand nombre de fièvres rémittentes & intermittentes de la plus mauvaise espèce.

Il est à propos de remarquer, avant de conclure, que nous avons aussi en Angleterre la même espèce de fièvre, & que nos fièvres rémittentes & intermittentes, & la dysenterie, paroissent occasionnées par une cause putride, quoique dans un degré inférieur à celles de la plupart des autres pays. Mais il faut ajouter que le sol y est si sec, qu'on y rencontre si peu de marais, que les vents y soufflent si constamment, & que les chaleurs de nos étés sont tellement modérées & interrompues, qu'à moins que les saisons ne deviennent excessivement chaudes & étouffantes, ou bien si l'on excepte quelques endroits marécageux, ces maladies sont toujours bénignes, & ne de-

« nie, une anxiété, une oppression & une ardeur d'entrailles; des vomissemens fréquens de bile verte ou jaune, ou ce que je crois encore plus fâcheux, des efforts continus pour vomir sans rien rendre, on pouvoit prédire avec beaucoup de certitude la couleur jaune. Si cette couleur paroissoit le second, le troisième ou le quatrième jour, la maladie étoit ordinairement mortelle. Parfois on voit des malades avec la plupart de ces symptômes, immédiatement soulagés par des évacuations faites de bonne heure, & la fièvre devenoit alors intermittente. Bien plus, j'ai vu plusieurs fois cette fièvre avec tous ces symptômes emportés par des saignées, & en donnant, quelques heures après la première attaque, une médecine qui opéreroit avec vivacité par haut & par bas. J'ai connu quelques-uns de ces malades qui furent assez bien pour sortir le second ou le troisième jour, & qui continuèrent à se bien porter pendant quatre à cinq jours, mais qui en commentant quelque temps, par exemple en s'exposant trop au soleil, furent de nouveau attaqués des mêmes symptômes, & moururent le quatrième ou cinquième jour, avec la peau d'un jaune foncé, ou couleur de cuivre. De-là, je suis porté à croire que ce sont différens degrés de la même maladie, & que la manière dont on traite le malade dans le commencement donne la fièvre jaune, ou seulement une fièvre rémittente ou intermittente. »

viennent jamais, ou du moins fort rarement, épidémiques.

Enfin, durant la dernière partie de l'été & pendant tout l'automne, il paroît y avoir presque par-tout une disposition plus ou moins grande à ces fièvres rémittentes ou intermittentes, ou à quelques dérangemens dans les premières voies, joints à une dissolution des fluides & à un relâchement des parties fibreuses du corps, & l'on y est sur-tout sujet dans tous les pays chauds & humides, & dans tous les camps, par les raisons qu'on a apportées plus haut (1) J'ajoute que tout ce que j'ai appris des meilleurs auteurs, que les observations qui m'ont été communiquées par des gens habiles, & ma propre expérience m'engagent à croire que la cure de toutes ces fièvres, en tant de climats si différens, dépend à peu près de la manière de les traiter, qu'on exposera dans la section suivante.

§. V. De la cure des fièvres d'automne rémittentes & intermittentes des camps, & de celles des pays bas & marécageux.

Je viens maintenant au traitement de cette maladie, & j'observerai la méthode suivante. Je distinguerai d'abord les deux espèces de fièvre, comme je l'ai fait auparavant, & je passerai de-là aux remèdes qui m'ont le plus réussi.

La saignée étant indispensable dans la cure de ces fièvres, c'est la première chose par où on doit commencer, & il faut la réitérer une fois ou plus souvent suivant que les symptômes paroissent l'exiger. Les fièvres rémittentes du printemps & de la fin de l'automne, sont accompagnées de douleur pleurétiques & de rhumatisme provenant du froid de la saison;

(1) Part. I. Chap. I. Part. II. Chap. II. §. 2.

& par cette raison elles exigent d'avantage la saignée. Un médecin qui ne connoît point la nature de cette maladie, & qui ne fait principalement attention qu'aux paroxysmes & aux rémissions, est peut-être porté à négliger cette évacuation, & à donner trop-tôt le quinquina, qui occasionnera une fièvre continue inflammatoire. On peut ouvrir sans danger la veine pendant la rémission, ou dans la force du paroxysme. Car outre que j'ai remarqué que la rémission vient plutôt & qu'elle est plus marquée après une hémorragie, j'ai réitéré sans aucun danger l'expérience de la saignée dans les accès les plus violens. non-seulement dans cette fièvre-ci, mais encore dans la fièvre des pays marécageux, après même être presque devenue régulière intermittente. Pour accorder donc la maxime de Celse avec cette pratique (1), il faut interpréter ce terme *impetus febris* dans le sens de ce frisson ou froid qui précède l'accès de chaud des fièvres dont il donne la description, car la saignée, dans ce tems-là, seroit hors de saison & très-dangereuse. Mais comme les paroxysmes de la fièvre dont nous parlons sont, communément après la première attaque, sans froid, on ne doit pas avoir égard à son observation dans ce cas, ni même à aucune autre, si ce n'est celle où l'on avertit de ne point saigner pendant les sueurs.

Ayant eu, depuis les deux premières éditions de cet ouvrage, plus d'occasions de voir ces fièvres, j'ai jugé à propos de purger immédiatement après la saignée quelque partie de la journée que ce fût, & cela d'autant plus que le malade étoit alors généralement constipé.

℞. Infusi senæ communis ℥iij. electarii lentivi ℥ ℞. nitri puri ℥i, tincturæ senæ ℥vi misce.

(1) Quod si vehemens febris urget, in ipsa impetu ejus, sanguinem mittere, hominem jugulare est. De Med. Lib. 2. Cap. 10.

Le malade prenoit à la fois la moitié de cette purgation, & si en quatre heures elle ne procuroit pas deux selles, comme cela arrivoit ordinairement, il prenoit le reste. Cette médecine s'accorde avec l'estomac, purge copieusement & doucement, & par conséquent est plus utile qu'une composée de drogues plus recherchées. Le lendemain matin, qu'il y avoit presque toujours une rémission, je donnois un grain de tartre émétique réduit en poudre, avec douze grains d'yeux d'écrévissé. Je réitérois la dose au bout de deux heures, au plus au bout de quatre, si la première ne faisoit aucun effet, ou du moins fort peu. Ce remède procuroit non-seulement une évacuation par haut, mais communément aussi par bas, & excitoit la sueur. Par ces évacuations, la fièvre devenoit communément plus bénigne, & quelquefois elle l'emportoient. Au lieu de cette poudre, je donnois auparavant dans la première rémission, après avoir vu le malade, un scrupule d'ipécacuanha avec deux grains de tartre émétique, en une dose. Mais quoique cela m'ait souvent réussi, cependant en comparant ensemble ces deux méthodes, je préfère la première, c'est-à-dire que je purge d'abord, & que je débarrasse ensuite les premières voies avec de petites doses de préparation d'antimoine. Je réitére ordinairement ce remède le jour d'après ou le suivant, sinon, je tiens le ventre libre par quelque médecine douce ou un lavement. Je continue cette méthode jusqu'à ce que la fièvre s'en aille par degrés, ou qu'elle devienne intermittente au point d'être guérie par le quinquina.

Je me suis confirmé dans l'opinion favorable que j'avois de cette méthode, par les succès que s'est procurés le docteur Huck, dans l'Amérique septentrionale & aux Indes occidentales, en traitant ces fièvres avec une méthode semblable à la mienne. Au commencement il tiroit du sang; dans la première rémission; il donnoit quatre ou cinq grains d'ipé-

cacuanha, avec du tartre émétique, depuis un demi-grain jusqu'à deux grains. Il faisoit prendre de nouveau ce remède en deux heures, ayant soin que le malade ne bût point avant la seconde dose; car alors le remède passoit plus aisément dans les intestins, avant qu'il pût opérer par les vomissemens. Si après deux heures de plus, l'opération par bas & par haut étoit trop petite, il donnoit une troisième dose, qui réussissoit ordinairement à débarrasser les premières voies; alors la fièvre cessoit tout-à-fait, ou devenoit intermittente au point de pouvoir céder au quinquina. Il trouva sur le continent peu de difficultés après l'intermission; mais aux Indes occidentales, la fièvre étoit sujette à devenir continue & dangereuse, à moins qu'on ne donnât le quinquina à la première intermission, quand même elle auroit été imparfaite. Le docteur Huck n'a jamais varié dans sa méthode, à moins qu'il n'ait vu des indications qui le portoient plutôt à purger qu'à donner un vomitif. Dans ce cas-là, il faisoit une décoction de huit onces, avec une demi-once de tamarin, deux onces de manne, & deux grains de tartre émétique, & partageant cela en quatre, il en donnoit une toutes les heures, jusqu'à ce que le remède opérât par les selles (1).

(1) Depuis la dernière guerre, le docteur Huck m'a dit qu'il préféreroit ce remède, dans la fièvre jaune des Indes occidentales, dans laquelle on regarde les vomitifs violens comme dangereux si on ne les donne pas de bonne heure, & dans laquelle il est cependant nécessaire de débarrasser les premières voies. En effet, quoique la première ou la seconde dose de ce remède excitassent communément quelque peu de vomissemens, cependant en trois ou quatre heures il purgeoit aussi. Il tâchoit d'entretenir cette dernière opération, en en donnant de tems en tems deux ou trois cuillerées de plus, jusqu'à ce que la rémission parût d'une manière sensible; ce qui arrivoit ordinairement le quatrième ou le cinquième jour après le commencement de la maladie. Il éprouvoit attentivement cette rémission, & dès qu'elle paroissoit, il donnoit une décoction de quinquina, en doses aussi grandes & aussi souvent répétées que l'estomac le pouvoit supporter.

Comme je ne commençai à me servir du tartre émétique, en doses petites & répétées, que dans la dernière guerre; & cela seulement pendant trois campemens en Angleterre, j'eus dans ces campagnes trop peu d'occasions d'essayer cette méthode, pour m'assurer que c'étoit la meilleure. Mais en partie par ce que j'ai vu moi-même, & en partie par ce que j'ai appris de quelques autres personnes, j'imaginai que c'étoit le moyen le plus sûr pour réussir, même avant que le docteur Huck m'eût communiqué ses observations. Je suis persuadé qu'après la saignée, si elle est nécessaire, le tartre émétique est un remède efficace pour emporter entièrement ces fièvres, ou pour les amener promptement à des rémissions, où l'on pourra donner le quinquina. Mais il faut ajouter que la vertu de cette préparation d'antimoine, ne consistant point seulement en sa qualité émétique, mais aussi en sa cathartique, on doit le donner en conséquence. Faites-en dissoudre six grains dans une pinte d'eau chaude, que le malade en prenne de dix minutes en dix minutes, quatre à cinq onces, chaud, jusqu'à ce qu'il commence à vomir, & qu'il aide alors l'opération avec de l'eau chaude, ou une infusion de camomille. Il peut continuer ce remède si cela est nécessaire, avec les mêmes doses, ou de plus petites, ou à de plus longs intervalles. Quand le vomissement s'arrête, il commence ordinairement à opérer par bas. Si cependant il ne le fait pas, on donne un lavement; & le jour suivant, ou quand il est besoin de répéter l'évacuation, on fait dissoudre une demi-once, plus ou moins, de quelque sel purgatif neutre, avec le tartre émétique, dans la même quantité d'eau qu'au paravant. Cette manière de se servir de l'antimoine est facile & sans danger. Les François l'ont fait connoître les premiers, sous le titre d'*émétique en lavage*, & ils en font un grand usage dans ces fortes de fièvres.

On donnoit le sel d'absinte, rassasié de jus de limon, ou d'acide vitriolique, dans la vue d'amener plutôt la fièvre à une crise, ou à des intermissions plus régulières. Mais j'avoue qu'excepté le cas où il relâche, & par conséquent rafraîchit, je lui remarquai bien peu de vertu. Je suis persuadé que si j'avois mieux connu les qualités du tartre émétique, je me serois aisément passé dans ces fièvres, de toutes ces sortes de sels neutres.

Je viens maintenant au quinquina, & j'observe que quoique ces fièvres aient souvent des rémissions si favorables, avec même les urines chargées, qu'un médecin peu instruit de leur nature, pourroit se persuader qu'elles céderoient au quinquina sans aucune préparation, ou du moins fort peu; mais il seroit souvent trompé, du moins à l'égard de nos soldats, dont le tempérament ou le genre de vie les dispose plus à l'inflammation que les soldats Hollandois, comme on le verra par la suite. Car, quoiqu'en faisant usage du quinquina, les paroxysmes aient disparu, cependant comme j'ai remarqué que la poitrine en étoit souvent affectée, & qu'il subsistoit toujours quelque reste de fièvre après l'usage de ce fébrifuge, je commençai enfin à douter s'il n'étoit pas mieux d'essayer de la guérir sans y avoir recours, ou du moins d'en différer l'usage jusqu'à ce que le malade fût convalescent, & qu'il n'en eût besoin que pour se fortifier. Le quinquina paroît en effet d'autant moins nécessaire ici, qu'après une saignée ou deux, & après avoir dégagé les premières voies par une purgation & l'émétique; & en tenant le ventre libre, les paroxysmes diminuent ordinairement de jour en jour, jusqu'à ce qu'ils disparaissent tout-à-fait. Mais quand je venois à m'apercevoir que la maladie ne tournoit pas de la sorte, & que malgré les évacuations, les accès devenoient plus fâcheux, ce qui arrivoit souvent dans la fièvre des pays marécageux, j'avois recours

alors au quinquina, & j'avois ordinairement la satisfaction de le voir réussir. Comme il y a peu d'intervalle entre la fin des sueurs & le commencement des paroxysmes suivans, afin d'avoir plus de tems pour que ce fébrifuge pût agir, je commençois à le faire prendre deux ou trois heures avant la fin de la sueur. En général, nous pouvons considérer la paroxysme fievreux comme cessé, quand il n'y a plus ni soif, ni chaleur, & que le malade se trouve lui-même dans une sueur abondante & aisée. Si jamais la fièvre paroïssoit sous la forme d'une tierce ou d'une quarte, le quinquina étoit, après les évacuations ordinaires, un remede infailible.

Entre les diverses méthodes de donner le quinquina, je préfère la suivante. J'en fais infuser une once & demie en poudre fine, la nuit, dans une chopine de vin du Rhin, & le jour suivant, je donne cette mixtion troublee en différentes doses. Mais pour l'usage ordinaire on en faisoit un électuaire, & sur une once de quinquina en poudre on y ajoutoit un gros de sel ammoniac, & les deux ou trois premiers jours, autant de rhubarbe qu'il en falloit pour tenir le ventre libre. Je donnois ensuite le quinquina seul, jusqu'à ce que le malade en eût pris autant que cela paroïssoit suffisant pour prévenir une rechûte.

Telle étoit la maniere dont je traitois ces fièvres dans le commencement, & lorsqu'elles devenoient rémittentes & intermittentes. Si l'on a négligé la maladie dans son premier période, ou bien si après les rémissions ou les intermissions, elle vient à se changer en fièvre continue, on doit ouvrir la veine si le pouls le peut permettre. Mais en quelque état qu'il soit, si la tête est affectée d'un délire ou d'une douleur, il faut appliquer les sangsues aux tempes, & un large vésicatoire entre les épaules. Les vomitifs & les purgatifs violens ne conviennent point en ce tems-là; il est seulement nécessaire d'évacuer

par des vomitifs doux, des clysters réitérés, & de légères purgations. La principale regle doit être de débarrasser les premières voies; & pour y parvenir, le tartre émétique, avec un sel purgatif, seroit probablement le remede le plus efficace.

La fièvre se change quelquefois en dysenterie; on doit alors le traiter de la maniere qu'on l'indique dans le chapitre suivant. Mais s'il survient une diarrhée, quoiqu'on ne doive jamais l'arrêter subitement, il est souvent à propos de la réprimer peu à peu, & d'exciter une sueur abondante (1). Quoiqu'un cours de ventre ne soit pas la crise ordinaire, cependant si la nature semble indiquer cette voie par des douleurs de colique, ou par une tension du ventre, accompagnée de sécheresse de la peau, il est à propos de procurer les selles par le moyen des clysters ou de quelque relâchant doux, tel qu'une infusion de rhubarbe avec de la manne, qu'on doit recommencer aussi souvent que le malade peut soutenir l'évacuation.

II. Les fièvres des camps & des pays marécageux

(1) Si dans les commencemens on n'a pas suffisamment débarrassé les premières voies, & si pendant le cours de la fièvre on n'a pas tenu le ventre libre, on ne doit s'attendre à une crise que par un cours de ventre qu'il ne faut point arrêter tant que le malade a assez de force pour le supporter. Mais s'il a été assez évacué dans les commencemens par l'émétique & les purgatifs, ou que le cours de ventre l'affoiblisse trop, après un peu de rhubarbe, qu'il prenne deux fois par jour le bol suivant :

℞. Theriacæ Andromachi ℥ i. radices ipecacuanhæ in pulverem contrita gr. ij. vel iij. cretæ preparatæ quantum satis sit misce.

Ce remede varié suivant l'ocasion, quant à la quantité des ingrédients, arrête d'une maniere efficace la diarrhée, & procure une moiteur salutaire. Si ce bol ne modere pas le cours de ventre, j'ordonne la mixture suivante :

℞. Extracti Thebaici gr. ij. terantur ex Julepio cretæ ℥ xvi.

Datur post alternas sedes liquidas cochlearia vi.

Telle est la mixture astringente dont je fais communément usage, en la composant avec l'*Electarium* & *Scordio*, je la trouve tout-aussi efficace, & plus agréable au goût & à l'estomac.

se ressemblent autant dans les symptômes que dans la cure. Par conséquent les regles établies dans les paragraphes précédens, pouvant s'appliquer à toutes les deux, je me contenterai seulement de présenter quelques avis sur les points dans lesquels elles paroissent différer davantage. Lorsque la fièvre des lieux marécageux est d'une espece ardente, elle paroît exiger d'amples saignées; mais en général comme les humeurs ont dans ces pays beaucoup de disposition à devenir putrides, cette fièvre ne permet pas tant cette évacuation que la fièvre des camps, dans laquelle les froids fréquens & considérables, rendant le sang plus coëneux, fixent l'inflammation. Il est nécessaire dans la plupart des cas, d'ouvrir la veine au commencement de l'attaque, ou le jour suivant, s'il n'y a point eu d'intermission. Mais les saignées réitérées, à moins qu'il n'y ait des marques évidentes d'inflammation, se trouvent tellement éloignées de produire cet effet, qu'elle sont sujettes à rendre la fièvre encore plus opiniâtre. Il faut pareillement faire attention que la regle que nous avons établie au sujet de la saignée, ne regarde que l'armée & non point les habitans des Pays-Bas, dont le tempérament est fort différent de celui de nos soldats, qui, non-seulement étoient à la fleur de leur âge, mais encore plus robustes & plus sanguins. Quelquefois même la saignée se trouvoit rarement nécessaire parmi les soldats dans une rechûte, ou lorsque le tems s'étoit rafraîchi; la fièvre paroissant alors sans inflammation & avec des intermissions régulières.

J'ai observé que les vomitifs étoient encore plus efficaces dans les pays marécageux que dans le camp; & ils le sont à un tel point, que, lorsque la bile a été totalement évacuée par un émétique, ce remède emporte souvent la fièvre en même tems. L'ipécacuanha seul ne fait pas cet effet; bien plus, je

lui en ai vu produire un tout contraire (1) en rendant les paroxysmes suivans plus longs & plus violens que le précédent; soit qu'il agisse foiblement, & qu'il introduise dans le sang plus d'humeurs putrides qu'il ne peut en évacuer des premières voies, soit que cela provienne d'une autre cause. J'y joins ordinairement par cette raison deux grains de tartre émétique.

La fièvre des pays marécageux étant plus sujette pendant les chaleurs aux paroxysmes, & à prendre une forme continue qu'à rester intermittente régulière; il faut, après les préparations convenables, l'arrêter dans la première intermission. L'on n'a pas trouvé le quinquina moins spécifique en cette occasion en Flandre qu'en Angleterre. Mais il faut ajouter que quoiqu'on en donnât de grandes quantités, les rechûtes étoient non-seulement fréquentes, mais certaines, si l'on ne réiteroit ce remède plus souvent qu'on ne pouvoit engager les soldats à le faire. De sorte qu'après tout, le quinquina fut moins utile qu'on ne s'y étoit attendu. Mais il est à propos d'observer que jamais ce remède, souvent réitéré, n'occasionna de suites fâcheuses; car l'on ne doit pas imputer à la quantité du quinquina les obstructions des viscères qui succéderent à ces fièvres; mais à la longue durée de la maladie & aux rechûtes fréquentes; dont le malade ne pouvoit se garantir, à moins qu'il ne continuât à prendre une once de quinquina tous les dix à douze jours, pendant l'automne entier. La manière la plus efficace pour engager un soldat à le continuer, pour prévenir les rechûtes, seroit de l'infuser dans une partie égale d'eau commune & d'eau-de-vie (2).

(1) J'ai éprouvé deux fois sur moi-même cet effet de l'ipécacuanha.

(2) J'ai depuis remarqué que le plus sûr moyen de prévenir une rechûte, dans ceux qui ne reviennent que malgré eux à l'usage du quinquina, est d'en donner quatre ou cinq onces en poudre, aussitôt qu'on peut obtenir du malade de le prendre. Cette quantité suffit pour six ou sept jours.

Le meilleur moyen ensuite pour prévenir ces rechûtes, consiste dans le régime. Les convalescens doivent manger avec modération, sur-tout des herbage & des fruits, & s'abstenir de tout ce qui est venteux & qui tend à relâcher. En général, tout ce qui produit ces effets, dispose l'estomac à des indigestions, & par conséquent à une corruption des humeurs, & d'un autre côté tout ce qui fortifie est antiseptique. Les liqueurs prises modérément sont alors nécessaires; mais comme la paie des soldats se trouve insuffisante pour pouvoir se procurer une nourriture saine & une liqueur forte, il seroit à propos que le public voulût bien alors en accorder à l'armée, comme aux troupes qui servent sur mer; & la moitié de ce qu'on donne à ces derniers pourroit suffire.

À l'égard des vers ronds, qui accompagnent si souvent ces fièvres, je donnois communément un demi gros de rhubarbe avec douze grains de mercure doux, sans avoir jamais vu qu'une dose aussi forte de mercure, produisît aucun inconvénient, parce que dans notre pays il est toujours bien préparé. Les anthelmintiques qui agissent lentement & sans purger, sont peu utiles en cette occasion, parce que les symptômes causés par ces vers, pressent communément si fort qu'il faut avoir recours aux remèdes les plus vifs. Car, quoique ces reptiles puissent rester long-tems dans les intestins, sans causer beaucoup d'incommodités à quelqu'un qui, à cela près, se porte bien, cependant s'il lui survient une fièvre, sur-tout d'une espèce putride, les vers étant incommodés par l'accroissement de la chaleur & la corruption des humeurs dans les premières voies, qui sont les suites de la fièvre, commencent à faire tous leurs efforts pour sortir. Lancisi, qui fait cette remarque, ajoute qu'ayant ouvert le corps de quelques personnes, qui étoient mortes à Rome des fièvres que nous venons de décrire, on avoit trouvé les in-

testins blessés par la morsure de ces vers; quelques-uns avoient même percé les tuniques des intestins, & s'étoient retirés dans la cavité de l'abdomen. Il ne s'est point trouvé dans nos hôpitaux de dissections de cette espèce: mais j'ai été témoin plus d'une fois, que des malades ont rendu des vers par la bouche, sans avoir senti auparavant aucune envie de vomir. Mais, sans aller si loin, les vers occasionnent des symptômes capables d'alarme. Je me rappelle qu'on amena à l'hôpital, vers la fin de l'été, un soldat incommodé d'une de ces fièvres, avec des douleurs extraordinaires dans l'estomac & les intestins, qui n'avoient point cédé aux évacuations ordinaires. Les muscles du visage étoient convulsifs, & il ne pouvoit pas se tenir une minute dans la même position; je ne pensai pas d'abord aux vers; mais un jour ou deux après, le malade en ayant évacué un par les selles, je lui fis prendre de la poudre ci-dessus mentionnée, qui, à la première ou à la seconde prise, fit sortir plusieurs de ces vers. Les symptômes extraordinaires cessèrent alors, & bientôt après il se rétablit.

Je terminerai ce sujet par l'extrait d'une lettre du docteur de Mouchy, de Rotterdam, qui, pendant que j'étois à l'armée, étoit médecin des troupes Hollandoises qui faisoient alors partie de l'armée des alliés. Ce savant ayant lu les premières éditions de cet ouvrage, y fit quelques remarques, & entre autres celles qui suivent, sur ces fièvres d'automne rémittentes & intermittentes, qu'il appelle *bilieuses*. Elles m'ont été d'autant plus agréables, qu'il a eu non-seulement les mêmes occasions que moi de voir ces maladies dans le camp, mais aussi en pratiquant avant & après la guerre dans son propre pays, où elles sont plus nombreuses & plus fâcheuses qu'en Angleterre, & dans lesquelles on ne faisoit point alors usage du quinquina. Voici ses paroles:

Sic ceteræ observationes meæ à tuis parum vel nihil differunt, nisi forte quod venam secandi (raro saltem) non tantam in febribus biliosis necessitatem invenerim; imo naturam imitando, præcedente emetico, subindè vomitum excitando (prout magis minusve ad superiora materia turgeret) & levem, sed per dies aliquot protractam diarrhæam eccoproticis efficiendo, feliciter, sine ulla alia notabili critica evacuatione, centenos curaverim; & adhuc quotannis, tempore autumnali, optimo cum successu & brevi curem.

Quoad tempus vomitorio utendi, Boerhaavium aliosque prædicos securus sum, dando illud tribus vel quatuor horis ante paroxysmum, in ea continuo permanens opinione, quod major tunc sic materiæ morbosæ accumulatio & activitas; & postea major subactio, & facilior per urinam evacuatio. Simplex hæc fuit mea semper methodus curandi febres biliosas cum oris amaritie, nausæ, vomitu &c. dum agri adhuc in primo initio morbi versabantur. Quotocumque in continuis, vel parum tantum remittentibus, æque tempore vespertino quam matutino præscribere vomitorium ex pulvere ipecacuanhæ scrupulis ij & tartari emetici granis ij. Et statim horâ post hujus remediî finitam operationem, ut purgans, cremorem tartari ad unciam j. Ex lacte ebulyrato assumerent ægri sedulo curabam. Hæc postero die, si eadem somitis adessent signa in primis viis, imò & tertio die interabam. Si vero febrem, ut & plerumque ejus symptomata imminuta videbam, alvum tantum laxam servare conabar simplici decocto hordei & tamarindorum cum nitro.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Observations sur les obstructions qui suivent les fièvres d'automne rémittentes & intermittentes, les fièvres des camps, & celles des pays marécageux.

LA longue durée de ces fièvres, ou les rechûtes fréquentes, causent des obstructions dans les viscères qui se terminent par une hydropisie ou la jaunisse.

L'hydropisie est particulièrement causée par des obstructions du foie & de la rate; & dans ce cas, cette tumeur aqueuse commence communément par les pieds, & monte peu à peu jusqu'au ventre.

Mais quand il n'y a que le ventre d'enflé, & que cela est arrivé tout-à-coup, pour s'être servi mal à propos d'opiates dans la dysenterie, ou de quinquina dans les fièvres intermittentes; le colon est alors tendu par l'air, & la maladie est une véritable tympanite. Ces cas n'arrivoient pas fréquemment, mais quand ils se présentoient, & qu'ils étoient récents, comme la plupart l'étoient, ils cédoient aux remèdes suivans. S'il y avoit peu de fièvre, je commençois par faire tirer du sang, & je donnois du sel d'absinte rassasié avec du jus de citron, & j'y ajoutois un peu de rhubarbe pour tenir le ventre libre. S'il n'y avoit point de fièvre, j'ordonnois quelques grains des especes aromatiques, & le malade buvoit une infusion de fleurs de camomille. Je faisois prendre tous les soirs, à l'heure du coucher, jusqu'à ce que la tumeur vint à disparaître, quinze grains de rhubarbe, ou autant qu'il en falloit pour procurer une ou deux selles le jour suivant. Lorsque la tumeur cédoit, si le pouls étoit lent, & que le malade ne fut pas altéré, je tachois, sans

N

omettre la rhubarbe, de fortifier les intestins, avec un électuaire de fleurs de camomille & de gingembre, & une foible dose de limaille d'acier.

Tous les remèdes violens & les carminatifs qui ne relâchent pas, sont pernicieux.

Un homme qui avoit été incommodé pendant quelques semaines d'une tympanite, avec un peu de fièvre, mourut subitement la nuit, la tumeur étant venue à s'affaïsser tout-à-coup, après trois ou quatre selles abondantes, occasionnées par quelques pilules composées d'aromatiques & de squille. A l'ouverture du corps, on ne trouva point d'air, ni d'eau dans la cavité de l'abdomen; mais le colon étoit si grand & si relâché, qu'il paroïssoit avoir renfermé assez de vents pour causer la tumeur. Cet événement montra la nécessité de se servir de bandages dans la tympanite, au moyen de quoi le malade peut toujours faire une compression proportionnée à la diminution de l'air renfermé dans les intestins.

L'ascite vient plus lentement; elle est commémément accompagnée d'une anasarque; l'urine est fort épaisse & très-peu abondante. Quelquefois la fièvre intermittente se dissipe lorsque la tumeur commence; d'autres fois elle continue, ou bien elle s'en va & revient d'une manière irrégulière. J'ai observé qu'on ne pouvoit guérir ces hydropisies par des purgations seulement, ni par les mercuriels; mais principalement par des sels lixiviels, comme cendres de gânet, sel d'absinthe ou de tartre. Voici la méthode ordinaire de s'en servir. On faisoit dissoudre environ quarante grains de sel de tartre ou d'absinthe, dans environ dix onces d'une infusion d'absinthe, à laquelle on ajoutoit environ deux onces d'esprit de genièvre hollandois; de cette mixture on faisoit trois doses qu'on réitéroit tous les jours. On ne donnoit

point d'autre remède au malade, excepté qu'on lui faisoit prendre une fois en quatre ou cinq jours pour le purger, un demi-gros de pilules de coloquinte avec l'aloës, & sur le déclin de la maladie, quelque préparation d'acier. Quelquefois on provoque l'urine en faisant avaler de l'ail ou de la graine de moutarde. Quand même l'ascite étoit accompagnée d'une tumeur dure, comme on l'a dit un peu plus haut (1), on ne faisoit rien de plus, sinon qu'on fomentoit quelquefois la partie, ou qu'on la couvroit d'un emplâtre chaud. On a souvent guéri, par les mêmes remèdes, quelques fièvres intermittentes irrégulières & opiniâtres; ou si elles revenoient après la cure de l'hydropisie, on les traitoit avec beaucoup de succès avec le quinquina (2).

La jaunisse sans fièvre se guérit pareillement avec les sels lixiviels & la même purgation; & j'ai remarqué que dans cette maladie & dans l'hydropisie, les vomitifs antimoniaux faisoient un très-bon effet.

CHAPITRE VI.

Observations sur la dysenterie des camps.

J'At divisé les maladies d'automne des camps, en fièvres & en flux de ventre (3). Ayant traité amplement des fièvres, je passe maintenant aux flux

(1) Part. III. Chap. IV. §. 2.

(2) Depuis ce tems, quand j'ai soupçonné qu'il y avoit des obstructions dans les viscères, j'ai donné, dans les fièvres intermittentes irrégulières, la mixture suivante, pendant quelque tems, & je lui ai toujours vu faire un bon effet. Elle diffère fort peu de celle qu'on a rapportée plus haut.

ʒi. Florum Chamameli unc. sem. aquæ puræ bullientis unc. viij. macera per horæ dimidium & colatura admisce spiritus vini Gallici ʒij. solis absinthii ʒi. Datur quater, quotidie; cochlearia ʒv.

(3) Part. II. Chap. I.

de ventre ; mais je me bornerai à l'espece qu'on appelle dysenterie , parce qu'elle est moins hors des camps , & qu'elle y devient souvent générale & très funeste. Je commencerai par en faire une description ; je rapporterai ensuite ce qu'on a observé en disséquant des personnes mortes de cette maladie ; après quoi j'en rechercherai la nature & la cause , & enfin je proposerai la méthode qui m'a le mieux réussi en la traitant.

§. I. Description de la dysenterie des camps.

Il paroît au commencement d'une campagne quelques dysenteries ; mais elles ne sont ni si dangereuses , ni à beaucoup près aussi fréquentes que vers la fin de l'été , ou au commencement de l'automne. En ce tems-là elles deviennent épidémiques & contagieuses , dominant environ pendant six semaines ou deux mois , & cessent ensuite. Elles sont toujours très-nombreuses & plus dangereuses après des étés excessivement chauds & étouffans , sur-tout dans les camps fixes , ou lorsque les soldats se couchent tout mouillés après une marche par des tems chauds.

Les diagnostiques sûrs & certains de la dysenterie , sont , indépendamment des symptômes fiévreux , un mal d'estomac , des vents dans les intestins , des selles petites , mais fréquentes , d'une matiere gluante & écumeuse , accompagnées de ténésme & de tranchées. Du sang mêlé avec la matiere fécale , est un symptôme ordinaire , mais qui n'est pas inséparable : car plusieurs personnes ont , du moins dans les commencemens , toutes les autres marques de la dysenterie , excepté celle-là ; & d'autres ont des selles sanguinolentes , sans dysenterie , occasionnées par d'autres causes. Mais comme cette maladie paroît la plupart du tems accom-

pagnée de sang , on lui a donné par cette raison , le nom de flux de sang.

On peut regarder ces symptômes comme des signes pathognomoniques , & comme tels ils peuvent suffire à distinguer cette maladie d'une diarrhée , d'un flux hémorrhoidal , ou de tout autre. Sydenham & Willis se servent du terme dysenterie , conformément à cette description , & l'appliquent à tous les cas de ce flux de ventre qui fit beaucoup de ravage à Londres en 1670 , quoique Sydenham dise que quelques-uns de ses malades ne rendirent point de sang (1) , & que Willis observe que la plupart des siens n'eurent que des selles aqueuses (2). Ces deux auteurs célèbres ne s'accordent guères dans la description de cette maladie , que sur le nom qu'ils lui donnent. Le savant Morgagni remarque à propos de ce mal , la propriété de l'application que fait Willis , du mot dysenterie à un flux accompagné des symptômes dont on vient de parler , quoiqu'il n'y eut point de sang ; mais il voudroit qu'on l'appellât , pour plus grande clarté , *dysenteria in-cruenta* (3).

On peut remarquer qu'en bornant ce nom à ces symptômes , je me suis écarté des anciens. On me trouvera peut-être en cela d'autant plus blâmable , qu'en une autre occasion j'ai reproché à quelques auteurs la même liberté (4). Mais dans le cas de la passion iliaque , à quoi je fais allusion , Sydenham avoit fait des changemens sans aucune sorte de nécessité , & donné des noms différens à deux périodes de la même maladie ; au lieu qu'ici les anciens se sont servi d'un terme , ou dans un sens si étendu ,

(1) *Morb. Acut.* Sect. IV. Cap. iij.

(2) *Pharm. Rar.* Sect. III. Cap. iij.

(3) *De Scib. & caus. Morb.* Ep. XXXI. §. 11 & 13.

(4) Part. III. Chap. II. §. 6.

qu'il renferme plusieurs maladies d'une espèce différente, ou dans une acception si bornée, qu'il ne peut comprendre toutes les variétés de la même maladie. Ces raisons m'ont forcé à les abandonner, & à suivre la définition de ceux qui ont traité avec plus d'exactitude de cette maladie des intestins.

Aussi le terme *dysenterie* signifiant en grec, une affection des intestins en général, Hippocrate s'en sert-il non seulement pour signifier toutes les exulcérations des intestins, mais encore toutes les hémorrhagies de ces parties, celles même qui sont critiques & salutaires, & pareillement toute espèce de flux sans sang ou avec du sang (1). Il paroît cependant, qu'après lui il y eut quelques auteurs Grecs, dont nous avons perdu les ouvrages, qui, s'apercevant de ce défaut de précision, bornèrent la signification de ce terme à une ulcération des intestins, accompagnée de tranchées, de ténésme & de selles sanguinolentes, avec des mucosités. Celse donne le nom de *Tormina* à cette maladie, & dit que c'est la dysenterie des Grecs (2), & Cœlius Aurelianus (3) retient le nom grec, & décrit la dysenterie à peu près de la même manière que Celse.

Cependant Galien revient à l'acception étendue de ce mot, en définissant la dysenterie une exulcération des intestins, & en faisant mention d'autres fois de quatre espèces de cette maladie, toutes avec

(1) *Dysenteria est exulceratio intestinorum.... alii vero, inter quos ipse Hippocrates est, Dysenteriam interdum appellant non ipsam modo exulcerationem intestinorum, verum omnem etiam cruoris, per intestina vacuationem* Gorraus in voce *δυσεντερία*.

Ejus etiam dysenteria, quæ plerumque morbos plurimos salutariter ac judicatorie solvit, meminisse videtur Hippocrates (Prorrh. 2). δὲ δυσεντερίας etiam pro quovis alvi pro fluxu copere videtur. Hippocratis (Lib. ij Epidem). Fasti Econom. Hippocr. in voce δὲ δυσεντερίας

(2) *De Med. Lib. IV. Cap. XV.*

(3) *De Morb. Chron. Lib. IV. Cap. VI.*

des selles sanguinolentes, dont une seule s'accorde avec les *Tormina* de Celse, ou la dysenterie des modernes (1). Supposant que les autres Grecs suivoient Galien sur cet article, je n'ai consulté qu'Aretæus qui, bornant d'après Archigenes, ce terme à une ulcération des intestins, rend raison de tous les symptômes suivant la manière dont est affecté tel intestin particulier, & les circonstances de l'ulcère, qui peut occasionner une hémorrhagie funeste (2), s'il est profond & qu'il corrode quelque gros vaisseau sanguin.

Il paroît par-là que ce terme *dysenterie*, ne présente dans Hippocrate & Galien, aucune notion précise d'une maladie, & qu'à moins que les symptômes, que j'ai appelés pathognomoniques, ne soient toujours joints à une ulcération des intestins, ce qui n'arrive pas toujours, on doit regarder la dysenterie de Celse, d'Aretæus & de Cœlius Aurelianus, comme une maladie différente de celle dont je traite actuellement. Ce n'est pas que les intestins ne soient sujets à s'ulcérer dans la vraie dysenterie, mais cette exulcération est accidentelle, & nullement essentielle à la maladie. Morgagni observe (3) que les intestins sont quelquefois ulcérés dans cette maladie, & que d'autres fois ils ne le sont pas; & dans un autre (4) endroit, il remarque que l'exulcération n'arrive que dans l'état plus avancé de cette maladie. Bien plus, en comparant les dissections de cet habile anatomiste avec celles qu'a rassemblées Bonnet, celles du docteur Cleghorn (5), & les miennes, on trouvera plus d'exemples où les intestins étoient sains à cet égard, que de ceux où ils ne l'étoient pas.

(1) *De causis symptom. Lib. III... De Loc. affect. Lib. II.*

(2) *De causis & sign. Diut. Morb. Lib. II. Cap. IX.*

(3) *De Sedib. & caus. Morb. Epist. XXXI. §. 12, 13.*

(4) Quelque part dans la même lettre.

(5) *Observations on the Epidemical Diseases of Minorca, Ch. V.*

L'opinion touchant l'ulcération constante des intestins, continua jusqu'à ce que Sydenham & Willis eussent considéré la dysenterie, comme une maladie indépendante d'aucun ulcère; & il paroît que c'est d'après leur autorité que les médecins ont abandonné l'ancien système. La relation de Sydenham est en tout si juste, que croyant inutile une énumération plus ample des symptômes, je renverrai le lecteur à cet habile médecin; me bornant à un petit nombre d'observations, qui prouvent quelques points qu'il a laissés douteux; & en ajoutant quelques autres, qui rendent plus complète l'histoire de cette maladie.

Sydenham a fait si peu de recherches sur la nature d'aucune espèce de dysenterie, si l'on excepte celle dont il donne lui-même la description, qu'il doute s'il ne peut pas y avoir autant d'espèces de cette maladie que de la petite vérole. & des autres épidémies, qui, suivant lui, varient au point d'exiger un traitement différent en quelques points particuliers (1).

Sydenham, persuadé que la nature manifestoit le plus sa sagesse par sa variété, s'est vu amené par-là à cette opinion de la vérité des maladies épidémiques, quoiqu'elles parussent sous une même forme. « Nous ne devons point être surpris, dit-il, de ces jeux de la nature, puisqu'il est universellement reconnu que plus nous pénétrons dans ses ouvrages, & plus nous y remarquons l'imense diversité de ses opérations & de son mécanisme presque divin, qui surpassent de beaucoup notre intelligence. Ainsi tous ceux qui en-

(1) Cum fieri quidem possit, ut variae nascentur Dysenteriarum species, ut sunt variolarum, & epidemiarum aliorum, diversis constitutionibus propria, & quae proinde medendi methodum in aliquibus diversam sibi suo jure vindicant. De Morb. Acut. Sect. IV. Cap. ii.

» treprennent de comprendre toutes ces matières,
» & de suivre à la piste la nature dans la multitude
» de immense de ses opérations, ne peuvent manquer d'échouer (1) ».

Mais la nature manifeste-t-elle plus sa sagesse par la perplexité où elle jette les hommes en variant toutes les saisons, les maladies, qu'en nous les présentant de nouveau, afin de nous instruire de leur nature & de leur traitement? Nous trouvons, il est vrai, au commencement de nos recherches, beaucoup de variété & d'obscurité; mais à mesure que nous pénétrons plus avant dans la nature, nous trouvons tant d'analogie dans ses ouvrages, que nous sommes forcés de reconnoître & de respecter sa simplicité.

Pour ne point m'écarter de mon objet, j'ose assurer que toutes les dysenteries épidémiques que j'ai vues à l'armée, étoient de la même nature. Le docteur Huck & d'autres médecins, employés depuis la première guerre, non-seulement en Allemagne, mais à Minorque, en Amérique & aux Indes occidentales, m'ont assuré que cette maladie paroïsoit dans des pays & des climats si différens, avec les mêmes symptômes, quoique plus ou moins violens, suivant la chaleur, & que dans tous ces pays elle cédoit aux mêmes remèdes dont on avoit remarqué auparavant le plus de succès dans les hôpitaux militaires. J'ajoute qu'en Ecosse & ici, toutes les fois que j'ai eu occasion de traiter ces flux, je ne me suis jamais aperçu qu'ils exigeassent une méthode

(1) Neque est, cur hos Naturæ lusus hac in re tantopere dimiremur; cum in confesso apud omnes sit, quod quò profundius in quacumque Naturæ opera penetremus, eò luculentius ad fulgeat ingens illa varietas, & devianum penò artificium operationum ejus, quæ captum nostrum longissimè superant. Adcò quisquis ille fuerit, qui in se receperit hæc omnia mente adsequi, & multifarias naturæ operationes nata mente indagare, partim manûs causas excidet.

différente. Je ne vois pas non plus que Degner ait eu raison de considérer le flux qu'il décrit, comme d'une autre espece, qui peut se distinguer par sa nature contagieuse & bilieuse (1). En effet, je n'ai jamais vu de dysenterie épidémique en été ou en automne, saisons où les premières voies sont très-sujettes à se déranger, & je n'ai jamais vu un certain nombre de personnes attaquées de cette maladie, sans apprendre que plusieurs se plaignoient de mal d'estomac & de vomissemens de bile. A l'égard de la violence des symptômes rapportés par cet auteur, j'avoue qu'elle l'emporte sur tout ce que j'en ai jamais vu au commencement de l'attaque. Mais lorsqu'un grand nombre de nos soldats, avec des cas même très-favorables, se sont trouvés, pour ainsi dire, entassés dans les hôpitaux d'armée, la dysenterie parut alors avec la même virulence qu'à Nimègue.

Sydenham observe, » qu'il en est de la dysenterie comme de toutes les maladies épidémiques » qui paroissent dans le commencement d'une nature plus subtile que dans leur état avancé. En effet, plus elle continue, & plus elle devient » *humorale*. Par exemple, le premier automne, » plusieurs n'avoient point du tout de selles; mais à l'égard de la vivacité des tranchées, de la violence de la fièvre, de l'abattement subit des forces, & des autres symptômes, elle surpassoit de beaucoup les dysenteries des années suivantes (2). Nous avons ici, à ce qu'il paroît, une espece de dysenterie bien différente de la commune. Aucun auteur n'a fait, autant que je le puis savoir, avant & après Sydenham, une pareille observation. Mais indépendamment de cela, il faut

(1) *Hist. Medic. de Dysent.* Cap. I. § 2

(2) *Vid. loco cit.*

remarquer que quoique nous approuvions qu'il considère la dysenterie comme une maladie où les selles peuvent être sanglantes ou non, cependant nous ne pouvons le justifier, lorsqu'il donne le nom de dysenterie à une maladie où il n'y a point du tout de selles.

S'il y a ici quelque méprise, elle est de peu de conséquence, quoique je n'en puisse dire autant de l'observation par où Sydenham termine son sujet. Il prétend » que quoiqu'on ne puisse se dispenser » de saigner & de purger avant de donner le laudanum, dans les années où la dysenterie étoit épidémique, que cependant dans tout autre état de l'air, où il y avoit moins de disposition à produire cette maladie, on pouvoit omettre avec sûreté ces évacuations, & compléter la cure par une méthode plus courte, c'est-à-dire, par le laudanum seul (1). »

Je ne puis m'empêcher d'être ici d'un avis contraire; car quoiqu'on ne puisse douter, d'après l'autorité de Sydenham, qu'on n'ait guéri de cette manière quelques dysenteries légères, cependant j'ai vu cette méthode suivie de si mauvais effets, à l'armée & ailleurs, que j'ose dire qu'on ne doit jamais traiter aucun cas de la dysenterie avec le laudanum, avant que d'avoir parfaitement dégagé les premières voies.

La dysenterie commence quelquefois, suivant l'observation de Sydenham, par un froid suivi de chaleur, mais plus souvent par des tranchées, sans aucune sensation de fièvre. Cette dernière partie

(1) *Quod tamen in his annis, quibus dysenteria adeo epidemice grassarentur, evacuationes prius memoratae prorsus necessariae erant, antequam ad usum laudani eventum fuisset, attamen in constitutione quavis huic morbo minus faventi, istae tuto omitti possunt, ac curatio compendiosiori viâ, solo nempe usu laudani, absolvi eo, quem diximus, modo. Loc. cit.*

n'est peut-être pas vraie à la rigueur ; car quoique le malade ne fasse aucune mention de symptômes fiévreux ; cependant en examinant les choses de près , on trouvera que les vicissitudes de chaud & de froid , la lassitude , la perte de l'appétit & autres affections fiévreuses , ont précédé plus ou moins cette maladie. La dysenterie paroît souvent dans le commencement une fièvre d'automne. En effet , le malade a de la fièvre , avec un dérangement d'estomac & d'intestins , deux ou trois jours avant la diarrhée ; mais ensuite les symptômes fiévreux cèdent d'une manière sensible. D'autres fois la fatigue & le froid , dans la saison de la dysenterie , donnent soudain le flux , mais rarement sans peu de fièvre. La diminution sensible de la fièvre , lorsque le flux commence à paroître , paroît justifier l'expression de Sydenham , qui appelle la dysenterie « la fièvre de la saison qui se jette sur les intestins (1) »

Le malade est sujet à une fièvre lente & plus dangereuse , indépendamment de celle qui précède. J'ai remarqué la plupart du tems , qu'elle étoit causée parce qu'on avoit négligé cette maladie dans les commencemens , ou parce qu'on avoit donné des opiates , ou d'autres astringens , avant les évacuations convenables. J'ai vu quelquefois , quoique rarement , la même espèce de fièvre , accompagner le flux depuis le commencement , & aboutir à la mort , sans avoir pu découvrir qu'on se fût trompé dans le régime ou dans les remèdes.

Quoique la fièvre d'hôpital ou de prison ne soit pas essentielle à la dysenterie des armées , cependant elle l'accompagne souvent & elle est très-funeste. Cette fièvre infecte en tout tems les sal-

(1) *Loc. cit.*

les des hôpitaux , où beaucoup de personnes sont pressées les unes sur les autres dans un air mal-sain , mais jamais tant que lorsque ces personnes sont attaquées d'une maladie putride. Cette fièvre combinée avec le flux de sang , est communément mortelle.

Les selles sont ordinairement d'abord copieuses , & les excréments formés ; mais le jour suivant , ou bientôt après , elles deviennent petites , aqueuses & visqueuses , & sont accompagnées de tranchées & de ténésme. Depuis ce tems , jusqu'à ce que la maladie prenne une tournure favorable , rarement voit-on la matière fécale dans son état naturel , à moins qu'une purgation , venant à opérer avec vivacité , ne l'emporte ; les tranchées sont alors moins vives , le malade va moins souvent à la selle , & il a moins de ténésme.

Sydenham auroit bien dû parler d'une humeur aqueuse , qui indépendamment de la mucosité dans les selles , est toujours mêlée avec l'humeur visqueuse. Cette sérosité est peut-être une cause de l'irritation , & vient de quelqu'une des parties plus élevées des intestins , au lieu que la mucosité est la plupart du tems exprimée du rectum.

Des raies de sang indiquent l'ouverture de quelques petits vaisseaux à l'extrémité du rectum ; mais un mélange plus intime prouve que le sang vient d'une source plus élevée. Cette hémorrhagie qui alarme le plus , est cependant le symptôme le moins à craindre. Car quand même cette évacuation seroit constante , la quantité de sang qu'on perd dans le cours de la maladie , excepté dans un petit nombre de cas , est de peu de conséquence. Morgagni observe que la plus grande partie du sang vient des intestins , sans aucune rupture des vaisseaux sanguins , & seulement par leur grande dilatation. Ce sentiment s'accorde très-bien avec ce

que j'ai remarqué dans les intestins à l'ouverture des corps.

Il ne faut pas s'alarmer non plus de la perte d'une aussi grande quantité d'humeur séreuse, qui n'est pas à beaucoup près si grande que dans une diarrhée ordinaire. La fréquence des mouvemens a donné une fautive indication pour l'usage prématuré des astringens, tandis que dans le fait, le passage des intestins est déjà si fort bouché, que la partie la plus essentielle & la plus difficile de la cure, est de le rétablir & de le conserver.

On remarque moins communément dans les selles quelques autres substances, dont ne parle point Sydenham; savoir des vers ronds, de petites boules d'excrémens durcis, & quelques corps encore plus petits, de la couleur & de la consistance du suif.

On ne doit jamais regarder les vers comme la cause du flux, mais ils concourent, avec d'autres causes, à le rendre plus dangereux. Les efforts qu'ils font pour sortir, dans cet état des intestins, augmentent l'irritation. Je les ai vu quelquefois s'ouvrir un passage par la bouche.

Les petites boules de matière fécale durcies, sortent en quelque-tems que ce soit de la maladie, mais je les ai remarquées principalement dans son état avancé, & lorsque je soupçonnois qu'on avoit trop long-tems négligé les purgations. Une purgation forte les emporte, & communément le ténésme & tous les autres symptômes s'en vont. Ces *scybalæ* sont si ronds & d'un tissu si ferme, qu'ils ont été formés, à ce qu'il paroît, dans les cellules du colon, & qu'ils y ont séjourné depuis le commencement de la maladie. On ne peut guère supposer en effet, que ces boules aient acquis depuis cette figure & cette consistance, pendant une irritation continuelle des intestins, & la diète rigoureuse à laquelle on assujettit les malades.

A l'égard des substances blanches que j'ai compa-

rées à du suif, je ne fais point si elles ne sont pas les mêmes qu'Hippocrate appelle *Σαπυές*, des chairs; mais Arétée & Cælius Aurelianus en font une description claire, & des écrivains postérieurs en ont parlé sous le nom de *corpora pingua*, quoiqu'ils ne soient pas d'accord ensemble. Quoique je les eusse vus souvent, j'avois cependant toujours négligé de les examiner, jusqu'en 1762. Le docteur Huck & moi, visitant pendant l'automne de cette année un marchand de cette ville attaqué de la dysenterie, qui rendoit de telles substances, nous en conservâmes une que nous considérâmes à loisir. Nous trouvâmes que ce n'étoit qu'un morceau de fromage; quoique le malade nous assurât dans la suite qu'il n'en avoit pas mangé depuis le commencement de sa maladie, c'est-à-dire, depuis quinze jours. Soit que ce fromage fût un composé de particules plus petites, qui avoient passé de l'estomac dans le colon avant sa maladie, ou soit qu'il fût formé par le lait dont il avoit toujours fait usage, & qui pouvoit s'être caillé dans son estomac, c'est ce que nous ne pûmes déterminer; mais nous fûmes pleinement convaincus tous les deux, que de quelque manière que fût produite cette substance, elle devoit être de la même nature que tous ces *corpora pingua*, que nous avons vus si souvent dans la dysenterie.

A l'égard de l'abrasion de la membrane vilieuse, & des autres substances qu'on dit avoir remarquées dans les selles, je n'en puis rien dire, ne les ayant jamais vues. Je ne les révoque pas cependant en doute, puisque d'autres auteurs (1) en font si sou-

(1) *Hæc suntamenta* ἔσχατα dicta Hippocrati, quæ merito damnantur... Testatur Galenus se multos vidisse, & sæpe, quibus, cum morbis gravibus & diuturnis conflatis, maxima intestinorum pars sic corrumpebatur, ut cumpleribus in locis tota interior tunica esset destructa, imprimis in morbis dysentericis, Van Swiet. *Comm. in Aphor. Boer. S. 721.*

venit mention. Une recherche aussi dégoûtante, & même aussi dangereuse, me paroît une excuse suffisante pour ne l'avoir pas poussée plus loin.

Les selles ont pendant toute la maladie une certaine odeur différente de celle des excréments ordinaires. Elle est foible dans les commencemens & peu désagréable; mais vers la fin, quand les intestins commencent à se mortifier, la puanteur devient cadavéreuse & insupportable. C'est le tems où elles sont probablement le plus infectées. J'ai remarqué autre part, que dans l'état naturel l'odeur fétide de la matière fécale, vient d'un mélange de matière putride avec un acide, & que cette combinaison donne à la matière fécale une odeur particulière, plus forte qu'elle ne l'auroit sans cela, & la rend moins sujette à répandre l'infection (1). Mais dans cette maladie, on diroit que les spasmes empêchent l'acide, qui s'engendre dans l'estomac & les intestins grêles, de passer dans les gros intestins, & que la matière fécale est par-là privée de ce qui peut la corriger.

Les vents sont un autre symptôme qu'omet Sydenham. Ils proviennent en partie des alimens qui, dans ce dérangement de l'estomac, fermentent trop fort & engendrent cet air & un acide, comme il paroît par les expériences jointes à cet ouvrage (2). Ils peuvent venir aussi du sang & des autres humeurs qui croupissent & se putréfient dans les gros intestins; car toutes les substances animales & végétales donnent, comme on le fait, beaucoup d'air, quand elles se putréfient. D'ailleurs la masse du sang ayant acquis une disposition plus que naturelle à la putréfaction, en absorbant la matière corrompue des intestins, peut être plus disposée par cette

(1) Mémoires sur les substances septiques & anti-septiques. Mém. VII. Expér. XLIII.

(2) *Ibid.* Mém. V & VI.

cause

cause à se séparer de l'air qu'elle contient, & à le jeter sur les premières voies. Quoi qu'il en soit, il est clair que l'air qui abonde en ce tems-là dans les premières voies, occasionne souvent un sentiment d'oppression, ou augmente les tranchées suivant le lieu où il est rassemblé, soit que ce soit l'estomac, les intestins grêles ou les gros, & à proportion des spasmes qui le tiennent emprisonné. J'ai vu plus d'une tympanite ou distension immodérée du colon par l'air, occasionnée par l'usage prématuré des opiates & des astringens dans la dysenterie. Les selles sont de bonne heure écumeuses comme l'écume de bière; mais ce n'est que de la mucosité dans son état naturel mêlée avec de l'air, au sortir des glandes. Car en piquant la tunique interne des intestins d'un animal vivant, comme l'a éprouvé M. de Haller, cette sorte de matière écumeuse s'exprime des orifices de tous les vaisseaux excrétoires qui environnent la partie irritée (1).

Il seroit utile de savoir quel intestin est en particulier affecté, lorsque les tranchées se font sentir avec plus de vivacité: mais on ne peut rien assurer quand on vient à considérer combien le mouvement péristaltique peut faire changer de place aux intestins (2), combien leur situation peut varier en différentes personnes, & combien il est aisé de confondre la douleur du colon avec celle des intestins grêles qui l'environnent. En général, l'irritation de l'estomac & des intestins plus élevés, est moins accompagnée de tranchées que d'indisposition. Aussi quand les tranchées sont les plus aiguës, il est probable que le spasme est dans les intestins intérieurs. Lorsque la douleur se fait sentir vers le milieu du ventre, nous pouvons présumer que le spasme est

(1) *Opera minora*, pag. 394 & seq.

(2) *Ibid.* page 301 & suiv.

dans les intestins grêles ; mais nous ne pouvons rien assurer , puisqu'on a trouvé en quelques sujets le pli supérieur du colon aussi bas que la région ombilicale. On peut attribuer au colon les douleurs aux côtés , dans le dos , & la région des reins ; mais si les douleurs se font sentir vers l'*os sacrum* , nous pouvons alors soupçonner que la partie supérieure du rectum est affectée. Car , la douleur provenant de l'irritation de cet intestin , peut se rapporter également au dos & à la partie inférieure du ventre , comme une pierre qui descend de l'urètre , se fait sentir derrière aussi-bien que devant. Quand l'extrémité inférieure du rectum est irritée , il paroît que le spasme produit alors moins de douleur qu'un violent *nifus* , qui tire & réunit les muscles de cette partie , aussi-bien que les autres dont l'action est d'évacuer la matière fécale.

Les selles sont toujours précédées par des tranchées vives , & suivies d'un peu de répit ; mais les mouvemens étant si fréquens , le malade n'a pas de soulagement considérable , à moins qu'on ne détourne les spasmes par des opiates , en fomentant le ventre , en excitant une sueur , en évacuant par une purgation la matière âcre & irritante. Quand les intestins commencent à se mortifier , quoique le malade ne puisse reposer , il sent peu de douleur ou de ténésme ; j'en ai même connu qui n'éprouverent point ces derniers symptômes , non-seulement quelques heures ; mais quelques jours avant leur mort. Ils avoient alors quelque peu de délire ; j'en ai cependant vu plusieurs qui conserverent leur raison jusqu'au dernier moment.

On peut remarquer que Sydenham ne parle du ténésme que lorsque le malade est en convalescence , quoique ce soit un des premiers symptômes qui caractérise la dysenterie. Ce n'est cependant point une omission de cet excellent auteur. Car ce que d'autres entendent par ténésme , & ce que j'ai voulu

dire par ce terme , en traitant des symptômes pathognomoniques , Sydenham l'exprime par ces mots : *intestinorum depressio cum dolore* ; & par ceux-ci : *molestissimus viscerum omnium quasi descensus*. A strictement parler , on ne peut admettre l'observation qu'il fait , que les intestins sont affectés successivement de haut en bas , jusqu'à ce qu'à la fin la maladie soit portée au rectum , où elle aboutit à un ténésme. En effet , quoique le rectum soit en général la dernière partie qui se rétablit , & que le colon soit plus long tems affecté que les intestins grêles , cependant je n'ai point remarqué la progression décrite par Sydenham. Dès le commencement de la maladie , le corps entier des intestins est affecté à la fois , & le ténésme est de très-bonne heure aussi violent que dans tout autre tems de la maladie. Il paroît que le ténésme cause quelquefois la mort par son obstination ; car l'irritation constante mortifie à la fin le rectum. Dans les corps que j'ai disséqués , j'ai remarqué que les apparences de la gangrène étoient toujours plus grandes , à mesure qu'elle approchoit de l'extrémité du rectum.

Sydenham observe que le ténésme qui subsiste à la fin du flux , ne doit point s'attribuer à une ulcération du rectum. Suivant lui , » à mesure que les » intestins recouvrent leur ton , ils déposent le reste » de la matière morbifique dans cet intestin , qui , » étant continuellement irrité par cette matière , » vuide à chaque selle partie de la mucosité qui » couvre naturellement les intestins » Mais ne paroît-il pas plus naturel d'attribuer ce reste de ténésme à l'ulcération d'une partie qui a été fort enflammée & excoriée dans le cours de la maladie , & dont l'irritation constante l'empêche de se rétablir ? Ajoutez à cela l'observation si souvent faite , que le ténésme disparoit lorsque le malade vient à évacuer des excréments durcis , tels que ceux dont on

a parlé plus haut, qui sont la principale cause de l'irritation. Morgagni soutient que le ténésme qui succède à la dysenterie est quelquefois occasionné par un ulcère ; mais il n'en rapporte qu'un seul exemple qu'il a vu à l'ouverture des corps.

Sydenham ne fait mention ni de la chute du fondement, ni de la suppression de l'urine, que j'ai vu arriver dans des cas fâcheux de la dysenterie. Le premier symptôme vient de la violence des épreintes, & l'autre de l'inflammation qui s'étend depuis le rectum jusqu'au col de la vessie.

Sydenham ne fait aucune attention à la contagion de cette maladie. Willis dit expressément que celle dont il donne la description, & qui étoit la même que celle de Sydenham, n'étoit point contagieuse. Tout ce qu'on peut inférer, c'est que la dysenterie qu'ils ont examinée, étoit d'une nature plus douce qu'on ne le voit communément, quand elle devient générale ; ou que cette circonstance leur a échappé. Il est vrai que ce mal ne se communique pas aussi aisément que la plupart des autres maladies contagieuses. Mais quand elle a été épidémique, je l'ai toujours vue quelque peu contagieuse, sur-tout dans les hôpitaux militaires & dans les maisons des pauvres, qui n'ont pas les moyens de se tenir propres.

La durée & l'issue de la dysenterie sont incertains. Ils dépendent beaucoup des remèdes, du bon air, des soins qu'on prend du malade & de ceux qu'il prend lui-même. S'il ne manque de rien, & que ce flux soit récent, on le guérit en général. Mais ces circonstances favorables ne se rencontrent que parmi les officiers. Ce cas se trouve bien différent parmi les simples soldats ; ils n'ont recours au médecin que fort tard ; dans le camp ils sont exposés au froid ; à l'hôpital à un air infect, ce qui est encore plus fâcheux.

Les signes d'une dysenterie dangereuse sont lors-

que la première purgation & le premier vomitif n'apportent aucun soulagement ; lorsque la fièvre hectique augmente ; lorsque le dérangement d'estomac est opiniâtre ; quand la contenance s'altère considérablement ; quand le pouls s'abat & devient intermittent ; enfin quand le malade sent des inquiétudes sans éprouver des tranchées. Dans les commencemens le hoquet est peu dangereux, mais lorsque la maladie se trouve avancée & le malade fort bas, s'il est obstiné, c'est ordinairement un signe de mortification. La maladie, quand elle est mortelle, finit par un abattement total des forces, un ulcère à la gorge, ou des aphthes & des selles involontaires & cadavéreuses. Quelquefois avant la mort, lorsqu'une dissolution putride fait cesser les spasmes, les alimens passent comme dans une lienterie, dans les intestins, sans être beaucoup altérés.

Dans les cas les plus favorables, les hommes qu'on a envoyés à l'hôpital, ne peuvent rendre que peu de service le reste de la campagne ; parce qu'il n'y a point de maladie si sujette à retour, si on manque à un certain régime, ou si on s'expose au froid. Ce n'est point que ces retours soient autant de rechûtes & de vraies dysenteries ; mais ce sont des diarrhées avec un plus grand nombre de symptômes dysentériques, qu'on n'en voit communément dans le cours de ventre ordinaire. Cette maladie a beau prendre une tournure favorable, cependant la disposition au flux continue, parce que les intestins sont trop délicats pour soutenir le stimulus naturel de la bile & des autres sécrétions, sans en être irrités.

Telles sont les observations que les occasions fréquentes que j'ai eues de voir cette maladie sous toutes ses formes, m'ont mis à portée d'ajouter à celles de Sydenham.

§. II. Des dissections.

Après avoir fait une description de la dysenterie, je vais rapporter les changemens que je remarquai dans les corps de ceux qui en moururent, & qui furent ouverts. Cela fait une partie de l'histoire de cette maladie, qu'ont omise Sydenham & Degner.

I. Pendant l'automne de 1744, un soldat qui avoit été incommodé environ trois semaines d'un flux de sang, fut envoyé de Tournay, avec d'autres malades, à l'hôpital de Bruxelles. Il avoit un pouls foible, les forces abattues, des tranchées & un ténésme continuel, les selles de couleur *ichoreuse*: changement qui vient souvent de la corruption du sang. Le troisieme jour après son arrivée, les douleurs diminuèrent, son pouls tomba, les extrémités devinrent froides, un délire léger succéda, & le quatrieme jour il mourut.

Je trouvai à l'ouverture du corps les gros intestins noirs & putrides, les membranes prodigieusement épaissies, (marque d'une inflammation précédente) & fort ulcérées en dedans, sur-tout dans le rectum & à la partie inférieure du colon, où la membrane villeuse étoit tout à-fait emportée, ou changée en une substance gluante & putride, d'une couleur verdâtre. Le cæcum & son appendice se trouvoient moins corrompus; les intestins grêles & l'estomac n'étoient ni mortifiés ni décolorés, mais seulement tendus & enflés par l'air qui y étoit renfermé. La graisse de l'épiploon étoit pareillement verdâtre. Mais ni le foie ni la rate ne paroissoient gâtés; la bile seulement se trouvoit épaisse, visqueuse & d'une couleur brune. La partie de la veine cave qui est sur les vertèbres des lombes, étoit extrêmement tendre. Les poumons adhéroient un peu au côté gauche, mais d'ailleurs fort sains. On trouva le sang caillé dans le ventricule droit; mais dans

les vaisseaux plus grands, le sang étoit plus fluide & d'une couleur noirâtre.

II. Environ le même-tems, un soldat d'artillerie, après avoir été guéri d'un cours de ventre ordinaire, fut attaqué de la dysenterie pour avoir bu, étant en marche & ayant fort chaud, une grande quantité d'eau. Trois jours après on l'amena à l'hôpital fort malade, & outre les symptômes ordinaires, il se plaignoit des hémorrhoides & de la gravelle. Cet homme ne pouvoit point se tenir couché; mais il se soutenoit continuellement sur ses genoux & sur ses mains, appuyant sa tête sur le traversin jusqu'à ce qu'il mourût, ce qui arriva trois ou quatre jours après qu'il eut été admis à l'hôpital.

Je remarquai à l'ouverture de l'abdomen, que la plus grande partie de l'épiploon se trouvoit du côté gauche, dessous les intestins grêles, & qu'il étoit grand & plein de graisse. Le foie étoit petit & sain; mais la vésicule du fiel étoit d'une grandeur extraordinaire & pleine de bile de couleur brune, partie fluide, partie caillée. Je n'apperçus aucune obstruction dans les vaisseaux biliaires; le pancréas se trouvoit dans son état naturel. La rate, quoique d'une figure ordinaire, étoit d'un volume prodigieux, & guère moins grosse que le foie; elle pesoit trois livres onze onces. Elle se trouva d'ailleurs saine, sans aucune dentelure, ayant seulement du côté des vaisseaux sanguins une petite protubérance, semblable aux portes du foie. Les reins étoient petits & flasques, & leurs bassinets, sur-tout celui du côté gauche, étoient plus grands qu'à l'ordinaire. Ils contenoient, aussi bien que la vessie qui étoit dans un état de putréfaction, un peu d'urine; mais ni pierre ni gravelle. Le rectum se trouva excessivement putride, & de-là la gangrène paroissoit avoir gagné jusqu'au colon, qui étoit évidemment mortifié, sur-tout vers l'extrémité. La membrane villeuse étoit en partie consumée, & ce qui en restoit

paroissoit noirâtre , mou , & se séparoit aisément. La membrane vasculaire ressembloit à une préparation bien injectée avec de la cire rouge. Les ligamens qui resserrent le colon & qui forment les cellules , étoient à moitié corrompus , & ne tenoient que foiblement à la tunique extérieure. On trouva pareillement une partie du cœcum mortifié ; mais le reste , aussi-bien que les intestins grêles , étoit d'une contexture plus ferme , & seulement enflammés ; ces parties se trouverent pleines d'air , ainsi que l'estomac. Il est étonnant que malgré ce mauvais état des intestins , il ne s'en trouvât aucune partie d'ulcérée. La cavité de la poitrine étoit extraordinairement petite ; car la partie convexe du diaphragme s'étendoit jusqu'à l'endroit où la troisième côte s'insère dans le sternum. Les poumons se trouverent néanmoins sains. Le cœur étoit grand & renfermoit dans le ventricule droit du sang caillé d'une consistance très ferme , qui n'étoit pas adhérent aux côtes , mais mêlé parmi les fibres tendineuses des valvules sémilunaires. Les sinus étoient pleins de sang , partie dans un état de congélation , partie fluide & très-noir.

III. On envoya à l'hôpital , dans la même saison , un fantassin qu'on croyoit incommodé d'une hydro-pisie. Son ventre paroissoit fort tendu ; mais la tumeur étoit plus considérable au-dessus du nombril. Il se plaignoit d'une difficulté de respirer. Il avoit les chevilles des pieds un peu enflées ; mais il urinoit aisément. Il avoit les joues vermeilles & le reste du visage fort pâle. Suivant son rapport , il s'étoit trouvé incommodé environ trois semaines auparavant d'un flux de sang , qui ayant été arrêté subitement par quelque drogue qu'on lui avoit donnée dans le camp , (je présume que c'étoit de l'opium) son ventre commença alors à s'enfler.

Cet homme fut attaqué bientôt après qu'on l'eut reçu à l'hôpital , d'une fièvre inflammatoire dont il

guérit. On lui fit ensuite prendre de la squille avec les aromatiques pour le guérir de la tympanite ; mais tandis qu'il usoit de ces remèdes , un cours de ventre étant survenu tout-à-coup , son ventre s'affaissa tout-à-fait en même-tems , & il mourut avant la matinée.

On ouvrit le corps environ trente heures après sa mort ; mais pendant cet intervalle , il s'y étoit engendré de nouveau tant d'air , que le ventre s'étoit renflé , quoique pas aussi considérablement qu'au-paravant. Il ne se trouva point d'air , & à peine deux cuillerées d'eau dans la cavité de l'abdomen ; mais tous les intestins étoient fort gonflés , excepté le colon , qui , quoique flasque alors , étoit cependant assez grand pour enfermer tout l'air qui avoit causé la première tumeur. Les ligamens de cet intestin se trouverent détruits , ou tellement relâchés , que les divisions des cellules étoient effacées ; mais les intestins ne parurent nulle part mortifiés ou enflammés. Le foie étoit d'une grosseur extraordinaire ; il s'étendoit presque jusqu'au nombril & à la rate , & pesoit environ dix livres. Sa substance étoit molle , & dans la partie postérieure , près du diaphragme , on trouva un grand abcès. La vésicule du fiel étoit d'une grandeur médiocre & pleine d'une bile fluide & brune. Les poumons étoient sains. Nous ne trouvâmes point d'eau , ou du moins très-peu dans la poitrine ; mais plus de sérosité qu'à l'ordinaire dans le péricarpe. Le cœur étoit petit sans aucun grumeau de sang , ou même sans qu'il y en eût presque une goutte dans les ventricules.

IV. Quelque-tems plus tard , dans la même saison , on reçut un soldat dans l'hôpital , environ le vingtième jour d'une fièvre hectique qui vint à la suite d'une dysenterie. Il avoit alors le pouls foible , la langue desséchée & les joues vermeilles , quoique fort maigre. Il se plaignoit d'une grande foiblesse , de douleurs dans les intestins , d'un cours

de ventre & d'efforts pour vomir. Quelques jours après, il fut attaqué d'un hoquet & mourut.

Quoiqu'on ouvrît le corps le jour suivant, il exhaloit déjà une odeur insupportable. Les intestins paroissoient mortifiés. La membrane extérieure du foie se trouva pareillement putride; dans la substance de ce viscere, on apperçut plusieurs abcès qui renfermoient une matiere purulente ou ichoreuse. La rate étoit aussi corrompue; mais les reins, le cœur & les poumons parurent sains.

Je fis ces dissections durant la premiere guerre, & depuis il ne s'est présenté aucune occasion de faire des recherches plus amples que dans l'automne de l'année 1762, où la dysenterie fut fréquente à Londres, après un été extraordinairement chaud & sec.

V. Une jeune femme de 17 ans, tomba malade au commencement d'octobre, avec quelques-uns des symptômes les plus fâcheux de cette maladie. Le pouls étoit abattu; les forces manquèrent de bonne heure, les selles étoient continuelles, visqueuses, aqueuses & sanglantes; toutes les fois que les tranchées lui donnoient du relâche, elle se plaignoit de mal d'estomac; rien ne put la soulager, & elle mourut le onzieme jour. Environ quinze jours après, le pere, qui avoit été fort affecté de la mort de sa fille, & qui depuis avoit eu quelque indisposition, fut attaqué de la même maladie. Il étoit dans sa quarante-sixieme année, d'un tempérament sanguin, & avoit aimé les plaisirs. Il avoit été sujet à de fréquens retours de fièvre, excepté depuis trois ou quatre ans avant cette maladie; mais depuis ce tems, une dartre ayant paru sur plusieurs parties du corps, il fut délivré de tous ses maux, excepté les boutons & les croûtes occasionnés par cette éruption. La dysenterie commença par une chaleur & un mal d'estomac, avec des tranchées, un ténéisme & un cours de ventre. En un

ou deux jours les selles devinrent fréquentes, visqueuses & sanglantes. Je fus appelé de bonne heure dans cette maladie, & croyant qu'à l'égard de sa fille, on n'avoit pas fait les évacuations assez à tems, je commençai par faire tirer une quantité considérable de sang; mais comme le malade n'en fut point soulagé, que le sang n'étoit pas coëneux, & que son pouls ne fut jamais ni dur ni plein, je ne fis pas recommencer la saignée.

Je ne m'étendrai pas sur un plus grand nombre de particularités; j'observerai seulement que quoiqu'on eut essayé différens remèdes, tels que les évacuans, les antiseptiques & les anodins, il n'y en eut aucun qui apportât un soulagement sensible, si l'on en excepte une décoction de serpentinaire avec de la thériaque, que je lui fis donner lorsque le pouls commença à s'affaïsser & à devenir intermittent. Il mourut vingt jours après qu'on m'eut appelé. Quelques jours avant sa mort, sa physionomie s'altéra, la fièvre hectique augmenta, & quoique les tranchées & le ténéisme eussent cessé, cependant les selles étoient plus fréquentes, plus aqueuses & plus sanglantes que jamais. Dès le commencement il eut de la fièvre, des inquiétudes, un mal d'estomac, que tout ce qu'il mangeoit ou buvoit, ne faisoit qu'augmenter. Vers la fin de la maladie il eut le hoquet, il ne put retenir de clystères, & ses selles étoient infectes. Il eut quelquefois un léger délire; mais on ne peut assurer si ce symptôme provenoit de la fièvre ou des opiates. Le jour après sa mort, M. Hewson, chirurgien & anatomiste, l'ouvrit, le D. Huck & moi présens.

A l'ouverture de l'abdomen, nous trouvâmes la tunique adipeuse d'une épaisseur considérable, malgré la longueur de la maladie. L'estomac & les intestins grêles étoient enflés, d'ailleurs dans un état naturel, excepté à l'extrémité où l'ileum se joint au cœcum. En cet endroit, les tuniques de cet in-

testin étoient plus épaisses & plus molles qu'elles ne l'auroient dû être, & dans l'intérieur, nous remarquâmes cette couleur luisante, qu'on a regardée comme un signe d'inflammation.

Les gros intestins, depuis le cæcum jusqu'à l'extrémité du rectum, n'étoient point tendus; le rectum étoit même plus resserré que dans son état naturel. La couleur à l'extérieur, étoit noir-pourpre, & cette apparence de gangrène alloit peu à-peu en augmentant depuis le cæcum jusqu'à l'extrémité du rectum. En les ouvrant on trouva les tuniques épaisses, le dedans aussi noir que la partie qui est sous le coagulum du sang, & toute la surface plus ou moins couverte de mucosité sanglante & de couleur brune. Le rectum étoit dans un état plus fâcheux. Il ne paroissoit pas que le sang fût venu de la rupture de quelque vaisseau, il y en avoit trop peu par-tout pour le penser; mais il étoit sorti peu-à-peu par une multitude de petits pores, & avoit pénétré dans la cavité des intestins. L'odeur de ces parties étoit extrêmement désagréable.

A la première vue, la membrane villeuse paroissoit dissoute, & n'être plus que la mucosité dont on vient de parler. Cependant en l'examinant de plus près, nous jugeâmes qu'il étoit plus probable que cette membrane, quoique endommagée, n'étoit point séparée dans le cæcum & le colon, quelque fût l'état où elle pût être dans le rectum, qui étoit trop putride pour être examiné de près.

M. Hewson ayant nettoyé le sang & la mucosité de l'intérieur du cæcum & du colon, & de la partie supérieure du rectum, il nous fit remarquer de certaines protubérances d'une couleur plus légère que le reste de la surface. Elles étoient d'une figure tirant sur le rond, à-peu-près égales en hauteur, qui pouvoit être d'environ une ligne, mais d'une largeur inégale. Nous convinmes tous que nous n'avions jamais rien vu qui ressembloit davantage à une petite

vétole d'une espèce plate, quand elle est à son plus haut période. Ces éruptions étoient en aussi grande quantité sur cette partie des intestins, que les pustules varioleuses sur la peau, lorsqu'elles sont nombreuses. Elles en différoient cependant, en ce qu'elles étoient, autant que nous pûmes l'examiner, d'une consistance ferme & sans aucune cavité. M. Hewson nous dit qu'il croyoit qu'elles tiroient leur origine de la membrane cellulaire, qui est immédiatement au-dessus de la tunique villeuse. Quelques jours auparavant, ayant ouvert une personne morte de la même maladie, il avoit trouvé les apparences à-peu-près les mêmes que dans ce sujet, & particulièrement à l'égard de ces tubercules, qu'il avoit examinés plus à loisir. Il ajouta qu'il avoit conservé une partie du colon dans de l'esprit-de-vin, qu'il nous la feroit voir une autre fois. On ne trouva ces tubercules que dans les gros intestins, & nous ne remarquâmes rien de semblable à l'ouverture des grêles.

Nous ne vîmes nulle part dans les intestins, ni vers, ni scybala, ni matière fécale formée, quoique la garde nous dit qu'un jour avant sa mort, il avoit évacué quelques substances dures & tirant sur le rond.

Le mésentère étoit chargé de graisse d'une couleur & d'une consistance naturelles, de même que le mésentère, jusqu'au procès appartenant au rectum, qui, de tous les intestins, se trouva le plus putride. La vessie étoit entièrement resserrée; la partie près de la cavité de l'abdomen se trouva saine; l'autre ne fut pas examinée. J'aurois dû faire observer que le malade pouvoit retenir son urine, jusqu'au dernier moment, quoiqu'au commencement de la maladie il se fût plaint d'une strangurie. On n'examina pas les reins.

Le foie étoit sain, non-seulement à l'extérieur, mais encore dans l'intérieur de sa substance. On ne

trouva point de bile dans la vésicule du fiel, seulement un peu d'air. La rate parut à l'ordinaire. Le pancréas étoit petit, un peu dur, sans être squirreux, & M. Hewson douta si l'on ne pouvoit pas le regarder comme quelque peu gangrené. Les cartilages des côtes se trouverent entièrement ossifiés. On ne put ouvrir la poitrine qu'avec une scie; mais comme nous n'en avions point, nous coupâmes, & nous remarquâmes que les poumons étoient sains. Nous ne trouvâmes point d'eau, ni dans cette cavité ni dans l'abdomen, & nous n'aperçûmes point d'ulcère ou de matière purulente, ni dans l'un ni dans l'autre.

Quelque-tems après, M. Hewson me fit voir cette partie du colon qu'il avoit coupée de l'autre corps, & qu'il avoit conservée dans de l'esprit-de-vin. Il me dit qu'autant qu'il pouvoit se le rappeler, il l'avoit prise de l'extrémité inférieure de l'intestin. Je remarquai aisément la ressemblance de cette préparation, avec ce que j'avois vu dans le sujet récent; quoique les tubercules fussent dans la préparation en plus grand nombre & plus élevées que dans l'autre. Le docteur Hunter, qui étoit présent, ne se rappella point d'avoir rien vu de pareil, mais il fut pleinement assuré que la membrane vilieuse n'étoit point séparée, quoiqu'on eût pu remarquer en ouvrant l'intestin, qu'elle avoit été emportée en quelques endroits.

Ce sont-là les seules dissections que j'ai vues de personnes mortes de la dysenterie. Quoiqu'il se présentât quelque variété dans chaque cas particulier, cependant ils s'accorderent tous dans l'état fâcheux des gros intestins. La couleur & l'odeur étoient une preuve de la putréfaction du sang dans ces parties, & les tuniques qui étoient molles, faisoient voir qu'elles tendoient toutes à la mortification. Dans une gangrène extérieure, nous remarquons ordinairement des vésicules d'air dans la membrane

cellulaire; comme on ne les vit point ici, on peut douter que la mortification des intestins ait été complète sans cette circonstance.

On auroit pu regarder comme une singularité, les tubercules qu'on apperçut dans les gros intestins du dernier corps, si l'anatomiste n'en eût point observé de pareils dans celui qu'il avoit disséqué auparavant. Je puis supposer avec raison, que je les aurois remarqués dans les autres sujets, si je les eusse examinés plus attentivement. Je penche d'autant plus volontiers pour cette opinion, que je trouve en deux auteurs des remarques qui tendent à cet objet. Linnæus, en parlant du flux de sang, dit (1) : *Dysenteria epidemica scabies est intestinorum interna, ut patet ex dissectionibus cadaverum dysenteria defunctorum.* Ce savant auteur ne nous apprend pas sur quel fondement il se sert du mot *scabies*; mais j'en conclus qu'il avoit vu lui-même ces éruptions, ou que des personnes, sur le témoignage de qui il pouvoit compter, lui en avoient parlé. M. Cleghorn, qui eut à Minorque de fréquentes occasions de voir la dysenterie épidémique, observe (2) « qu'à l'ouverture des corps, » il trouva les gros intestins ou entièrement mortifiés, ou partie enflammés & partie mortifiés; » le rectum principalement affecté; & en beaucoup » de personnes des tubercules squirreux rétrécissant en plusieurs endroits la cavité du colon ». Quoique les tubercules que j'ai décrits fussent trop plats pour remarquer qu'ils rétrécissoient la cavité, cependant dans la partie du colon préparée par M. Hewson, ils étoient peut-être assez considérables pour faire cet effet.

On doit remarquer d'un autre côté que (3) Bonet

(1) *Amanit. Academ.* Vol. 5, Dissert. 85, pag. 97.

(2) Observations on the Epidemic Diseases of Minorca.

(3) *Sepulcratum*, Lib. 3, Sect. 11, Additam. Observ. 5.

& (1) Morgagni en font à peine mention. Le silence de ces deux auteurs ne prouve peut-être pas que ces tubercules n'existent pas fréquemment. Dans Bohet, il n'y a que peu de cas de personnes mortes d'une dysenterie épidémique, encore n'en donne-t-il qu'une description imparfaite, & dans Morgagni, il n'y en a aucun de cette espèce. Quoique cet habile anatomiste ait fait, suivant sa manière ordinaire, d'excellentes remarques sur cette maladie, & qu'il ait ajouté quelques dissections qu'il a faites; cependant, comme il paroît que les cas dont il parle sont tous d'une espèce sporadique, il faut les considérer comme quelque peu différens de ceux dont je parle ici. Morgagni nous apprend (2), il est vrai, qu'en général il n'a point ouvert les corps de ceux qui étoient morts de quelque maladie contagieuse.

J'ai dit dans la description des premières dissections, que la membrane villeuse avoit été emportée, & peut-être aurois-je fait la même observation dans les dernières, si M. Hewson & le docteur Hunter n'eussent été portés à penser différemment. Ce dernier, à la vue de la préparation ci-dessus, fut d'avis que la membrane villeuse n'avoit point été séparée dans cette portion de l'intestin, quoiqu'elle fût peut-être fendue, & un peu emportée vers le sommet de quelques-uns des tubercules. Il pensa aussi, d'après la description que nous lui fîmes, M. Hewson & moi, du dernier sujet, que l'abrasion n'avoit pas été plus considérable dans ces intestins, que dans la portion de l'intestin qu'il avoit sous les yeux.

(1) *De Sed. & Causis Morb. Epist. 31. Supplem.*
 (2) *Ibid. Epist. 49. §. 32.*

§. III. *Des causes de la dysenterie.*

Il paroît que la chaleur & l'humidité de l'air ne sont pas moins les principales causes éloignées & externes de la dysenterie, que des fièvres rémittentes & intermittentes de l'automne (1). Aussi toutes autres circonstances d'ailleurs égales, elle prévaut généralement dans le camp vers la fin de l'été ou en automne, après de grandes chaleurs continuelles (2), qui sont toujours accompagnées, comme on l'a fait voir ci-dessus, d'un atmosphère chargé de vapeurs. On trouvera ce principe suffisamment vérifié, si l'on compare la relation de la dysenterie qui parut à chaque campagne, avec la description que d'autres auteurs ont faite de la même maladie. Sydenham ne parle point, il est vrai, de la saison, dans l'histoire de la dysenterie épidémique de son tems, parce qu'il part d'un principe faux, savoir, que la constitution morbifique d'une saison, n'a aucune sorte de connexion avec les qualités sensibles de l'air. Willis supplée à ce défaut. Il observe qu'il fit extraordinairement chaud pendant l'été de 1670, qui précéda l'automne où cette maladie fut à son plus haut période (3). En 1762, les chaleurs & la sécheresse de l'été, durèrent plus long-tems que je ne me rappelle de les avoir vues en ce pays. Aussi la dysenterie fut-elle si fréquente à Londres, que quoiqu'à proprement parler, on ne put pas lui donner le nom d'épidémique, cependant je crois qu'il s'est trouvé en cette saison plus de personnes attaquées de cette

(1) Part. III. Chap. IV. §. 3.

(2) Part. I. Chap. III. & VII. Part. II. Chap. II. §. 1.

(3) *Post aestatem impense calidam & siccam.* Willis Pharmac. Rat. Sect. III. Cap. III.

maladie, que je n'en avois vu pendant les seize années précédentes. Je ne regarde pas cela cependant comme une règle sans exception. Car la dysenterie épidémique, qui fit tant de ravages à Nimègue dans l'automne de 1736, vint après un été dont les chaleurs n'eurent rien d'extraordinaire; & les villes voisines n'en furent attaquées qu'en communiquant avec la place infectée. Quand il est question de la cause éloignée, on entend toujours que quelque dominante qu'elle puisse être, elle ne suffit pas pour produire un effet sans la concurrence des causes les plus immédiates, & que lorsque celles-ci sont fortes, elles produiront l'effet, indépendamment des autres.

Après la cause éloignée externe, vient la cause interne prédisposante, je veux dire une disposition du sang à la putréfaction plus grande qu'à l'ordinaire, provenant d'une exposition continuelle au soleil, dans la saison la plus chaude. Il faut pareillement observer que nos soldats mangent peu de végétaux, & que ne pouvant acheter des liqueurs fermentées, ils seroient privés dans ces circonstances de deux antiseptiques considérables. On peut en effet remarquer en général que cette maladie, toutes choses d'ailleurs égales, se fait sur-tout sentir aux personnes d'un tempérament scorbutique, c'est-à-dire, putride, ou au bas peuple qui, à cause de l'air mal-fain de la mauvaise nourriture & de la mal-propreté, se trouve très-sujet aux maladies putrides. C'est aussi une ancienne observation que les saisons où l'on voit plus de mouches, de chenilles & d'autres insectes, sont pareillement plus abondantes en dysenterie, parce que l'accroissement de ces animaux dépend beaucoup de la chaleur, de l'humidité, & par conséquent de la corruption.

Nous avons vu jusqu'ici combien ont de ressemblance les causes des fièvres rémittentes & intermittentes & celles des flux de sang. Cette affinité va

plus loin, elle s'étend aux causes même occasionnelles ou excitantes. En effet, vers la fin de l'été, ou en automne, lorsqu'un certain nombre d'hommes est exposé à l'humidité & aux brouillards de la nuit, sur-tout après un jour chaud; lorsqu'ils se couchent sur la terre mouillée ou avec des habits mouillés, ils seront attaqués, une partie de cette espèce de fièvre, & une partie de ce flux, & peut-être quelques-uns auront-ils une maladie composée des deux. Ajoutez à cela que ces fièvres commencent à être fort fréquentes dans les camps, tandis que la dysenterie y subsiste encore; que les premiers symptômes se ressemblent souvent, tels que le frisson, le mal d'estomac; que les fièvres rémittentes & intermittentes d'une mauvaise espèce, finissent quelquefois par un flux de sang (1); que les pays les plus sujets à ces fièvres d'automne, le sont pareillement à la dysenterie; enfin que l'analogie continue même à l'égard du traitement, au point que la principale partie de la curation dans l'une & dans l'autre, consiste à nettoyer les premières voies. Après tout, ces deux maladies se ressemblent tellement par leur nature, qu'au premier coup d'œil, il paroît que Sydenham s'est exprimé avec justesse, en appelant ce flux; » la fièvre de la saison, qui » s'est jetée sur les intestins. Mais en examinant ce sentiment de plus près, nous le trouverons plus ingénieux que solide, puisque sa qualité contagieuse prouve que la dysenterie est essentiellement différente de ces fièvres. Degner présente de bonnes raisons de croire que la dysenterie si funeste à Nimègue, fut occasionnée par l'infection que communiqua une personne attaquée de ce mal (2); si les étrangers, & les Juifs (3) en particulier, en

(1) *Th. Barthol. Hist. Anatom. Cent. 2. Hist. 56.*

(2) *Hist. Dysint. Biliofo-contag. Cap. 2. Sect. 46. & seq.*

(3) *Ibid. Cap. 1. Sect. 35.*

souffrirent peu, nous pouvons l'attribuer au peu de communication qu'ils eurent avec les habitans de cette place.

Dans les camps, la contagion passe du malade à ses camarades sous la même tente, & de là peut-être à la tente suivante.

La paille pourrie devient infecte; mais la grande source de l'infection vient des privés, après qu'ils ont reçu les excréments dysentériques de ceux qui tombent malades les premiers. Les hôpitaux la répandent pareillement; ceux qu'on y admet avec la dysenterie, la communiquent non-seulement au reste des malades, mais encore aux gardes & aux autres personnes qui en prennent soin.

En général la contagion ne se répand pas tout à coup; car des camps & des villes ne sont pas entièrement saisis à la fois, par l'infection de l'atmosphère. Elle se communique de l'un à l'autre par les émanations, les habits & les couvertures du lit de la personne attaquée comme cela se voit dans la peste, la petite vérole & la rougeole. Les miasmes de la dysenterie sont d'une nature moins contagieuse que ceux de ces maladies. Aussi la contagion est-elle peu de chose, & on n'y fait aucune attention lorsque cette épidémie est plus bénigne, comme celle dont Sydenham & Willis nous ont donné la description & dont j'ai parlé ci-dessus (1).

Mais de quelle nature est cet infection? Dans les premières éditions de cet ouvrage, je regardai les exhalaisons putrides des humeurs de ceux qui sont d'abord attaqués de ce mal, comme la cause de sa communication; je concevois que ces miasmes, venant à être admis dans le sang, agissoient comme un ferment sur la masse entière, & la dis-

(1) Pages 211 212.

posoient à la putréfaction. Je suis actuellement persuadé de l'insuffisance de cette hypothèse, à moins qu'on ne puisse faire voir en même tems la loi de l'économie animale par laquelle la partie viciée du sang, se jette particulièrement sur les intestins lorsqu'il vient à se corrompre. Je me confirmai dans cette idée d'un ferment putride, par l'événement suivant. Une personne fut attaquée d'une véritable dysenterie, quoique légère, accompagnée de selles sanguinolentes, en faisant des expériences sur du sang humain, devenu putride, pour être resté quelques mois dans une phiole bouchée. Cet exemple me parut d'autant plus décisif, qu'il arriva dans un tems où l'on n'entendoit point parler de cette maladie, & que la personne atteinte de ce mal, étoit en parfaite santé, & avoit eu soin précédemment de beaucoup de gens malades de la dysenterie, sans prendre l'infection.

Ces raisons me déterminèrent à attribuer la principale cause interne de la maladie à ce ferment putride; mais ayant lu depuis ce tems-là une dissertation curieuse de Linnæus, en faveur du système de Kircher sur la contagion par le moyen des animalcules, je crois raisonnable de suspendre toutes sortes d'hypothèses, jusqu'à ce qu'on ait fait des plus amples recherches sur ce sujet (1).

(1) *Amœnit. Acad. Vol. V. Dissert. 82.*

Cette dissertation, intitulée *Exanthemata vita*, est, aussi bien que le reste de cet ouvrage, une thèse académique proposée par un étudiant; mais je tout ayant été publié par Linnæus, on peut la regarder comme son sentiment. Comme cet ouvrage peut fort bien ne pas être entre les mains de tous ceux qui me liront, je vais transcrire ce que dit cet ingénieux auteur sur la contagion de la dysenterie.

Hanc (scilicet dysenteriam) per fecæsus & cloacas communes propagari, ne ullus quidem medicinæ peritus ambigit. Medicum Danum,

On peut remarquer que dans le compte que je rends de la dysenterie, je ne l'attribue ni aux fruits, ni à la bile, quoique presque tous les auteurs en accusent ou l'un ou l'autre, quelquefois tous les deux. Il faut cependant en excepter Sydenham. Comme j'ai présenté en d'autres parties de cet ouvrage plusieurs raisons de croire que les fruits ne contribuoient en aucune maniere

priori seculo Helſingburgi, dysenteria ſæpius correptum, excreta ſua alvina obſervaffe vivis referta, vix obſervabili motu ſe agitantibus, inſectis Bartholinus narrat. Quo loco non nobis eſt prætereunda obſervatio rem maxime illuſtrans. Quatuor abhinc annis Dom. Rolander, in ædibus N. Dom. Præſidiis enutritus, dysenteria infeſtabatur; rhabarbarinis & paregoricis, more recepto curabatur. Oſtendo vero adhuc in eundem incidit morbum, ſimiliterque ſanatur; octo vero aliis diebus præteritis dysenteria tertium corripitur: in cauſam omni ſtudio inquiſitur, non verò invenitur, quam æger eadem menſa, vitæque genere cum cohabitantibus ſanis fuerit. Itaque Noſt. Dom. Præſes ægro, Entomologia præcipuè ſtudioſo, excreta ſuadet ſerutari, quo certius adpareret, utrum allata Bartholini obſervatio obtineret, nec ne. Hoc factò, in hiſce myriades animalculorum ſe vidiffe, quæque accuratè deſcripta, eſſe acaros. & acaris quidem farina ſimiles, æger dixit. Cauſam verò non nemo in potum nocturnum conſiciebat; ſed neque hæc aliis videbatur ſufficiens. Inter edendum bibere inſuetus erat: noctu igitur ſiti preſſus e poculo, ex ligno juniperino confecto, potum ſæpe hauriebat tenuiſſimum. Vas hocce introſpiciens, lineolam quaſi albicantem, oculis nudis vix conſpicuam, inter coſtarum rimas reperiebat; aſtatis vero obſervavit, omne hoc albidum non aliud eſſe quam innumeros acaros, & ejuſdem quidem ſpeciei cum illis quos in excretis obſervaverat. Potu in vas inſuſo, non mutabantur; eos vero relictiſ ſedibus, mediâ nocte, potus ſuperficiem petere, uſi ad horam uſque decimam ante meridiem paſſum querebant, dum priora loca reſerebant, crebrâ tandem inveſtigatione invenit. Exemptis acaris orbiculo humectato impoſitis, quam parum, variis aſuſis liquoribus, irritarentur, & quod per oleum ipſum ſalvi tranſirent, animadverit. A ſpiritu vini ladebantur, maxime verò à tincturâ rhabarbari, quod imprimis notatu dignum; cum autem rhabarbarum dysenteria ſit ſpecificum, lapathumque acutum ei valde cognatum, & quotidiana ſcabiei medicina, aſſinitatem invenimus & analogiam. Vaſi, ter licet aquâ calida abluto, adhærebant. Illos in aliis etiam locis querebat, inque vaſis potus acidi, & ſub doliorum obturamentis ſæpius reperiebat. Dysenteria, qua Scaniam territorium Gyninge quotannis ſere, tempore meſſis, vexat, aque ac ea, qua in caſtris eſt vulgaris, ex iſſidem acaris, in potu acido latentibus, qui inde per ſecceſſus propagantur, & contagium generant, originem ſuam fortaiſſe traxerit, &c.

à produire la dysenterie; & même aucune des maladies militaires, il eſt inutile de les répéter ici. Mais à l'égard de la bile, pluſieurs perſonnes ayant regardé la dysenterie comme une des maladies bilieufes, on doit s'attendre que j'ai eu quelque raiſon pour ne point parler de cette humeur en cette occaſion. On peut ſe rappeler que je me ſuis toujours ſervi du terme bilieux, plus par complaiſance pour les anciens, afin de diſtinguer une certaine claſſe de maladies, que parce que je les croyois réellement occaſionnés par la bile. C'eſt ſous ce point de vue que je conſidère les fievres rémittentes & intermittentes d'automne, qu'on a ſi ſouvent appellées fievres bilieufes. J'obſerverai à l'égard de la dysenterie, que ſi dans les commencemens, les maux d'eſtomac & les vomiffemens peuvent faire conjecturer que la bile y a quelque part, cependant dans ſon état avancé, on ne doit en aucune maniere la lui attribuer. En effet, à l'ouverture des corps, on a généralement trouvé le foie & les inteſtins grêles dans un état naturel, quoique ces parties ſoient les plus ſujettes à être affectées par les maladies de la bile. A l'égard de la bile elle-même, quelquefois elle eſt abondante, quelquefois elle ne l'eſt pas, quelquefois d'une couleur & quelquefois d'une autre; tantôt elle eſt fluide, & d'autres fois dans ſon état naturel. Si cette humeur cauſoit cette maladie, ou ſervoit à la maintenir, ne paroîtroit-elle pas d'une maniere plus uniforme? Bien plus, j'ai imaginé que les remèdes qui procurent une ſécrétion plus abondante de la bile, peuvent ſouvent être très-utiles, ayant remarqué en général que le malade étoit la plupart du tems ſoulagé, quand un évacuant agiſſoit de maniere à emporter beaucoup de cette humeur.

§. IV. Du traitement de la dysenterie.

Il y a peu de maladies aiguës moins redevables à la nature, quant à la guérison, & qui soient accompagnées d'indications plus trompeuses. L'hémorrhagie paroît exiger des saignées réitérées; le flux de ventre, des astringens violens, & les douleurs dans les intestins, des opiates continuelles. Cependant si l'on ne se sert de ces remèdes avec la dernière précaution, ils tendent plutôt à maintenir la maladie qu'à la guérir. D'un autre côté, on condamnoit tout-à-fait les émétiques & les purgations, ou bien on s'en servoit trop peu; cependant les dernières expériences font voir qu'ils composent la principale partie du traitement de cette maladie. Mais mettant à part toutes les indications que notre connoissance imparfaite de l'économie animale nous met rarement à portée de former, je vais continuer à présenter le résultat de mon expérience, & j'ajouterai quelques observations faites par des personnes sur qui je puis compter, & qui se sont rendu la dysenterie très-familier. Cette lumière répandra un plus grand jour sur la nature de cette maladie, éclairera les lecteurs, & les conduira peut-être à quelque méthode plus simple & plus sûre pour la traiter.

Pour procéder avec plus de clarté, je distinguerai la dysenterie en trois états; le premier, quand elle est récente, ou tandis que le malade peut aisément supporter les évacuations; le second quand la maladie est d'une espèce fâcheuse, ou qu'elle a continué long-tems & qu'elle a beaucoup diminué les forces, qu'elle a enflammé les intestins & causé une fièvre hectique. Le troisième enfin, lorsque le malade, quoique se rétablissant, est toujours bas, à cause du ténésme, ou de quelques autres restes de la maladie, ou qu'il est sujet à des cours de ventre fréquens, provenans de la foiblesse des intestins.

Dans le premier état, je commence par une saignée modérée, quoiqu'il puisse être vrai que la dysenterie n'exige pas d'elle-même cette évacuation, (1) Mais comme cette maladie est en partie inflammatoire, & souvent accompagnée d'une pléthore, la saignée devient quelquefois indispensable, & en général elle contribue à la guérison. Cependant à moins que la fièvre ne soit entretenue par quelque inflammation qui n'appartient point à cette maladie, comme cela arrive souvent en hiver ou au printemps, il est inutile & même dangereux de la réitérer, comme on peut l'observer dans la plupart des maladies qui viennent d'une cause putride. J'ometts entièrement cette évacuation dans les tempéramens foibles, & quand il y a peu de symptômes de fièvre.

Le soir du même jour je donne un émétique. Au commencement que j'étois à l'armée, je faisois usage du verre ciré d'antimoine, *vitrum ciratum antimonii*. J'avois remarqué précédemment que c'étoit le meilleur remède qu'on pût donner dans ce cas, pour soulager l'estomac & les intestins. Mais comme on a fait connoître amplement (2) les vertus de cette préparation antimoniale, je n'en dirai rien ici. Je me contenterai seulement d'observer que quoique je sois convaincu de l'efficacité de ce remède, en le voyant souvent réussir où d'autres n'avoient rien fait, cependant la violence avec laquelle il opere, & les préjugés contre le verre d'antimoine, considéré comme remède, ayant détourné quelques médecins de l'armée & quelques chirurgiens des régimens de s'en servir, je m'en désistai pareillement, & je

(1) *Dysenteria qua dysenteria venæ sectionem numquam indicat.* Barbette Prax. Lib. IV. Cap. V.

(2) Essais & observations de médecine de la société d'Edimbourg, Tome V, page 241. Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1745.

cherchai à m'assurer de quelque méthode efficace ; qui fût moins sujette à des reproches. Au lieu donc de cette préparation, j'ordonnois un scrupule d'ipécacuanha, & j'ajoutois ordinairement un grain ou deux de tartre émétique. Soit que je donnasse le premier de ces émétiques, ou le plus fort, je remarquois qu'il réussissoit mieux quand il opéroit par les selles. Cet effet étoit plus certain, quand au lieu de la dose ordinaire d'ipécacuanha, on donnoit seulement cinq grains à la fois, & qu'on répétoit la même dose deux ou trois fois à une heure de distance l'une de l'autre, jusqu'à ce qu'on vint à être purgé, ce qui arrivoit communément bientôt après la troisième dose. Quinze grains donné de cette manière, suffisoient communément. Pison (1), qui le premier a décrit cette racine, & l'a recommandée dans la dysenterie, paroît compter principalement sur sa vertu purgative, quoiqu'il ajoute que son effet est meilleur lorsqu'elle évacue aussi par le haut. Quand l'estomac étoit principalement affecté ; je donnois vingt grains d'ipécacuanha, ou seul, ou joint au tartre

émétique ; mais lorsque le malade avoit plus de tranchées que de mal d'estomac, je partageois cette racine comme ci-dessus, dans la vue de diriger plus sûrement son opération sur les intestins. Le premier jour que je vois le malade, je lui fais prendre l'émétique sous l'une ou l'autre de ces formes, soit qu'il eût été saigné ou non. Si on donnoit la dose entière, on en aidoit l'effet de la manière ordinaire, en prenant de tems en tems une infusion de fleurs de camomille. Mais si on se servoit de petites doses, on ne buvoit point que la médecine n'eût commencé à opérer par bas, & alors on pouvoit prendre de l'eau de gruau pour aider son effet.

Quand les selles étoient abondantes, & le malade fatigué de l'opération, je ne lui donnois pas de médecine le jour suivant. Mais s'il avoit pris l'émétique tout à la fois, de façon que l'estomac seul étoit nettoyé, ou si la poudre partagée en différentes doses n'avoit opéré que foiblement par les selles, j'ordonnois une purgation la matinée suivante ; savoir, cinq grains de mercure doux avec vingt-cinq ou trente grains de rhubarbe ; ce qui, dans les tempéramens ordinaires, est une dose modérée, ou plutôt petite. Je donnois ordinairement dans les commencemens, environ un demi-gros de rhubarbe sans mercure doux ; mais ensuite je trouvois nécessaire de doubler cette dose, ou de joindre le mercure doux à trente grains de rhubarbe, afin de se procurer une évacuation plus abondante. J'ai remarqué dans les premières éditions de cet ouvrage, » que nous devons faire moins attention à » la dose qu'aux effets, dont on ne devoit jamais » juger par le nombre des selles ; mais par l'abondance des matières, & par le soulagement » des tranchées & du ténésme après l'opération ; » & que si d'un côté le médecin doit éviter les » remèdes forts & irritans, il ne doit pas d'un autre épargner les purgatifs doux, & sur-tout la

(1) Cette racine est peut-être plus cathartique lorsqu'elle est fraîche, que lorsqu'on l'a conservée long-temps, & en décoction, ou en infusion qu'en substance. Nous pouvons pareillement observer que Pison recommande la seconde & la troisième décoction pour les malades foibles, comme étant moins cathartiques & plus astringentes. J'ajouterai seulement ici un des principaux passages de cet auteur, qui a rapport à l'usage de ce spécifique. *Dehinc ad radicem ipecacuanha ranquam ad sacram anchoram confugiendum, qua nullum praestantius aut tutius, cum in hoc, tum in plerisque aliis, cum, vel sine sanguine, fluxibus compefcendis. natura excogitavit remedium. Quippe praeterquam quod tuto, & efficaciter tenacissimos quosque humores per ipsam alvum, sapissime autem per vomitum ejiciat, & à parte affecta derivet, vim quoque astringivam post se relinquit. . . Illud verò hoc modo perficitur. Drachma dua radieis ipecacuanha in ℥. iv. liquoris appropriati cocta, vel per noctem macerata, ejus insusum cum, vel sine oxymellis ℥. i. exhibetur. Postridie semel atque iterum pro re nata, secunda imò tertia ejus decoctio repetenda ; tam quòd agri debiliores eam faciliùs ferant, quàm quòd astringitoria ejus vis tunc magis effica apparet. Gul. Pison. Hist. Nat. & Med. Indiae Occident. Lib. II. Cap. IX.*

» rhubarbe , dont on donne communément des
» doses trop foibles ». Je suis toujours de ce sen-
timent , excepté dans ce qui regarde la rhubarbe ,
que je n'ai jamais vu mieux réussir dans cette
maladie , que lorsqu'elle est combinée avec du
mercure doux , bien préparé , au moyen de quoi
elle devient plus douce , & son opération plus
aisée.

Le soir , après la purgation , je donne ordinairement pour la première fois , une opiate , c'est-à-dire , dix grains de pilules saponacées , avec deux ou quelquefois trois grains d'ipécacuanha , soit en bol ou en potion. Car depuis que je me fus aperçu que quelques-unes des pilules ordinaires de savon avoient passé sans se dissoudre , j'abandonnai cette forme dans toutes les foiblesses des intestins. Je joignois autrefois à l'opiate une petite dose de verre ciré d'antimoine , afin d'exciter la transpiration ; mais quand j'abandonnai ce remède , comme émétique , pour les raisons rapportées ci-dessus , je le discontinuai pareillement ici , & j'y substituai la racine indienne.

A l'égard de l'usage des opiates dans la dysenterie , il est bon d'observer qu'il voudroit mieux peut-être ne s'en point servir du tout , que de les donner avant que les premières voies soient débarrassées. Car quoique dès les commencemens elles donnent immédiatement quelque peu de soulagement , cependant en tenant renfermés les vents & les humeurs corrompues , elles fixent la cause , & rendent la maladie plus obstinée sur la fin. Tel est le résultat de mon expérience ; je suis fâché de ne la point trouver exactement d'accord avec celle de Sydenham. En effet , quoique cet habile médecin n'omit point les purgations , lorsque la dysenterie fut très-épidémique , cependant il paroît que d'autres fois il mettoit sa confiance dans le seul laudanum. Mais quelle que fût la nature des dy-

senteries qu'il a eu à traiter , je suis assuré que celles qui arrivent dans les armées , sont d'une nature moins traitable , & ne peuvent en général se guérir sans des évacuations réitérées. Je n'ai point fait d'observation particulière à l'égard de la meilleure espèce d'opiate , & par conséquent si j'ai spécifié ici les pilules saponacées , c'est qu'avec cette composition on court moins de risque de se tromper pour le poids qu'en prenant le simple extrait thébaïque. Tout le monde sait que dix grains de ces pilules équivalent à un grain d'opium pur.

Si l'on a employé les deux premiers jours de la manière que je viens de décrire , je n'ordonnois point de médecine le troisième , à moins que le malade ne sentit toujours des tranchées ; en ce cas-là , je réitérois l'opiate le soir. Mais le quatrième jour , s'il restoit quelque symptôme fâcheux , je faisois prendre de nouveau l'ipécacuanha , partagé en plusieurs doses. Si le malade témoignoit beaucoup de répugnance pour un remède qui l'avoit rendu malade auparavant , je réitérois la purgation , & je la rendois plus forte en augmentant la dose , si la première n'avoit pas opéré suffisamment. La plus forte dose dont je me suis servi en pareil cas , consistoit en trente grains de rhubarbe avec huit grains de mercure doux.

La plupart des symptômes dysentériques dispa-
roissoient alors , ou même plutôt. Mais s'il restoit encore quelque chose qui fomentât le mal , ou si le malade avoit commis quelque faute dans le régime , ou s'il s'étoit exposé au froid de manière à avoir une rechûte , j'avois recours aux mêmes remèdes , c'est-à-dire , ou à la purgation ou à l'ipécacuanha , suivant qu'il s'étoit bien trouvé auparavant ou de l'un ou de l'autre. Enfin ces évacuans étoient les principaux remèdes auxquels j'avois confiance dans ce période de la maladie.

Les autres médecins de l'armée ont suivi à-peu-près cette méthode dans la dernière guerre, & le docteur Huck en particulier, qui, ayant toujours été employé dans l'Amérique septentrionale, ou aux Indes occidentales, a eu les occasions les plus favorables de voir la dysenterie sous toutes ses formes. Il m'a appris que malgré la différence des climats, lorsque la maladie étoit épidémique dans l'armée, elle paroïssoit par-tout avec les mêmes symptomes, (avec cette différence seulement, qu'elle étoit plus violente à proportion que la chaleur du pays étoit plus forte), & que lorsqu'elle pouvoit guérir, la cure se faisoit par les mêmes remèdes. Je joins ici un abrégé de la méthode de ce savant, tel qu'il me l'a donné lui-même, me flattant qu'il feroit plaisir à mes lecteurs.

» Si le malade a de la fièvre, ou s'il est pléthorique, je commence toujours par la saignée. Si les douleurs fixes & la fièvre paroissent indiquer une inflammation considérable, je la réitère. J'ai pensé que la meilleure méthode pour nettoyer les premières voies étoit de prendre quatre ou cinq grains d'ipécacuanha avec un grain de tartre émétique, sans boire après cette dose, & de la laisser travailler. On la réitère en deux heures, & le malade prend alors une infusion de fleurs de camomille pour laver l'estomac. Le mal d'estomac, la bouche mauvaise, les étourdissemens, les chaleurs d'entrailles & les tranchées, sont des raisons pour réitérer le vomitif quelquefois des jours suivans. Si après cela l'estomac ne paroïssoit pas beaucoup dérangé, j'avois coutume de purger avec deux onces de manne & une once de sel de Glauber, dissous dans une pinte d'eau, dont on boit un poisson de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce que cela ait procuré deux ou trois selles abondantes. Je préférois cette purgation à la

» rhubarbe, ou à tout autre cathartique, sur tout dans le commencement, la réitérant tous les trois ou quatre jours, jusqu'à ce que les tranchées fussent dissipées; & je donne une opiate tous les soirs, après la première ou la seconde dose de la médecine. Mais je n'ai jamais vu résulter aucun bien des opiates, tandis que la fièvre, la soif, les tranchées & le ténésme étoient considérables. Les astringens ne peuvent être utiles que dans le cas où les intestins n'ont point encore repris leur ancien ton.

Nous voyons par ce récit que le docteur Huck partageoit non-seulement l'ipécacuanha, mais qu'à chaque dose il ajoutoit du tartre émétique. En comparant ses effets, je trouve que cela donne à ce remède un degré de perfection de plus. Je préférerois dorénavant cette méthode, parce que j'ai raison de croire, d'après mes propres observations sur les fièvres d'automne, que cette préparation antimoniale peut être utile, pour écarter quelques spasmes fébriles, qui ne sont point, il est vrai, la cause primitive de la maladie, mais qui concourent avec cette cause à l'entretenir.

Je remarque pareillement que le docteur Huck regardoit les sels & la manne, comme une meilleure purgation que la rhubarbe au commencement de la dysenterie; mais en m'entretenant avec lui sur ce sujet, je trouvai que quoiqu'il eût souvent donné la rhubarbe à part, il n'y avoit jamais joint le mercure doux, & par conséquent, il ne pouvoit point décider lequel de son remède ou du mien étoit le meilleur dans ce période de la maladie.

J'ai appris pareillement que la plupart des médecins employés en Allemagne pendant la dernière guerre, préféroient à la rhubarbe seule les sels & la manne, à quoi ils ajoutoient souvent quelque huile; & qu'après la saignée & un vomitif, ils purgeoient,

du moins dans les commencemens, avec ce remède (1).

Il peut se faire qu'il y ait une meilleure méthode de donner la rhubarbe qu'avec le mercure doux. Degner fait l'éloge d'une teinture de rhubarbe dans un menstrue aqueux, dont il donnoit de petites doses, mais souvent répétées; mais comme je n'ai vu son ouvrage qu'après la première guerre, j'ai trouvé depuis ce tems-là trop peu de cas rebelles pour m'engager à comparer sa préparation avec les remèdes dont je faisois auparavant usage avec assez de succès (2).

Après avoir débarrassé les premières voies de la manière dont on l'a dit, je tâche en général d'achever la guérison, en combinant les purgations avec les opiatés, de manière à tenir le ventre libre & à apaiser en même tems les tranchées. Mais je n'ai pas toujours réussi. En 1760, la bri-

(1) Le docteur Monro, un des médecins employés en Allemagne, me dit que dans la dysenterie il donnoit communément le remède suivant :

℞. Manna ℥ss. Vitelli ovi ℥i contritis simul, in mortario lapideo, admisce paulatim olei olivarum ℥vi. salis cathartici amari (aqua pura ℥ij soluti) ℥i.

Cette dose étoit pour les tempéramens robustes; mais il en donnoit une plus petite aux personnes foibles. Le docteur Armstrong & le docteur Turner m'ont aussi appris qu'ils faisoient usage de ce remède à-peu-près semblable.

(2) Il peut paroître étonnant que les auteurs ne conviennent point encore sur la purgation convenable dans la dysenterie; mais il faut considérer que la diversité des tempéramens exige des remèdes différens. Un médecin qui commence à exercer, s'il ne fait pas attention à cela, & qu'il trouve un homme attaqué de la dysenterie, à qui la rhubarbe, par exemple, convient, & qui ne sauroit souffrir les sels & le séné, il sera porté à approuver le premier de ces remèdes & à condamner l'autre, & vice versa. Mais comme sur l'usage des remèdes convenables à cette maladie, & la manière de les employer dans l'occasion, suivant la différence des tempéramens, nous avons les réflexions judicieuses du docteur Young, dans son Traité sur l'Opium (Section de la Dysenterie), je n'insisterai pas davantage sur ce sujet, & je me contenterai d'y renvoyer les lecteurs.

gade,

gade, des gardes arrivant en Allemagne vers la fin de juillet, dans une saison pluvieuse, & dans un tems où il y avoit disette de paille pour les tentes, il y eut un si grand nombre de malades, & la plupart, de la dysenterie, que lorsqu'on entra en quartier d'hiver au mois de décembre, plus de la moitié de ce corps n'étoit point propre pour le service. M. Paterfon, un des maîtres chirurgiens de l'hôpital, alors chirurgien dans les gardes, à qui je suis redevable de cette information, m'a dit qu'en général il avoit réussi en traitant de la manière suivante ceux de ce bataillon qui avoient été atteints de la dysenterie.

« Si le malade étoit d'un tempérament sanguin, & qu'il eut la fièvre, il commençoit par la saignée; il donnoit ensuite l'ipécacuanha, & outre cela, s'il avoit vu le malade de bonne heure dans le jour, il lui faisoit prendre un gros de rhubarbe le soir ou le lendemain matin. Le soir du second jour, après l'opération de la médecine, il donnoit environ vingt gouttes de la teinture thébaïque, ou environ dix grains de pilules saponacées. Si la maladie continuoit encore après cela, il faisoit une masse de thériaque & de rhubarbe, dont il donnoit un demi-gros le matin & le soir, & quelquefois trois fois par jour. M. Paterfon m'a jouté qu'ayant été lui-même attaqué l'année suivante du flux de sang, il avoit suivi la même méthode, qu'il fut près de trois semaines avant de se rétablir, étant campé continuellement, marchant souvent, & étant exposé au froid, à l'humidité & aux autres incommodités inséparables de son devoir; mais que durant tout ce tems, il avoit éprouvé le plus grand avantage du remède ci-dessus. Une demi-heure ou environ après chaque dose, le ténéisme diminueoit, les selles devoient plus abondantes

Q

» & moins fréquentes, les trois ou quatre heures
 » suivantes. Les sept ou huit derniers jours, il
 » prit par cette raison un demi-gros de la com-
 » position ci-dessus, trois fois par jour, ce qui
 » montoit à environ un gros de thériaque, &
 » un demi-gros de rhubarbe en vingt-quatre
 » heures ».

Si ce remede ou toute autre méthode ne change la maladie au point que le malade se plaigne moins de tranchées & de ténésie, & que les selles, quoique fluides, commencent à être d'une couleur naturelle, avec moins de mucosité & plus de matiere fécale, comme il est alors dans une situation favorable & en passe de se rétablir, je parlerai plus amplement de la maniere dont il faudra alors se gouverner, lorsque je viendrai à traiter du troisieme état de cette maladie. A présent je dois parler de ceux qui ont passé par le premier période, & à qui on n'a point donné de remede ou qui n'en ont retiré que peu d'avantage, & dont les selles sont toujours aussi petites, aussi fréquentes, aussi visqueuses & aussi douloureuses qu'au paravant.

II. Quoique dans le second période il y ait souvent plus de fièvre hétique que dans les commencemens, & quoique la continuation de l'inflammation, & la matiere putride en restant, menace d'une mortification; cependant, autant que j'ai pu le remarquer, la saignée n'est pas un remede convenable. Il faut donner des laxatifs, tels que ceux qui irritent peu, & qui suffisent cependant pour empêcher les humeurs aiguës de s'accumuler, & les remedes qui préservent les intestins de l'acrimonie, & qui soulagent les douleurs & les spasmes, jusqu'à ce que la nature ait acquis assez de force pour guérir. C'est en cette occasion que je me sers pour la première fois du sel cathartique amer seul, quoique pro-

bablement il auroit pu être plus efficace avec de l'huile & de la manne, ou pris en doses petites & répétées, comme dans la passion iliaque (1), & non tout à la fois. Dans ce période; je donnai une fois à une jeune femme, cinq grains d'ipécacuanha avec douze de rhubarbe. Ce remede la rendit d'abord malade, ensuite il opéra par bas, fit sortir de la matiere fécale d'une couleur naturelle, & fit prendre à la maladie une tournure favorable. Mais comme elle fut un des derniers malades de la dysenterie que j'ai vu, je n'ai point eu occasion de donner une autre fois ce remede.

Ayant remarqué que dans ce période les clystères émoulliens & anodyns étoient très-avantageux, je me servois d'une décoction de graine de lin ou d'amidon, ou de bouillon de mouton bien gras, depuis quatre onces jusqu'à huit, suivant la quantité plus ou moins grande que le malade pouvoit retenir. Quand il ne pouvoit les garder, à cause de la fréquence des mouvemens, j'ajoutois à chacun depuis vingt gouttes jusqu'à soixante de teinture thébaïque, ou autant qu'il étoit nécessaire pour diminuer l'irritation, sans trop affecter la tête. Comme il faut que le malade fasse usage d'opiates, c'est peut-être la meilleure méthode de les lui donner. De cette maniere, ils vont directement au rectum, où l'irritation est la plus grande. Mais dans les cas fâcheux, les mouvemens sont généralement si fréquens, que malgré le laudanum, un clystère donné le soir ne suffit pas pour tranquilliser le malade pendant toute la nuit. En ce cas, il faut ou lui en donner un autre, ou qu'il prenne l'opiate à la maniere ordinaire. Malgré l'avantage des clystères, nous ne pouvons pas nous en servir dans les hôpitaux aussi souvent qu'il seroit à désirer, par la

(1) Page 136.

négligence des gardes, & par la répugnance de malades, & souvent même nous sommes obligés de nous en défaire, à cause de la délicatesse de ces parties.

Il ne faut point user des carminatifs chauds, pour adoucir les tranchées & pour chasser les vents, du moins je ne les ai jamais vu réussir. Les opiates procurent sur le champ du soulagement, mais ils ne font que pallier le mal, & souvent ils en augmentent la cause. Je n'ai point trouvé de remède qui répondit à ce but d'une manière sensible. Le meilleur est de fomentier le ventre, & de boire une infusion de camomille. La vertu fortifiante & antispasmodique de ces fleurs, me fit d'abord penser à en donner une infusion; mais ayant reconnu depuis que la camomille étoit un antiseptique des plus efficaces, je suis porté à croire que c'est à ce principe qu'il faut attribuer quelques-uns de ces effets. On fait les fomentations avec des herbes communes, en y ajoutant un peu de liqueurs spiritueuses; mais comme elles exigent d'être souvent répétées, les officiers en font plus d'usage que les soldats, étant mieux soignés que ces derniers. Les douleurs occasionnées par les vents, affectent quelquefois le côté, de même que dans la pleurésie; mais une médecine laxative, ou les fomentations dont on vient de parler, les dissipent, sans être obligé d'avoir recours à la saignée.

Quand le malade se plaint d'ardeur d'entrailles, & que tout s'aigrit dans son estomac, je lui fais prendre de tems en tems quatre cuillerées de julep de craie; & quand en même-tems les tranchées & les mouvemens fréquens exigent quelque palliatif, je fais dissoudre deux grains d'extrait thébaïque dans une chopine de ce julep, & je le donne de la manière qu'on a vu plus haut (1).

(1) Page 187.

D'autres fois, lorsque le malade ne se plaint point d'aigreur, mais de tranchées & de mouvemens fréquens, je tâche d'en émousser l'acrimonie & de préserver les intestins de l'irritation, par des alimens d'une qualité mucilagineuse, dont on parlera dans la suite, & en donnant pour boisson une décoction d'amidon avec de la gomme arabique, assaisonnée avec du sucre & de l'eau de cinnamome simple. On met ordinairement trois gros d'amidon avec une demi-once de cette gomme, dans une chopine de cette liqueur. On employoit pour le même but, une dissolution (1) de cire dans les hôpitaux de l'Amérique septentrionale, & souvent avec succès, comme me l'a assuré le docteur Hack. Les préparations de cire ont été long-tems estimées pour leurs vertus dans cette maladie. Bates en recommande une dissolution dans une liqueur spiritueuse (2), & Diemerbroeck rapporte des exemples de ses effets extraordinaires, quand elle est dissoute dans du lait, & il fait mention de quelques autres auteurs qui font l'éloge de ce remède dans la dysenterie (3).

Quand le flux de ventre continue jusqu'à ce que les forces soient beaucoup diminuées, & que le pouls s'abatte, tandis que la fièvre hectique subsiste, le cas devient très-dangereux, quoiqu'il y ait encore de l'espérance tant que les selles ne sont point involontaires, qu'il ne paroît ni aphthes ni ho-

(1) *℞. Cera flava rasa ℥iñ. saponis Hispani duri rasi ℞i aqua pura ℥i. liquefiant leni igne, & assidue agitentur donec in unum cocant; dein effunde materiam in mortarium lapideum, eique paulatim admisce aqua pura ℥viii. aqua nucis moschata ℥i & sacchari albi quod satis sit ad gratum saporem.*

Cette mixture n'a point de goût désagréable; le malade prend cette dose entière en un jour, en des intervalles convenables. On n'emploie le savon que pour dissoudre la cire.

(2) *Pharmacop. Batean. in formulâ Butyrum Cera.*

(3) *Observat. & Curæ Medic. Observat. XXVIII.*

quet, & que le malade ne se plaint ni d'un grand abattement, ni d'oppression de poitrine. Ce cas est véritablement fâcheux, & n'admet qu'à peine les palliatifs, vu que les opiates réussissent si peu à soulager les douleurs, ou à réprimer la fréquence des selles. Cette maladie se trouve quelquefois compliquée avec la fièvre d'hôpital; peu de personnes alors en réchappent. Mais quand il y a encore de la ressource dans les remèdes, je fais communément usage d'une décoction de quinquina & de serpentinaire, dont on trouvera la description dans le chapitre suivant, à quoi j'ajoute quelques gouttes de laudanum. D'autres fois, & sur-tout quand le pouls étoit abattu, j'ai éprouvé de bons effets de la décoction suivante, dont je donnois quatre cuillerées toutes les quatre ou cinq heures.

℞. *Radix serpentariae Virginianae contusa* ʒ iij. *coque ex aqua pura* ʒ xij *ad ʒ viij adjecta sub finem coctionis* *theriacae andromachi* ʒi cola.

Voici ce que m'écrivit à ce sujet le docteur Whitt en 1760 » Dans ce dangereux état de la dysenterie, lorsque la bouche & le canal par où » passent les alimens, sont menacés d'aphthes, » quelquefois même après qu'elles ont paru, j'ai » donné avec succès le quinquina. Je faisois auparavant les évacuations nécessaires, suivant l'exigence des cas, ou celles que le malade pouvoit » supporter, en le saignant, en le faisant vomir » avec l'ipécacuanha & en le purgeant avec la rhubarbe. J'ajoutois, à une chopine d'une forte » décoction de quinquina, trois gros ou une demi- » once de confection de cachou. Ce remède se » donne dans la même intention que le diascordium, mais il est plus simple. On le trouve dans » la pharmacopée d'Edimbourg, J'ordonnois deux » cuillerées de ce remède de quatre heures en quatre heures, sans y joindre autre chose qu'un peu » de laudanum à l'heure du coucher. Lorsque

» l'usage continu de ce remède resserre, je donne » alors la rhubarbe, & ensuite la décoction de » quinquina, je diminue la dose de la confection » de cachou, ou même je la discontinue tout à » fait «.

Comme je suppose qu'en ce tems-là l'irritation occasionnée par les mouvemens fréquens tend à mortifier le rectum, je tâche d'appaier les spasmes par des clystères anodins, souvent réitérés, où il n'entre aucun ingrédient antiseptique. Cependant quelques personnes en ont essayé de cette espèce; car M. Hunter, un des maîtres chirurgiens de l'expédition de Portugal, m'a dit qu'il avoit fréquemment fait usage avec succès des clystères antiseptiques, lorsque le malade étoit extrêmement abattu par les mouvemens continuels & par le ténésme. Son premier essai fut de quatre onces d'une forte décoction de quinquina, dans laquelle on avoit dissous quelques grains d'opium. Il trouva dans la suite qu'une décoction de racine de tormentille ou d'écorce de chêne, avec l'opium, répondoit au même but. Il m'ajouta qu'on réitéroit souvent ces clystères, & sur-tout si on les rendoit d'abord, avant qu'ils eussent fait l'effet qu'on en attendoit.

Jusqu'à présent je n'ai rien dit de la diète, parce qu'elle est à peu-près la même dans ces deux périodes de la maladie. Elle consiste principalement en gruau de ris ou d'orge, fago, panade, & l'on permettoit du bouillon de mouton à ceux qui avoient peu de fièvre; mais je cessai par la suite ce dernier article, parce que je remarquai qu'en général la nourriture animale ne convenoit pas. Je donnois pour boisson de l'eau de ris ou d'orge, de l'eau panée, ou une décoction de corne de cerf calcinée. Dans la première guerre, on n'a point fait usage de salep dans les hôpitaux. Quoiqu'on regarde cette racine comme un spécifique dans cette maladie, cependant, d'après mon expérience,

je ne puis rien dire à sa louange. M. Triquet, chirurgien-major du second régiment des gardes, me dit que dans l'hôpital de ce corps, il n'y avoit point d'aliment qui parut mieux convenir aux personnes attaquées de la dysenterie, que de la bouillie au lait, faite avec de la fleur de farine & un peu de sucre, pour le déjeuner & le souper. Quoique ces substances soient de tous les alimens les plus doux & les moins échauffans, cependant j'ai remarqué que la plupart du tems le malade n'en pouvoit point manger, ni avaler aucune des boissons dont on a parlé ci-dessus, ni même aucune autre, excepté de l'eau tiède toute simple, sans en être incommodé, ou sans éprouver des tranchées immédiatement après. Il étoit donc naturel de conclure qu'il ne falloit donner que de l'eau, jusqu'à ce que l'estomac & les intestins pussent supporter une nourriture plus forte, sans douleur. Je me suis confirmé dans ce sentiment par les observations sur la dysenterie, que me communiqua M. Senac, il y a environ dix ans. Pendant que je serois dans les Pays-Bas, il étoit médecin général de l'armée française, & par ce moyen il eut occasion de bien connoître cette maladie. Ce sçavant médecin m'apprit qu'ayant eu de bonnes preuves que plusieurs personnes avoient été guéries en ne buvant qu'une grande quantité d'eau chaude pendant cinq à six jours, il en avoit fait l'épreuve sur lui-même avec succès, & sur quatorze personnes qui se soumièrent à ce régime. Il m'ajouta qu'après avoir essayé différentes méthodes, sans être satisfait d'aucune, il en avoit enfin trouvé une qui avoit répondu à ses desirs, & par laquelle il avoit fait des cures sans nombre. Après avoir évacué par la saignée & un vomitif de tartre émétique, il donnoit un grain de cette préparation antimoniale, dissous dans une chopine de petit-lait commun, ou d'eau de poulet qu'il faisoit prendre tous les jours à différentes fois,

pour toute nourriture, boisson, médecine, jusqu'au rétablissement du malade. Son but étoit de tenir libre le passage de l'estomac au rectum, par les laxatifs les plus doux, & cette foible dose d'émétique lui parut y répondre le mieux (1). Si malgré les évacuations, les tranchées s'obstinoient à rester, il tâchoit de les appaiser, en faisant prendre le soir à l'heure du coucher, quelque syrop de pavot blanc. Quoique cette méthode, par rapport au régime, s'accorde non-seulement avec mon sentiment sur la nature de cette maladie, mais encore qu'elle m'a été recommandée par une personne dont le jugement & la droiture me sont connus, je n'ai jamais pu cependant profiter de cette ouverture, à cause de la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité d'engager les gens de ce pays-ci, à se soumettre à une diète si rigoureuse, même pour quelques jours.

En parlant du régime, il est à propos de dire deux mots de la batterie de cuisine dont on se sert dans les hôpitaux. Elle est toute de cuivre étamé. Mais comme l'étain s'use en peu de tems ce qui est salé ou acide corrode le métal, & l'on peut bien s'imaginer que les gardes laissent ces choses long-tems dans ces vases, & qu'elles négligent souvent de les nettoyer avant de s'en servir de nouveau. Il est à présumer que cela produit souvent des malheurs, sur-tout dans la saison où la dysenterie domine, quand l'estomac & les intestins sont d'ailleurs affectés. Il seroit par conséquent à propos qu'il y eut toujours un chauderonnier à la suite des hôpitaux militaires.

III. Je viens maintenant au troisieme période de la maladie, dans lequel le malade, quoique se réta-

(1) Comme le tartre émétique n'est point par-tout le même, il faut varier la dose, suivant la manière dont il est préparé.

blissant en apparence, se trouve abattu par un ténéfme, qui est presque la seule chose dont il se plaigne, ou par de fréquens retours de flux de ventre, occasionnés par la foiblesse des intestins.

Il y a souvent plusieurs causes du ténéfme. Je l'ai vu quelquefois occasionné par ces scybala dont j'ai parlé plus haut, qui venant à fortir en petite quantité pendant plusieurs jours de suite, causent une irritation constante. J'en ai hâté l'évacuation, en faisant prendre une once de sel de Glauber, dissous dans un demi-septier d'eau qu'on boit en différentes fois dans la matinée. Si une ou deux doses ne font point d'effet, il faut attribuer la continuation du ténéfme à une excoriation, ou à quelque ulcère du rectum, qui rendent cette partie si sensible qu'elle est irritée par les humeurs des intestins, quoiqu'elles ne soient peut-être pas plus âcres que dans leur état naturel. Si le ténéfme est considérable & les mouvemens fréquens, il faut avoir recours aux opiates, & sur-tout aux clystères anodins, dont on a parlé plus haut (1). Dans tous les cas de grande irritation dans ce période, j'avois autrefois coutume de donner une décoction d'amidon & de gomme arabique, telle qu'on l'a vu plus haut (2); mais depuis peu; j'ordonne plus souvent du suif de mouton préparé de la manière suivante, dont on s'est servi quelque-tems, ici: Prenez deux onces de suif frais » & une chopine de lait nouvellement tiré; mettez-les sur un feu lent, & remuez-les jusqu'à ce qu'ils bouillent, ajoutez ensuite une cuillerée bien entassée d'amidon réduit en poudre fine; mêlez bien avec le reste, & qu'il bouille un peu en semble ». On peut y joindre un peu de sucre si on le veut; cela dépend du goût. On prend cette

(1) Page 243.

(2) Page 244.

quantité en un jour, ou même le double si l'estomac le peut supporter. L'effet en sera meilleur si le malade ne prend point d'autre aliment. J'ai quelquefois essayé ce remède dans le premier & le second période de la maladie, mais sans succès; l'estomac étoit alors trop dérangé pour pouvoir le supporter.

Sydenham a dit que le ténéfme à la fin d'une dysenterie, n'étoit jamais occasionné par un ulcère au rectum. Morgagni le corrige en cela, en rapportant un cas contraire dont il avoit été témoin (1). Mais il paroît que Morgagni, en ne citant que ces cas, ne connoissoit que peu d'exception à la règle de Sydenham, que je pourrois regarder comme assez générale, d'après mes propres observations.

A l'égard des selles fréquentes, nous ne devons point, comme je l'ai observé auparavant, les considérer comme des rechûtes, mais comme une diarrhée occasionnée par la foiblesse des intestins.

C'est pourquoi toutes les fois que le malade se trouve en cet état, je commence par lui donner un scrupule d'ipécacuanha, & le jour suivant je lui fais prendre les remèdes qui arrêtent le cours de ventre, & que l'on appelle par cette raison astringens. Dans la première guerre, j'employois à cet effet la mixture suivante:

R. Extracti ligni Campechensis ℥iij. solve ex aquæ cinnamomi spirituosæ ℥iij. admisce aquæ fontanæ ℥viij. & tincturæ Japonicæ ℥ij. misce.

Le malade en prenoit deux cuillerées une fois en quatre ou cinq heures, & quelquefois aussi une opiate à l'heure du coucher. J'apprends que dans un des hôpitaux de cette ville, où cette recette est en usage pour les diarrhées anciennes & invétérées, & pour les dysenteries qui résistent aux méthodes

(1) *De Sedibus & Causis Morb. Ep. XXXI. Sect. 27, 28.*

ordinaires, on donne en même-tems un bol tous les soirs, composé d'un scrupule de *Philonium Londinense* (1), avec deux grains d'ipécacuanha, & que ces deux remèdes réussissent en général.

Ayant lu depuis la première guerre ce que Degner & d'autres auteurs ont écrit, sur les vertus du simaruba, j'ai fait quelques essais avec ce remède, qui m'ont réussi pour la plupart. Degner le recommande non-seulement comme un astringent doux, mais aussi pour corriger la bile; car suivant sa théorie, la dépravation de cette humeur étoit la cause du flux épidémique dont il traite. Il le donnoit par cette raison de bonne heure dans la maladie, tandis que les tranchées & le ténésme subsistoient, & qu'il y avoit encore du sang dans les selles. Mais d'après mon expérience, je n'ai pu découvrir aucun effet salutaire au simaruba, avant le troisième période. Le docteur Huck, qui s'en étoit souvent servi dans l'Amérique septentrionale, m'a dit qu'il ne l'avoit jamais vu réussir au commencement de la maladie, ni même dans son état avancé, jusqu'à ce que les tranchées & le ténésme eussent cessé pour la plus grande partie, & que le sang eut disparu des selles; mais que lorsqu'il ne restoit plus qu'une diarrhée; il s'en étoit servi avec succès. Voici sa formule :

℞. *Corticis radicis smarubæ* ʒij vel iij. coque ex aquæ fontanæ sesquilibra ad libram, & cola.

On donnoit cette dose tous les jours à différentes reprises. Il commençoit par la plus foible, & quand l'estomac la pouvoit supporter aisément, il ordonnoit la plus forte. Le docteur Huck remarqua qu'à moins que le malade ne se trouvât sensiblement

(1) Le *Philonium Londinense* est une composition de la même espèce que le *Philonium Romanum* du *Codex*, mais plus courte, comme le sont la plupart des remèdes composés de la Pharmacopée de Londres.

mieux, dans les trois jours depuis qu'il avoit commencé à faire usage de ce remède, il en étoit rarement soulagé par la suite. Le docteur Mitchel, qui exerçoit autrefois la médecine à la Virginie, où la dysenterie est fréquente, m'a appris aussi qu'il avoit fait usage de cette plante sans aucun succès, excepté lorsque le malade rendoit une quantité extraordinaire de sang dans le fort de la maladie, ou bien lorsqu'il lui survenoit une diarrhée après que l'état inflammatoire avoit cessé. Il ajouta qu'il en faisoit prendre ordinairement une décoction plus forte que celle de Degner, qui probablement donnoit le simaruba avec d'autant plus de réserve, que les intestins étoient beaucoup enflammés lorsqu'il commençoit à le donner. J'ai remarqué aussi de bons effets de petites doses d'ipécacuanha, jointes à une opiate, tel que deux grains de cette poudre avec quinze de *Philonium Londinense*, pris deux fois par jour. D'autres ont reçu du soulagement de l'ipécacuanha seul. Le docteur Huck remarqua qu'un soldat, après que l'état inflammatoire fut passé, étoit réduit bien bas par une diarrhée d'une espèce lientérique, & qu'après lui avoir donné plusieurs astringens sans effet, il avoit enfin réussi en lui faisant prendre six grains d'ipécacuanha en poudre, tous les matins à jeun. Ce remède le fit vomir les trois ou quatre premiers jours seulement, mais ensuite il le prenoit sans se sentir mal.

Pendant que les malades sont aux astringens, ils doivent être attentifs au régime, s'abstenir d'herbages, de fruits, de boissons où il y a de la drèche, & d'acides. Je leur permettois en cet état un peu de viande, & pour boisson, de l'eau où l'on avoit mis un peu de rhum ou d'eau-de-vie; je donnois aux officiers un peu de vin, quand ils en avoient envie. Mais je me suis convaincu par un plus grand nombre d'expériences, que les cures seroient plus fréquentes & plus promptes, si l'on pouvoit engager les mala-

des à s'abstenir tout-à-fait de nourriture animale & de liqueurs vineuses & spiritueuses ; car dans les cas où les astringens ne réussissent point , j'ai vu souvent guérir en ne prenant que du lait avec des farineux.

C'est pourquoi lorsque les astringens ne réussissent point , sur-tout si le pouls est vif & si le malade se plaint de chaleur interne , je commence par lui donner un vomitif d'ipécacuanha , & je le mets à ce régime jusqu'à ce que tous les symptômes aient cessé , & que les intestins aient repris leur ton. Pendant ce nouveau régime , je fais rarement usage de remèdes , excepté du julep de craie , dont on a parlé plus haut ; je m'en sers pour corriger l'acide considérable , si ordinaire aux estomacs relâchés. Quelquefois j'ajoute une opiate , afin de procurer du repos pendant la nuit , mais quelques jours après je cesse l'un & l'autre , & je me borne à faire observer le régime avec l'exactitude la plus rigoureuse. Je donne cependant de tems en tems le vomitif , s'il survient quelque nouveau dérangement d'estomac , ou si les intestins deviennent plus relâchés.

Tant que le malade continue en cet état , je lui interdis toute nourriture animale , & ne lui permets que le lait avec le sagou & le salep. Dans les grands hôpitaux , on ne sauroit donner aux soldats du lait en assez grande quantité ; mais ils doivent se contenter d'une plus petite , & des choses qu'on vient de prescrire , sans manger ni fromage , ni œufs , ni autres choses pesantes & qui peuvent échauffer dans dans la position où ils se trouvent. Si le lait vient à s'aigrir sur l'estomac , il faut y ajouter un tiers d'eau de chaux. Quoiqu'il paroisse que les herbes & les fruits répondent assez bien au but , qui est de rafraîchir , cependant comme la plupart relâchent , j'ai cru qu'il n'étoit point à propos de s'en servir alors. Mais il est possible qu'en faisant un plus grand nombre d'expériences , on trouve quel-

que espece de l'un & de l'autre qui contribue à la guérison. Je suis d'autant plus porté à adopter ce sentiment , que j'ai remarqué qu'un de mes derniers malades se trouva mieux en buvant du lait de beurre , qui n'étoit pas , il est vrai , des plus acides , qu'on n'auroit pu s'y attendre s'il eût pris du lait ; quoiqu'on eût pu supposer que le lait de beurre auroit été contraire à cette maladie , à cause de son acidité qui ressemble à celle de quelques fruits.

Je ne permets dans ce régime ni liqueurs fermentées , ni liqueurs spiritueuses. La principale boisson consiste en décoction d'orge , de ris , ou de corne de cerf calcinée , de l'eau panée , ou du lait coupé avec de l'eau. Ayant remarqué dans mes visites particulières que quelques personnes s'étoient trouvées mieux pour avoir pris des eaux de Bristol , non-seulement à la source , mais encore à une distance considérable , j'engageai un de mes malades qui ne faisoit que d'arriver de la Havanne , à observer s'il trouveroit quelque différence entre l'eau de la Tamise & l'eau de puits de Londres. Il m'assura , après quelques essais , que son flux étoit moins sujet à retour , lorsqu'il faisoit usage de la dernière. Or , l'eau de Bristol & la plupart des eaux de puits à Londres , s'accordent à ne point dissoudre parfaitement le savon , c'est-à-dire , qu'elles sont parfaitement dures , quoique au goût elles paroissent douces. Je ne voudrois pas conclure de cela que cette eau minérale n'a d'autre avantage que sa dureté , quand on la boit chaude à sa source , vu qu'elle est en vogue depuis très-long-tems pour son efficacité dans les cas de cette espece , & principalement quand il s'y joint des chaleurs hectiques.

La salubrité de l'air étant d'une si grande conséquence dans cette maladie , un médecin ne peut guère se promettre de succès dans des hôpitaux trop pleins , à moins que les salles ne soient ordinaire-

ment bien aérées. Le meilleur expédient, dans la saison où les dysenteries dominent, est de partager les malades, & de les mettre dans des églises, dans des granges & dans des maisons ruinées où l'on ne peut tenir l'air renfermé. Ce n'est pas que le froid ne soit nuisible, & qu'une transpiration libre & insensible ne contribue beaucoup à la guérison; mais lorsque la chaleur se trouve incompatible avec la pureté de l'air, on doit plutôt avoir égard à ce dernier point. Il faut avoir soin de faire couvrir tous les jours les privés d'une couche de terre, non seulement dans le camp, mais aussi dans les hôpitaux, & il faut avoir attention, sur-tout en ce tems-là, de purifier l'air des salles avec des fumigations, & de les tenir propres. Des hommes qui avoient langui long-tems à l'hôpital d'une fièvre hectique & d'un relâchement des intestins, se sont rétablis d'une manière surprenante, lorsqu'on les eut cantonnés à la campagne, pour y prendre le lait & y respirer un air pur.

Enfin, il faut donner aux convalescens des camifoles, sur-tout quand le tems commence à devenir froid. Cela contribue à la guérison, & c'est un préservatif contre les rechûtes. Quelques officiers, sujets à des rechûtes, m'ont appris qu'ils avoient trouvé beaucoup davantage à porter une camifole de flanelle sur la peau (1).

(1) Je crois devoir apprendre à mes lecteurs que M. Small, chirurgien de Train, dans l'isle de Minorque, observateur exact & judicieux, m'a écrit une lettre datée du 30 octobre 1778, dans laquelle on lit ce qui suit: « J'ai eu le malheur d'avoir cet automne plusieurs malades affectés de diarrhées, sur-tout parmi les nouvelles recrues qui étoient venues nous joindre au printemps. Nos soldats distinguent avec raison les diarrhées en blanches & en sanglantes; je me suis dirigé dans le traitement d'après les règles que vous avez données dans vos Observations sur les Maladies des Armées; j'ai tenté l'ipécacuanha à petites doses; mais il a produit des nausées longues & incommodes, & je pense que ses effets sont fort inférieurs à ceux qui résultent d'une forte dose, donnée en une seule fois, & mêlé

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Observations sur la fièvre d'hôpital ou de prison.

JE viens maintenant à la dernière des maladies funestes aux armées, je veux dire la fièvre d'hôpital. En la traitant, je parlerai; 1^o. de son origine & de la manière dont l'infection se répand; 2^o. de ses symptômes; 3. des pronostics; 4^o. des dissections de quelques-uns de ceux qui sont morts; 5^o. je donnerai la méthode avec laquelle on doit la traiter. Enfin, je me servirai de ces matériaux & de quelques autres, pour rechercher la nature & les causes de ces fièvres.

§. I. De l'origine de la fièvre de prison ou d'hôpital, & de la manière dont l'infection se répand.

Quand les hôpitaux d'une armée sont trop pleins, quand les maladies sont d'une nature putride, ou bien lorsqu'en quelque tems que ce soit, mais sur-tout pendant les chaleurs, l'air est resserré & renfermé, il en résulte une fièvre d'une espèce particulière, & souvent mortelle (1). J'ai remarqué la même sorte de fièvre dans des casernes trop plei-

avec le tartre émétique: je me suis servi avec avantage du calomel avec la rhubarbe, & du sel d'epsom avec l'huile. Mes malades avoient beaucoup l'émulsion cirée; j'en ai fait usage dans tout le cours de la maladie, en y ajoutant le soir un narcotique: j'ai particulièrement compté sur les vomitifs; j'ai donné d'ordinaire douze grains d'ipécacuanha, un avec deux grains de tartre émétique. Ce mélange, quoique réitéré trois ou quatre fois, comme il m'est souvent arrivé, a toujours fait rendre une grande quantité de matière glaireuse. Les tranchées étant dissipées, si les selles restoient encore liquides, je donnois de grand matin dix grains de rhubarbe avec deux grains d'ipécacuanha; ce qui suffisoit en général pour terminer la guérison en peu de jours. Le riz étoit la principale nourriture des malades ».

(1) Part. I. Chap. II, III, IV, VIII. Part. II. Chap. II, §. 3.

nés, dans des vaisseaux de transport trop chargés de monde, & retenus long-tems en mer par des vents contraires, ou bien lorsque dans des tems orageux les hommes sont pressés les uns sur les autres, & que les écoutes sont fermées. Les vaisseaux qui servent d'hôpitaux dans les expéditions de long cours, ont toujours été funestes aux malades & à ceux qui en prennent soin.

Aussi tôt que je commençai à connoître cette fièvre dans les hôpitaux d'armée, je soupçonnai que c'étoit la même que celle qu'on appelle ici maladie de prison, que je n'avois jamais vue. Un accident dont j'ai fait mention (1) dans la première partie de ces observations, m'ayant donné occasion de les comparer ensemble, je fus confirmé dans mon sentiment.

Cette maladie arrive par conséquent dans tous les endroits qui ne sont pas bien aérés & qu'on ne tient point assez propres, c'est-à-dire, qui sont exposés aux émanations putrides & animales qu'exhalent les corps corrompus ou malades. Il est aisé de voir par cette description, que les prisons & les hôpitaux militaires doivent être fort sujets à cette espèce d'infection pestilentielle, puisque les premiers sont continuellement mal-propres, & les autres extrêmement pleins d'émanations vénéneuses de plaies, de mortifications & d'excrémens dysentériques & putrides. J'ai été témoin qu'elle avoit commencé dans une salle, quoiqu'on ne pût l'attribuer à aucune autre cause qu'aux exhalaisons putrides d'un homme qui avoit un membre mortifié. Il est même à craindre, lorsque quelqu'un tombe malade d'une maladie putride, telle que la petite vérole, la dysenterie, &c. que la maladie ne se change en cette fièvre maligne, si on le met dans un appartement

(1) Voyez page 40.

petit & sans air. C'est ce que j'ai vu arriver dans le camp, lorsqu'on tenoit trop fermée la tente d'une personne attaquée d'une pareille maladie. Mais si l'on excepte un petit nombre de cas semblables, cette fièvre n'est pas, à proprement parler, une maladie des camps, quoiqu'on la regarde universellement comme telle; parce que paroissant fréquemment dans les hôpitaux militaires, on suppose par cette raison, à tort, qu'elle tire son origine des camps.

J'ai quelquefois remarqué qu'elle étoit extraordinairement contagieuse; mais l'infection ne se communique que lentement, & il n'y a guères que ceux qui se trouvent continuellement renfermés dans le mauvais air, qui y soient sujets, tels que les malades des hôpitaux, leurs gardes, & les prisonniers qui font dans les prisons. Lorsque la matière infecte n'est pas considérable, ou quand on n'a pas respiré long-tems dans ces émanations dangereuses, ou lorsqu'elles ne sont point particulièrement virulentes, l'on échappera, ou bien les symptômes viendront si lentement, qu'on aura le tems d'arrêter la fièvre avant qu'elle soit tout-à-fait formée. Cela dépend aussi beaucoup du tempérament; quelquefois la maladie est en suspens quelques jours avant qu'elle force à garder le lit; quelques-uns se plaignent pendant des semaines entières des mêmes symptômes, sans avoir de fièvre régulière; & quelques autres après avoir quitté les lieux où est l'infection sans avoir de fièvre, s'en trouvent souvent attaqués par la suite (1).

§. II. *Des symptômes.*

Lorsque la maladie vient lentement, les premières choses dont on se plaint, sont de petites vicissi-

(2) Voyez Part. I, Chap. VI,

tudes de chaud & de froid, un tremblement dans les mains, quelquefois un engourdissement dans les bras, une foiblesse des membres, la perte de l'appétit; & le mal augmentant pendant la nuit, on se sent une chaleur excessive, le sommeil devient interrompu & n'apporte aucun soulagement. On éprouve la plupart du tems avec ces symptômes une pesanteur, ou bien une douleur de tête. Le pouls est dans les commencemens un peu plus vite qu'à l'ordinaire, la langue se trouve blanche, mais la sécheresse peu considérable. Dans ce premier période, on ne se porte pas assez bien pour vaquer à ses affaires, ni assez mal pour garder le lit. Un vomitif, le changement d'air, ou quelquefois une sueur, suffisent pour éloigner la maladie. J'ai fait sur moi-même l'expérience de ces deux méthodes.

Il n'est pas aisé dans les commencemens de distinguer cette maladie d'avec une fièvre ordinaire (1). J'ai remarqué que le tremblement des mains étoit un des signes des plus constans; mais il faut faire attention à d'autres circonstances, pour en tirer les diagnostiques. Il faut par conséquent examiner si la personne en question a été exposée aux causes ordinaires des fièvres, ou bien à un air corrompu & infect, & si, ayant été saignée, cette évacuation lui a procuré du soulagement: parce que dans les fièvres inflammatoires, la saignée modérée en général les symptômes, au lieu que dans celle-ci, elle a rarement cet effet.

Lorsque la fièvre fait des progrès rapides, les symptômes dont on a parlé ci-dessus, deviennent plus violens; il s'y joint une grande

(1) *Febris malignas in principio statim cognoscere difficile est, cum malignitas sæpe diu lateat, & non, nisi ubi vires sumpsit, se se prodant.* Sennert. Epit. de Febr. Lib. IV. Cap. X.

lassitude, des nausées, des douleurs dans le dos, une pesanteur ou bien une douleur de tête plus continue, & beaucoup d'abattement. Le pouls n'est jamais abattu alors, mais il est très-vif & varie souvent le même jour quant à la force & à la plénitude. Une seule saignée, si elle est modérée, affecte fort peu le pouls; mais si l'évacuation est ample, & sur-tout si on la réitère afin d'obvier à la fausse indication de l'inflammation, le pouls devenant plus fréquent, perd de sa force, & souvent sans pouvoir se ranimer, pendant que le malade tombe en délire. Mais il faut d'ailleurs observer que dans tous les cas, indépendamment des évacuations, le pouls s'abat plutôt ou plus tard, & donne alors des indications sûres & certaines de la nature de la maladie.

Le sang varie beaucoup: car quoique l'altération soit communément fort légère, on l'a cependant trouvé coëneux, non-seulement au commencement de l'attaque, mais encore après que la fièvre est formée. La plus mauvaise espèce, est lorsque le *coagulum* est dans un état de dissolution, quoique cela n'arrive que lorsque la maladie est avancée; mais comme on tire alors rarement du sang, je ne saurois dire si cela se rencontre fréquemment.

L'urine varie aussi beaucoup: quelquefois elle est rougeâtre ou couleur de flamme, qu'elle conserve fort long-tems; mais elle paroît plus souvent pâle, & la couleur aussi bien que sa crudité varient de tems en tems, étant quelquefois claire & quelquefois nébuleuse. Vers la fin, lorsqu'il survient une crise favorable, elle s'épaissit, mais elle ne dépose pas toujours du sédiment.

Si les malades sont chaudement, & s'ils n'ont point eu auparavant de cours de ventre, ils se trouvent généralement constipés; mais s'ils ne sont pas tenus chaudement, comme cela n'arrive que

trop souvent dans les hôpitaux des camps, les pores étant fermés, la diarrhée devient un symptôme commun, mais elle n'est pas critique. Dans les cas plus dangereux, le flux de ventre paroît dans le dernier période; alors les selles sont involontaires, colliquatives, ichoreuses ou fanguinolentes, & d'un odeur cadavéreuse, effets d'une mortification dans les intestins & indications d'une mort prochaine. Lorsque les hôpitaux sont pleins de dysenteries, quelques-unes des gardes se trouveront seulement attaqués du cours de ventre, & d'autres de cette fièvre, qui se terminent par des selles fanguinolentes & gangréneuses.

Au commencement la chaleur est modérée, & même lorsque la maladie se trouve avancée, en ne faisant que toucher la peau, elle ne paroît point considérable; mais en tâtant le pouls pendant quelque tems, je me suis aperçu d'une ardeur extraordinaire, qui quelques minutes après, me laissoit aux doigts une légère sensation de douleur (1). La première fois que je fis cette observation je l'attribuai à la force de l'imagination; mais des expériences réitérées, & le témoignage de personnes qui sans connoître mon observation avoient fait la même remarque, m'assurèrent de sa réalité. Un jour ou deux avant la mort, les extrémités deviennent tout-à fait froides, si l'on ne prend soin de l'empêcher, & à peine sent-on le pouls.

La peau est ordinairement sèche, quoiqu'il y ait quelquefois, sur-tout dans les commencemens,

(1) Gallien fait la même remarque au sujet de la chaleur, dans la description des fièvres qu'il appelle putrides: ce que Lacuna exprime de cette manière: *Febrim quæ à putredine oriuntur, maximum indicium est mordacitas & acrimonia caloris, quæ perinde ac fumus, nare & oculos, sic ipsa erodere tactum videtur. non statim ea qualitas, adnotâ manu, discernitur, at per moram prædicta caliditatis species effertur ex petitionibus partibus.* Ep. Galen. de Differ. Febr. lib. I, Cap. VII.

des sueurs d'une durée plus longue ou plus courte. Celles que les remèdes produisent ne sont utiles qu'à la première attaque; souvent elles emportent alors la fièvre; mais celles que la nature seule opère, ne deviennent jamais critiques, que la maladie ne commence à baisser. Ces sueurs se trouvent rarement abondantes comme dans les autres fièvres, mais douces, continues & repandues également par tout le corps, & quelquefois la maladie se termine par une moiteur presque imperceptible de la peau. Elles exhalent ordinairement une odeur fétide & quelquefois insupportable au malade même.

La langue est la plupart du tems sèche; & sans une attention continuelle de la part de la garde, elle devient dure, noire, avec de gerçures profondes. Ce symptôme paroît commun à la plupart des fièvres. La langue se trouve quelquefois, quoique rarement, douce & moite jusqu'à la fin, mais avec un mélange de couleur verdâtre ou jaunâtre. La soif est quelquefois grande, plus souvent modérée; & lorsque la maladie est avancée, l'haleine se trouve toujours mauvaise, il s'amasse autour de la racine des dents, une matière noirâtre.

Quelques malades ne tombent jamais en délire; mais tous sont sujets à une grande stupeur; fort peu conservent l'usage de leurs sens jusqu'à la mort; un grand nombre les perdent de bonne heure, & cela provient de deux causes ou des saignées immodérées, ou bien de l'usage prématuré des remèdes chauds & spiritueux. Ils dorment rarement, & à moins qu'ils ne soient dans le délire, ils ont plus l'air abattu & rêveur que cela ne se voit communément en d'autres fièvres. Le visage est le dernier à prendre une figure hideuse & moribonde: les yeux paroissent cependant toujours troubles, & le blanc de l'œil

est communément d'une couleur rougeâtre, comme s'il étoit enflammé. Cet embarras de la tête se change souvent en délire, sur-tout pendant la nuit, mais rarement en transports & en ces efforts d'imagination si fréquens dans les autres fievres, à moins qu'on ait suivi un régime trop chaud & qui ne soit pas convenable. Lorsque le délire parvient à ce point, le visage est enflammé, les yeux sont très rouges, la voix devient précipitée, & le malade fait des efforts pour se lever; mais quand ce délire est occasionné par d'amples saignées, ou seulement par l'état avancé de la maladie, le visage paroît décharné, les paupieres ne sont qu'à demi fermées pendant un sommeil interrompu, & la voix, qui est communément lente & basse, s'affoiblit tellement qu'à peine peut-on l'entendre. Dès les commencemens, il y a généralement un grand affoiblissement d'esprit & manque de forces.

On éprouve plus communément un tremblement des mains, qu'un soubresaut des tendons, & si ce symptome se présente, il est beaucoup plus foible que dans plusieurs autres fievres. Dans chaque période de la maladie, à mesure que le pouls s'abat, le délire & le tremblement augmentent, & à proportion qu'il se relève, la tête se rétablit dans son état. Le malade a souvent l'ouïe dure dès les commencemens, & à la fin il devient presque sourd.

Quand la fievre continue avec une voix lente ou basse, les malades souhaitent ardemment quelque chose de cordial, & rien ne leur fait plus de plaisir, & n'est en même temps plus cordial que du vin. Ils ne désirent point d'alimens, cependant ils prennent volontiers une petite panade, si l'on y joint du vin. Ceux dont le délire est accompagné d'une voix précipitée, d'un regard égaré, d'un sautiller des tendons; & d'actions violentes,

tes, quoique le pouls soit abattu; ceux-là, dis-je, ne supportent ni les remèdes chauds, ni le vin, ni les cordiaux ordinaires.

Quoique les vomissemens, la pesanteur & le mal d'estomac soient des symptomes ordinaires à cette maladie, ils ne s'y rencontrent pas cependant essentiellement; & l'on ne doit pas non plus tant attribuer à cette fievre les points de côté, la difficulté de respirer, & les douleurs qui changent souvent de place, qu'au tempérament du malade; ou à un rhume précédent.

Il y a de certaines éruptions fréquentes dans cette fievre, mais qui n'en sont pas inséparables; c'est ce qu'on nomme *Petechie* (1). Ces taches paroissent quelquefois d'un rouge plus pâle ou plus brillant, & d'autres fois d'une couleur livide; mais elles ne s'élèvent jamais au-dessus de la peau (2). Elles sont petites; mais généralement en si grand nombre, qu'à une petite distance la peau paroît seulement un peu plus rouge qu'à l'ordinaire, & comme si la couleur étoit uniforme par-tout; mais en regardant de plus près, on apperçoit les interstices. Ces taches sont la plupart du tems si peu remarquables,

(1) Il est douteux que les anciens aient connu ces taches, & la fievre qu'elles accompagnent. Fracastr est, autant que je le puis savoir, le premier d'entre les modernes qui les ait décrites, sous les noms de *Lenticula*, *Puncticula* ou *Peticula*; car tels étoient les noms qu'on donnoit communément de son tems à cette fievre & à ses taches. *Sunt & alia febres, quae media quodammodo sunt inter verè pestilentes & non pestilentes... quales illa fuere quae annis 1505 & 1528, in Italiâ primùm apparuerunt, atque nostrâ non prius nota, certis vero regionibus familiares, ut Cypro & vicinis insulis, majoribus etiam nostris cognita, vulgus Lenticulas, aut Puncticula appellat, quod maculas proferant, lenticulis aut puncturis pulicem similes. Quidam mutatis litteris Peticulas dicunt.* Fracastr. De Morb. Contag. Lib. II. Cap. VI.

(2) On ne doit pas par cette raison les rapporter à ce que les anciens appelloient *æthy mata*, qui dénotent des pustules ou éruptions plus élevées que la peau, comme dans les fievres miliaires, avec lesquelles on ne doit pas confondre cette fievre.

qu'à moins qu'on ne les examine avec beaucoup d'attention, elles peuvent échapper à la vue. Elles sont plus nombreuses sur la poitrine & sur le dos; il s'en trouve moins sur les jambes & sur les bras, & je ne me rappelle pas d'en avoir jamais vu au visage. Elles paroissent quelquefois dès le quatrième ou le cinquième jour, & d'autres fois pas plutôt que le quatorzième. Elles ne sont jamais critiques, & l'on ne doit pas les mettre au nombre des signes mortels elles concourent seulement, avec d'autres signes, à constater la nature de la maladie. Plus elles approchent d'une couleur pourprée, plus elles indiquent de danger. J'ai remarqué dans un petit nombre de cas, au lieu de taches, des raies pourprées, & des pustules qui sont peut-être plus à craindre. Les taches pétéchiiales ne paroissent quelquefois qu'après la (1) mort: il arriva dans l'hôpital qu'en saignant un malade, les taches pétéchiiales parurent sur son bras au dessous de la ligature, & nulle part ailleurs.

Quoique cette fièvre soit d'une espèce continue, elle a généralement des redoublemens sensibles pendant la nuit, avec une rémission & souvent des sueurs partielles le jour, & après avoir continué long-temps, elle est sujette à se changer en hectique, ou à prendre une forme intermittente.

La durée de cette fièvre est incertaine; je l'ai vu finir par la mort ou par le rétablissement de la santé, en sept jours, à compter du tems que le malade gardoit le lit; mais dans les hôpitaux, elle continuoit généralement depuis quatorze jusqu'à vingt jours (2); & quelques-uns moururent, &

(2) Cette circonstance, ainsi que plusieurs autres qui se rencontrent dans cette fièvre, sont communes à la peste. Voyez Diemerbroek. de Peste, Lib. IV. Hist. V.

(1) Le docteur Clephane, un des médecins de l'armée, a remarqué que les changemens les plus sensibles en un état meilleur, étoit

d'autres se sont rétablis après quatre semaines de maladie. Depuis le temps que le pouls s'abat jusqu'à la mort, ou jusqu'à une crise favorable, on aperçoit peut-être moins de changement d'un jour à un autre dans cette fièvre que dans la plupart des autres. Quand elle est d'une longue durée, elle se termine souvent par des suppurations des parotides (1), ou des glandes maxillaires; lorsqu'elles ne paroissent point, il devient probable que la fièvre est entretenue par quelque abcès qui se forme intérieurement. Plusieurs se plaignent, après la crise, de douleurs dans les membres & de privation de repos, & presque tous, d'une grande foiblesse, d'un étourdissement d'un vertige & d'un grand bruit dans les oreilles.

Après avoir rapporté les marques qui caractérisent d'avantage cette fièvre, j'ajouterai seulement qu'il y en a quelquefois de foibles degrés, qu'on a peine à définir, & qu'on ne peut découvrir dans les hôpitaux qui sont pleins, qu'en observant les malades dans un état languissant, quoique la nature de la maladie pour laquelle on les avoit admis, parût susceptible d'une plus prompte guérison. Dans ce cas, les seuls diagnostics sont de légers maux de tête, la langue blanchâtre, manque d'appétit,

généralement le dix-septième jour depuis que le malade se trouvoit assez mal pour garder le lit. On doit faire d'autant plus d'attention au cours ordinaire de cette fièvre, qu'on ne doit pas espérer de procurer une crise convenable avant ce tems, excepté dans une rechûte, dont le cours est ordinairement moins long.

(1) Les parotides ne suppurent pas d'elles-mêmes, mais seulement quelques-unes des glandes lymphatiques qui sont au-dessus. Je me rappelle un exemple d'une tumeur de cette espèce, des deux côtés, sans aucune indisposition précédente; la personne n'en soupçonnant pas la cause, & y ayant appliqué un cataplasme résolutif, fut fautive sur le champ, tandis que les tumeurs s'affaïssoient de la fièvre d'hôpital. Cela est arrivé à M. Duncan Forbes, chirurgien de la seconde brigade des gardes à cheval, qui étoit aide-chirurgien dans l'hôpital, tandis que cette fièvre y étoit très-fréquente.

§. III. *Des Pronostiques.*

Les personnes déjà affoiblies par d'autres maladies, ou par d'autres accidens, (celles, par exemple, qui ont éprouvé la salivation), sont plus susceptibles de l'infection que les personnes fortes & vigoureuses, & courent plus de risque. Ceux qu'on admet dans des hôpitaux trop chargés de monde, & qui ont la petite vérole, quoiqu'elle soit d'une espèce favorable, tombent promptement dans cette fièvre, & ils courent plus de risque que d'autres d'en mourir. Une personne qui s'est rétablie, devient aussi sujette à une rechûte, qu'elle l'étoit d'abord à cette maladie; mais l'on n'a pas observé si ceux qui ont eu des abcès sont aussi exposés à retomber que les autres. La seconde fièvre se trouve accompagnée d'un double danger, parce que la première a beaucoup affoibli le malade. La marque évidente de la corruption de l'air dans un hôpital, c'est lorsque beaucoup de gardes tombent malades.

On ne doit point tirer d'aucun signe seul quelque pronostique, & tous ces signes réunis sont peut-être plus trompeurs dans cette fièvre que dans les autres. Les suivans paroissent communément favorables; un petit délire, les forces peu diminuées, l'urine trouble sur le déclin de la maladie, & dans le même tems une sueur douce ou une moiteur répandue par tout le corps; ou même la peau douce & la langue moite; ou bien des selles liquides succédées d'une sueur; un pouls à qui le vin & les cordiaux donnent de la force, avec une diminution de la stupeur, du tremblement & des autres affections du cerveau. Il paroît que dans cette fièvre, la surdité est un signe favorable. Du sédiment dans l'urine, sans aucun autre changement favorable, n'est

pas un signe sûr de rétablissement, & quelques personnes ont guéri sans cela.

Les signes défavorables sont un soubresaut des tendons, des yeux fort enflammés & égarés, la parole prompte & le son de la voix altéré, un délire violent, des insomnies continuelles, des vomissemens, des selles fréquentes, avec un pouls qui s'abat & une augmentation du mal de tête, les extrémités froides & un tremblement de la langue. On a remarqué qu'un des plus mauvais signes est lorsque le malade se plaint de la perte de la vue; qu'il avale avec peine, qu'il ne fauroit tirer la langue quand on le lui dit; quand il ne peut se tenir couché que sur le dos & qu'il se tient les genoux élevés, ou lorsqu'étant insensible, il fait des efforts pour se découvrir la poitrine, ou qu'il essaie souvent de sortir du lit, sans en donner aucune raison. S'il se joint à quelques-uns de ces signes des selles ichoreuses, cadavéreuses & involontaires, elles indiquent une mortification dans les intestins & une mort prochaine.

On ne fera pas surpris de trouver la plupart de ces pronostiques communs aux autres fièvres, lorsqu'elles sont avancées, si l'on vient à considérer que quelle que soit la cause qui produit une fièvre, si cette fièvre dure long-temps, elle corrompt les humeurs, affecte le cerveau & les nerfs à-peu-près de la même manière que celles qui tirent leur origine de l'infection.

§. IV. *Des Dissections.*

Les dissections de ceux qui moururent de la fièvre d'hôpital commune, & de ceux du régiment de Houghton, dont la maladie leur vint des prisons, montèrent en tout à dix. Dans quelques uns on ouvrit toutes les cavités; & dans les autres on n'examina que le cerveau ou les intestins. J'ai jugé à pro-

pos de faire mention de ces imperfections dans cette partie, afin que, s'il est possible d'apprendre quelque chose de plus par le moyen des dissections, on ne regarde point ce que nous avons fait comme quelque chose de complet, & que cela ne détourne point les autres de pousser plus loin leurs recherches.

Le phénomène qu'on s'attendoit le moins à trouver après la mort, ce fut des abcès dans le cerveau; c'est pour cela que j'en ferai mention plus particulièrement. Ce fut à Gand que je les remarquai pour la première fois. Le soldat en qui j'en trouvai un, n'ayant été admis à l'hôpital que deux jours avant sa mort, je conjecturai seulement par les symptômes & par le détail imparfait qu'on me fit de sa maladie, que sa mort avoit été causée par une fièvre de cette espèce, après avoir langué près d'un mois. Je trouvai environ trois onces de matière purulente dans les ventricules du cerveau, & je remarquai que toute la substance corticale & médullaire étoit extrêmement flasque & molle. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est que je découvris de la même matière sur la partie supérieure du cervelet; & cependant ce malade, avec une stupeur & une surdité, ne laissa pas jusqu'à la nuit qui précéda sa mort, de conserver sa raison si entière, qu'il répondoit distinctement à tout ce qu'on lui demandoit; mais vers ce temps-là les muscles de la face commencèrent à devenir convulsifs.

De deux soldats qui moururent indubitablement de cette fièvre, dans l'un le cerveau avoit suppuré, & dans l'autre le cervelet. Dans le premier cas, le malade eut une stupeur & une surdité dès le commencement, mais il ne tomba point en délire, & ne perdit pas tout-à-fait la raison. Son pouls s'affaissa de bonne heure. Environ dix jours avant sa mort, la tête commença à lui enfler, &

elle continua à être fort grosse, jusqu'à ce qu'elle diminuât un peu deux jours avant sa mort. Plusieurs jours avant qu'il mourût, il ne vouloit prendre que de l'eau froide. Pendant sa maladie, il se tenoit continuellement couché sur le côté droit. La tête ayant été ouverte, on trouva dans la substance de la partie antérieure de l'hémisphère droit du cerveau, un abcès de la grosseur d'un œuf, qui étoit plein d'une matière fluide semblable à du petit-lait. Cinq autres soldats, malades de la même fièvre, eurent pareillement la tête enflée; mais ils en revinrent (1). Je n'avois jamais remarqué auparavant ce symptôme extraordinaire, & je ne l'ai pas trouvé depuis. Dans l'autre cas, l'abcès du cervelet étoit environ de la grosseur d'un petit œuf de pigeon, & il renfermoit pareillement une matière fluide & ichoreuse. Ce malade n'avoit pas non plus tellement perdu l'usage de la raison, qu'il ne répondit sensément aux questions qu'on lui faisoit. Deux jours avant sa mort, son urine devint fort pâle. Ces deux cadavres furent ouverts par M. Breach, alors aide-d'hôpital, maintenant apothicaire dans le fauxbourg de South-wark.

Les suppurations dans le cerveau ne furent pas constantes; car un autre soldat qui mourut environ ce même tems, & qui avoit été malade à-peu-près le même nombre de jours, avec des symptômes semblables, excepté la pâleur de l'urine, n'eut point d'abcès ni dans le cerveau ni dans le cervelet. On ouvrit par la suite deux autres soldats; la substance corticale du cerveau parut enflammée; mais on ne trouva point de suppuration. Dans l'un, les gros intestins étoient déjà corrompus, & les grêles fort enflammés. Un dévoiement l'emporta,

(1) Cela est arrivé à Inverness, & presque tous les soldats dont il est ici question, étoient du régiment d'Houghton. Voyez page 29.

& un instant avant qu'il mourût, il lui sortit par le nez de la matiere ichoreuse. Dans l'hôpital militaire d'Ipswich, un soldat étant mort de cette fièvre lorsqu'on s'y attendoit le moins, après avoir été près de se rétablir, on ne lui trouva aucune suppuration dans le cerveau. Le docteur Cléphant me dit à-peu-près dans le même temps, qu'il avoit fait ouvrir la tête d'une personne qui mourut après la formation d'un abcès dans chacun des orbites, & qu'il avoit trouvé le cerveau très flasque, & environ deux onces de sérosité fluide dans les ventricules. Mais on n'examina pas davantage ces deux corps.

Je n'entreprendrai point de décrire les autres particularités que j'ai remarquées dans ces dissections; car quoique je les aie écrites au long, ce qu'on vient de dire suffit ici pour tirer les conclusions suivantes.

Comme la tendance à la putréfaction, pendant tout le cours de la maladie; est très-grande, aussi se termine-t-elle généralement, quand elle devient fatale, soit par une mortification actuelle de quelque partie, ou par un abcès du cerveau, souvent ichoreux. Les intestins sont plus particulièrement sujets à se mortifier, puisqu'il y a peu de ces maladies qui meurent sans des selles cadavereuses & involontaires; & d'après l'observation que nous avons faite, que les tâches pétéchiales ne paroissent qu'après la mort, il paroît raisonnable de conclure qu'elles sont toujours causées par une dissolution & une corruption du sang. Les sueurs putrides & l'odeur infecte qu'exhale le corps peu avant la mort, peuvent servir de nouvelle preuve de ce qui a été avancé. A l'égard des abcès, si souvent trouvés dans le cerveau, on peut regarder ceux qui contiennent une matiere ichoreuse, comme une sorte de mortification particuliere aux parties de cette texture. Et par les cas précédens, il est naturel

et naturel de conclure que ces abcès ne sont point rares dans cette fièvre (1).

De ce que le cerveau paroît enflammé sans suppuration, on peut rendre par-là de ce que les mêmes remèdes ont quelquefois dans cette fièvre des effets opposés. Car quoique le vin & les cordiaux soient souvent les meilleurs remèdes lorsqu'elle est avancée, cependant il se trouve des malades qui ne les sauroient prendre sans augmenter le délire: ceux-là par conséquent ont probablement dans le cerveau quelque inflammation plus considérable qu'à l'ordinaire.

La dernière observation que je ferai à l'égard des dissections, est que la grande disposition de cette fièvre à la putréfaction, la réduit au rang des maladies pestilentielles, dont toutes les espèces sont remarquables par l'abattement des forces, l'affaiblissement du pouls, la déjection des esprits, par des sueurs & des selles putrides, des tâches pétéchiales, & autres symptômes de corruption.

Telles sont les conclusions que nous pouvons tirer raisonnablement de la dissection des corps; mais vouloir déterminer par ce moyen la première cause morbifique, tandis qu'on n'en voit que les effets, & vouloir par-là rendre raison de toutes les variétés de cette fièvre, c'est une entreprise trop grande. Il ne seroit pas juste non plus de proposer la méthode que je donne pour traitement, comme si je l'avois tirée de l'inspection des corps morts, puisque celle qui m'a le mieux réussi est fondée sur l'expérience des autres, ou

(1) Il paroît par les nombreuses dissections qu'on fit de ceux qui moururent de la dernière peste à Marseille, qu'il y avoit toujours quelque viscère d'enflammé & de mortifié, & que le cerveau & les poumons étoient le plus souvent affectés de cette manière. Voyez le Traité de la peste, Part. I.

sur les essais que j'ai faits moi-même avant la plupart des dissections.

§. V. Du traitement

Dans le traitement de cette fièvre, de même que dans celui de toutes les autres, il faut varier sa méthode suivant l'état de la maladie. Je la distinguerai par conséquent en trois périodes, & dans chacun je proposerai les remèdes que j'ai par expérience trouvé les meilleurs. Supposons que le premier dure tant que la personne peut faire ses fonctions; que le second période commence quand elle garde le lit, que la fièvre paroît, que la tête est quelque peu affectée, mais le pouls toujours plein; & le troisième période, lorsque le pouls s'abat, & que la stupeur vient avec les autres symptômes déjà décrits.

Dans le premier période, de même que dans les autres, on doit principalement avoir attention d'éloigner les malades du mauvais air, & si l'on ne peut le faire, on doit s'attacher à leur procurer une succession continuelle d'air frais par le moyen du feu, ou en tenant les portes & les fenêtres ouvertes; ou bien purifier la chambre en y répandant du vinaigre ou autres choses semblables. Car quelque remède qu'on donne, tant que l'air persiste dans cet état de corruption & que même elle augmente à cause de la transpiration des malades, il y a fort peu d'espérance de guérison. C'est pourquoi dans toutes les périodes de la maladie, quand même le malade ne respireroit d'autre air infecté que celui de son atmosphère, il n'en seroit pas moins nécessaire de tenir les rideaux ouverts, de lui procurer par toutes sortes de moyens une succession d'air frais. C'est de l'exactitude à observer cette

regle, que dépend en grande partie la guérison de cette fièvre.

Après cette précaution, je donne un vomitif, & après l'opération un demi-gros de thériaque, avec dix grains de sel de corne de cerf & quelques verrees de petit-lait fait avec le vinaigre, & je réitere la même chose le soir suivant, sans y joindre le vomitif. Quelquefois je ne me sers que de sudorifiques, & par le moyen de ces deux méthodes, je détourne communément les symptômes qui sont les avant-coureurs de cette fièvre reçue par contagion.

Il ne faut pas omettre une circonstance qui paroît peut être minutieuse, comme non-seulement dans les commencemens, mais encore par la suite, la guérison dépend beaucoup d'une sueur libre, il est fort utile, sur-tout pour ceux qui sont moins propres, d'avoir les pieds & les mains lavés avec de l'eau & du vinaigre chauds. S'il faut que le malade reste après la sueur dans le mauvais air, je me sers pour préservatif d'une décoction de quinquina & de serpentaire, dont je parlerai dans la suite.

II Mais dans le second période, lorsque la fièvre se manifeste, si le pouls est plein, je fais ordinairement tirer un peu de sang, si on ne l'a pas fait plutôt. Lorsque les symptômes sont violens, ils semblent indiquer une évacuation abondante; cependant les grandes saignées deviennent communément funestes, par ce qu'elles abattent le pouls & qu'elles affectent la tête. On ne doit même réitérer une saignée modérée qu'avec les plus grandes précautions; car comme on rencontre ici plusieurs circonstances différentes de celles des fièvres ordinaires, l'expérience fait voir pareillement que ceux même dont le sang est coëneux, se trouvent communément plus mal après une seconde saignée, à moins que les poumons ne

soient enflammés. Si l'on se sent seulement mal à la tête, il vaut mieux appliquer les sangsues aux tempes que d'ouvrir la veine du bras. Mais dans le délire, accompagné d'un pouls abattu, les sangsues ne font aucun bien, & j'ai tout lieu de penser qu'elles font quelquefois du mal; on n'a point par conséquent essayé la saignée. Grand nombre de malades ont été guéris sans saignées, & parmi ceux à qui on a tiré beaucoup de sang, très-peu se sont rétablis.

On doit aussi employer les vomitifs avec précaution. Avant la formation de la maladie on peut en prendre un pour la prévenir; & même si l'estomac est chargé de matières corrompues, comme cela arrive assez ordinairement en automne, on croit qu'un émétique convient aussi au commencement du second période, afin de soulager l'estomac & de disposer à la transpiration.

Quand nos troupes revinrent dans l'automne de 1752, de l'expédition à la rade de Basque, on amena à l'hôpital de Portsmouth plusieurs soldats attaqués d'une maladie composée d'une fièvre d'automne & d'une fièvre d'hôpital. La fièvre ordinaire à cette saison, prit bientôt une forme maligne dans les endroits du vaisseau trop chargés de monde où on les mit. Tous ceux qui n'étoient pas fort abattus, & qui ne se plaignoient que d'un grand mal de tête, de constipation & de mal d'estomac, je les faisois d'abord saigner & ensuite purger; après cela procédant de la manière dont j'ai parlé dans le traitement des fièvres d'automne (1), je leur donnois deux fois par jour un grain de tarte émétique, qui non-seulement faisoit aller par haut & par bas, mais encore amenoit une sueur. Tous ceux qu'on traita de cette manière se rétablirent.

(1) Page 180 & suiv.

Mais dans l'état avancé de la fièvre d'hôpital, lorsque le malade s'est continuellement plaint de nausées, je juge l'émétique dangereux, d'après deux exemples, où après avoir donné l'ipécacuanha dans ces circonstances, la maladie prit soudain une tournure plus fâcheuse. Je ne trouve même pour ce symptôme aucune méthode dont l'expérience m'ait montré suffisamment l'efficacité. Mais en d'autres fièvres, que j'ai traitées depuis, & qui, par les nausées continuelles, paroissent en approcher beaucoup, je suis souvent venu à bout de détruire ce symptôme, en donnant la potion saline de Rivière (1) dans le temps de l'effervescence; mais je la réitérois plus souvent qu'on ne le fait communément: voici ma formule.

(1) *Huic symptomati (scilicet vomitui) gravissimo statim medetur, quasi miraculo, sal absinthii ad ℥i in succi limonum recentis cochleari exhibitum, ut experientia didici. Rivier. in Cap. de Febr. Pestilent.* On peut déduire la manière dont ce remède opère de l'expérience 44, Mémoires sur les substances septiques & anti-septiques. Les deux éditions originales de Rivière, portent dans la mixture précédente, une dragme de sel; je crois que c'est une faute d'impression, & qu'il faut un scrupule, si l'auteur a eu intention de ne donner qu'autant de sel qu'il en faut pour rassasier l'acide, & si le sel dont il faisoit usage étoit de la même force que le nôtre. On peut douter de la dernière circonstance, si l'on considère qu'autrefois on préparoit souvent le sel d'absinthe avec le soufre, & par le moyen de l'acide qu'il renferme, il devenoit un alcali beaucoup plus foible que celui qu'on trouve actuellement chez nos apothicaires. On avoit, en ce tems-là, recours à ce sel, en différentes maladies de l'estomac, parce qu'on lui croyoit toutes les vertus de la plante originale. L'acide n'y fut ajouté, à ce qu'il paroît, que pour le rendre plus agréable à l'estomac. Mais maintenant nous trouvons que le sel fixiel de toutes les plantes réussit aussi bien que celui d'absinthe, & que le suc de limon, ou quelque autre acide, est nécessaire pour produire une effervescence & le développement de quelque air fixe, d'où dépend la vertu de ce remède utile. Voyez Mémoires sur les substances septiques & antiseptiques. Expér. 44.

Depuis que ceci est imprimé, j'ai trouvé dans les observations de Rivière (Cent. 1. Obs. 15.) que la proportion ordinaire du sel d'absinthe étoit d'un scrupule sur une cuillerée de jus de limon; ce qui prouve qu'il y a réellement, comme je le soupçonnois, une faute d'impression dans le chapitre de Febr. pestil.

℞. *Salis absinthii* Div. *sachari albi* ℥ij. *solvè ex aquæ puræ* ℥iv. & *admisce aquæ cinnamoni simplicis* ℥ij.

Dentur omni horâ cochlearia iij, *cum cochleari uno succi limonum*, *donec æger nauseare desierit.*

Avant ce remede, je fais prendre quelquefois au malade une infusion de fleurs de camomille, pour lui nettoyer l'estomac; d'autres fois j'omettois cette infusion; mais s'il étoit resserré, je lui ordonnois toujours un lavement laxatif, que je faisois réitérer tous les jours, ou fréquemment, si le malade n'alloit point autrement à la selle.

Le soin qu'on doit prendre ensuite, est d'exciter la sueur; mais dans ce période de la fièvre, on ne doit faire usage que de sudorifiques doux, & l'on se servoit pour cet effet du *spiritus Mindereri*. Mais il arrive communément que la cause morbifique se trouve alors trop enracinée pour que les sueurs l'emportent. A moins qu'elles ne viennent aisément, & qu'elles n'apportent du soulagement au malade, il ne faut point insister dessus. Bien plus, si elles viennent d'elles-mêmes & qu'elles soient abondantes avec un pouls petit & fréquent, on doit les arrêter. La fièvre commence alors à éluder toute la force des vésicatoires, des alexipharmques, & des sudorifiques, jusqu'au tems ordinaire de son déclin. Entre plusieurs exemples dont j'ai été témoin, je me contenterai d'en rapporter un seul. M. Annesly, un des aides de l'hôpital, fut attaqué de la fièvre d'hôpital, & après avoir gardé le lit quatre ou cinq jours, & avoir eu les vésicatoires appliqués, il prit plusieurs doses de musc, chacune de vingt-cinq grains, qui ranimerent le pouls & occasionnerent une sueur abondante. La fièvre continua cependant jusqu'au dix-septième jour, qu'elle se dissipa avec une moiteur de la peau & des urines troubles.

C'est pourquoi, dès que la maladie se confirme, il est à propos de ne donner d'autres remedes que ceux

qu'on a recommandés auparavant dans le traitement des fièvres inflammatoires (1); savoir la poudre de contrayerva, avec le nitre, le camphre; & l'eau d'orge acidulée avec du vinaigre.

Quoiqu'on prévint la constipation par des clystères émoulliens, de peur que la matière fécale venant à s'accumuler, ne servit à entretenir la corruption, il ne faut pas cependant encourager un dévoiement, à cause de la grande foiblesse qui accompagne cette maladie.

Je me suis servi vers ce tems-là des vésicatoires, mais sans aucun succès. Bien plus, à la première attaque, on appliqua les vésicatoires sur toute la tête, & l'on entretint la plaie pendant quelques jours; mais sans apporter aucun soulagement, ou sans même prévenir aucun des symptômes ordinaires.

III. Nous voici maintenant arrivés au troisième période, qui est le plus long. Dans cet état le pouls s'affaisse, la stupeur est grande, on est menacé du délire, & il survient souvent des taches pétéchiâles. Ce changement commence dans les trois ou quatre jours après la formation de la fièvre, souvent plus tard, suivant les circonstances & la manière dont on l'a traitée. Mais il est bon d'observer, que si l'on a saigné le malade une fois ou deux abondamment dès qu'il s'est plaint, il ne passera pas communément par le second période, & d'un état fort peu éloigné de la santé, son pouls sera disposé à s'abattre, & tout d'un coup il tombera en délire. Soit que cette altération arrive par la mauvaise conduite, ou par le cours de la maladie, nous devons varier la méthode, & regarder comme la partie la plus essentielle, l'entretien du principe de vie, surtout vers le déclin de la fièvre; mais on ne sauroit le faire sans employer des remedes plus chauds que

(1) Part. III. Chap. I.

ceux qu'on a proposés jusqu'ici. C'est pourquoi dès que le pouls commence à être languissant & l'urine à devenir pâle, nous devons omettre le nitre dans les poudres diaphorétiques (1), & le remplacer par dix grains de serpenteaire de Virginie.

J'ai quelquefois donné une décoction simple de cette racine, y ajoutant quelque liqueur spiritueuse en petite quantité. J'ai prescrit d'autres fois le même remède en substance, depuis deux scrupules jusqu'à un gros par jour, ce qui fut suivi de bons effets. Mais le hazard me fit naître à la dernière campagne l'idée d'y ajouter du quinquina. Un homme, malade de cette fièvre, avec des taches pétéchiales, ayant eu un vésicatoire appliqué au dos, cette partie commença à se mortifier; mais lui ayant donné une forte décoction de quinquina, avec un peu de la teinture de cette substance, qu'il continua pendant quelques jours avec les cordiaux ordinaires, la plaie commença à suppurer & à prendre un tour si favorable, qu'on ne doutoit point que le malade ne se rétablît. Ayant pris ensuite du dégoût pour ce remède, il le discontinua; sur quoi la gangrène revint & il mourut. C'est là toutefois ce qui m'a engagé à joindre le quinquina à la serpenteaire, dans l'état avancé de cette fièvre. Les neuf premiers qui prirent ce remède composé, recouvrèrent la santé, quoiqu'il y en eut quatre qui eussent des taches pétéchiales. De trente-neuf malades dont je pris soin pendant cette saison, je n'en perdis que quatre. Mais il faut ajouter que les endroits où les malades se trouvoient, étoient parfaitement bien aérés, & que la fièvre n'étoit pas accompagnée de symptômes aussi fâcheux que je lui en ai vu quelques autres fois. Car, à Ipswich, où elle étoit plus maligne, & où l'air d'hôpital devint tellement infect que

(1) Part. III. Chap. I.

presque toutes les gardes furent attaquées de cette maladie, aussi-bien que ceux qu'on admettoit pour d'autres cas, je crois en avoir perdu environ le double proportionnellement; car je n'en ai point tenu de registre exact.

La première fois que je joignis le quinquina à la serpenteaire dans les cas ordinaires, je commençai par une quantité beaucoup plus petite que celle que je donnois dans la gangrène, dans l'intention de l'augmenter peu à peu, mais trouvant que la faible dose réussissoit si bien, je la changeai rarement. Voici la recette dont je fais actuellement usage.

℞. *Corticis Peruviani in pulverem contriti* ℥iij, *coque ex aquæ fontanæ* ℥xxvj *ad* ℥viii. *adjectis sub finem coctionis radicis serpentariæ Virginianæ contusæ* ℥ij *stent per horam, dein volaturæ admisce aquæ alexiteriæ spirituosæ cum aceto* ℥ij *sacchari albi* ℥ss.

La dose ordinaire étoit quatre cuillerées toutes les six heures; si cela échauffoit le malade, je ne lui en faisois prendre que trois. Mais s'il étoit plus bas qu'à l'ordinaire, je donnois quatre cuillerées toutes les quatre heures, diminuant la dose ou la donnant à de plus longs intervalles suivant les circonstances. J'ai quelquefois diminué la dose de la serpenteaire & de la liqueur spiritueuse, quand j'ai imaginé qu'elles échauffoient trop.

Il y eut un cas où la fièvre finit par la suppuration d'une des parotides; elle fut ouverte & guérie pendant qu'on faisoit usage de ce même remède.

Outre ce remède, il est quelquefois à propos de donner un cordial volatil, de cette manière:

℞. *Aquæ fontanæ* ℥vj. *aquæ nucis moschatae* ℥j. *confectiois cardiacæ* ℥ss. *salicornu cervi* ℥ss. *syrupi croci* ℥ss. *misce.*

Dentur subinde in languoribus cochlearia ij *vel* iij.

On consume communément cette dose en vingt-quatre heures. Mais hors des hôpitaux, & par-tout où l'on peut se procurer le vin en abondance, je

ne faisois point usage de ce cordial, ou je m'en servois beaucoup moins. En général, il convient bien dans l'état bas de ces fièvres, & c'est la meilleure ressource, après le vin, dans les grands abattements occasionnés par des saignées faites mal-à-propos, ou par une longue diète. Mais en fait de cordial agréable & efficace dans ce période de la maladie, il n'y en a point qu'on puisse comparer au vin. On accorderoit par jour aux simples soldats, depuis un poisson jusqu'à un demi-septier d'un vin fort, converti en petit-lait, ou mêlé avec la panade qui étoit leur seule nourriture. Mais à ceux qui n'étoient pas dans l'hôpital, je prescrivois communément du vin du Rhin, ou du petit vin de France. Quelques-uns en buvoient près d'une chopine par jour & une partie sans eau. La vertu du vin est en effet si puissante dans ce période de la fièvre que j'ai vu plusieurs personnes réduites extrêmement bas, & refusant la décoction à cause de son goût, en réchapper en ne prenant qu'un peu de panade avec du vin & de la mixture volatile, toutes les deux ou trois heures alternativement. Et peut-être n'y a-t-il aucune règle plus importante dans cet état, que de recommander à ceux qui ont soin des malades, de ne les jamais laisser longtemps, lorsqu'ils sont foibles, sans prendre quelque chose de cordial & de nourrissant. J'ai vu des personnes dans un état qui donnoit des espérances, abattues à n'en pouvoir revenir, pour avoir passé une nuit entière, & vers le tems de la crise, sans rien prendre qui pût les soutenir. Les malades ne peuvent être plus bas que dans l'état avancé de cette fièvre; c'est par cette raison qu'Hoffman conseille de les tenir continuellement au lit, & qu'il ne leur permet pas même de se lever sur leur séant. Dans le dernier période de cette maladie, aussi-bien que dans le scorbut de mer, on diroit que la force du cœur est trop petite pour porter le sang au cer-

veau, à moins qu'on ne soit dans une situation horizontale (1).

Mais quelque nécessaires que soient le vin & la décoction ci-dessus, dans le bas état de la fièvre, on doit se ressouvenir que pendant tout ce long période, il ne faut donner ces remèdes que comme anti-septiques & pour soutenir le principe de vie; sans avoir pour but de relever entièrement le pouls, de soulager totalement la tête, ou de forcer les sueurs avant que la nature ne se détermine de ce côté-là: ce qui arrive rarement avant le quatorzième jour. Car, quoique les saignées immodérées dans les commencemens, & dans la suite l'usage trop fréquent des médicamens chauds, puissent occasionner la mort avant ce période, cependant, autant que j'ai pu l'observer, ces remèdes, dont j'ai fait jusqu'à présent usage, ne sont pas assez puissants pour amener plutôt une crise favorable.

Nous avons vu que la stupeur se trouvoit inséparable de cette fièvre, particulièrement dans son état d'abattement, & que sur le soir elle étoit sujette à se changer en un léger délire. S'il n'y a rien autre chose, comme ce symptôme est dans l'ordre naturel, il ne faut rien faire. Mais si le délire augmente par l'usage du vin, si les yeux paroissent égarés & que la voix devienne plus vive, c'est une forte présomption d'une véritable phrénésie. J'ai observé qu'alors tous les remèdes internes échauffans, ne faisoient qu'aggraver les symptômes, tandis que les vésicatoires, qui étoient inutiles auparavant, devenoient extrêmement avantageux. On doit par conséquent en faire usage dans ces conjonctures, de même que dans les fièvres inflammatoires. Je n'ai point eu occasion d'essayer, dans le

(1) Voyez la Description du scorbut de mer, dans les voyages de mylord Anson.

délire de cette maladie, les fomentations aux pieds avec de l'eau chaude & du vinaigre, que j'ai trouvé depuis la guerre si efficaces en d'autres fièvres (1). Je suis assez porté à croire que dans ce cas-ci, elles réussiroient mieux que les sinapismes & les vésicatoires, pourvu qu'on les appliquât assez souvent & assez long-tems. Dans les fièvres inflammatoires, l'effet en est peu sensible la première heure, & cependant elles réussissent dans la suite. Pour remède interne, j'omettois pendant quelque tems la décoction, mais je continuois la boisson acide (2), & je donnois le camphre avec la poudre de contrayerva composée, & le nitre, comme auparavant. Si le délire se trouvoit accompagné d'une voix lente & sans violentes agitations, on continuoit la décoction & le vin, sans aucun autre remède. Je ne connois point d'exemple où ce symptôme ait disparu tout-à-fait avant le tems ordinaire de la crise. Ayant remarqué que le délire provenoit de deux fautes tout-à-fait contraires, les saignées copieuses & répétées, & le vin & les cordiaux donnés de trop bonne heure, il s'ensuit que les principes, par rapport au traitement, sont très-déliçats. Ainsi ni le régime chaud, ni le rafraîchissant, ne conviennent pas à tous les malades, ni dans tous les différens périodes de la maladie.

S'il survient une diarrhée dans le déclin de la fièvre, il ne faut point l'arrêter, mais la modérer, en ajoutant quelques gouttes de la teinture thébaïque, au total de la décoction alexipharmaque; ou bien en donnant quelques cuillerées de julep de craie avec l'opium, dont on a fait mention ci-dessus (3). Car, quoiqu'on puisse regarder le cours de

(1) Part. III. Chap. II. §. 1.

(2) L'eau d'orge acidulée avec du vinaigre.

(3) Page 167, &c. Note.

ventre comme critique, cependant les malades étant trop abattus pour supporter de grandes évacuations, on doit le restreindre un peu: & j'ai souvent remarqué que lorsqu'on l'a traité de la sorte, vers le tems ordinaire de la crise, le malade tombe dans une sueur douce qui emporte la maladie. Dans les especes les plus fâcheuses de cette fièvre, & sur-tout lorsqu'elle se rencontre avec la dysenterie, les selles sont fréquemment sanguinolentes. Dans ce cas dangereux, si l'on peut attendre quelque secours des remèdes, ce ne peut être que de ceux-là. Il faut se servir avec beaucoup de précaution, des opiates & des astringens, à proportion de la nature putride des selles.

Nous allons maintenant considérer l'état du malade après que la fièvre est passée, ou lorsqu'elle a changé de forme. Si la maladie se termine par une suppuration au-dessus d'une des parotides, (car la glande elle-même ne suppure point) il est nécessaire d'ouvrir de bonne heure l'abcès, sans attendre la fluctuation ou que la tumeur s'amollisse, ce qui peut fort bien ne jamais arriver, le pus étant si visqueux, que lorsqu'il est à son point de maturité, la partie paroît presque aussi dure au tact, que si la suppuration n'eût pas commencé (1).

Presque tous les malades se plaignent, lorsque la fièvre est passée, d'une insomnie, de fréquens

Pour arrêter sûrement la diarrhée, je préfère maintenant un bol de thériaque avec l'ipécacuanha. Voyez la Note *ibid.*

(1) C'est sans doute par cette raison que l'on n'a pas toujours trouvé ces tumeurs critiques. Rivière se vit obligé de faire des évacuations après la tumeur des parotides, peut-être pour ne les avoir pas ouvertes à propos. *Vid. Cap. de Feb. pestilent.*

M. Girle, ci devant chirurgien à l'hôpital Saint-Thomas, m'a dit depuis, qu'il avoit toujours remarqué que ces tumeurs critiques, après ces fièvres, n'étoient point amenées à maturité par des cataplasmes de mie de pain & de lait, qui en se refroidissant, sont plus propres à répercuter le mal en dedans, mais par des emplâtres chauds où il entre des gommés.

vertiges ou embarras dans la tête, d'une continuation de surdité, & autres symptômes nerveux. On doit alors prendre le soir un opiat avec des remèdes corroboratifs, tels que le quinquina & l'elixir de vitriol. J'ai remarqué que le quinquina est non-seulement le meilleur remède pour fortifier, mais encore le préservatif le plus sûr contre les rechûtes. dans cette dernière intention, il est nécessaire que le convalescent en prenne environ trois gros par jour, pendant six ou sept jours consécutifs, & ensuite tous les jours une dose plus petite, s'il reste plus long-tems à l'hôpital. Lorsque le pouls est lent, quelques grains d'*assa fetida*, pris deux fois par jour, font un bon effet. Mais s'il y a quelque apparence d'une fièvre hétique en conséquence d'un abcès intérieur, on doit traiter ce cas en conséquence. En comparant quelques-uns des symptômes qui restèrent aux personnes qui recouvrèrent la santé, avec l'état où se trouva le cerveau dans celles qui moururent, je suis porté à croire que quelque partie de cette substance pourroit suppurer sans empêcher le malade de guérir.

Quelquefois on tombe dans une fièvre intermittente irrégulière, qui, si ce n'est point une fièvre hétique causée par un abcès interne, vient d'avoir négligé de nettoyer les premières voies. Car, il est aisé de concevoir qu'après une longue fièvre d'une nature si putride, souvent accompagnée d'un affoiblissement des intestins, la matière fécale s'accumule & se corrompt quelquefois au point qu'elle occasionne diverses maladies. Mais en ce cas, après avoir fait les évacuations convenables par bas, le quinquina est presque infailible.

§. VI. De la nature & des causes de la fièvre de prison ou d'hôpital, & des fièvres pestilentielles en général.

Il est évident, par la relation précédente, que cette maladie est d'une nature véritablement pestilentielle; cela ne paroît que trop par la manière dont la tête se trouve affectée, par l'abattement des esprits; la débilité, le pouls affaibli, la suppuration des glandes lymphatiques, les sueurs putrides, les taches pétéchiales, la gangrène & la contagion. Car, quoique tous ces symptômes ne se rencontrent pas en même-tems dans la même personne, ils sont cependant communs à la maladie; & l'on n'ignore point que dans la peste même, les symptômes varient suivant le degré de virulence & le tempérament de la personne qui en est attaquée. Je ne parlerai point ici de la distinction qu'on doit faire entre la fièvre pestilentielle & la vraie peste. Les anciens ne sont point assez clairs sur ce sujet, & ceux d'entre les modernes qui prétendent qu'il y a une différence réelle, n'ont point encore été en état de la prouver au point de la mettre hors de toute dispute.

Je me contenterai par conséquent de remarquer que quoique la fièvre d'hôpital ou de prison puisse différer en espèce de la véritable peste, on peut cependant la regarder comme une maladie du même genre, puisqu'elle provient d'une cause similaire, & qu'elle est accompagnée de symptômes semblables. La fièvre pestilentielle qui paroît tous les ans à Constantinople, & qui a tant de ressemblance avec celle de nos hôpitaux & de nos prisons, ne s'appelle peste, comme me l'a appris le docteur Mordach Makenzie, qui a résidé trente ans en cette ville, que lorsqu'elle est accompagnée de

bubons & de charbons ; & peut-être cela est-il la meilleure distinction qu'on puisse faire.

On donne généralement à ces fièvres le nom de malignes , & j'ai fait souvent usage moi-même de ce terme , dans les premières éditions de ces observations ; mais après de plus amples réflexions , j'ai jugé à propos de l'omettre , parce qu'on a souvent abusé de cette expression , & qu'elle ne donne jamais aucune idée précise d'une maladie.

Les fièvres pestilentielle varient suivant l'espece & la quantité des miasmes virulens , qui se mêlent dans la masse du sang ; mais toutes dépendent de quelques levains de corruption , soit internes , soit externes , qu'on peut attribuer à une affection scorbutique , ou aux exhalaisons putrides des substances animales ou végétales. Je vais commencer par les causes éloignées & externes : je parlerai ensuite des immédiates & internes.

I. On doit regarder la fièvre d'hôpital & celle de prison comme la même maladie , & comme fort peu différentes , si tant est qu'elles le soient , de celle qui paroît après un combat , lorsqu'on laisse pourrir & se corrompre les morts sur le champ de bataille. Galien en fait mention comme d'une des causes des fièvres (1) pestilentielle ; il est d'ailleurs appuyé par le témoignage d'autres auteurs , en particulier par celui de *Forestus* , qui fut témoin oculaire d'une maladie de cette espece , qu'il appelle en effet peste. Elle fut occasionnée par la même cause , se trouva accompagnée de bubons & contagieuse à un point considérable (2). Le même auteur parle aussi d'une fièvre maligne qui parut à Egmont dans le North-Hollande , & qui fut causée par la putréfaction

(1) *Epit. Galen. de Febr. Differ. Lib. I. Cap. IV.*

(2) *Observ. Lib. VI. Observ. 26.*

d'une

d'une baleine abandonnée sur le rivage (1). Il y a une observation semblable de l'équipage d'un vaisseau français qui fut attaqué d'une fièvre , pour avoir laissé corrompre du bétail qu'ils avoient tué dans l'île de Névis aux Indes occidentales (2). Ils furent saisis d'une douleur de tête & de reins , d'une grande foiblesse & d'un grand mal d'estomac , accompagnés de fièvre. Quelques-uns eurent des charbons , & quelques autres des taches pourprées après la mort.

Galien assigne deux causes aux fièvres pestilentielle : la première , la grande chaleur , lorsqu'il arrive aux humeurs de se trouver dans un état plus putrescible qu'à l'ordinaire ; la seconde qui est très-fréquente , est l'état putride de l'air , occasionné ou par un grand nombre de corps morts , qu'on laisse sur le champ de bataille sans les brûler , ou par les exhalaisons des marais ou des lacs corrompus (3).

Diodore de Sicile (4) fait mention d'une maladie des plus remarquables qui soit arrivée à une armée. Elle se fit sentir aux Carthaginois occupés au siège de Syracuse en Sicile , & leur emporta beaucoup de monde. Cet auteur ne se contente pas de rapporter quelques-uns des symptômes les plus remarquables ; il raisonne aussi fort bien sur la cause. Il raconte que les douleurs dans le dos & les éruptions (5) étoient communes ; que quelques-uns avoient des selles sanguinolentes , & que d'autres se trouvoient saisis tout-à-coup d'un délire , qui les faisoit courir de côté & d'autre , & frapper tous ceux qui se ren-

(1) *Obs. 9, Schol.* Paræus dit que de son temps la même chose arriva sur les côtes de Toscane. *De peste, Cap. 3.*

(2) *Traité de la peste.*

(3) *De Febr. differ. Lib. 1. Cap. 4.*

(4) *Bibliothec. Hist. Lib. 14. Cap. 70 & 71.*

(5) L'original porte *πλάγαναι*, des pustules.

T

controient en leur chemin (1); que les médecins n'y connoissoient aucun remède; & que cette maladie fut d'autant plus funeste, qu'à cause de la contagion les malades se virent abandonnés de tout le monde. En parlant de sa cause, l'historien fait mention de la multitude de personnes enfermées dans un espace étroit; de la situation du camp sur un terrain bas & humide; des chaleurs excessives vers le milieu du jour, suivies de vapeurs froides & humides qui venoient des marais pendant la nuit (2). Il ajoute aussi les exhalaisons putrides qui s'élevoient d'abord des marais, & ensuite des corps morts, qu'on n'enterroit point. Cette maladie paroît avoir été un mélange de fièvre des lieux marécageux, & de fièvre pestilentielle.

Nous avons remarqué que la relation qu'a donnée Fracastor des fièvres pestilentielles, accompagnées de taches pétéchiales, est la première & la plus complète que nous ayons. En 1505, il y eut en Italie, une de ces fièvres; vingt-trois ans après, il en parut une autre dans le même pays. Cet auteur passa sous silence la cause de la première; mais il attribue la dernière à un débordement extraordinaire du Pô, qui étant arrivé au printemps; forma des marais, qui par leur corruption infectèrent l'air pendant tout l'été.

Forestus remarque, qu'à cause de la seule putréfaction des eaux, la ville de Delft où il pratiquoit, s'est à peine trouvée exempte dix ans de suite de la peste ou de quelque maladie pestilentielle (3).

(1) Cette circonstance d'un délire subit s'accorde avec ce que l'on a dit dans la description de la fièvre des pays marécageux, dans les retranchemens près de Bois-le-Duc. Voyez Part. III. Chap. IV. §. 2.

(2) On prétend que ce fut la principale cause des maladies destructives des camps en Hongrie. Voyez page 170. Note.

(3) *Observ. Lib. 6.* Il ajoute que les magistrats firent élever sur ses représentations un moulin à vent pour agiter & pour rafraîchir l'eau.

En 1694, une fièvre parut à Rochefort, en France. On la prit d'abord pour la peste, à cause de ses symptômes extraordinaires & de la grande mortalité (1). Mais M. Chirac, qui fut envoyé par la Cour pour en examiner la nature, trouva qu'elle provenoit de quelques marais, formés par l'inondation de la mer. Il remarqua pareillement que ces vapeurs putrides, qui rendoient une odeur semblable à celle de la poudre à canon, étoient portées vers la ville par le vent qui souffloit depuis long-tems de ce côté-là. Les deux tiers environ de ceux qui tombèrent malades en moururent (2). Cette fièvre fit le plus de ravage dans les mois de juin, de juillet & d'août, & finit par une grande pluie qui putréfia l'air & rafraîchit l'eau croupie.

Je pourrois apporter plusieurs autres exemples de cette sorte de fièvre, occasionnée par les émanations putrides des marais; mais comme ceux dont nous avons déjà fait mention, suffisent pour prouver ce qu'on a avancé, j'observerai sur le tout que les fièvres rémittentes & intermittentes d'automne dans les pays bas & humides, peuvent être regardées, quand elles sont dans leur plus fâcheux état, comme une autre espèce de fièvre pestilentielle, puisqu'on les a vues avec tous les symptômes de virulence particuliers à cette espèce de maladie (3).

On peut remarquer en général que la putréfaction des substances animales ou végétales dans un air sec, est fort sujette à produire une fièvre fâ-

La Hollande étoit plus sujette alors aux inondations & à la stagnation des eaux qu'elle ne l'est à présent.

(1) Voyez Traité des fièvres malignes: œuvres posthumes de M. Chirac: éloge de M. Chirac, par M. de Fontenelle.

(2) On trouva dans ceux qu'on ouvrit, le cerveau enflammé ou chargé de sang; les fibres du corps prodigieusement relâchées, & intestins en suppuration ou bien gangténés.

(3) Part. III. Chap. IV. §. 3.

cheuse d'une forme plus continue ; au lieu que les émanations putrides dans une atmosphère humide , ont plus de disposition à causer des paroxysmes & des rémissions. Mais les exhalaisons du sang corrompu paroissent disposer davantage à un flux de ventre qu'à toute autre maladie. Car , quoiqu'il y ait des personnes à qui la contagion des selles sanguinolentes donne la fièvre d'hôpital , j'ai cependant remarqué que la plupart du tems cette infection causoit la dysenterie (1).

Par ce que nous venons de dire sur les causes de ces fièvres , il est aisé de concevoir que ces maladies doivent être fréquentes , non-seulement dans tous les pays marécageux après une saison chaude , mais encore dans toutes les villes fort peuplées , basses & mal aérées , dépourvues d'égoûts , où les rues sont étroites & mal-propres , les maisons petites & sales ; où l'eau fraîche est rare ; où les hôpitaux & les prisons sont trop chargés de monde , sans que l'air y soit renouvelé , & qui ne sont point entretenus assez proprement ; lorsque dans les tems où les maladies régnerent , les enterremens se font dans l'enceinte des villes (2) , & que les cadavres ne sont pas mis assez avant en terre ; lorsque les tueries sont aussi dans l'enceinte des villes ; ou quand on laisse pourrir des animaux dans les ruisseaux ou sur du fumier ; lorsqu'il n'y a point d'écoulement pratiqué pour emporter les eaux corrompues ou croûpissantes du voisinage ; quand la viande fait la plus grande partie de la nourriture , sans la mélanger assez avec du pain , des herbages , du vin ou d'autres liqueurs fermentées ; quand on fait usage de grain vieux & moisi , ou qui a été endommagé par l'humidité de la saison ; mais par-dessus tout , lorsqu'on n'a pas

(2) Part. III. Chap. VI. §. 3.

(2) *Secreta de Feb. Castrens. Malig.*

eu soin de purifier suffisamment les maisons qui ont été une fois infectées. Je dis qu'à proportion du nombre de ces causes ou autres semblables , une ville fera plus ou moins sujette aux maladies pestilentielles , ou à recevoir le levain d'une véritable peste , lorsqu'il y est apporté par quelques marchandises. Je vais ajouter quelques exemples , pour appuyer ces observations.

Constantinople est non-seulement sujette aux retours fréquens de la véritable peste , mais encore à une fièvre pestilentielle qui paroît tous les ans , & qu'on peut regarder comme la maladie épidémique de cette ville (1). Mais on ne doit l'attribuer ni à l'air ni au climat , puisqu'il paroît que l'un & l'autre étoient sains sous l'empire des Grecs & qu'on a remarqué que même à présent , ceux qui demeurent dans les fauxbourgs , qui se tiennent renfermés & qui s'éloignent de l'infection , ne courent aucun danger. On ne doit pas non plus l'attribuer seulement à la multitude des habitans , à la mal-propreté des rues & à leur peu de largeur , puisqu'il y a plusieurs villes aussi peuplées & moins propres , qui sont exemptes d'aucune maladie pestilentielle : ajoutez que les étrangers y sont moins sujets à cette maladie que les Turcs (2). Il faut par conséquent la rapporter à quelque chose de particulier à la religion de ce peuple , Car outre que les maladies pestilentielles sont fréquentes dans les toutes les villes du Levant , elles dominent en Egypte (3) ,

(1) Voyez la relation de la peste de Constantinople par Timoni , dans les *Transact. Philos.* N°. 364 , & la relation du docteur Mackenzie. *Ibid.* Vol. 48 , art. 63 & 87.

(2) Quoique Timoni observe que les étrangers courent en général plus de risque que les citoyens , il ajoute cependant : *Armeni omnium nationum minime ad pestem sunt dispositi : observo illos paucissimis uti carnibus : cepis , porris , aliis , vinoque maxime utuntur.*

(3) Mackenzie , *Transact. philosoph.* Vol. 48 , art. 63 & 87.

qui paroît en être la source, & où l'on ne doit pas en accuser seulement les inondations, puisque ce pays étoit beaucoup plus sain avant qu'il devint une province de l'Empire Ottoman. Dans le Senar, où le mahométisme est pareillement établi, les fievres pestilentiellees sont fréquentes, quoiqu'elles attaquent rarement les peuples de l'Abyssinie qui continuent à ce royaume, & dont le climat est plus chaud, mais qui sont chrétiens (1). A l'égard de cette différence, on peut en assigner les causes suivantes. Les Turcs s'abstiennent de vin & de toutes liqueurs fermentées, qui sont des antidotes souverains contre la putréfaction (2); ils prennent souvent des bains chauds (3), & soutiennent le principe du fatalisme, qui empêche le Peuple d'éviter l'infection, & l'Etat d'ordonner des quarantaines & de faire d'autres réglemens qui pourroient prévenir l'importation de la peste, que leur apporte le commerce avec l'Egypte & les autres lieux infectés de ce mal. Le même principe, mal entendu, leur faisant omettre de purifier leurs maisons après une contagion, le germe de la maladie les expose à une nouvelle attaque, aussi tôt que la saison & l'état de l'air commence à favoriser son développement.

Dans la relation de la fievre maligne épidémique, arrivée en 1731 à Cork en Irlande, nous trouvons

(1) Lettres édifiantes & curieuses, IV. Rec.

(2) Forestus fait à l'occasion d'une fievre pestilentielle qui fit beaucoup de ravages de son temps, l'observation suivante & remarquable. *Quicumque aquam ob ingentem calorem febrilem bibissent, (ut villicus quidam, ad quem curandum alio morbo affectum, accitus esset, mihi narravit), correpti intra duos dies moriebantur. Qui vero cerevisiam bibebant, utpote potum magis huic nostrae regioni consuetum, iis morbus praecehatur.* Le docteur Rogers remarque que ceux qui ne mangent que de la viande & ne boivent que de l'eau, sont sujets à des fievres putrides & lentes.

(3) Celle défend le bain dans les temps de la peste; c'est-à-dire, comme on l'a fait voir ci-dessus, dans la saison où les fievres des lieux marécageux dominant. *De Med. Lib. 1. Cap. 10.*

que l'auteur (1) en attribue la cause au concours de ces circonstances; l'humidité de l'air, l'impureté de l'eau, l'infection d'un nombre prodigieux de tueries, & les restes qu'on laissoit corrompre dans les rues. Joignez à cela la quantité immodérée de viande que le petit peuple mangeoit sans pain, ou sans liqueurs fermentées, pendant la saison qu'on avitailloit la flotte.

Forestus parle d'une fievre pestilentielle qui fit de son tems beaucoup de ravage à Venise, & qui fut causée par une espece de petit poisson, qui se putréfia dans cette partie de la mer Adratique (2). Le même auteur cite la description que fait *Montanus* de la fievre pestilentielle endémique, arrivée à Famagouste dans l'île de Chypre, provenant de la corruption d'un lac voisin pendant l'été. *Fracastor* parle de cette maladie, & l'on convient que c'est la même qu'il appelle *lenticula* ou *pundicula*, & qu'on a depuis connue sous le nom de fievre pétéchiale.

L'histoire est pleine d'exemples de fievres pestilentiellees, qui augmentent les autres incommodités d'un siege: bien plus, à peine voit-on un seul exemple d'une ville investie depuis long tems, sans quelque maladie funeste de cette espece. Elle se trouve quelquefois causée par la mal-propreté de la ville, surchargée de personnes & de bétail qui viennent s'y mettre à couvert, comme cela est autrefois arrivé à Athènes (3) & à Rome (4), & quelques

(1) See Dr. Rogers's, *Essay on epidemical diseases*. On voit en cet ouvrage une curieuse description des progrès d'une fievre pétéchiale & de la petite vérole, qui provenoit d'une putréfaction de l'air particulière à la ville de Cork, depuis le mois d'août jusqu'à celui de janvier. Cette ville est remarquable par le grand nombre de bétail qu'on y tue tous les ans pour l'usage de la flotte, & qui monte, à ce qu'on prétend, à plus de 120000 bêtes.

(2) *Observat. Lib. 6, Obs. 9, schol.*

(3) *Diodor. Sicul. Bibl. Hist. Lib. 12, Cap. 45. & praecipue Thucyd. Lib. 2, §. 52.*

(4) *Grave tempus & forte annus pestilens erat urbi agrisque, nec*

autres fois elle est occasionnée par un grain corrompu (1), & par des viandes salées depuis long-tems, qui étoient devenues putrides.

Quoique la putréfaction des végétaux ne soit pas à beaucoup près aussi funeste que celle des animaux, elle n'est pas cependant sans danger : car les végétaux se pourrissant dans un air renfermé, exhalent une odeur cadavéreuse ; & nous avons des exemples de fievres occasionnées par les émanations de choux putrides (2), aussi-bien que par celles des plantes des marais. *Forestus* attribue la peste de Delft en 1557, au grain moisi, qui avoit été long-tems gardé dans le tems de la cherté (3), & dont les habitans se nourrirent. L'on a remarqué que dans cette isle, la dysenterie est très-fréquente parmi le peuple dans les endroits où l'on vit totalement de grain, lorsque la moisson précédente a été endommagée par les pluies, ou qu'on l'a gardée dans des greniers humides.

Les prisons ont souvent produit des fievres pestilentiennes, & peut être plus fréquemment en ce pays-ci qu'on n'y a fait attention. Le lord Bacon fait l'observation suivante : » La plus pernicieuse infection » après la peste, c'est l'odeur de la prison, lorsque » les prisonniers ont été détenus & ferrés long-tems

hominibus magis, quam pecori; & auxere vim morbi, terrore populationis pecoribus agrestibusque in urbem acceptis. Ea colluvio mixtorum omnis generis animantium & odore insolito urbanos, & agrestem, confectum in arcta telta, astu ac vigiliis angebat, ministeriaque in vicem ac contagio ipsa vulgabant morbos. Tit. Liv. Lib. 3, §. 6. Anno 5. C. 291.

(1) *Gravi pestilentia conflictati, ex diutina conclusionone, & mutatione visus (panico enim vetere, arque hordeo corrupto omnes alebantur; quod ad hujusmodi casus antiquitus paratum in publicum contulerant). Jul. Caesar. de Bello Civili, Lib. 2. §. 22.*

(2) See Dr. Rogers's, Essay on epidemical diseases, pag. 41.

(3) *Observat. Lib. 6. Observ. 9.* Exemple remarquable qui devoit attirer toute l'attention des magistrats, dans les circonstances où se trouve actuellement la capitale.

» d'une maniere mal-propre, & nous en avons eu » deux ou trois fois l'expérience de notre tems ; les » juges, & un grand nombre d'autres personnes qui » se trouverent aux séances, tomberent malades & » en moururent. Il seroit de la prudence de donner » de l'air à la prison avant que d'amener les prisonniers devant les juges (1) ». Il est probable que cet auteur avoit en vue ces assises fatales qui se tinrent à Oxford en 1577, & dont Stowe donne une description plus particuliere dans sa Chronique. » Les assises se tinrent à Oxford les quatre, » cinq & six juillet. Roland Jenkins y fut jugé & » condamné par des discours séditieux. Il s'éleva » en ce tems-là une vapeur si pernicieuse, qu'elle » étouffa presque tout le monde. Fort peu échappèrent. Il mourut à Oxford trois cens personnes, » & plus de deux cens autres y tomberent malades & allerent mourir en d'autres endroits (2) ».

Nous avons un exemple malheureux de cette infection, qui est si récent que je n'en parlerois point ici, si ce n'étoit pour en informer ceux qui sont éloignés du lieu de la scène ; ou pour l'apprendre à la postérité. Le 11 mai 1750, les sessions commencerent à Old-Bailey (3), & continuerent pendant quelques jours. Il s'y jugea beaucoup de criminel, & ils'y trouva un plus grand nombre de personnes qu'à l'ordinaire. La salle n'a pas plus de trente pieds en carré. On ne fait si l'on doit attribuer la corruption de l'air à quelques (4) prisonniers alors infectés

(1) Histoire naturelle, Exp 914.

(2) Cette relation est confirmée par Cambden. Voyez Annales d'Elizabeth.

(3) Old-Bailey. Cour criminelle où l'on examine huit fois l'année les coupables de la ville de Londres & de la province de Middlesex.

(4) On a coutume quelques jours avant les sessions, de tirer tous les criminels des autres prisons pour les mettre à Newgate qui n'est déjà que trop plein. Il y a quelquefois dans cet petit espace jusqu'à

de la maladie de prison, ou à la mal-propreté ordinaire à ces sortes de gens ; mais il est probable que ces deux causes y concoururent. On peut aisément s'imaginer jusqu'à quel point l'air dut être vicié par les vapeurs putrides du Bail-Dock, & celles de deux chambres qui donnoient dans la salle des juges, & où les prisonniers furent resserrés pendant tout le jour, jusqu'à ce qu'on les en fit sortir pour être jugés (1). Il parut par la suite que ces chambres n'avoient pas été nettoyées depuis quelques années. La putréfaction étoit encore augmentée par l'air chaud & renfermé de la salle, & par la transpiration d'un grand nombre de personnes de toute espece, enfermées pendant la plus grande partie du jour, sans respirer un air libre & sans recevoir aucun rafraichissement. Le tribunal étoit composé de six (2) per-

trois cens prisonniers ; & l'on sait combien cette prison est mal-propre.

(1) J'ai appris qu'à ces sessions il y eut environ cent personnes de jugées. On les garda dans ces chambres étroites tant que la Cour se tint. Chacune de ces chambres n'avoit pas plus de quatorze pieds de long sur onze de large & sept pieds de haut. Le Bail-Dock est aussi une petite chambre construite dans un des coins de la salle, & ouverte par en haut. Pendant le jugement on y mit des malfaiteurs, qui avoient été pareillement resserrés très-étroitement.

(2) Savoir le lord-maire, trois juges, un alderman & le greffier. Le chevalier Penant, lord-maire, le chevalier Abney & le baron Clarke, tous deux juges, & le chevalier Lambert Alderman moururent. Il est remarquable que le lord chef de justice & le greffier, qui étoient assis à main droite du lord-maire, échappèrent, tandis que ceux qui étoient à sa gauche, & lui-même, furent saisis de l'infection ; & que les jurés de la province de Middlesex qui étoient du même côté, perdirent beaucoup de monde, tandis que les jurés pour la ville de Londres, qui étoient vis-à-vis, n'eurent aucun mal ; & que de toute la multitude des spectateurs il n'y en eut qu'un ou deux, ou au plus un très-petit nombre de ceux qui étoient à la droite du lord-maire, qui se trouverent incommodés. Quelques personnes, faute de connoître la nature dangereuse des émanations putrides, ont attribué cet accident & la maladie en général au froid qui s'introduisit en ouvrant une fenêtre, au moyen de quoi le courant d'air fut porté vers le côté de la cour à main-gauche du lord-maire ; mais on doit observer que la fenêtre étoit à l'extrémité de la chambre

sonnes, dont quatre moururent. Deux ou trois avocats y périrent, aussi bien qu'un des sous-sheriffs, plusieurs jurés pour la province de Middlesex & quelques autres personnes qui s'y trouverent présentes, de sorte que le total monta à plus de quarante personnes, sans cependant y comprendre ceux d'un rang inférieur dont on n'apprit point la mort, ni ceux qui ne tomberent point malades dans la quinzaine après les sessions (1).

On a dit que cette fièvre parut d'abord inflammatoire (2) ; mais qu'après d'abondantes évacuations le pouls s'abattit sans que les vésicatoires & les cordiaux pussent le relever, & que les malades tomboient bientôt dans le délire. Plusieurs eurent des taches pétéchiales, & tous ceux qui furent attaqués de la fièvre en moururent, excepté deux ou trois au plus. Quelques-uns échappèrent sans fièvre, par un cours de ventre qui survint & qu'on guérit aisément. On ignore jusqu'à quel point cette maladie se répandit parmi les gardes & les autres personnes qui prirent soin des malades.

Nous voyons par les observations du docteur Huxham (3), que la même espece de fièvre a été fort fréquente à Plymouth, du moins pendant la dernière guerre ; ce qui fut occasionné par le grand

& fort éloignée du tribunal, quoique ce fussent les juges qui en souffrirent le plus. On ne peut attribuer au froid cette espece de fièvre & la mortalité qui la suivit. Il est très-probable que l'air frais dirigea les vapeurs putrides vers cette partie de la salle dont on a fait mention. On doit, il est vrai, convenir que les particules septiques passant dans le sang, deviennent plus actives & plus fatales, si la personne infectée prend du froid, ou si quelqu'autre accident arrête la transpiration, ou toute autre voie par où les particules nuisibles pourroient s'évacuer.

(1) Je tiens cette relation de M. Janssen Alderman, alors un des sheriffs, & qui en vertu de son office fut présent à toutes ces séances.

(2) Pages 258.

(3) Essai sur les fièvres, Chap. 7 & 8.

nombre de prisonniers renfermés dans cette ville ; par les hôpitaux & autres endroits pleins de gens tirés des vaisseaux , & malades de cette fièvre.

Il est remarquable combien la peste , les fièvres pestilentielles , le scorbut putride & les dysenteries , ont diminué en Europe dans ce dernier siècle ; bonheur que nous ne pouvons imputer à aucune autre cause seconde , qu'à une attention plus grande à perfectionner tout ce qui a rapport à la propreté & à un usage plus général des anti-septiques. *Felix Platerus* , médecin de Bale en Suisse , donne une description de sept différentes fièvres pestilentielles (il les appelle pestes) qui affligèrent cette ville dans l'espace de soixante & dix ans , & qui arriverent toutes de son tems (1). *Thomas Bartholin* fait mention de cinq maladies de cette nature , qui firent de son tems beaucoup de ravage en Danemarck ; elles furent toutes occasionnées par quelque contagion étrange (2). D'autres auteurs leurs contemporains , répandus dans toute l'Europe , sont pleins de pareilles observations. *Forestus* remarque que de son tems la peste étoit très-fréquente à Cologne & à Paris , & il en attribue la cause à la multitude d'habitans & à la mal-propreté des rues (3) , au lieu qu'à présent ces villes sont en général salubres , & ne sont pas particulièrement sujettes à aucune

(2) *Fel. Plater. Observat. Lib. 2.*

(3) *Nostri memoria quinquies in Dania pestilentia grassata est 1619, 1625, 1629, 1637, 1654. semper aliunde translata. Th. Barthol. de Medicina Danorum Domestica, dissert. 4.*

(1) *Colonia & Lutetia Parisiorum pestis frequentissima est ob hominum frequentiam & sorditiam platearum. Observ. Lib. 6. Obs. 5. Schol.* Les rues n'étant pas alors pavées , il est aisé de concevoir que des villes si grandes & si peuplées devoient être très-infectes. Il est à propos d'observer que *Forestus* confond communément la vraie peste avec les fièvres pestilentielles ; il est par conséquent probable qu'il ne veut parler ici que des dernières , puisque ces deux villes , étant situées au milieu des terres , sont peu sujettes à la maladie connue sous le nom de Peste.

maladie putride. *Timoni* remarque qu'à Constantinople les maisons qu'on tient plus propres sont moins sujettes à être infectées de la peste que celles qui ne le sont point (1).

A l'égard de la nourriture , on peut observer que la bière où il y a du houblon , le vin & les liqueurs vineuses devenant d'un usage plus général , servent beaucoup à empêcher les maladies putrides. Il se consume aussi beaucoup plus d'herbages & de fruits (2) ; & l'on ne fait pas un si grand usage de viandes salées qu'autrefois. Ajoutez à cela la consommation plus générale de thé & de sucre , qui

(1) *Transact. Philosoph. N°. 364. Abrégé des Transactions philosophiques. Vol. 6. Part. 3. Chap. 2. §. 21.*

(2) M'étant informé de M. Milet , garde du jardin botanique de Chelsea , quelle pouvoit être la proportion entre la quantité d'herbages & de fruits qui se consomment actuellement , & celle qui se consommait il y a cent ans ; il me répondit qu'il pensoit que dans ce tems-là , les artisans & le bas peuple en faisoient à peine usage , & ceux d'un rang plus élevé , très-peu : il ajouta que de vieux jardiniers & autres personnes de sa connoissance , l'avoient assuré , qu'il y a soixante ans , un chou qu'on a actuellement pour deux farthings (*), se vendoit alors trois sous (**), & que la plupart des autres herbages & des fruits étoient chers à proportion. De sorte que ceux qui se sont servis des herbages tous les jours , n'en mangeoient alors que le dimanche. Il concluoit de cette circonstance & de l'étendue du terrain , maintenant occupé par les jardins potagers qu'il se consume six fois plus de tout ce qui croît dans les jardins que vers le tems de la révolution. On ne doit pas croire que les herbages & les fruits fussent suppléés par une plus grande consommation de farineux , en pain ou sous une autre forme , puisque le pain étoit alors en proportion à la viande plus cher qu'il ne l'est à présent. D'où il est aisé de conclure qu'il se mangeoit autrefois plus de viande que maintenant ; & l'on sait combien les viandes salées étoient alors en usage. Il est bon de remarquer que les farineux ne résistent pas à la putréfaction comme les herbages & les fruits ; ainsi qu'il paroît par la cure du scorbut de mer , & par quelques expériences que j'ai faites sur ce sujet : Voyez le Traité sur les substances septiques & anti-septiques. *Mém. III. Expériences XX, XXI.*

(*) Environ un sol de notre monnoie.

(**) Environ six sols de notre monnoie.

font des anti-septiques très-puissans (1), comme je le prouve ailleurs. Il n'est point ici question d'examiner jusqu'à quel point on peut abuser de ces choses, & comment elles peuvent produire d'autres maladies.

Londres est maintenant, malgré sa grandeur, une des villes les moins sujettes aux fièvres pestilentielles, à la dysenterie, ou aux autres maladies putrides, auxquelles il paroît qu'elle ne l'étoit autrefois guère moins que les autres villes, malgré les avantages naturels qu'elle tire de sa situation. Son climat n'est sujet ni à de grandes chaleurs, ni à un air étouffé & qui ne circule point. Elle est bâtie sur un terrain graveleux & sur les bords d'une grande rivière, qui non-seulement fournit la ville d'eau fraîche, mais qui par le mouvement continu des marées, sert aussi à renouveler l'air. Ajoutez à cela, que Londres est dans une large plaine ouverte de tous côtés. Depuis même le tems de Sydenham (2), il y a eu des changemens considérables, & tous en mieux. Car outre qu'il n'y a point eu de peste, nous n'avons vu aucune fièvre pestilentielle épidémique, point de dysenterie funeste (3), & fort peu de fièvres d'automne d'une mauvaise espèce; en un mot, aucune maladie contagieuse qu'on pût regarder comme générale, si l'on en excepte la petite vérole & la rougeole. Dans les quartiers les plus bas, les plus humides de la ville, & où les rues sont les plus étroites, & parmi le bas peuple, il se voit encore de tems en tems des fièvres pétéchiales & des dysen-

(1) Traité sur les substances septiques & antiseptiques, Mém. IV. Expér. XXVI.

(2) Né en 1624, & mort en 1689.

(3) Pendant l'automne de 1762, quoique la dysenterie fût fréquente on ne put lui donner le nom d'épidémique. Elle domina principalement parmi le bas peuple, & en général elle fut d'une espèce bénigne. Voyez pages 225 & 226.

teries, dont on entend très-rarement parler parmi les personnes d'un rang supérieur, qui demeurent dans des rues plus aérées. Il n'est point douteux qu'on pourroit faire en ces endroits d'utiles réglemens sur bien des choses; quoique les principaux points, tels que les privés, les égouts, & l'eau fraîche qui au moyen des canaux se distribue dans toutes les maisons à certains jours marqués, soient en très-bon ordre, & que les habitans soient en général très-propres.

La boue des rues n'affecte peut-être pas tant la santé des habitans des grandes villes; & quoique sa partie la plus nuisible puisse concourir avec d'autres causes à rendre l'air moins salubre, il paroît cependant qu'elle influe fort peu sur la production des maladies pestilentielles. L'urine corrompue abonde en sel volatil alcali, qui résiste à la putréfaction (1); & les excréments ordinaires sont beaucoup moins nuisibles, si tant est qu'ils le soient, à cause d'un violent acide combiné avec des parties qui sont réellement corrompus (2). Le cas est bien différent dans les maladies putrides, & sur-tout dans la dysenterie, où la matière fécale, comme nous l'avons déjà fait voir, se trouve dans un état de corruption & contagieuse (3).

Je finis cette partie de mon sujet, par observer que dans le même-tems que les grandes villes fournissent une infinité de choses qui corrompent l'air, elles sont d'un autre côté pourvues de deux antidotes considérables. Le premier vient de la circula-

(1) Traité sur les substances septiques & anti-septiques. Mém. I. Expér. 2. & 3.

(2) Traité sur les substances septiques & anti-septiques. Mém. 7. Expér. 43. Ajoutez les Expériences de M. Homberg sur la matière fécale. Histoire de l'Académ. royale des sciences, année 1711. Frédo, Hoffmann, *Med. Rat. Syst. tom. 1, lib. 1, sect. 2, cap. 7.*

(3) Part. I. Chap. III. Part. II. § 3. Part. III, Chap. VI. §. 1.

tion de l'air produite par le feu & le mouvement continuel des habitans & des voitures. L'autre dépend de la grande quantité d'acide que produit la matiere dont on fait le feu, & qui résiste sur-tout à la putréfaction.

II. Les causes externes & éloignées des sievres d'hôpital & autres maladies pestilentielles, paroissent suffisamment prouvées. Mais de quelle maniere ces émanations putrides agissent & produisent dans le corps tous ces divers symptômes, c'est ce qu'il n'est pas aisé de déterminer; on ne doit par conséquent regarder ce qui va suivre, que comme des conjectures.

Je conçois que les miasmes ou ferment septique, composés des émanations des substances putrides, étant admis dans le sang, en peuvent corrompre la masse entiere (1). La dissolution du sang, & quelquefois même son odeur dans l'état avancé d'une sievre de prison, la mauvaise qualité des sueurs & des autres excrétiens, les taches livides, les pustules & les mortifications qui sont si communes à cette maladie, servent de preuve de ce que l'on avance ici. Son acrimonie irrite les nerfs & occasionne différens spasmes, rend le pouls fréquent; d'abord il est élevé, mais ne recevant point du cœur une quantité suffisante du principe vital, ou les fibres de ce viscere étant relâchées par la putréfaction, il s'abat bientôt après. J'ai rapporté ailleurs des exemples d'une si prodigieuse dilatation du cœur dans une peste réelle, que par la force ordinaire du sang (2), il devient extraordinairement grand.

Si cependant la putréfaction étoit le seul change-

(1) Traité sur les substances septiques & anti-septiques. Mém. 7. Expér. 48.

(2) Traité sur les substances septiques & anti-septiques. Mém. 7. Expér. 46.

ment

ment qui s'opérât dans le corps par la contagion, il seroit aisé de guérir ces sievres dans quelque période que ce fût, en faisant usage des acides & des autres anti-septiques. Mais comme nous avons observé que la maladie étant une fois formée, elle ne peut se guérir de cette maniere seule, il paroît par conséquent probable que quelques parties du cerveau, ou le système nerveux s'enflamment de bonne heure, & que la sievre est entretenue par cette inflammation du cerveau (1); que c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer la plupart des symptômes; & que dans l'état avancé l'on ne doit pas attendre de guérison que la maniere qui forme l'obstruction n'ait été dissipée par la suppuration ou putréfaction.

On peut tirer de la cure une autre présomption en faveur du ferment septique. Ainsi avant que l'inflammation soit fixée, on peut expulser par les sueurs & les autres excrétiens; les particules septiques, ce période étant passé, la méthode la plus efficace est de soutenir les forces, sans cependant augmenter l'inflammation. Lorsqu'on est presque à la fin du dernier période de la maladie, les humeurs étant résolues par la putréfaction, l'obstruction est probablement détruite; les anti-septiques les plus efficaces & les cordiaux ont alors lieu, afin de corriger ce qu'il y a de vicié, & de mettre la nature en état de l'expulser. Dans cet état les volatiles ont été quelquefois utiles pour ramener le pouls, le vin a été un excellent cordial, & non seulement cette liqueur, mais encore le camphre, la serpentaire & le quinquina, c'est-à-dire, les remèdes les plus efficaces en cette occasion, sont doués de qualités anti-septiques très-considérables (2).

(3) Voyez les dissections.

(1) Traité sur les substances septiques & anti-septiques. Mém. 1. Ex. 14, 12, 13.

V

Telles sont les remarques que j'ai faites sur la nature, la cure & les causes des fièvres pestilentielles. Dans la description que j'en ai donnée, j'ai tâché de les distinguer de toutes les autres autant que le pouvoient permettre des maladies dont les symptômes se ressemblent si fort. Quelques fièvres sont accompagnées d'éruptions miliaires, qui n'ont aucune ressemblance avec les taches pétéchiales dont j'ai parlé, & il ne m'est jamais arrivé d'apercevoir des éruptions miliaires dans les fièvres de prison & d'hôpital. Les fièvres que dans ces dernières années l'on a communément, quoique improprement appellées nerveuses, paroissent appartenir quelquefois à la classe des maladies inflammatoires, & quelquefois à celles des maladies d'automne, quoiqu'elles attaquent particulièrement ceux dont le tempérament est foible & les fibres relâchées. Mais quelle que soit la cause de ces fièvres, si elles se terminent par des taches pétéchiales, des sueurs putrides, ou bien si elles deviennent contagieuses, on peut, sans risque, conclure de-là que les humeurs, par la longue durée de la maladie, sont devenues putrides, ou, pour s'exprimer en d'autres termes, que ces fièvres se sont changées en une fièvre d'une nature pestilentielle, qui approche beaucoup de celle des hôpitaux & des prisons.

CHAPITRE VIII.

Observations sur la gale.

Nous avons placé la gale la dernière dans la division des maladies les plus communes à une armée. Quoiqu'elle soit d'une nature contagieuse, elle ne se communique cependant que par le contact de la personne infectée, de ses habits, de son lit, &c. & jamais par les émanations du corps, comme

dans la dysenterie & la fièvre d'hôpital. Elle est bornée à la peau, & Leeuwenhoek, qui attribue cette maladie à de certains petits insectes (1) qu'il a découverts dans les pustules à l'aide du microscope, paroît en avoir donné la meilleure raison. De sorte qu'on ne doit point attribuer la fréquence de la gale dans les armées, au changement d'air ou de nourriture auquel les soldats sont exposés dans les expéditions militaires; mais à un petit nombre de soldats qui l'ayant avant que de partir, la communiquent à ceux qui se trouvent avec eux dans le même vaisseau, sous la même tente, ou dans les mêmes casernes (2). Mais de tous les endroits les plus sujets à cette contagion, ce sont les hôpitaux, parce qu'on y admet des malades de toute espece. Aussi ai-je remarqué qu'après la crise des fièvres, la gale paroît communément, quoique le malade ne l'eût point en entrant à l'hôpital.

Quelqu'un qui ne connoitroit point cette maladie, seroit fort sujet à faire une méprise à la prendre pour une éruption miliaire, d'autant plus qu'elles se ressemblent toutes deux plus qu'on ne pourroit l'attendre de deux choses d'une nature si différente. Mais ceux qui savent combien les éruptions miliaires paroissent rarement dans les armées, & combien la gale y est fréquente, sont moins sujets à tomber dans cette erreur. On peut aussi les distinguer l'une de l'autre par les marques suivantes. Quoi-

(1) Depuis la première édition de cet ouvrage, j'ai lu un Mémoire dans les Transactions philosophiques pour l'année 1730, qui porte pour titre: *Extrait d'une Lettre du docteur Bonomo à Mr. Redi, contenant quelques observations sur les vers du corps humain, par le docteur Mead.* Je vois par ces observations, que le docteur Bonomo a le premier découvert ces animalcules, & qu'il a pareillement proposé de guérir la gale par les remèdes externes seulement.

(2) Part. I. Chap. II.

que les éruptions miliaires ne soient point bornées au cou & à la poitrine, cependant elles sont plus nombreuses & plus sensibles sur ces parties; au lieu que la gale infecte principalement l'entre-deux des doigts, l'intérieur des poignets, les côtés du ventre & les jarrets. Les éruptions miliaires paroissent avant que la fièvre soit passée, avec fort peu de démangeaison, & s'en vont d'elles-mêmes; au lieu que la gale ne s'aperçoit qu'après la crise, dans l'état de convalescence, & alors elle augmente tous les jours & devient fort incommode.

Quoiqu'on ne puisse détruire totalement la gale dans une armée, il est aisé de guérir chaque soldat en particulier; & l'on peut le faire plus certainement dans cette incommode que dans toute autre. La méthode dont on se sert est si connue, qu'il est presque inutile d'en faire mention. J'ai remarqué qu'elle réussissoit mieux parmi les simples soldats, qui n'ayant point d'habillemens à changer portoient toujours les mêmes, qu'on purifioit en même temps qu'on les traitoit. Un officier au contraire qui gagnoit la gale, couroit risque de la garder plus long-temps, à cause de la circulation de l'infection entre son corps & ses habits.

Le soufre est le grand spécifique, & se trouve beaucoup plus sûr & plus efficace que le mercure. Car à moins qu'un onguent mercuriel ne touchât chaque partie de la peau, on ne pourroit pas y compter; au lieu que par un onguent sulphureux, on peut guérir en ne l'appliquant que sur quelques parties. Il semble que ces insectes, aussi-bien que tous les autres, soient tués par la vapeur du soufre, quoiqu'elle soit seulement élevée par la chaleur du corps. Quant à l'usage interne du mercure, que quelques-uns ont regardé comme spécifique, nous avons vu dans l'hôpital plusieurs exemples de personnes qui ont passé par les grands remèdes pour

la cure d'une maladie vénérienne, sans cependant être guéris de la gale.

L'onguent dont je me suis servi principalement, se fait de cette manière.

℞. Sulphuris vivi preparati ℥i. radicis hellebori albi in pulverem subtilissimum contritæ ℥ij axungia porcina ℥iiss misce (1)

Cette quantité peut servir à quatre frictions, & tous les soirs on frotte la personne incommode. Pour prévenir quelque maladie, qui pourroit venir de ce qu'on bouche en même temps trop de pores, il ne faut frotter chaque fois que la quatrième partie du corps. Quelques-uns prétendent qu'on peut guérir la gale en se contentant de frotter les jambes, mais je ne l'ai point essayé, étant persuadé que ce remède seroit plus efficace en couvrant une plus grande surface.

Quoiqu'on puisse guérir la gale par un seul pot d'onguent, il est cependant à propos d'en appliquer de nouveau, & de frotter quelques jours de plus les parties les plus affectées jusqu'à ce qu'une seconde ou troisième quantité soient pareillement épuisées. Dans les cas les plus invétérés, on est obligé de frotter plusieurs soirs le corps entier, & l'on doit joindre l'usage interne du soufre, non pas dans la vue de purifier le sang, mais pour en répandre plus sûrement les vapeurs à travers la peau, y ayant grande raison de croire que les animalcules sont quelquefois si profondément enracinés qu'on ne peut les détruire totalement par des frottemens externes.

(1) Comme le soufre vis que l'on trouve chez les apothicaires est communément falsifié, quoique ce soit le meilleur, il vaut souvent mieux se servir du soufre commun en bâton, choisissant le plus cassant, comme étant le plus pur. L'hellebore rend l'onguent plus efficace, & vaut mieux que le sel ammoniac cru, que je ne donne que lorsque cette racine ne peut se trouver. La dose est alors d'un gros.

Comme ces vapeurs peuvent échauffer le sang dans un temps où la transpiration est arrêtée, il est à propos que le malade prenne pour nourriture des choses rafraîchissantes, & qu'il se tienne en garde contre le froid. S'il est d'une complexion pléthorique ou disposée à la fièvre, il doit se faire saigner & prendre médecine, autrement ces deux évacuations ne sont pas nécessaires.

On s'est souvent mépris sur la nature de la gale; quelques-uns l'ont mise dans la classe de la lèpre, & d'autres dans celle du scorbut; au lieu qu'elle paroît former une classe à part; du moins est-elle fort différente de ces deux maladies dont on vient de parler. On a supposé généralement que le *Pfora* des Grecs & le *Scabies* des Latins; n'étoient autre chose que cette éruption. Mais cela est si peu évident, d'après la description que j'en ai lue dans leurs ouvrages (1), que j'en conclurois plutôt, que quoique d'autres maladies de la peau paroissent avoir été autrefois non moins fréquentes qu'à présent, cependant la gale étoit tout-à-fait inconnue, ou du moins très-rare du temps des anciens médecins, puisqu'ils parlent d'une manière particulière des autres maladies cutanées, & qu'ils ne font, à mon avis, aucune mention de celle-ci.

On peut remarquer de plus, que dans les contrées les plus marécageuses des Pays-bas, où le vrai scorbut est si général & si fâcheux, la gale y est à peine connue; & quoique le scorbut & la gale paroissent en même temps sur les vaisseaux, on doit cependant les considérer comme deux maux très-distincts; le premier provenant du mauvais air, de la mauvaise eau, & des provisions corrompues, & du manque de fruit & d'herbages; & l'autre tirant son origine

(1) *Paulus Aegin. Lib. 4. cap. 2. Celsus lib. 7. cap. 28.*

de la contagion, & chacune de ces maladies exigeant un traitement différent.

On confond souvent en ce pays le *Scabies* & les diverses especes (1) d'*Impetigo* des anciens, sous l'appellation générale, mais impropre, de scorbut. Les véritables taches scorbutiques sont d'une couleur livide: elles ne forment pas communément de gales & de croûtes dessus la peau, & sont accompagnées de signes manifestes d'un relâchement des fibres, & de la corruption du sang: car le scorbut réel désigne une dissolution lente, mais générale, ou putréfaction de toute la machine; au lieu que le *Scabies*, l'*Impetigo* ou lèpre, affecte ceux d'une constitution bien différente. On distingue ces dernières maladies principalement par la dureté de la peau, dans une ou plusieurs parties du corps, accompagnée d'une gale sèche, quelquefois de dartres pleines de matière ou de croûtes sèches, & toujours d'un peu de démangeaison. Mais elles sont si éloignées d'être guéries par les remèdes externes seulement, qu'il y a quelquefois du danger à le vouloir faire de cette manière, il est en ce cas-ci nécessaire de changer les humeurs par une diète tenue, de fréquentes purgations avec des sels, des remèdes mercuriels antimonialx, ou autres, qui n'ont aucune efficacité, ou du moins bien peu pour la guérison de la gale, & qui augmenteroient plutôt le vrai scorbut, qu'ils ne contribueroient à sa guérison.

Après la première publication de ces observations, j'ai eu quelques cas de gale, où l'éruption parut continuer malgré les frictions réitérées; mais je remarquai alors que quoique les nouvelles pustules ressemblassent beaucoup aux anciennes, elles étoient cependant d'une nature différente & occasionnées

(1) Il paroît que Celse entend par l'*Impetigo* la lèpre des Grecs. *Vid. loc. cit.*

312 .III. *Observations sur les Maladies*
seulement par l'onguent. En effet, en cessant de
s'en servir, & en permettant au malade de se bai-
gner pour se nettoyer la peau, & ensuite de sortir,
elles disparurent d'elles-mêmes, & ne revinrent
jamais.

Fin de la troisième Partie.

MÉMOIRES

SUR

LES SUBSTANCES SEPTIQUES

ET

ANTI-SEPTIQUES.

MÉMOIRE I. (1).

*Expériences qui démontrent qu'on ne doit point ap-
peller les substances putrides, Alcalines; que ni
les sels alcalis volatils, ni les fixes, ne tendent
naturellement à produire la putréfaction dans le
corps humain, étant d'eux-mêmes anti-septiques.
Que deux anti-septiques combinés peuvent en pro-
duire un troisième plus foible que chacun d'eux.
Expériences servant à comparer les vertus de quel-
ques sels neutres pour résister à la putréfaction. Des
qualités anti-septiques de la myrrhe, du camphre,
de la serpentaire, des fleurs de camomille & du
quinquina.*

QUOIQ'ON ait regardé les recherches pour
découvrir la manière dont les corps se dissolvent
par la putréfaction, & les moyens de l'accélérer

(1) Lu le 28 Juin 1750, & imprimé avec quelques changements.

ou de la prévenir comme curieux & utiles (1) ; nous voyons cependant qu'on a fait très-peu d'expériences à ce sujet, & l'on ne doit pas s'en étonner, puisque ces opérations sont si dangereuses. Mais comme la quantité prodigieuse de maladies putrides que j'ai traitées dans les hôpitaux de l'armée m'ont engagé à faire des expériences & des remarques sur ce sujet, je prends la liberté de présenter à la société ce que j'ai trouvé d'opposé aux sentimens communs, aussi-bien que quelques faits, dont, autant que je l'ai pu favoir, personne n'a parlé auparavant.

Ayant remarqué que suivant l'opinion reçue, les corps deviennent par la putréfaction très-alcalins, j'ai fait les expériences suivantes pour connoître jusqu'à quel point cela pouvoit être vrai.

EXPÉRIENCE PREMIÈRE.

La sérosité du sang humain étant putréfiée, fit d'abord avec une dissolution de sublime corrosif, un mélange trouble, & se précipita ensuite. C'est une épreuve pour connoître un alcali ; mais qui doit à peine avoir lieu ici, puisqu'on a fait la même chose avec de l'urine récente d'une personne en santé, qu'on n'a jamais regardée comme alcaline. La même sérosité ne donna point une couleur verte au syrop de violette, & ne fit aucune effervescence lorsqu'on versa dessus de l'esprit de vitriol. J'ai réitéré deux fois cette expérience sur des portions de sérosité différente, toutes deux

(1) Mylord Bacon appelle les causes qui accélèrent la putréfaction, un sujet d'une recherche très-universelle ; il dit pareillement qu'il est d'une grande utilité d'examiner les moyens de prévenir ou de retarder la putréfaction, ce qui fait une partie considérable de la médecine & de la chirurgie. *Nat. Hist. Cent. 4.*

très-putrides : & une fois sur de l'eau, dans laquelle on avoit laissé infuser pendant quelque temps de la viande corrompue. Tout ce que je pus remarquer c'est qu'ayant donné auparavant au syrop une couleur rougeâtre, par le moyen d'un acide, cette couleur devint plus foible, ce qui au fond n'arriva peut-être que par ce qu'elle avoit été delayée : mais elle ne fut point détruite par les humeurs putrides. A l'égard de l'effervescence, ayant versé quelques gouttes d'esprit de vitriol sur ces liqueurs, avant qu'elles fussent delayées avec de l'eau, & après qu'elles l'eurent été, le mélange fut tranquille, il parut seulement quelques bulles d'air en agitant le verre. Après tout, quoiqu'il se rencontra quelques marques d'un alcali caché dans la sérosité putride, elles étoient si foibles qu'une quantité d'eau égale à celle des liqueurs putrides, c'est-à-dire, environ deux onces, sur laquelle on auroit seulement versé une goutte d'esprit de corne de cerf, étant mise à la même épreuve, paroissoit plus alcaline que l'une ou l'autre de celles dont nous venons de parler (1).

EXPÉRIENCE II.

On a regardé comme une maxime, que toutes les substances animales étant distillées après la putréfaction, donne dans la première eau une grande quantité de sel volatil ; mais M. Boyle a trouvé que cela n'étoit vrai que de l'urine, & que la distillation de la sérosité du sang humain putréfié, la première liqueur qu'on en retiroit, n'avoit que peu de force, soit quant au goût, & qu'elle

(1) La conclusion que je tirois de cette expérience, étoit trop générale ; comme on le verra dans une remarque de M. Gaber. Voyez Réponse à M. de Haen & à M. Gaber, à la suite de ces mémoires.

ne fit d'abord aucune effervescence avec un acide (1). On peut observer ici que les chymistes ont appliqué en général à toutes les humeurs indifféremment ces propriétés qu'ils ont découvertes dans l'urine, quoiqu'au fond il y ait une grande différence. Car quelques substances animales, telles que l'urine, la bile & la partie rouge du sang se putréfient en peu de temps; la sérosité, la salive & le blanc d'œuf ne se corrompent que lentement. Cependant celles qui se putréfient le plutôt, n'arrivent pas toujours au plus haut degré de putréfaction. Ainsi la bile se corrompt fort vite; mais l'infection qu'elle répand, est beaucoup moins considérable que celle de la viande; & le blanc d'œuf a non-seulement moins de disposition à se putréfier que le jaune; mais quand il est corrompu, son odeur est bien différente & beaucoup moins fétide. Il paroît que l'urine gardée quelque temps contient un sel alcali, qui, sans être distillé, fait une forte effervescence avec les acides. Au lieu que la plupart des autres humeurs animales étant putréfiées, quoiqu'elles répandent une puanteur plus insupportable, elles contiennent cependant moins de sel volatil, & ce sel est moins aisé à développer, & fait à peine effervescence avec les acides. Mais ce qui rend encore plus spécifique la différence entre l'urine gardée & les autres substances putrides, c'est qu'elle n'a aucune qualité mal-faisante par rapport à la santé; au lieu que les émanations des autres substances animales ont souvent causé des maladies pestilentielles.

Or, puisqu'on trouve dans l'urine une plus grande quantité de sel volatil, que dans toute autre

(1) Voyez Hist. Nat. du sang humain, vol. 4, pag. 178, édition in-folio.

humeur, & qu'il est plus aisé de l'en séparer, & que l'urine gardée est de toutes les substances animales putrides la moins nuisible; bien loin donc de redouter l'alcali volatil, & de le regarder comme accélérant la putréfaction des corps, on doit plutôt conclure de cet exemple, qu'il en est comme le correctif.

EXPÉRIENCE III.

L'expérience journalière fait voir que les sels volatils ne font aucun mal, soit qu'on les sente ou qu'on les prenne en substance. Mais il reste toujours un préjugé, comme si ces sels, parce qu'ils proviennent de la corruption, devoient, par cette raison, hâter la putréfaction, non-seulement dans les maladies où on les prend inconsidérément, mais aussi dans les expériences qu'on fait hors du corps.

J'ai peu de chose à dire sur les effets de leur usage interne, à moins qu'on ne détermine précisément l'espece de maladie dont il s'agit. Car supposé qu'ils soient disposés de leur nature à exciter la putréfaction; cependant si elle est déjà commencée, & qu'elle tire sa source d'une faiblesse de circulation & de quelque obstruction, les volatils peuvent alors, par leurs qualités irritantes & apéritives, arrêter ses progrès. D'un autre côté, quand même ils seroient réellement anti-septiques, si cependant les humeurs sont disposées à se corrompre par un excès de chaleur ou de mouvement, ces mêmes sels en augmentant la cause, peuvent aussi augmenter la maladie. De sorte qu'après tout, la meilleure règle pour juger de la nature de ces volatils est d'examiner si hors des corps, ils accélèrent ou retardent la putréfaction.

I. Pour décider cette question, j'ai fait plusieurs expériences réitérées. J'ai mêlé avec diverses subs-

tances animales de l'esprit & du sel de corne de cerf ; & j'ai toujours remarqué que bien loin de hâter la putréfaction , ils l'empêchoient évidemment , & cela avec une force proportionnée à leur quantité (1). On fit les essais avec la sérosité & avec la partie rouge du sang , après qu'on l'eut desséchée à force de la garder. Je séparai une fois la croûte épaisse & inflammatoire d'un sang pleurétique du reste de la masse ; & l'ayant partagée j'en mis une partie dans du vinaigre distillé , & l'autre dans de l'esprit de corne de cerf. Après avoir gardé ces infusions plus d'un mois pendant les plus grandes chaleurs de l'été , je trouvai la portion qui étoit dans le sel alcali aussi saine que celle qui étoit dans l'acide.

II. Je mis une autre fois dans une phiole contenant quatre onces , environ une once & demie d'un mélange égal de fiel de bœuf & d'eau , avec cent gouttes d'esprit de corne de cerf , & dans une autre autant de fiel & d'eau sans aucun esprit. Les phioles étant bien bouchées , je les plaçai près du feu , de façon qu'elles pussent recevoir une chaleur douce , du même degré environ que celle du corps humain. En moins de deux jours le mélange sans esprit devint putride ; mais l'autre non-seulement ne l'étoit pas alors , mais même deux jours après , il se trouva sans corruption.

III. Je mis infuser ensuite deux gros de bœuf maigre , dans deux onces d'eau , & un demi-gros de sel de corne de cerf. Je plaçai dans un autre vase autant de viande & d'eau , le double de sel

(1) M. Boyle avoit déjà observé , que de l'esprit d'urine ajouté au sang tandis qu'il est encore chaud au sortir de la veine , le rendoit plus vermeil , l'entretenoit plus fluide & le garantissoit pendant long-tems de la putréfaction. Transactions philosoph. N^o. 29. Abrégé des Transact. philosoph. vol 3. ch. 5. §. 7.

marin. Dans un troisième il y avoit de la viande & de l'eau seulement , pour servir de terme de comparaison. On plaça ces phioles au fourneau de la lampe dans une chaleur entre quatre-vingt-quatorze & cent degrés suivant le thermometre de Fahrenheit. Environ dix huit heures après l'infusion , la viande de la phiole qui servoit d'étalon , sentoit mauvais , & quelques heures après celle du sel marin devint aussi putride ; mais celle du sel alcali volatil étoit saine , & se conserva de la sorte après avoir été vingt-quatre heures de plus au même degré de chaleur. Et afin que l'odeur de la corne de cerf ne pût induire en erreur , on lava ce morceau de viande , & on trouva qu'il ne sentoit point mauvais.

IV. Je pris environ le même temps trois morceaux de bœuf nouvellement tué , de même poids que ci-dessus. J'en mis deux dans des grands vases ; je couvris l'un avec de la sciure de bois , & l'autre avec du son. Je saupoudrai le troisième morceau avec du sel de corne de cerf réduit en poudre , & je le mis dans une phiole de quatre onces dont le bouchon étoit de verre. On plaça ces trois vases en dehors sur une fenêtre exposée au soleil ; le tems étant chaud , la viande des grands vases commença à sentir le troisième jour , elle se trouva entièrement putride. On examina le jour suivant la phiole , & la viande étant lavée pour la dégager du sel , on ne lui remarqua aucune mauvaise odeur. On la sécha & on la sala de nouveau avec du sel de corne de cerf. On la garda quelques semaines de plus pendant les plus grandes chaleurs ; on régarda une seconde fois , & elle parut aussi saine qu'auparavant. La substance n'en étoit point du tout dissoute ; mais elle se trouva d'une consistance semblable à celle de toutes les viandes qu'on a tenues dans de la saumure ordinaire.

re (1). Et de crainte qu'on puisse s'imaginer que la viande des grands vases étant plus exposée à l'air que celle de la phiole, devint par cette raison plutôt putride, j'enfermai de la viande dans une phiole pareille à celle dont je m'étois servi ci-devant, & j'observai que la viande se trouvant à l'étroit, cela ne servit qu'à hâter la putréfaction.

Ayant découvert par ces expériences, & un grand nombre d'autres de la même espèce, que hors des corps les sels alcalis volatils non-seulement ne disposent point les substances animales à la putréfaction, mais qu'ils l'empêchent d'une manière plus efficace que le sel marin commun, il est à présumer que les mêmes sels pris en remèdes, deviendront, (toutes choses d'ailleurs égales) anti-septiques. On ne sauroit du moins supposer avec justice, qu'ils corrompent les humeurs plus que le vin ou les esprits, qui, pris en trop grande quantité, peuvent exciter une fièvre, & par accident occasionner la corruption.

EXPÉRIENCE IV.

J'ai fait pareillement plusieurs expériences avec des sels alcalis fixes, & j'ai trouvé qu'ils n'avoient guère moins de vertus anti-septiques que les volatils. Je fis les essais avec de la lessive de tartre & du sel d'absynthe. Mais il ne faut pas confondre ici l'odeur désagréable de ces mélanges, avec une odeur réellement putride, ni la vertu qu'ont les sels lixiviels de dissoudre quelques substances animales avec la putréfaction (2).

(1) On a gardé ce même morceau une année de plus, & il s'est maintenu sans corruption & aussi ferme qu'auparavant.

(2) J'ai remarqué dans les expériences sur la viande, que quoique

EXPÉRIENCE

EXPÉRIENCE V.

Il étoit naturel de conclure des expériences précédentes, que puisque les acides sont par eux-mêmes au nombre des anti-septiques les plus efficaces, & que les sels alcalis sont pareillement de cette classe, le mélange des deux jusqu'à saturation ne résisteroit guère moins à la putréfaction que l'acide seul. Mais dans les essais que j'ai fait avec de la viande, & le *spiritus Mindereri*, composé de vinaigre saoulé de sel de corne de cerf, & pareillement avec du jus de limon saoulé de sel d'absynthe, la vertu anti-septique étoit beaucoup moindre que lorsqu'on employoit séparément les acides ou les alcalis.

EXPÉRIENCE VI.

A l'égard des vertus comparées de ces sels sur la viande, j'ai éprouvé qu'une demi-once de jus de limon saoulé d'un scrupule de sel d'absynthe, résistoit à la putréfaction presque autant que quinze grains de nitre; mais lorsqu'on fit l'essai avec du fiel de bœuf, deux gros de ce mélange furent plus anti-septiques qu'un scrupule de ce même sel. De plus, le nitre comparé avec les sels neutres secs, poids pour poids, se trouva plus anti-septique, & préserva mieux la viande qu'aucun de ceux que j'avois éprouvés. Le sel ammoniac crud est celui qui approcha davantage du nitre, & même il le surpassa dans l'expérience avec du fiel de bœuf. Ceux

les sels alcalis fixes parussent d'abord relâcher la contexture des parties fibreuses des substances animales; cependant après une infusion de quelques jours, non-seulement ces morceaux de viande ne se trouvoient point dissous; mais au contraire, plus fermes que ceux qu'on avoit mis simplement dans l'eau.

322 *Traité sur les substances septiques*
qui viennent ensuite, sont le sel diurétique, la dissolution du sel de tartre, & le tartre vitriolé, qui paroissent avoir à peu près les mêmes qualités anti-septiques.

EXPÉRIENCE VII.

J'ai jusqu'ici examiné les sels neutres communs qui, quoiqu'ils résistent d'une manière très-efficace à la putréfaction, sont cependant inférieurs à quelques substances résineuses, & même à quelques plantes que j'ai éprouvées. La myrrhe dans un menstrue aqueux, s'est trouvée au moins douze fois plus anti-septique que le sel marin. Deux grains de camphre mêlés avec de l'eau, conservent mieux la viande que soixante grains de sel marin; & je suis persuadé que si l'on pouvoit empêcher le camphre de s'évaporer ou de s'attacher aux parois de la phiole, un demi-grain, ou peut-être même une moindre quantité, auroit suffi. Une infusion de quelques grains de serpentinaire de Virginie en poudre surpassa douze fois le même poids de sel marin. Les fleurs de camomille approchent beaucoup de cette vertu extraordinaire. Le quinquina est aussi anti-septique, & si je ne lui ai point trouvé cette vertu aussi forte que dans les deux dernières substances dont je viens de parler, je ne l'impute qu'au défaut de dissolution de ses parties balsamiques que je ne pouvois extraire dans l'eau.

Les infusions des végétaux qui possèdent cette vertu balsamique, sont préférables, en ce qu'étant communément exempts d'acrimonie, on peut les prendre en plus grande quantité que les esprits, les acides, les alcalis & même les sels neutres. Et comme dans la grande variété de substances anti-septiques, il peut s'y rencontrer quelques autres qualités utiles, il seroit fort à propos de revoir dans cette vue quelque partie de la matière médicale.

Outre la vertu extraordinaire de conserver les corps, j'ai découvert dans quelques-unes de ces substances la propriété de corriger la putréfaction après qu'elle est commencée. Mais je présenterai une autre fois ces expériences à la société royale, avec une table de différens degrés d'efficacité des sels comparés entre eux, & quelques remarques à ce sujet.

MÉMOIRE II. (1).

Suite des expériences & des remarques sur les substances anti-septiques Table des vertus comparées des sels pour résister à la putréfaction. De la qualité anti-septique de diverses résines, gomme, fleurs, racines & feuilles de végétaux, comparées avec le sel commun. Tentatives pour corriger par le moyen des fleurs de camomille & du quinquina la corruption des substances animales. Conjectures sur la cause des fièvres intermittentes, & sur l'action du quinquina dans leur cure.

N'AYANT fait qu'indiquer dans mon dernier mémoire les propriétés relatives de quelques sels & substances qui résistent à la putréfaction, je vais présenter à la société une relation particulière de ces expériences & de quelques autres que j'ai faites depuis sur le même sujet.

EXPÉRIENCE VIII.

Je plaçai séparément dans des phioles dont l'embouchure étoit large, trois morceaux de bœuf frais & maigre, chacun du poids de deux gros. Je ver-

(1) Le 21 novembre 1750.

J'ai sur chacun deux onces d'eau de citerne. Je fis dissoudre dans l'une des phioles trente grains de sel marin (1) ; dans une autre soixante ; mais la troisième ne contenoit que la viande & l'eau. Ces bouteilles n'étoient guere plus pleines qu'à la moitié ; & étant bien bouchées on les plaça au fourneau de lampe , à la chaleur du corps humain , ou de cent degrés du thermometre de Fahrenheit.

Environ dix ou douze heures après , la viande de la phiole où il n'y avoit point de sel , contracta une odeur foible , & trois ou quatre heures après elle se trouva putride (2). La phiole avec les trente grains de sel , donna des signes de corruption une heure ou deux plus tard ; mais celle qui en avoit soixante , conserva la viande en bon état pendant plus de trente heures. J'ai souvent réitéré cette expérience , & elle a toujours été suivie du même effet , à quelques variations près occasionnées par le degré de chaleur.

La grande utilité de cette expérience vient de ce qu'on a un terme de comparaison , suivant lequel on peut juger des vertus septiques & antiseptiques des diverses substances. Ainsi si l'eau avec quelque ingrédient conserve la viande mieux que lorsqu'il n'y en a point , ou que lorsqu'on y ajoute du sel , alors on peut dire que cet ingrédient résiste davantage à la putréfaction que l'eau seule , ou que trente ou soixante grains de sel marin. Mais si d'un autre côté l'eau , en y mêlant quelque chose , amène plutôt la corruption que lorsqu'elle est sans mélange , on doit regarder la substance qu'on y a ajoutée comme septique & comme produisant la putréfaction.

On a fait par cette raison les expériences suivantes.

(1) Toutes ces expériences ont été faites avec du sel blanc ou bouilli , dont on se sert communément en Angleterre.

(2) Ces morceaux de viande étoient entiers ; mais lorsqu'on les broie , si l'on y met la même quantité d'eau , la putréfaction commence en moins que la moitié de ce tems-là.

tes avec le même degré de chaleur & sur la même quantité de viande , d'eau & d'air , qu'on a spécifié ci-dessus , & avec les substances septiques & antiseptiques dont on parlera dans la suite , & qui ont été comparées avec ces étalons. Mais comme la plus petite quantité de sel ne conserva la viande guere plus de temps que l'eau seule , je comparai toujours les différentes substances anti-septiques avec la plus grande quantité : de sorte que lorsque je dis qu'une substance s'oppose à la putréfaction plus que le mélange qui sert de terme de comparaison , j'entends plus que soixante grains de sel marin dissous dans deux onces d'eau.

EXPÉRIENCE IX.

J'examinai ensuite d'autres sels , & je les comparai en même quantité avec la dissolution de soixante grains de sel qui seroit d'étalon. Cette dissolution étant la plus foible , je la suppose égale à l'unité , & j'exprime la vertu proportionnelle des autres sels en nombres plus grands , comme dans la table suivante.

Table des vertus relatives des sels pour résister à la putrefaction.

Sel marin.	1.
Sel gemme.	1. †
Tartre vitriolé.	2.
Spiritus Mindereri.	2.
Tartre soluble.	2.
Sel diurétique.	2. †
Sel ammoniac.	3.
Mixture saline.	3.
Nitre.	4. †
Sel de corne de cerf.	4. †
Sel d'absynthe.	4. †

Borax.	12.	†
Sel de succin.	20.	†
Alun.	30.	†

J'ai marqué dans cette table les proportions en nombres entiers, étant difficile & peut-être même inutile d'y apporter plus d'exactitude. Je me suis contenté d'ajouter ce signe † à quelques uns, pour faire voir que ces sels sont plus forts de quelques fractions que les nombres entiers de la table; excepté dans les trois derniers exemples où le même signe signifie que le sel peut être plus fort de quelques unités (1). Le tartre vitriolé est marqué 2, quoiqu'il fallût un peu plus de trente grains pour qu'il égalât l'étalon; mais m'étant apperçu que tout n'étoit pas dissous, j'ai fait en conséquence une déduction. D'un autre côté, comme il s'évapore une partie de la corne de cerf, sa vertu réelle doit être plus grande qu'elle ne le paroît par la table. Le sel de succin est peu volatil; & comme trois grains de ce sel se font trouvés conserver davantage la viande que soixante grains de sel marin, il doit par conséquent être estimé vingt fois plus fort. Ce sel est à la vérité acide, mais comme la partie acide est fort peu de chose, on doit, à ce qu'il semble, attribuer à quelque autre principe sa grande qualité anti-septique. Le *Spiritus Mindereri* étoit fait avec du vinaigre commun & du sel de corne de cerf; & la mix-

(1) On a comparé cinq grains de borax avec les soixante grains de sel marin; mais comme il conserva la viande beaucoup plus long-temps, je pense que trois grains auroient pu suffire. On auroit dû, en ce cas, estimer la force de ce sel à vingt. Exemple singulier de la force d'un sel, qui bien loin d'être un acide, est plutôt un alcali, si nous en pouvons juger par son goût urineux. Un grain d'alun se trouva plus foible que soixante grains de sel marin, mais deux grains étoient plus forts; la vertu de l'alun est par conséquent entre trente & soixante, plus près cependant du premier nombre, comme on l'a vu par l'expérience.

ture saline avec du sel d'absynthe faoulé de suc de limon (1). La partie alcaline de l'un ou de l'autre de ces mélanges avec de l'eau seule, auroit résisté avec une puissance de 4 →, de sorte que l'addition de l'acide rendoit ces sels moins anti-septiques; savoir le *Spiritus Mindereri* de la moitié, & la mixture saline d'un quatrieme; circonstance à laquelle on n'avoit pas lieu de s'attendre.

EXPÉRIENCE X.

I. Je passai de-là aux résines & aux gommés, & je commençai par la myrrhe. Comme une partie de cette substance se dissout dans l'eau, de huit grains on en fit une émulsion. Mais comme la plus grande partie alla au fond, je ne pus compter que sur la dissolution d'un ou deux grains: elle conserva cependant la viande plus long-tems que l'étalon; de sorte qu'on peut regarder la partie dissoluble de la myrrhe comme trente fois ou environ plus forte que le sel marin.

II. L'aloës, l'assa-fœtida & le cachou, dissous de la même manière que la myrrhe; allèrent pareillement au fond, & montrèrent une égale vertu anti-septique; mais la gomme ammoniacque & le sagapenum en firent voir fort peu; soit qu'ils s'opposassent plus foiblement à la putréfaction, ou que le principe le plus anti-septique fut tombé au fond avec les parties les plus grossières. Trois grains d'opium dissous dans l'eau ne se précipiterent point, & résisterent mieux à la putréfaction que la mesure commune: mais je remarquai qu'il s'y engendroit plus d'air qu'à l'ordinaire, & que la viande devenoit plus

(1) On compare l'esprit de *Mindererus* & la mixture saline qui sont liquides avec des sels secs, sur la quantité de sels alcalis qu'ils ensèfement.

tendre qu'avec tout autre anti-septique des plus efficaces.

III. De toutes les substances résineuses le camphre résista davantage. Deux grains dissous dans une goutte d'esprit de vin, cinq grains de sucre & deux onces d'eau surpassèrent l'étalon, quoique pendant l'infusion; la plus grande partie du camphre se fût évaporée, ait furnagé, ou se fut attachée aux parois de la phiole. Si nous supposons qu'il n'y en eût que la moitié de perdue, le restant se trouvera au moins soixante fois plus fort que le sel marin; mais si, comme je le pense, il n'y en resta que la dixième partie de camphre sera alors trois cents fois plus anti-septique que le même sel. Afin qu'on ne pût rien attribuer à la petite quantité d'esprit dont on avoit fait usage dans l'expérience précédente, je fis une autre dissolution de camphre dans une goutte ou deux d'huile; ce mélange se trouva en effet moins parfait; mais cependant supérieur à l'étalon.

EXPÉRIENCE XI.

I. Je fis une forte infusion de fleurs de camomille & de serpentaire de Virginie, & remarquant qu'elles surpassoient de beaucoup en efficacité celle dont je me servois pour mesure commune, j'en diminuai peu à peu la dose, & je trouvai que cinq grains de l'une ou de l'autre donnoient encore à l'eau bouillante une vertu supérieure à l'étalon. Or, comme nous ne pouvons supposer que ces infusions contiennent un demi-grain des parties balsamiques de ces végétaux, il s'ensuit que cette substance doit être au moins cent vingt fois plus anti-septique que le sel commun.

II. Je fis aussi une forte décoction de quinquina, & je mis tremper un morceau de viande dans deux onces de cette décoction après l'avoir passée. Cette viande ne se corrompt point; quoiqu'elle eût resté

deux ou trois jours au fourneau après que celle de l'étalon fut putride: La décoction devint pendant ce temps-là limpide par degrés, tandis que les parties les plus grossières tombèrent au fond. Il paroît par là qu'une très-petite quantité de quinquina, moindre peut-être que celle de la serpentaire ou des fleurs de camomille intimement unie avec l'eau, est douée d'une vertu anti-septique considérable.

III. Le poivre, le gingembre, le safran, la racine de contrayerva & les noix de galle, de chacun cinq grains, de même que dix grains de sauge sèche, de rhubarbe & de racine de valériane sauvage (1), infusés séparément, surpassèrent soixante grains de sel. La menthe, l'angélique, le lierre terrestre, le séné, le thé verd (2), les roses rouges, l'absynthe commune; la montarde & le raifort, étant pareillement infusés séparément, mais en plus grande quantité, se trouverent plus anti-septiques que l'étalon. Et comme on ne sauroit supposer qu'ils donnent dans l'eau plus d'un grain ou deux du principe balsamique, nous pouvons les regarder comme doués d'une vertu très-forte, pour résister à la putréfaction. J'ai fait de plus un essai d'une décoction de têtes de pavots blancs, & une autre avec du suc de laitue tiré par expression, & je les ai trouvés tous les deux au-dessus de l'étalon.

Il est aisé de voir par ces essais combien les anti-septiques sont étendus; puisqu'outre les sels, les esprits fermentés, les épices & les acides, que tout le monde fait avoir cette propriété, il y a beaucoup de résines, d'astringens & de rafraichissans qui se trouvent de ce nombre; & même de ces plantes

(1) Quoiqu'on ait fait cette expérience avec dix grains seulement de cette racine réduite en poudre, si l'on considère cependant le temps que cette dose résista à la putréfaction, on doit compter la racine de valériane au nombre des anti-septiques les plus forts.

(2) On n'essaya point le thé bou.

qu'on appelle alcalines, & qui sont supposées hâter la putréfaction. Le raifort, qui est de cette classe, se trouve particulièrement anti-septique. Pour dire le vrai, après ces essais, je me suis attendu à trouver presque toutes les substances douées de quelques degrés de cette vertu, mais je m'aperçus avec le secours de l'expérience, que quelques substances ne résistoient point à la putréfaction, & que d'autres la produisoient. Mais avant que de traiter cette partie de mon sujet, il ne sera pas hors de propos de rapporter quelques autres expériences qui ont une connexion plus intime avec les précédentes.

EXPÉRIENCE XII.

Après avoir vu combien ces infusions étoient plus anti-septiques que la dissolution de sel marin, je voulus favoir si ces plantes manifesteroient aussi cette vertu sans être infusées. A cet effet, je saupoudrai trois petites tranches de bœuf maigre très-minces, l'une avec du quinquina en poudre, une autre avec de la serpentaire, & la troisième avec des fleurs de camomille pareillement en poudre. On étoit alors au fort de l'été, & cependant après avoir gardé cette viande plusieurs jours, je trouvai que celle où l'on avoit mis le quinquina commençoit seulement à sentir; les deux autres n'avoient aucune odeur désagréable. La substance de ces trois tranches étoit ferme, & particulièrement celle de la camomille, qui se trouva si dure & si sèche qu'elle paroissoit incorruptible. Si le quinquina n'a pas eu le même effet, je crois qu'il faut l'attribuer à sa contexture qui est plus serrée.

EXPÉRIENCE XIII.

Je fis quelques essais pour rétablir dans son premier état de la chair putréfiée, par le moyen des

substances douces, parce que les esprits distillés & les acides violens, les seules liqueurs auxquelles on connoît cette propriété, sont par leur nature trop âcres & trop irritans pour pouvoir être toujours employés toutes les fois qu'on a besoin d'un correctif. A l'égard des sels, sans compter leur acrimonie, personne n'ignore que la viande une fois corrompue ne prend plus le sel.

Deux gros de viande, qui par sa corruption étoit devenue mollasse, spongieuse, & spécifiquement plus légère que l'eau, ayant été, après l'expression de l'air qui y étoit contenu, enfoncés dans quelques onces d'infusion de fleurs de camomille, je renouvelai cette infusion deux ou trois fois dans autant de jours. M'étant aperçu que l'odeur fétide avoit disparu, je mis ce même morceau dans une bouteille nette, avec une infusion nouvelle; je le gardai pendant tout l'été, & je le conserve encore; il est frais & d'une contexture ferme (1). Je suis venu à bout de la même manière de rétablir en leur premier état plusieurs petits morceaux de viande putrides, par des infusions répétées d'une forte décoction de quinquina, & j'ai constamment remarqué que non-seulement l'odeur fétide se dissipoit, mais encore que cette infusion rendoit aux fibres leur fermeté naturelle.

Or, le quinquina communiquant à l'eau une si grande quantité de sa vertu, il est naturel de penser qu'il sera encore plus soluble dans le corps par le moyen de la salive & de la bile. D'où il suit que c'est en conséquence de cette vertu anti-septique qu'il agit principalement. En partant de ce principe on peut rendre raison du succès qu'il a

(1) Je gardai un an entier, après la lecture de ce mémoire à la société, ce même morceau de viande dans la même infusion, & je le trouvai alors encore ferme & sain.

dans la gangrène & dans le dernier période des fièvres pestilentielles, lorsque les humeurs sont évidemment corrompues. A l'égard des fièvres rémittentes & intermittentes pour lesquelles le quinquina se trouve si spécifique, si nous jugions de leur nature par les circonstances qui les accompagnent dans les climats & dans les saisons où l'on est le plus sujet à ces maladies, nous regarderions la putréfaction comme une des principales causes de ces fièvres. Ce sont les grandes maladies épidémiques de tous les pays marécageux, & elles font plus de ravages après des étés chauds, dans un air chargé de vapeurs & qui ne circule pas. Elles commencent vers la fin de l'été, & continuent pendant toute l'automne. Elles sont plus dangereuses lorsque l'atmosphère est plus chargée des émanations des eaux croupissantes, qui deviennent encore plus putrides par les substances végétales & animales qui s'y pourrissent. La viande se gâte alors fort aisément; & les dysenteries & d'autres maladies putrides se joignent fréquemment à ces fièvres. Les chaleurs disposent les humeurs à devenir âcres; les émanations putrides attirées par les poumons fervent de ferment (1), & les brouillards si communs dans ces climats occasionnent une fièvre en bouchant les pores, ou en ne recevant point la

(1) Il est à propos de remarquer que lorsque je fais usage ici & dans mes observations sur les Maladies des Armées, du mot *ferment*, pour désigner la cause qui change les humeurs, j'entends seulement la puissance qu'ont toutes les substances putrides animales de s'assimiler & de corrompre celles qui ne le font point, comme on l'expliquera plus amplement dans le mémoire suivant, à l'expérience dix-huitième. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, que je ferai voir dans un des mémoires suivans, que les substances putrides animales deviennent des ferments dans le sens le plus rigoureux; c'est-à-dire, qu'elles agissent comme le levain de la bière, lorsqu'on le joint à quelque substance végétale capable d'une fermentation vineuse. Voyez l'expérience XXVIII, & la suivante.

matière de la transpiration. Plus ces causes dominent, & plus il est aisé de suivre pas à pas cette putréfaction. Les nausées, la soif, l'amertume de la bouche & les évacuations fréquentes de bile putride, sont des symptômes ordinaires, & qui servent de preuves de ce que l'on a avancé. Nous ajouterons que dans les pays humides & dans les mauvaises saisons, les fièvres intermittentes commencent non-seulement par des symptômes de putréfaction, mais encore que si on les traite mal, elles prennent aisément une forme dangereuse, avec des taches livides ou des pustules sur la peau, ou une mortification des intestins. Mais il faut en même temps reconnoître que le quinquina détruit si promptement ces fièvres, que sa qualité fébrifuge doit être quelque peu différente de sa vertu anti-septique. Nous pouvons cependant remarquer que tous les remèdes qu'on a trouvés utiles dans la cure des fièvres intermittentes, outre les évacuations & le quinquina, corrigent puissamment la putréfaction; autant que je le puis savoir: tels que la myrrhe, les fleurs de camomille, l'absynthe, la teinture de roses, l'alun avec la noix muscade, les acides vitrioliques, ou d'autre forts acides minéraux, avec des aromatiques.

Mes expériences ont eu jusqu'ici pour objet la chair ou les parties fibreuses des animaux; je vais maintenant examiner les effets que les antiseptiques ont sur les humeurs. Car quoique nous pussions conclure par analogie, que tout ce qui regarde la corruption des solides, ou les rétablit après leur putréfaction, doive agir d'une manière semblable sur les fluides, cependant comme cela ne s'en suit pas nécessairement, j'ai jugé à propos de faire de nouveaux essais que je présenterai à la société dans une autre assemblée, avec des expériences sur les substances qui favorisent la putréfaction.

M É M O I R E. III. (1).

Expériences sur les substances qui résistent à la putréfaction des liqueurs animales, avec leur usage en médecine. Les astringens sont toujours anti-septiques; mais les antiseptiques n'ont pas toujours une vertu astringente manifeste. De l'utilité de la putréfaction en général, & particulièrement dans l'économie animale. Des différens moyens de produire la putréfaction. Quelques substances réputées septiques ont une vertu contraire. Les substances réellement septiques, sont celles-là même qu'on a le moins soupçonnées de l'être; savoir, la craie, les testacées & le sel marin.

AP R È S avoir donné une description ou détaillé de la manière d'éprouver les substances anti-septiques sur les parties fibreuses des animaux, je me contenterai de rapporter quelques expériences que j'ai faites avec les mêmes substances sur (2) les liqueurs animales.

E X P É R I E N C E X I V.

Des décoctions d'absynthe & de quinquina, des infusions de fleurs de camomille & de serpentaire, conserverent des jaunes d'œuf non-seulement beaucoup plus long-temps que ne le fit l'eau seule, mais même plus qu'une dissolution de sel commun. J'éprouvai pareillement que le sel de cote de cerf

(1) Lu le 15 novembre 1750.

(2) Les expériences suivantes, soit qu'on les ait faites au fourneau de lampe ou au feu, étoient toutes dans un degré de chaleur égal à celle du sang humain; savoir, à environ cent degrés du thermomètre de Fahrenheit.

conservoit mieux cette substance que quatre fois le même poids de sel marin.

E X P É R I E N C E X V.

On empêcha pendant quelque temps du fiel de bœuf de se putréfier, en y mettant de petites doses de lessive de tartre, d'esprit de corne de cerf, de sel ammoniac & de la mixture saline; on l'en empêcha encore beaucoup plus long-temps au moyen d'une décoction d'absynthe, d'une infusion de fleurs de camomille & de serpentaire, par des dissolutions de myrrhe, de camphre & de sel de succin. On mêla toutes ces substances à part avec le fiel, & elles se trouverent plus anti-septiques que le sel marin, & en apparence proportionnellement à leurs effets sur la chair. Le nitre seul ne réussit point; & quoique quatre fois plus efficace que le sel marin pour conserver la chair, il lui est cependant inférieur lorsqu'il s'agit du fiel, & beaucoup plus foible que le sel ammoniac qui n'a pas tout-à-fait autant de vertu que le nitre pour conserver la chair. Le nitre fut bientôt dissous par le fiel, & il en sortit une grande quantité d'air, comme d'une liqueur en fermentation, & lorsque cela arriva, le fiel avoit commencé à se putréfier (1). Mais la mixture saline n'engendra point d'air, & s'opposa davantage à la putréfaction du fiel qu'elle ne fit à celle de la chair.

E X P É R I E N C E X V I.

Mon dernier essai fut avec de sérosité du sang humain, qui se conserva, au moyen d'une décoction

(1) Ce peut être, autant que je l'ai pu remarquer, la raison pour laquelle le nitre ne sauroit s'accorder avec l'estomac & les intestins, dans les cas où la bile est putride.

de quinquina & d'une infusion de serpentaire, avec non moins d'efficacité que la chair. Mais le safran & le camphre parurent en cette occasion environ le quart moins anti-septiques qu'aparavant, soit que leur vertu conservatrice ne soit pas assez puissante lorsqu'il s'agit de cette humeur, ou que, comme je le soupçonne, ils n'aient pas été assez bien mêlés. Le nitre agit à peu-près avec toute sa force, étant environ quatre fois plus efficace que le sel marin. Il engendra un peu d'air; mais beaucoup moins qu'il ne le fit avec le fiel. Nous pouvons conclure de ces essais & des expériences précédentes, que tout ce qui préserve la chair de la putréfaction est universellement anti-septique, quoique ce ne soit pas toujours avec une force égale.

EXPÉRIENCE XVII.

Comme j'ai déjà montré comment on pouvoit rétablir de la chair putride dans son premier état, je terminerai cette partie de mon sujet par un essai semblable sur un jaune d'œuf. Ayant délayé dans un peu d'eau une partie d'un jaune d'œuf, je l'y laissai jusqu'à ce qu'elle se putréfia. J'en mis quelques gouttes dans une phiole avec deux onces d'eau pure, & j'en mêlai deux fois autant avec une forte infusion de fleurs de camomille. Les deux phioles répandirent d'abord quelque odeur putride; mais ayant été bien bouchées, & tenues pendant quelques jours près du feu, le mélange, où il n'y avoit que de l'eau, contracta une odeur fétide très forte, & l'autre ne sentoit que la camomille.

J'ai rapporté jusqu'ici les expériences que j'ai faites sur les substances anti-septiques; & il paroît par-là, qu'outre les esprits, les acides & les sels, nous possédons un grand nombre de substances qui résistent à la putréfaction, & qui sont douées de qualités échauffantes, rafraîchissantes, volatiles, astringentes

astringentes & autres semblables; ce qui en rend quelques-unes plus propres que d'autres à remplir certaines indications. On connoît déjà de très-bons correctifs dans quelques cas de putridité, mais il y en a d'autres où ils manquent tout-à-fait. Nous ne savons encore comment corriger la sanie d'un ulcère cancéreux; cependant il y a tout lieu d'espérer que dans une aussi grande quantité d'anti-septiques, il s'en trouvera quelqu'un de propre à cet effet.

Il est d'ailleurs à remarquer que de même que différentes maladies d'une espèce putride exigent différens anti-septiques, ainsi la même maladie ne cède pas toujours au même remède. Par exemple, le quinquina ne réussira point dans la gangrène si les vaisseaux sont trop pleins, ou le sang trop épais. Mais si les vaisseaux sont relâchés, & le sang dans un état de dissolution, ou disposé à la putréfaction, soit par une mauvaise constitution, ou pour avoir absorbé quelque matière putride, le quinquina est alors un spécifique souverain. On doit s'en servir avec de semblables précautions dans les plaies, sur-tout s'il y a eu du pus absorbé, si les humeurs en sont infectées, & s'il en résulte une fièvre hétique. Mais lorsque les symptômes inflammatoires dominent, le même remède en augmentant la tension des fibres (état bien différent de l'autre), occasionne tous les accidens fâcheux auxquels on doit s'attendre en pareil cas.

Il paroît par le succès du quinquina dans les maladies putrides, que sa qualité astringente n'a pas peu de part à la cure (1). En effet, la nature de la putréfaction consiste dans une séparation ou

(1) Tous les astringens paroissent être de puissans anti-septiques, & tous les anti-septiques ont probablement quelque qualité astringente, quoiqu'elle ne soit pas toujours manifeste.

désunion des parties. Mais comme il y a certains cas où les qualités astringentes ne sont pas si nécessaires, on peut trouver dans la racine de contrayerva, la serpentina le camphre, & quelques autres substances, une vertu antiseptique très-forte, sans aucune qualité astringente; ou du moins avec fort peu. Plusieurs de ces remèdes étant d'ailleurs sudorifiques, ils opèrent par cette raison d'une manière beaucoup plus sûre.

Je viens maintenant à la seconde chose que je m'étois proposée, je veux dire mes observations sur les substances qui hâtent & accélèrent la putréfaction, objet qui n'est pas moins utile ni moins digne de nos recherches que le premier. Car, mettant à part l'idée choquante qu'on attache communément à ce mot, nous devons regarder la putréfaction comme un des instrumens dont la nature se sert pour produire quelques changemens des plus importants & des plus salutaires. Par rapport à la médecine, nous savons que ni les substances animales, ni les végétales, ne peuvent devenir un aliment sans quelque degré de putréfaction. Plusieurs maladies tirent leur origine du défaut de cette action (1). La crise des fièvres paroît dépendre en quelque sorte de la putréfaction (2), & même elle contribue à

(1) Quelques auteurs de grande réputation, entendent & expriment la même chose par un défaut d'un degré convenable d'alcalinescence dans les humeurs. Mais j'ai fait voir dans le premier mémoire que ce terme étoit sujet à de grandes objections.

(2) On doit remarquer qu'Hippocrate étoit de même sentiment, puisqu'il fait si souvent usage du mot qui signifie putréfier, comme d'un synonyme pour le mot digérer. Ainsi, suivant la remarque de Foësius, *causis, quod est putrefacere, Hippocrati concoquere significat; ut & in se concoctionem*. Vid. *Æconom. Hippocrat. in voce. rûur*. Dans quelques-unes des premières éditions de ces expériences, je citai par une méprise Goræus au lieu de Foësius, quoique Goræus le jeune, dans son édition des *Definitiones Medicæ*, fait à-peu-près la même remarque, sous l'article *causis rûur*, où l'on voit cette expression: *Hippocrati libello causis rûur de ventriculo dicitur ubi*

produire la chaleur animale suivant l'ingénieuse théorie du savant docteur Stevenson (1).

Mais en suivant ce sujet, je n'ai rencontré que fort peu de septiques réels, & j'ai observé que plusieurs substances, qu'on remarquoit communément comme telles, étoient d'une nature tout-à-fait opposée. Les moyens les plus généraux pour accélérer la putréfaction, sont la chaleur, l'humidité & un air qui ne circule point; ce qui étant suffisamment connu, j'ai passé outre sans faire aucune nouvelle expérience à ce sujet. Le lord Bacon (2) & quelques chymistes ont fait naître l'idée d'une fermentation putride, analogue à celle qui arrive aux végétaux; & comme il y a une grande connexion entre cette fermentation & la contagion, j'ai fait l'expérience suivante pour répandre plus de lumière sur ce sujet.

fit concoctio, velut cibos concoquens aut putrefaciens: Il paroît probable que la coction, suivant les anciens, est une espèce de putréfaction, puisque dans cet état les humeurs sont toujours beaucoup plus fluides, & plus propres à passer dans les plus petits vaisseaux où elles s'arrêtoient auparavant. Or, la résolution ou l'atténuation est un caractère inséparable de la putréfaction; & nous remarquons souvent par la fétidité des sueurs & des autres excréments qui suivent une crise, des marques indubitables d'un haut degré de corruption. Le temps de la résolution ou putréfaction dépend du degré de chaleur, du tempérament du malade, & de la partie où se trouve l'obstruction. De-là vient cette variété dans différentes fièvres, & cette uniformité dans celles du même genre. Enfin la résolution diffère de la suppuration, en ce que celle-ci s'étend aux vaisseaux mêmes, & que celle-là est bornée aux humeurs. Cette manière de parler est hors d'usage, à cause du préjugé, que rien n'est putride que ce qui répand une odeur fétide; au lieu que dans le fait, dès qu'une fibre devient plus lâche, & un humeur plus fluide, on peut les regarder comme commençant à devenir putrides; soit que ce changement tende à une meilleure santé, ou à la destruction de la machine, & qu'il soit agréable ou désagréable aux sens.

(1) Voyez son Essai sur la cause de la chaleur animale, inséré dans les essais de médecine, vol. 5. Le lecteur trouvera dans ce traité plusieurs observations curieuses sur la putréfaction animale.

(2) Vid. *Nat. Hist. Cent. 4. Exper. 330.*

EXPÉRIENCE XVIII.

Un brin de fil ayant été trempé dans un jaune d'œuf déjà putride, on l'enferma dans une phiole avec la moitié d'un jaune d'œuf frais délayé dans un peu d'eau. On mit l'autre moitié avec la même quantité d'eau dans une autre phiole, & toutes deux étant bien bouchées, on les laissa près du feu pour se putréfier. Le fil infecta le jaune frais; car on apperçut plutôt la putréfaction dans la phiole qui contenoit le fil que dans l'autre. Mais on ne recommença pas cette expérience.

La viande se corrompt de la même manière, beaucoup plus vite dans un air renfermé que dans un air libre. Car les parties les plus putrides étant aussi les plus volatiles, elles sortent continuellement de la substance corruptible & se dispersent avec le vent; mais lorsque l'air croupit & ne circule point, elles restent autour du corps, & agissant comme un ferment, elles excitent & accélèrent la corruption (1).

(1) *Corpus in putredine existens, alii (corpori) à putredine libero facillime corruptionem conciliat; quia illud ipsum (corpus) quod in motu intestino jam positum est, alterum quiescens ad talem motum tamen praeclive, in eundem motum intestinum facile abripere potest.* Stahl. *Fundam. Chymie, part. 2, tract. 1, sect. 1, cap. 5.*

C'est sous ce point de vue que Stahl & d'autres fameux chymistes ont considéré un ferment putride, & ils se servent communément de la même expression. Becher (*in Physic. subterr. lib. 10, sect. 5, cap. 1, n. 34*) en parlant d'une substance corroive putride, prise par manière d'aliment, dit *fermentum universo sanguini imprimi*. Et M. Boyle se sert indifféremment des mots fermentation & putréfaction du sang, dans l'ouvrage qui a pour titre: *Observations & expériences sur le sang humain*. Ces auteurs ont néanmoins grand soin de ne point confondre la putréfaction avec la fermentation des végétaux, se contentant de regarder ces opérations comme analogues. C'est pourquoi ils emploient le même terme pour exprimer l'agent putréfiant & fermentant, parce qu'il ne le trouve pas de mots plus expressifs dans les langues dans lesquelles ils ont écrit. Il seroit à sou-

EXPÉRIENCE XIX.

A l'égard des autres substances septiques, dont font mention divers auteurs, je n'en ai trouvé aucunes qui le fussent réellement. On a regardé les sels alcalis comme les principaux promoteurs de la putréfaction; mais l'expérience prouve le contraire. On peut, il est vrai, remarquer, au sujet des alcalis volatils, que quoiqu'ils préservent de la corruption avec une vertu quatre fois plus grande que celle du sel marin; cependant ces sels en petite quantité dans une infusion chaude, amolissent & relâchent les fibres plus que l'eau seule ne le pourroit faire. Ils empêchent aussi la circulation du sang, & lorsqu'on les prend comme remède, ils atténuent peut-être & dissolvent le sang; mais ils ne sont pas pour cela septiques. Car, ces sels putrésient ou dissolvent si peu les fibres, lorsqu'on les applique secs, que j'ai conservé dans une phiole plus de cinq mois, à compter du commencement de juin, un petit morceau de viande avec du sel de corne de cerf seulement; & bien loin de se gâter, il se trouva plus sain & plus ferme qu'auparavant (1).

haïter que pour éviter l'ambiguïté, nous eussions deux mots différens pour désigner la cause qui excite ces deux mouvemens intestins. Mais on doit d'autant moins s'y attendre, que toutes les substances putrides animales ont de la disposition à exciter la putréfaction animale, & une fermentation vineuse dans les végétaux, comme il paroît par la suite de ces expériences.

J'ai insisté sur ce point, d'autant plus que j'appréhendois que le fréquent usage que j'ai fait du terme ferment dans les observations sur les Maladies des Armées, ne fit croire à quelques-uns de mes lecteurs, que je tâchois de faire revivre la doctrine de la fermentation du sang, telle que celle qui a lieu parmi les substances végétales; ce qui seroit fort éloigné de mon intention.

(1) On a conservé ce même morceau de viande plus d'un an & demi après la lecture de ce mémoire, sans qu'il se soit corrompu. On ne l'a pas examiné depuis ce temps-là.

EXPÉRIENCE XX.

Il est pareillement probable, par les essais sur les plantes anti-scorbutiques, que, dans cette classe, il ne s'en trouveroit aucune qui fut septique. Le raifort, une des plus âcres, est un anti-septique très-puissant; & quoiqu'on ait éprouvé les carottes, les navets, l'ail, les oignons, le céleri & les choux comme alcalescens, bien loin de hâter la putréfaction, ils la retardèrent.

EXPÉRIENCE XXI.

Le cas se trouva quelque peu différent avec les végétaux farineux qui furent examinés; savoir du pain blanc en infusion, des décoctions de fleur de farine, d'orge & d'avoine; car en mettant de la viande dans ces infusions, ils ne s'opposèrent nullement à la putréfaction; mais lorsqu'elle fut un peu avancée, ils la réprimèrent en s'aigrissant. En digérant long-tems l'acide devint si fort, qu'il surmontra la putridité de la viande, & engendra beaucoup d'air. Ces phioles représentoient alors assez bien l'état où se trouvent les intestins foibles, dans lesquels le pain & les grains les plus doux se convertissent en un acide assez violent pour prévenir une dissolution & une digestion parfaite de la nourriture animale (1).

(1) On doit remarquer qu'en faisant cette expérience, je ne fis point alors attention à une fermentation qui suivit & qui fut la cause de l'acidité. Cette espèce de fermentation entre les substances animales & les végétales, qu'on a jusqu'à présent négligée, sera le sujet du mémoire suivant.

EXPÉRIENCE XXII.

J'examinai les mouches cantharides, les vipères desséchées, & le castoreum de Russie réduits en poudre, qui sont des substances animales, & que je m'attendois par cette raison à trouver septiques. J'éprouvai d'abord les mouches avec du bœuf frais & de la sérosité de sang humain, les vipères avec du bœuf seulement; mais ni l'une ni l'autre de ces substances ne hâta la putréfaction. Quant au castoreum, bien loin de l'exciter, douze grains seulement en infusion y résistèrent plus que l'étalon.

EXPÉRIENCE XXIII.

N'ayant trouvé aucunes substances septiques où l'on devoit principalement s'attendre à en trouver, j'en découvris quelques-unes qui ne paroissent pas devoir l'être, tels que la craie, les testacées, & le sel commun.

On mêla vingt grains d'yeux d'écrevisses préparés, avec six gros de fiel de bœuf & autant d'eau, & l'on mit seulement dans une autre phiole même quantité de fiel & d'eau. Les deux phioles ayant été placées au fourneau, la putréfaction parut beaucoup plutôt dans celle où étoit la poudre absorbante que dans l'autre. Je mis aussi infuser trente grains de craie préparée, que je plaçai au même fourneau, avec la quantité ordinaire de viande & d'eau (1); & ayant secoué la phiole de tems en tems, je remarquai que ce mélange non seulement se trouva plutôt corrompu, mais encore que cette putridité fut plus forte qu'à l'ordinaire; & ce qui n'étoit jamais arrivé auparavant, cette viande fut dissoute en quelques

(1) Savoir de viande deux gros, & d'eau deux onces.

jours en un parfait mucilage. Je réitérai cette expérience, & elle fut suivie du même effet ; ce qui me parut si extraordinaire, que je soupçonnai que quelque substance corrosive s'étoit trouvée mêlée avec la poudre. Pour en avoir la preuve, je fis piler un morceau de craie, j'en essayai trente grains qui parurent aussi septiques que les premiers. Je comparai la même poudre avec une quantité égale de sel d'absynthe, & l'on prit soin de les mêler également. Mais après trois jours d'une digestion chaude, le sel n'avoit ni gâté, ni amolli la viande, tandis que la craie l'avoit pourrie & consumée. Les effets des testacées en poudre de la pharmacopée, ne furent pas moindres. Mais les coques d'œuf parurent résister dans l'eau à la putréfaction, & conserver la viande plus long-tems que l'eau seule ne le faisoit (1).

EXPÉRIENCE XXIV.

Pour essayer si les testacées dissoudroient aussi les végétaux, je les mêlai avec de l'orge & de l'eau, & je comparai ce mélange avec un autre mêlé d'orge & d'eau seulement. Après une longue macération au feu, l'eau seule fit gonfler l'orge, il devint mucilagineux & s'aigrit. Mais celle où on avoit joint des testacées réduits en poudre, conserva le grain dans son état naturel, & quoiqu'elle l'amollit, il ne parut aucun mucilage & l'orge ne s'aigrit point.

EXPÉRIENCE XXV.

Rien ne pouvoit être plus imprévu, que de trouver que le sel marin avoit la propriété de hâter la

(1) Cette expérience se fit avec des coques d'œuf réduites en poudre grossière, & on ne la réitéra point.

putréfaction ; mais le fait est tel. Un gros de sel conserve deux gros de bœuf frais environ treize heures sans se corrompre, dans deux onces d'eau, & à une chaleur égale à celle du corps humain ; ou bien, ce qui revient au même, cette quantité de sel conserve la viande dans sa fraîcheur vingt heures de plus que l'eau seule ne le pourroit faire ; mais un demi-gros n'arrête la pourriture que deux heures au-delà de l'eau seule. On a déjà fait mention de cette expérience. Vingt-cinq grains ne l'avancent ni ne le retardent ; dix, quinze, ou même vingt grains la hâtent manifestement & l'augmentent (1). On doit encore observer que dans des infusions chaudes avec ces petites doses, le sel, au lieu de durcir la chair, comme cela arrive quand il est sec, dans une saumure, ou même dans une dissolution telle que celle que nous avons prise pour règle ; au lieu, dis-je, d'affermir la chair, il l'amollit & en relâche la contexture plus que l'eau seule ne le pourroit faire, quoique moins que ne l'eussent fait l'eau avec la craie, & l'eau avec les testacées réduits en poudre. Il résulte de tout ceci plusieurs conclusions ; je me borne à une seule.

On a supposé que le sel, assaisonnement indispensable de la nourriture animale, agissoit par une qualité anti-septique, & qu'il corrigeoit la trop grande disposition des viandes à la putréfaction. Mais puisqu'on ne le prend jamais dans les aliments au-delà de la quantité septique de notre expérience, il paroît par-là que le sel aide à la digestion, principalement par une vertu septique, c'est-à-dire, en amollissant & en dissolvant les viandes ; action

(1) J'ai tâché de déterminer la quantité de sel la plus septique avec cette proportion de chair & d'eau ; mais je n'ai point été en état de le faire avec quelque exactitude.

346 *Traité sur les substances septiques*
bien différente de celle qu'on lui attribue communément (1).

M É M O I R E I V (2).

Suite des expériences sur les substances septiques. Conjectures sur les causes du déclin des maladies putrides. De la différence entre les effets des testacées & ceux de l'eau de chaux. De la vertu que les substances putrides animales ont d'exciter une fermentation vineuse dans les végétaux, & de quel usage est la salive dans cette opération, avec une application de ces expériences à la théorie de la digestion.

LE sentiment commun est que le sel résiste à la putréfaction proportionnellement à sa quantité. Trouvant cette opinion si bien établie, je ne crus point par cette raison devoir m'en rapporter à mes premières épreuves ; mais je réitérai souvent les expériences que nous avons vues ci-dessus. Elles réus-

(1) Beccher est, autant que je le puis savoir, le seul auteur qui donne à entendre la qualité dissolvante du sel marin, & sa nature corrosive & putréfiante, quand on en fait un trop grand usage dans les alimens. *Et si carnes quoque & pisces sale condiantur, & longo tempore à putredine defendantur, tamen in statu suo mutantur, ob admistum salem, cujus acrimonia mortificantur ac corrosiva fiunt.... Hac est ratio, quod solcimus in quotidiano usu salem edere. ut nempe crassiora digerantur & resolvantur; sed eam vimiam eo utimur, necessario salis acrimonia mixti animalis compagem solvit & corrumpit, imo hoc in passu, si humiditas superveniat in horrendam putredinem ducit. Physic. Subterr. lib. 1. sect. 5, cap. 1, n.º 34.*

Cette qualité putréfiante du sel a été suffisamment confirmée par quelques expériences faites depuis sur la lumière que répand la mer, & qui provient de la putréfaction. *Transact. philos. vol. 59, pag. 466.* Cette note a été ajoutée en 1770.

On doit observer qu'on a fait toutes les expériences ci-dessus avec du sel blanc ou bouilli, dont on se sert en Angleterre pour les usages ordinaires.

(2) Lu le 25 avril 1751.

firent de même qu'auparavant, & j'ai toujours remarqué que deux gros de bœuf frais avec du sel marin, depuis cinq jusqu'à vingt grains & deux onces d'eau, se putréfioient plutôt que la même quantité de viande avec de l'eau seule.

EXPÉRIENCE XXVI.

I. Je fis ensuite des recherches pour découvrir si de petites doses d'autres sels neutres ou alcalis étoient pareillement septiques ; mais en examinant le sel ammoniac, le nitre, le tartre vitriolé, le sel diurétique, le sel de corne de cerf & le sel d'absynthe, je ne m'aperçus point qu'ils le fussent ; quoiqu'une foible dissolution de ces sels amollit la viande, le sel de corne de cerf produisant cet effet davantage, & le nitre le moins de tous.

II. Le sucre ne hâte en aucune manière la putréfaction. On a prétendu qu'un syrop seul conservoit la viande mieux qu'aucune saumure ; les essais que j'ai faits me le font croire. Et j'ai remarqué par ces mêmes épreuves, qu'une foible dissolution de sucre est anti-septique proportionnellement à sa quantité. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que quoiqu'une foible dissolution soit bientôt surmontée par la putréfaction de la viande, cependant dès que le sucre en fermentant a produit un acide, il retarde de beaucoup cette disposition à la putréfaction, ou même il la détruit entièrement. Ainsi les effets des sels & des farineux paroissent être réunis dans le sucre. Car, en tant que sel, il s'oppose d'abord à la putréfaction, ce que ne font point les farineux, & de même que les farineux, il réprime la putréfaction, lorsque la fermentation commence.

C'est à cette qualité anti-septique qui se trouve dans le sucre, & à la grande consommation qui s'en fait aujourd'hui avec les alimens acides, que nous

de nous peut-être attribuer en partie le déclin général des maladies putrides. Car, il est maintenant fort rare d'entendre parler de lépres (1), de scorbut putride, de dysenteries, de fièvres pestilentiennes & autres semblables maladies si fréquentes autrefois, & auxquelles se trouvoient particulièrement sujets ceux qui faisoient des excès en nourriture animale, sur-tout en viande salée (2). Il n'est pas moins douteux que plusieurs autres causes concourent pareillement à éloigner ces maladies; mais il seroit fort étranger à mon sujet d'en vouloir faire le dénombrement, ou de parler des inconvéniens, qui d'un autre côté peuvent naître d'un usage immodéré des substances qui s'opposent trop à la putréfaction.

III. J'ai aussi réitéré les expériences avec les testacées, & en particulier sur le sang humain, & j'ai trouvé que les yeux d'écrevisse hâtoient la putréfaction du coagulum, & aussi celle de la sérosité; mais pas tout-à-fait si vite.

EXPÉRIENCE XXVII.

I. Ayant dessein de voir l'action des testacées combinées avec les anti-septiques, j'infusai un demi-gros de la poudre composée de racine de contrayerva, avec la quantité ordinaire de chair & d'eau. Je remarquai que la partie testacée de cette composition affoiblit d'une manière sensible cette racine, qui est un des plus forts anti-septiques. Car, quoique après tout la poudre résistât à la putréfaction, ce fut cependant avec beaucoup moins d'efficacité que si on ne se fût servi que de la petite dose de

(1) Savoir la lépre des Arabes.

(2) Ajoutez ce qu'on a dit dans les observations, Part. III. Chap. VI. §. 6.

cette racine qui entre dans la composition (1).

II. A ces recherches sur la craie & sur les testacées, on a ajouté quelques expériences sur l'eau de chaux faite avec de la chaux de craie & de la chaux d'écaille d'huitre, car la chaux de pierre n'est point en usage ici. J'ai remarqué que quoique la chair de l'une ou de l'autre de ces infusions donnât sur le champ une odeur désagréable, comme celle d'une lessive ordinaire, elle ne devint pas cependant putride aussi-tôt que l'étalon. De sorte que dans cet essai l'eau de chaux fit quelque petite résistance à la putréfaction, quoique la craie & les écailles d'huitre dont elle étoit composée, fussent deux substances septiques. J'ai néanmoins remarqué que lorsque la putréfaction commence, elle ne devient guère moins désagréable dans cette composition que dans

(1) La grande opinion qu'avoient quelques médecins du dernier siècle des testacées & de l'étendue de leur usage étoit fondée sur l'hypothèse que la plupart des maladies proviennent d'un acide, sans en excepter même les fièvres. Quoique cette théorie soit à présent fort bornée, la même pratique est cependant toujours en usage, du moins dans les maladies aiguës; quelques-uns se servent de ces poudres par habitude, & d'autres dans la vue de rendre neutres les acides qu'on donne alors, afin qu'ils deviennent plus propres à entrer dans les veines lactées & à exciter une sueur. Autrement on ne voit pas trop comment ces absorbans pourroient corriger quelque acrimonie dans les premières voies ou dans le sang. Mais quelles que soient les disputes qui se sont élevées au sujet de leur manière d'opérer, presque tous s'accordent à les croire incapables de nuire, quoique ces expériences puissent faire douter qu'elles le soient toujours. Je ne voudrois pas toutefois conclure de-là qu'on ne doit donner les testacées que lorsqu'on veut détruire un acide; puisque pour guérir quelques maladies, il devient quelquefois nécessaire d'atténuer les humeurs & de relâcher les fibres par quelque degré de putréfaction. Hippocrate observe qu'il y a des maladies dont une fièvre est le meilleur remède. Les principaux effets des remèdes mercuriels consistent dans une espèce de dissolution septique des fibres & des humeurs. On peut par conséquent hâter la crise de quelques fièvres, ou la rendre complète par le moyen des testacées, quoique j'imagine qu'ils sont plutôt de peu de conséquence dans la cure.

l'eau commune (1). Quoique d'autres aient observé que l'eau de chaux de pierre soit en quelque degré constamment anti-septique, je crois cependant probable que les vertus de ce remède ne consistent pas tant à prévenir la putréfaction, qu'à réprimer les acidités & les concrétions immodérées qui peuvent être cause de plusieurs maladies chroniques.

J'ai rapporté jusqu'à présent les expériences que j'ai faites sur les substances qui résistent à la putréfaction, & sur celles qui la favorisent. Il paroît de là que les premières sont en grand nombre, & qu'il s'en trouve fort peu des secondes, quoiqu'il y en ait peut-être beaucoup plus qu'on n'en a découvert. J'ai borné dans cette dernière partie mes recherches aux substances qui causent la putréfaction hors du corps. Car, à l'égard du mercure & de certains poisons qui, pris dans l'estomac, ou absorbés par les veines, font le même effet que les septiques, je les ai omis à dessein, le sujet étant trop vaste pour que je puisse l'embrasser. Mais j'ajouterai à ce que j'ai déjà présenté à la société, quelques autres observations sur la corruption des substances animales, qui ont un rapport prochain avec les premières, & qui peuvent être de quelque utilité en médecine.

EXPÉRIENCE XXVIII.

Je fis plusieurs mélanges, chacun composé de deux gros de bœuf crud : de quantité égale de pain

(1) Le docteur Haies ayant fait depuis quelques expériences sur l'eau de chaux, confirme ce que je dis ici du peu de qualité anti-septique de la chaux de craie & de celle d'écaille d'huître : quoiqu'il ne fasse pas mention qu'il ait jamais remarqué qu'elle agit comme septique, il ne laisse pas de présenter à la Société royale mes raisons pour prouver comment cela peut arriver ; savoir, lorsque la craie ou les écailles ne sont pas suffisamment calcinées. Voyez les *Transact.* philosoph. vol. 48, n°. 103.

& d'une once d'eau. Le tout étant bien battu & broyé, on le mit dans des phioles bien bouchées, qui pouvoient contenir trois ou quatre onces, & on les plaça au fourneau de lampe, à la chaleur du corps humain, ou de cent degrés du thermomètre de Fahrenheit. Mais dans cette expérience & dans quelques-unes des suivantes, on laissoit tous les soirs refroidir le fourneau quelques heures.

I. Au bout de quelques heures tous ces mélanges commencèrent à fermenter, & continuèrent dans cette action environ deux jours (1). La fermentation sur la plupart du tems si violente, sur-tout quand la chaleur fut quelques degrés au-dessus de celle de l'étalon, que si les bouchons n'eussent point quelquefois cédé, les phioles se seroient nécessairement brisées. Le pain & la viande, qui dans les commencemens étoient au fond, s'élevèrent bientôt, & à mesure que l'air s'échappoit, ils laissoient tomber quelques particules qui avoient furnagé dans le fluide. Il se forma ainsi un sédiment ressemblant à de la lie, tandis que les parties les plus légères, ou les fleurs, restèrent sur la surface. Mais la fermentation continuant, elles allèrent pareillement au fond ; le goût & l'odeur acides des liqueurs, après la fin de l'action, pouvoient servir d'une nouvelle preuve de la fermentation précédente. Ce changement parut d'autant plus extraordinaire, que lorsque le mouvement commença, ces mélanges tendoient à la putréfaction, & ils répandirent en effet, quelques heures après, une odeur désagréable. Mais cette odeur putride diminua le jour suivant, & disparut tout-à-fait avant la fin de la fermentation.

(1) J'ai remarqué par la suite que lorsque les phioles n'étoient pas bouchées, ou qu'elles l'étoient de façon que l'air pouvoit aisément s'échapper, la fermentation se faisoit en moins de la moitié de ce temps.

II. Je retirai souvent cette expérience avec le même succès. Et pour déterminer la part que la substance animale pouvoit avoir dans la production de ces effets, je fis des mélanges de pain & d'eau seulement, qui restèrent plusieurs jours au fourneau sans donner aucun signe de fermentation.

III. J'ajoutai à deux gros de viande fraîche le double de pain, & de l'eau à proportion, & ayant mis ce mélange au fourneau, je remarquai que la fermentation eut lieu comme auparavant, & qu'elle n'eut d'autre effet que de produire un acide plus pur.

IV. On ajouta à la même quantité de viande & à une once d'eau, un demi-gros de pain seulement. La fermentation se fit néanmoins, & la liqueur devint acide au goût; mais son odeur étoit comme celle de vieux fromage.

V. On fit une autre combinaison avec de la viande & du gruau d'avoine au lieu de pain. La fermentation ne fut différente qu'en ce qu'elle se trouva plus forte, à cause que ce gruau n'avoit pas subi auparavant cette opération.

VI. J'essayai si le gruau d'avoine & l'eau fermentoient seuls; mais quoiqu'ils le fissent, l'action ne fut pas, à beaucoup près, aussi forte que lorsqu'on y joignoit une substance animale.

VII. On fit aussi des expériences avec du pain & de la viande rôtie, qui eurent un effet semblable. Car, quoique la putréfaction se fit à peine sentir, & que la génération de l'air fut beaucoup moindre que dans la première expérience, la fermentation fut cependant complète, & les mélanges devinrent acides.

VIII. Je variaï la quantité, & je pris de la viande rôtie & du pain, de chacun une once, avec environ deux onces d'eau. Ce mélange ayant été mis dans une phiole qui fut bien bouchée, on le laissa dans une chambre échauffée, où le thermomètre ne s'élevoit pas au-delà de soixante-cinq degrés. La fermentation commença tard & procéda avec len-

teur;

teur; mais ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est qu'elle ne commença pas plutôt que le mélange, sans être devenu putride, acquit une odeur vineuse, telle que celle des autres liqueurs qui fermentent; l'odeur & le goût acide ordinaires en pareil cas, parurent ensuite vers la fin.

IX. Je mêlai une demi-once de pain, avec une once & demie d'eau, & une petite quantité de *coagululum* de sang humain déjà putride. Après avoir mis ce mélange au fourneau dans une phiole bouchée, j'y remarquai quelques heures après une fermentation très-violente.

X. Je découvris la même qualité dans du fiel de mouton. Car ayant mis deux gros de pain avec une demi-once de cette liqueur dans une phiole, & l'ayant exposée au fourneau de lampe, je m'aperçus que ce mélange engendra de l'air le jour suivant, de même que dans les expériences précédentes. La fermentation continua pendant deux jours. Le fiel commença à se putréfier pendant ce tems-là; mais il se rétablit par la suite, de sorte que sans être devenu acide, il paroissoit en aussi bon état le sixième jour que le premier.

Il paroît par toutes ces expériences, que toutes les substances animales putrides, ou qui tendent à la putréfaction, sont douées de la vertu d'exciter une fermentation dans les farineux, & même de la renouveler dans ceux qui ont fermenté auparavant.

XI. Après que ces mélanges se sont aigris, ils ne reviennent jamais à un état putride; mais au contraire, ils deviennent de plus en plus acides. Ils le deviennent à un tel point, que deux mélanges, l'un composé de deux gros de viande crue, d'autant de pain & d'une once d'eau; l'autre égal en tout, mais auquel on avoit ajouté, dans le commencement, dix gouttes d'esprit de vitriol, ayant été tous les deux exposés pendant plusieurs jours au fourneau de lampe, on les trouva tous deux égale-

Z

ment acides. Pour rendre raison de cela, il est à propos d'observer que l'addition de l'esprit prévenant la fermentation, le dernier mélange n'eut d'autre acidité que celle que lui communiqua d'abord l'esprit de vitriol.

XII. J'ai pareillement remarqué que l'acide qui provient de cette fermentation, a un goût austère & un peu salé, mais sans aucune odeur désagréable, à moins qu'on n'ait tenu les phioles bouchées pendant la fermentation. En ce cas, l'odeur ressemble à celle du lait aigri, ou du fromage maigre.

Si l'on considère maintenant combien ces mélanges engendrent d'air, & jusqu'à quel point ils s'aigrissent par la fermentation, il doit paroître surprenant que ces mêmes choses prises comme alimens, causent si peu de dérangement dans le corps; & la difficulté seroit encore plus grande si la salive excitoit la putréfaction & la fermentation, comme quelques-uns le supposent (1).

EXPÉRIENCE XXIX.

Pour déterminer les effets de la salive dans la digestion, j'en mis un peu avec du bœuf crud réduit en pulpe, & je remarquai que ce mélange, exposé à la chaleur ordinaire, se putréfia beaucoup plus lentement qu'un autre où il n'y avoit point de salive.

(1) Le célèbre Stal met la salive au nombre des substances propres à exciter une fermentation végétale. *Vid. Fundam. Chymia. Part. 1, tract. 1, sect. 1, cap. 5.* Ce sentiment est devenu dominant, je crois, par la circonstance suivante. Un voyageur, en racontant la méthode en usage parmi quelques peuples Indiens pour faire une liqueur vineuse, dit qu'ils mâchent d'abord le fruit ou le grain, avant que de le laisser fermenter. Mais tout ce qu'on en pourroit conclure, c'est que la salive, sans accélérer la fermentation, la peut rendre plus égale & plus modérée, quand elle est une fois commencée, comme dans nos expériences; ce qui peut être nécessaire dans un climat brûlant.

EXPÉRIENCE XXX.

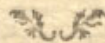
I. Je pris deux gros de viande fraîche, même quantité de pain & une once d'eau, & j'y ajoutai autant de salive que j'en crus nécessaire pour opérer la digestion. Ce mélange ayant été battu dans un mortier, on le mit dans une phiole bouchée, exposée au fourneau de lampe, où il resta environ deux jours sans presque aucune marque visible de fermentation; mais le troisième jour elle devint très-sensible. Je trouvai alors le pain & la viande élevée au-dessus de l'eau; il se forma cependant un sédiment, & il s'élevoit continuellement des bulles d'air; en un mot, la fermentation fut complète, & se manifesta pareillement par une odeur vineuse, de même que dans les liqueurs ordinaires qui travaillent. Cette action continua presque deux fois autant que si l'on n'eût point fait usage de salive; elle fut beaucoup plus modérée & engendra de l'air avec beaucoup moins de bruit. Lorsque la fermentation eut entièrement cessé, le mélange avoit un goût purement acide, quoique plus foible que celui des premières expériences, & je remarquai qu'il n'avoit point répandu dans les commencemens d'odeur putride.

II. Je variaï pareillement cette expérience, comme j'avois fait la première, & je me servis de viande rôtie au lieu de crue, & quelquefois de gruau d'avoine à la place de pain; mais le résultat fut toujours le même. Il y a une circonstance qui paroît mériter une attention particulière. Une once de pain, autant de viande rôtie, environ deux onces d'eau & une petite quantité de salive étant battus ensemble, on le laissa fermenter à une chaleur de soixante cinq degrés. Ayant ensuite examiné la phiole avec un thermomètre, je trouvai

qu'elle étoit de trois degrés plus chaude que l'extérieur (1).

Il paroît par ces dernières expériences, que si la salive est bien préparée, que s'il y en a une quantité suffisante, & que si elle est bien mélangée avec les alimens, elle retarde la putréfaction, prévient la fermentation immodérée, les vents & l'acidité dans les premières voies. Mais si la salive manque, si elle est viciée, ou si elle ne se trouve pas bien mêlée avec les alimens, ces derniers se putréfient d'abord, deviennent ensuite acides, fermentent violemment & engendrent beaucoup d'air dans l'estomac & les intestins.

(1) Il est probable que dans une fermentation de cette espèce, la chaleur augmente beaucoup à proportion de la quantité du mélange. Je doute fort que les substances animales ou végétales en aussi petite quantité, fermentant chacune séparément, pussent exciter quelque degré perceptible de chaleur; quoique les végétaux soient eux seuls capables d'acquiescer une grande chaleur, assez forte même pour s'enflammer, s'ils sont entassés, pressés & humides. Mais dans ce cas, la putréfaction étant commencée, la fermentation se fait entre les parties septiques & les acides exactement comme dans les expériences précédentes.



M É M O I R E V. (1)

Expériences & remarques sur la fermentation des végétaux par le moyen des substances animales putrides. Acide austère produit par ces fermentations. Probabilité que la plupart des végétaux peuvent fermenter sans en excepter ceux qu'on range parmi les âcres, les anti-scorbutiques & les alcalescens. De la fermentation du lait. Jusqu'à quel point les alimens fermentent dans l'estomac. De l'utilité de la salive dans la fermentation alimentaire. De différentes causes des indigestions. De la cause & de la cure de la chaleur d'entrailles, & d'où procèdent les aigreurs d'estomac.

JE détaillai dans mon dernier mémoire quelques observations que j'ai faites sur la fermentation des farineux, par le moyen des substances animales; mais n'ayant point alors achevé tout ce que j'avois à dire sur ce sujet, je vais présenter à la société quelques autres expériences qui y ont rapport.

E X P É R I E N C E X X X I.

Après avoir vu les effets de la salive fraîche pour entretenir & pour modérer la fermentation, il me restoit à connoître ses qualités quand elle est putride. En ayant rassemblé à ce dessein une quantité suffisante, je la gardai environ trois jours au fourneau de lampe (2). J'en pris la quantité accoutumée, que

(1) Lu le 20 juin 1751.

(2) Ce fourneau étoit tiède, ou environ au centième degré de thermomètre de Fahrenheit; & l'on doit toujours entendre qu'on a fait usage de ce même degré de chaleur dans les autres expériences, à moins qu'on n'avertisse du contraire.

Le docteur Alison ne faisant point attention à cette note, qui se

j'ajoutai aux mélanges ordinaires de pain, de viande & d'eau ; ce qui non-seulement accéléra la fermentation, mais la rendit encore plus violente, & engendra beaucoup plus d'air qu'il n'y en eût eu sans la salive. La corruption de la viande fut plus forte qu'à l'ordinaire ; mais l'acide engendré par la fermentation la corrigea ; de sorte que vers le tems où elle cessa de fermenter, le contenu de la phiole avoit une odeur & un goût acides, sans aucun reste de putréfaction.

Cette expérience sert encore à rendre plus probable que les substances animales ont la force d'exciter, proportionnellement à leur degré de corruption, une fermentation dans les farineux ordinaires.

E X P É R I E N C E X X X I I .

Je pris deux gros d'un maquereau frais dépouillé de sa peau, avec une égale quantité de pain, & les ayant réduits à une consistance ordinaire, avec une once d'eau, je les mis au fourneau de lampe. J'y plaçai pareillement une autre phiole qui renfermoit le même mélange, mais on y avoit ajouté de la salive fraîche ; on y en mit aussi une troisième avec même quantité de bœuf frais, de pain & d'eau seulement, qui devoit servir de terme de comparaison pour les deux autres. En moins de cinq heures après l'infusion, ce qui étoit enfermé dans les trois phioles commença à s'élever, à flotter sur l'eau, & à fermenter. Pendant cette action

trouve dans toutes les éditions de cet ouvrage, contredit, dans sa première dissertation sur la chaux vive, le résultat de mes expériences, d'après une qu'il avoit faite lui-même à une chaleur qui ne surpassoit pas celle de l'air à Edimbourg, sur la fin d'avril & au commencement de mai ; & il allégué que je n'ai point spécifié le degré dont j'ai fait usage dans mes expériences sur la même substance.

je n'aperçus aucune différence entre la fermentation occasionnée par le poisson, & celle qui fut produite par la viande, si l'on en excepte que la phiole du poisson conserva plus long-tems l'odeur putride. Mais le jour suivant, la fermentation continuant, l'acide se manifesta dans toutes les phioles, & le quatrième jour (les bouchons ayant été ôtés la nuit d'aparavant) à peine pus-je appercevoir quelque différence entre la première & la troisième phiole qui servoit d'étalon, ni au goût, ni à l'odeur, & toutes deux étoient fort acides. La liqueur de la seconde phiole n'étoit pas aussi acide & répandoit une odeur vineuse, pareille à celle qu'on avoit remarquée auparavant, lorsqu'on mit de la salive fraîche avec le mélange ordinaire de bœuf (1).

Ayant donc découvert, dans cet exemple, un rapport si exact dans la faculté qu'ont le poisson & la viande de causer la fermentation, & supposant que toutes sortes de poissons avoient plus ou moins la même qualité, je ne réitérai point cette expérience avec aucun autre. Car, quoique je fusse persuadé que pour établir des regles sûres de régime, & pour mieux connoître les divers effets de la chair des animaux différens, prise comme alimens, il seroit nécessaire d'examiner de cette maniere plusieurs especes différentes, & de remarquer celles qui sont plus ou moins propres à exciter la fermentation, & à engendrer plus ou moins d'acide ; cependant comme ces recherches me meneroient trop loin, je les réserve pour une autre occasion, & me borne pour le présent à continuer à examiner combien cette faculté d'exciter la fermentation se trouve étendue parmi d'autres substances animales.

(1) Expérience 30.

E X P É R I E N C E X X X I I I .

Je fis par cette raison un essai avec des jaunes d'œuf frais. J'en mêlai un avec deux gros de pain blanc, & une once d'eau, & un autre avec la même proportion de pain & d'eau, auquel j'ajoutai de la salive. Mais quoique ces deux phioles eussent été quatre jours au fourneau de lampe, je n'aperçus aucun signe de fermentation, ni la moindre disposition à la putréfaction dans l'une ni dans l'autre. Me rappelant là-dessus l'observation de M. de Réaumur au sujet de la lente putréfaction des œufs non fécondés, je conclus que ces deux œufs étoient tels, & que c'étoit par cette raison qu'ils résistoient si long-tems à la putréfaction; ou bien qu'ils s'étoient conservés sains & exempts de corruption, & par conséquent de fermentation par quelque acidité du pain; ce qui est plus vraisemblable. De sorte qu'on ne doit pas regarder cette expérience comme une exception au principe général, que toutes les substances animales en se putréfiant deviennent un ferment à l'égard des farineux.

E X P É R I E N C E X X X I V .

Ayant remarqué que la liqueur produite par toutes les fermentations avoit un goût non-seulement acide, mais austère, afin d'être assuré que cela ne provenoit point de l'alun qu'on accuse les boulangers de mêler avec leur pain, je fis un semblable essai avec du biscuit de mer qui donna la même espèce d'acide astringent que l'autre; & je me rappelle que le gruau d'avoine avoit un acide fort peu différent du reste.

Nous avons vu jusqu'à quel point quelques farineux sont capables de fermenter par le moyen des substances animales putrides, & combien il est pro-

bable que les autres végétaux de cette classe ont la même qualité que ceux qui ont servi pour les essais; nous allons maintenant rapporter quelques expériences faites sur des végétaux d'une espèce différente.

E X P É R I E N C E X X X V .

Je mis dans une phiole deux gros de bœuf frais, avec une poignée d'épinards nouvellement coupés & deux onces d'eau. Je mis dans une autre même quantité de viande, une demi-once d'épinards bouillis & deux à trois onces d'eau. Dans une troisième, même poids de viande, une demi-once d'asperges fraîches & deux onces d'eau. Dans une quatrième, un pareil mélange; mais les asperges étoient cuites. La cinquième contenoit même quantité de bœuf avec une poignée de *cochlearia* des jardins & deux onces d'eau. La sixième & dernière phiole servoit d'étalon, & contenoit le mélange ordinaire de bœuf, de pain, & d'eau seulement. Toutes ces substances avoient été broyées à l'ordinaire.

En moins de cinq heures après que j'eus placé ces phioles au fourneau, je trouvai dans un état de fermentation, non-seulement l'étalon, mais encore les deux phioles aux asperges; le mouvement étoit surtout extrêmement vif dans celle des asperges crues; mais dans toutes les deux la fermentation alla beaucoup plus haut & engendra plus d'air que l'étalon. L'action fut la même à d'autres égards. Car la viande acquit d'abord une odeur putride, & la perdit ensuite. Le jour suivant, ou environ trente heures après l'infusion, l'acide prévalut, & quoique beaucoup plus foible que celui de l'étalon, il étoit cependant assez fort pour faire cailler le lait. Mais la grande différence entre la fermentation des asperges & celle du pain, consistoit en ce qu'après que le mélange de pain se fût aigri, il resta en cet état;

au lieu que l'acidité dans la phiole aux asperges ; étoit si foible que deux ou trois jours après elle céda aux progrès de la pourriture.

L'action des épinards fut fort peu différente ; ils fermenterent environ une heure plus tard que l'étalon , & les crus un peu plus tard que les cuits. Leur fermentation fut plus modérée que celle des asperges ou du pain , il s'y engendra beaucoup moins d'air , & d'une maniere moins tumultueuse. En même-tems que l'étalon devint acide , on put distinguer le même changement dans les phioles d'épinards , par le lait qu'ils caillerent ; mais après ce période , les deux mélanges d'épinards devinrent putrides comme on l'avoit remarqué des asperges.

Le *cochlearia* fermenta d'aussi bonne heure que l'étalon , mais plus modérément & sans engendrer tant d'air. On s'assura de son acide de même que dans les expériences précédentes , c'est-à-dire , en faisant cailler du lait ; mais ce mélange différa en ce qu'après ce changement il continua à préserver plus long-tems la viande de la corruption. Il paroît par-là , que quoique cette plante soit sans aucun acide manifeste , elle résiste néanmoins assez bien à la putréfaction.

Je fis d'autant plus d'attention à la fermentation du *cochlearia* , qu'on le range dans la classe des végétaux qui ne fermentent point , & par cette raison je réitérai l'expérience , qui fut toujours suivie du même succès. Puisque ces essais s'accordent avec les vertus qu'on a remarquées constamment dans cette plante au sujet du scorbut de mer & de celui des pays marécageux , il paroît par conséquent que c'est à tort qu'on l'a mise au rang de ces remèdes qui corrigent les acides & qui excitent la putréfaction (1). A l'égard des asperges & des épinards ,

(1) Le scorbut de mer & celui des pays marécageux , seules &

quoiqu'ils ne renferment qu'un acide très-foible , cependant puisqu'ils peuvent fermenter & qu'ils résistent un peu à la putréfaction , on ne doit point les regarder comme septiques , mais au plus comme des végétaux qui se corrompent aisément. La promptitude avec laquelle les asperges fermentent , paroît s'accorder avec la facilité qu'elles ont à se digérer dans l'estomac. Car , je suis porté à croire par toutes les expériences que j'ai faites , que les végétaux qui fermentent plus promptement à un fourneau dont la chaleur n'excède pas celle du sang humain , sont d'une digestion plus facile.

Je n'ai fait d'expérience que sur les plantes alimentaires dont on vient de parler , depuis que j'ai découvert la propriété qu'elles avoient de fermenter avec la viande putride. Mais je me ressouviens qu'ayant fait une fois , dans une autre vue , un mélange de viande , d'eau & de navets , & l'ayant laissé au fourneau pendant deux ou trois jours sans y songer , la liqueur acquit alors un goût aigre , ce qui ne pouvoit être arrivé , à ce que je présume , sans une fermentation antérieure. Je conjecture de-là , que toutes les plantes alimentaires qui ne sont point trop amères ou aromatiques , fermentent à-peu-près de la même maniere que celles dont on vient de parler ; & l'expérience suivante me confirme encore davantage dans ce sentiment.

EXPÉRIENCE XXXVI.

I. On ajouta à une once de lait nouvellement tiré , quelques gouttes de coagulum de sang humain , dissout par sa putréfaction. La phiole où

véritables espèces de cette maladie , paroissent venir évidemment d'une acrimonie putride. Les pustules livides , la puanteur de l'haleine & la dissolution du sang & des fibres le font assez voir.

l'on avoit mis ce mélange étant exposée à la chaleur ordinaire de cent degrés, au bout de quelques heures elle fermenta. Le mouvement intestin fut considérable, il se sépara beaucoup d'air, il s'engendra un acide qui fit cailler le lait & corrigea l'odeur putride.

II. Je réitérai l'expérience avec quatre onces de lait environ deux gros de sang corrompu; & après une infusion tranquille de six ou sept heures, il s'ensuivit une violente fermentation, qui fit sauter le bouchon de verre, & l'écume se répandit par-dessus, quoique la bouteille ne fût guère plus d'à moitié pleine. Mais puisqu'on peut considérer le lait comme le suc de plusieurs sortes de végétaux un peu assimilé en une substance animale, on peut juger par-là combien tous les végétaux ont de disposition à fermenter avec quelque chose de putride.

Or, comme il y a une si grande conformité entre le contenu de ces phioles, dans la plupart de ces expériences, & les alimens, on ne peut guère douter que la fermentation ne commence dans l'estomac dès qu'il s'y trouve quelque substance animale qui agit comme un levain & des végétaux disposés à fermenter.

Quelques anciens ont cru, aussi bien que les modernes, que les alimens fermentoient dans l'estomac; mais comme jusqu'à présent on avoit ignoré la part qu'ont dans cette action les substances animales qui commencent à se putréfier, & qu'un mélange de nourriture animale & végétale fermentent de lui-même, il n'est pas étonnant que leur théorie ait été totalement rejetée par quelques auteurs, tandis que d'autres l'ont admise avec un grand nombre de restrictions. Nous ne concluerons pas de toutes les expériences que nous avons faites, que cette fermentation soit universelle & nécessaire, puisqu'il se trouve des personnes qui vivent mieux avec des végétaux qu'avec une nourriture animale. Quoi-

qu'en ce cas-là on puisse dire que les végétaux fermentent avec la salive, il est cependant certain que cette action doit être très foible, & fort au dessous de celle qui résulte d'un mélange de nourriture animale. Mais nous pouvons observer que les végétaux seuls sans lait, ne fournissent qu'une nourriture foible, & que ceux qui joignent le lait aux végétaux, y trouvent un suc animal qui est déjà un peu préparé. On peut encore remarquer que les personnes auxquelles une nourriture végétale est plus nécessaire, sont celles d'une constitution hectique ou scorbutique. La salive étant alors dans un état de putréfaction, peut produire le même effet que la corruption de la nourriture animale opéreroit dans l'estomac, si l'on se portoit mieux. Sans ces circonstances, la nourriture végétale convient mieux à ceux qui par de violens exercices, ou de rudes travaux, peuvent vaincre la viscosité du chyle qui n'a point fermenté. Tel est le cas du peuple dans les pays pauvres. Il ne fait usage que de farineux, & ne mange point de viande. Lorsque l'âge ou les infirmités les empêchent de travailler, ils éprouvent de fréquentes indigestions; & après tout, ils ne paroissent pas se porter aussi bien, & vivent beaucoup moins de tems que ceux qui se nourrissent d'un mélange de substances animales & végétales.

On a remarqué que la fermentation commence dans les phioles, quatre ou cinq heures après l'infusion; mais il faut entendre cela d'une fermentation sensible. Car on doit convenir que ces mélanges commencent à travailler insensiblement beaucoup plutôt, & probablement dès qu'on les a mis au fourneau. Conformément à cette notion, il est à préférer qu'après nos repas la fermentation commence, & se continue dans les premières voies au point qu'avant que le chyle pénètre dans les veines lactées, les parties des alimens se trouvent aussi dissoutes & l'air aussi dégagé qu'on l'observe dans les

phioles, lorsque le pain & la viande commencent à perdre de leur pesanteur spécifique, & à flotter dans l'eau. Mais nous ne prétendons point que dans l'état naturel cette fermentation soit assez poussée pour devenir vineuse ou acide, puisque le chyle est admis dans le sang avant que de souffrir une altération si considérable.

Nous avons vu l'usage de la salive pour modérer la fermentation, pour la continuer plus long tems, & pour réprimer la trop grande disposition qu'ont les substances animales à la putréfaction, & les végétales à l'acidité. Lorsque la salive est saine & en quantité suffisante, que l'aliment est bien préparé & qu'il n'y en a pas trop, la fermentation passe sans aucun tumulte & engendre très-peu d'air. Mais lorsque l'estomac est trop chargé, ou qu'on avale sans mâcher suffisamment; lorsque les viandes sont fermes ou grasses, ou lorsqu'on y joint des substances farineuses qui n'ont point fermentés; ou bien si la salive est viciée par quelque accident, si elle n'est pas en assez grande quantité, ou si elle n'est pas intimement mêlée avec les alimens, la fermentation devient tumultueuse, l'estomac se remplit de vents, & ce trouble extraordinaire étant accompagné d'une grande chaleur, occasionne cette incommodité, qu'on appelle chaleur d'entrailles. Et comme dans les expériences on a vu qu'une certaine quantité de salive étoit nécessaire pour modérer la fermentation, aussi trouvons-nous dans la pratique, que tout ce qui provoque une plus grande sécrétion de cette humeur, ou qui aide à la mêler avec nos alimens, est le meilleur remède pour de pareilles indigestions.

III. Si l'on ajoute au mélange commun une substance huileuse, il en résulte une fermentation plus violente que la proportion ordinaire de salive ne sauroit modérer qu'on n'y ait ajouté quelque sel alcali fixe, comme je l'ai éprouvé. Comme j'ai pareil-

lement observé que ces sels, sans salive, arrêtent tout-à-coup non-seulement la fermentation violente dans les phioles, mais la suppriment aussi pendant quelque tems, il n'est point étonnant qu'ils soient un remède si sûr & si prompt dans la chaleur d'entrailles dont nous parlons, en ce qu'ils rendent non-seulement la salive plus savonneuse, mais encore en ce qu'ils suspendent la fermentation jusqu'à ce qu'une plus grande sécrétion de cette humeur ait eu le tems de se faire & de se mêler avec les alimens.

La théorie qui résulte de ces expériences, peut servir à rendre raison de plusieurs autres incommodités de l'estomac; mais je me borne à une seule pour le présent. C'est l'aigreur de l'estomac occasionnée par une liqueur tellement acide, qu'elle excorie le gosier & agace les dents. Pour découvrir la cause de cette acidité extraordinaire, j'ai fait diverses expériences sur nos alimens, & entre autres plusieurs infusions de pain dans de l'eau en proportion différente. Ces infusions ayant été gardées quelques jours à une chaleur égale à celle du corps humain, elles devinrent très-peu acides, & beaucoup moins lorsqu'on y eut ajouté de la salive. Et à l'égard de la viande, elle est si éloignée de s'aigrir quand elle est seule avec de l'eau, que sa corruption paroît directement opposée à l'acidité. Il est néanmoins certain que beaucoup de personnes sont fort incommodées d'aigreurs, quoiqu'elles vivent de viande, de pain & d'eau seulement. Or, on peut à peine rendre raison de cela par les idées ordinaires de la digestion, & on le fait aisément par le principe de la fermentation. Car, nous voyons par là que ce mélange peut produire non-seulement un acide fort, mais austère, aussi souvent que l'estomac est relâché, ou qu'il ne peut faire passer les alimens entiers dans les intestins: car ce qui en reste, ayant le tems de fermenter d'une manière

M É M O I R E VI. (1)

Expériences sur les substances qui hâtent, qui retardent, qui augmentent & qui diminuent la fermentation des alimens, avec des remarques sur leur usage pour expliquer l'action de la digestion, & comment, suivant les circonstances, on peut l'aider par des acides, des amers; des aromatiques, du vin, &c. Quelles substances approchent davantage de la qualité digestive de la salive, & comment on doit les varier conformément au tempérament. De la différence entre l'action de la bile & celle des amers ordinaires. Le sel marin hâte ou retarde la fermentation alimentaire suivant sa quantité; mais les autres septiques accélèrent toujours cette action. En quoi les testacées, l'eau de chaux, & les sels alcalis fixes s'accordent, & en quoi ils diffèrent. Des alimens qui sont les plus aisés à digérer, & de ceux qui sont les plus difficiles.

J'AI fait part à la société dans les deux mémoires précédens, de quelques expériences qui prouvent la fermentation générale des végétaux alimentaires par le moyen des substances animales tendantes à la putréfaction, ou déjà putrides; je vais mettre la dernière main à cette partie de mon sujet, en rapportant quelques observations faites sur les corps qui hâtent ou retardent, augmentent ou diminuent cette action; & je tâcherai comme auparavant de faire l'application de ces expériences à la médecine.

Lu le 31 octobre 1751.

EXPÉRIENCE

EXPÉRIENCE XXXVII.

I. J'ajoutai à deux gros de bœuf frais & à la même quantité de pain, une demi-once de vin rouge d'Oporto & autant d'eau. Je mis dans une autre phiole une once de petite bière commune, avec même quantité de pain & de viande. On délaya dans une troisième phiole le pain & la viande avec une once d'eau, que l'on rendit un peu acide par le moyen de quelques gouttes d'esprit de vitriol. Et dans une quatrième, je renfermai un semblable mélange, avec la seule différence, qu'au lieu d'esprit de vitriol, je mis deux gros d'acide provenant d'une fermentation de pain, de viande & d'eau. Tous ces mélanges ayant été réduits à la consistance ordinaire, on les plaça au fourneau de lampe, où ils restèrent trois jours sans engendrer d'air & sans donner aucun signe de fermentation. Mais deux cuillères à thé de rhum ayant été ajoutées au mélange ordinaire, ne retarderent la fermentation que de quelques heures, quoique le double ou le triple l'eût probablement supprimée.

II. On fit infuser dans un des mélanges ordinaires cinq grains des especes aromatiques de la Pharmacopée de Londres, dans un autre dix grains de graine de cumia, dans un troisième un demi gros de sciure de saffras. On mit à un quatrième cinq grains de safran, à un cinquième cinq grains de mirrhe, & à un sixième cinq grains d'aloë. Dans les deux derniers mélanges, ces substances étoient dissoutes; mais dans les autres, on les fit infuser dans de l'eau bouillante, & lorsqu'elles furent refroidies, on les versa sur le pain & la viande broyés, comme dans les expériences précédentes. Outre cela, on prépara une autre phiole avec le mélange commun, pour servir d'étalon, afin de connoître par comparaison leur maniere de fer-

A a

menter, & le tems & le degré de la fermentation. Les choses ayant été disposés de la sorte, & les phioles placées au fourneau de lampe, je remarquai que si l'on excepte la phiole au saffras, la fermentation commença dans toutes les autres beaucoup plus tard que dans celle qui servoit d'étalon. Il y eut aussi cette différence, que les mélanges aromatiques, sur-tout celui du saffras, fermentèrent violemment & engendrèrent plus d'air que l'étalon, tandis que ceux du safran, de la myrrhe & de l'aloes, fermentèrent plus lentement & engendrèrent moins d'air.

III. J'examinai de la même manière l'absynthe, la petite centaurée, les fleurs de camomille, la racine de gentiane & le thé vert. Je fis de chacun une infusion modérée; mais celle du thé fut très-forte. Je m'aperçus qu'ils retarderent considérablement la fermentation, les fleurs de camomille & l'absynthe sur-tout; & que tous, de même que les amers précédens, modérèrent la fermentation; mais pas, à beaucoup près, autant que la salive.

IV. Je remarquai le même effet dans les décoctions de racine de valériane sauvage & de quinquina passées au couloir. Mais lorsqu'on ne passoit pas la décoction du dernier, c'est-à-dire, lorsqu'il s'y trouvoit davantage de la substance, la fermentation devenoit beaucoup plus grande que dans l'étalon. Me rappelant alors une fermentation semblable dans le saffras, & ce qu'on dit de celle dont est douée l'eau de la Tamise, lorsqu'on la conserve dans des tonneaux de chêne (1), j'attribuai ces

(1) La grande disposition qu'a l'eau de la Tamise à fermenter, & ensuite à se purifier dans les voyages de long cours, est assez connue. Il est probable que cette qualité vient de la quantité extraordinaire de matière putride dont elle est imprégnée à l'endroit où les matelots la prennent, c'est-à-dire, un peu au-dessous du pont de Londres. Et comme je n'ai jamais entendu parler que cette eau ou toute autre fermentât ailleurs que dans des vaisseaux de bois, ou

commotions plus violentes à la disposition qu'ont toutes les especes de bois à augmenter la fermentation, quand on y fait infuser quelque chose de putride. Mais quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que la vertu qu'a le quinquina de fermenter, peut bien être la cause qu'un estomac foible ne s'en accommode point quand on le prend en substance & que la dose est considérable.

V. J'examinai de la même manière le raifort, la graine de moutarde & le *cochlearia* des jardins, comme propres à servir d'exemple pour les plantes chaudes alcalines. Je remarquai que le raifort suspendit long tems la fermentation, de même que les amers, la moutarde fort peu, & le *cochlearia* en aucune manière. J'observai aussi que ces mélanges, non-seulement fermentèrent plus modérément que l'étalon, mais encore qu'aucune des substances dont on a fait mention ci-dessus, & en cela, ils approchèrent bien plus de la nature de la salive que tout ce que j'avois essayé jusques-là. Enfin, je remarquai dans les plantes acres & amères qu'après une fermentation complète, l'acide qui en provenoit étoit beaucoup plus doux que celui de l'étalon.

Il paroît évident par ces expériences que les esprits, les acides, les amers, les aromatiques & les plantes anti-scorbutiques chaudes retardent la fermentation, par la qualité qu'ils ont de corriger la putréfaction; & puisque la putréfaction & la fermentation sont si nécessaires dans la digestion, tout ce qui s'oppose à ces deux choses, lui doit être totalement contraire. Mais lorsque les alimens séjournent trop long tems dans l'estomac & y fermentent trop, soit à cause de sa foiblesse, soit

peut en conclure que le bois doit nécessairement renfermer quelque suc végétal. Les tonneaux de chêne sont sur-tout remarquables pour exciter la fermentation des liqueurs vineuses ordinaires.

parce que la salive manque ou qu'elle est putride ; les acides , les amers , les aromatiques , le vin , &c. ont alors leurs diverses utilités ; les uns arrêtant la fermentation immodérée , & les autres fortifiant l'estomac & le mettant en état de se débarrasser à propos de ce qu'il contient.

Comme la petite bière , le vin & les acides supprimerent totalement la fermentation dans les phioles , on en pourroit conclure que cette action n'a pas lieu dans l'estomac lorsqu'on fait usage de ces liqueurs. Mais il faut remarquer qu'on avoit fait ces expériences sans salive ; car lorsqu'on fit de nouveaux essais avec une quantité suffisante de cette humeur , les mêmes mélanges fermenterent alors très-bien , & seulement un peu plus tard que l'éta- lon. De plus , quand on fit usage de salive putride , les acides étoient si éloignés de n'être d'aucun service , qu'ils furent très-utiles pour prévenir les fermentations plus violentes que cette humeur corrompue auroit pu produire sans cela. Mais toutes les fois que l'acide l'emportoit sur la salive récente , il falloit alors exciter la fermentation en corrigeant cet acide par un sel alcali , ou par les poudres testacées.

Ces faits ne correspondent-ils point avec la digestion ? Car les alimens les plus nourrissans & qui se digèrent le mieux pour les personnes qui sont en santé , consistent dans un juste mélange de substances animales & végétales avec de l'eau. Les tempéramens scorbutiques ou putrides exigent des acides , du vin , ou d'autres anti-septiques. Un acide surabondant dans l'estomac se corrige par des absorbans ; & dans un défaut de chaleur naturelle & une débilité d'estomac , le vin , les amers , les substances chaudes & acides deviennent nécessaires pour fortifier & ranimer les fibres.

Puisqu'un des grands usages de la salive est de modérer la fermentation , il est probable que les

substances qui approchent davantage de cette qualité , sont les meilleurs stomachiques quand cette humeur manque. Les acides , les esprits & les amers son de cette classe ; mais comme non-seulement ils modèrent la fermentation , mais aussi qu'ils la retarderent beaucoup , ils conviennent souvent moins que quelques anti-scorbutiques , qui retardent fort peu la fermentation , comme nous l'avons observé , & la tiennent cependant dans de justes bornes (1). A l'égard des aromatiques , quoiqu'ils aident la digestion par leur chaleur & leur *stimulus* , ils annoncent moins de vertu carminative que les amers & les anti-scorbutiques ; parce qu'ils ont plus de disposition à augmenter qu'à modérer la fermentation , & par conséquent à engendrer de l'air qu'à le supprimer.

EXPÉRIENCE XXXVIII.

Ayant dessein de comparer les effets de la bile avec ceux des plantes amères , je fis des épreuves sur du fiel récent de mouton ; mais le résultat se trouva fort différent de l'opinion commune , qui veut qu'il y ait de la conformité entre un amer animal & un végétal. Car , ayant ajouté une certaine quantité de fiel à de la viande , du pain & de l'eau , & ayant fait un semblable mélange sans fiel pour servir de terme de comparaison , je m'aperçus que la fermentation commença dans tous les deux , à-peu-près dans le même-tems , mais elle fut plus violente & plus tumultueuse dans la première phiole que dans la dernière. Et même le fiel étoit si peu disposé à empêcher la fermentation , que sans y ajouter d'autre substance animale , il fermentoit

(1) Tels que la moutarde & le cochlearia des jardins. Voyez ci-dessus.

avec le pain & l'eau, comme on a fait mention dans un mémoire antérieur. Or, puisque les amers végétaux sont anti-septiques, qu'ils retardent & modèrent la fermentation, ils doivent par conséquent influer sur la digestion d'une manière fort différente de la bile qui possède toutes les qualités opposées. On ne sauroit donc être surpris de ce que les amers qu'on donne communément dans la jaunisse, pour suppléer au défaut de bile, aident si peu la digestion. Il se trouve néanmoins une qualité dans laquelle s'accordent les substances amères végétales, je veux dire, celle de corriger l'acidité. Car, je remarquai que quoique les mélanges bilieux eussent perdu l'odeur putride ordinaire qu'ils avoient acquise au commencement de la fermentation; cependant ils n'eurent, par la suite, ni goût, ni odeur acide.

EXPÉRIENCE XXXIX.

En ajoutant du sel marin au mélange commun, j'observai que la même quantité qui étoit septique dans les expériences précédentes, fit commencer la fermentation plutôt que dans l'étalon, & qu'une plus grande quantité la retarda. Ainsi deux gros de pain avec autant de viande, deux onces d'eau & dix grains de sel marin, fermenterent un peu plutôt qu'un semblable mélange sans sel; mais lorsqu'on augmenta le sel jusqu'à un demi gros, la fermentation parut plus tard qu'à l'ordinaire.

Le sel d'absynthe & la lessive de tartre retarderent toujours la fermentation, & cela à proportion de leur quantité. Je ne fis aucun essai sur d'autres sels, persuadé qu'étant tous entièrement anti-septiques, ils résisteroient à la fermentation dans une certaine proportion.

EXPÉRIENCE XL.

Quelques grains d'yeux d'écrevisses préparés, étant ajoutés au mélange commun, amenerent la fermentation plus d'une demi-heure avant l'étalon, & la rendirent plus forte. La viande devint aussi plus putride qu'à l'ordinaire; cependant l'acide que cette action produisit la corrigea. Mais en mettant vingt ou trente grains de cette poudre, la fermentation parut toujours plutôt & fut plus violente, & la viande, devenant une fois putride, ne se corrigea plus.

Les effets de l'eau de chaux différencient en ce qu'elle ne hâta point la fermentation, & en ce qu'elle ne la rendit pas si violente que ci-dessus. L'action fut cependant vive, & lorsqu'elle eut cessé, il en résulta une liqueur ni acide putride, mais d'une odeur agréable & semblable à celle du pain frais.

Ainsi les testacées, l'eau de chaux, & les sels alcalis fixes s'accordent en quelque chose & diffèrent en d'autres. Car les sels résistent à la putréfaction & à la fermentation, au lieu que les testacées l'excitent; l'eau de chaux ne retarde point la fermentation comme les sels lixiviels; elle ne la hâte point non plus, & ne la rend pas si violente que le font les testacées; cette eau étant en même-tems un peu astringente, elle est un excellent remède pour ceux qui ont l'estomac foible, avec un acide dominant; comme l'ont expérimenté plusieurs personnes sujettes à la goutte, à la gravelle & d'autres maladies chroniques, qui paroissent dépendre de cette cause.

EXPÉRIENCE XLI.

Les substances animales qui servent d'aliment, tendant à la putréfaction, excitent toutes, autant

que mes recherches me l'ont fait voir pareillement la fermentation. Ainsi quand on conserve la viande jusqu'à ce qu'elle devienne tendre, quoique toujours bonne, elle fermente plus promptement que la même espece employée plus fraîche. Mais quoique la fermentation vienne par ce moyen plutôt, cela ne la rend pas plus violente. La viande broyée dans un mortier, fermente plus vite & avec moins d'impétuosité que la même viande en morceau, ou qui n'est pas broyée suffisamment; la viande crue fermente avec plus de violence que celle qu'on a fait rôtir. Toutes ces circonstances se trouvent conformes à l'expérience, qui nous apprend que les viandes gardées jusqu'à ce qu'elles soient tendres, lorsqu'elles sont cuites à propos & suffisamment mâchées, se digerent le mieux, & que tout ce qui est lent à se corrompre, est aussi très-pesant sur l'estomac, toutes choses d'ailleurs égales.

De toutes les substances animales, les œufs sont les plus lents à se corrompre, & par conséquent du nombre de celles qui sont les plus lentes à exciter la fermentation. De-là vient qu'un œuf doit être, eu égard à son volume, la plus pesante de toutes les substances animales tendres. Quelques auteurs cependant considérant l'œuf sous un autre point de vue, & ne faisant attention qu'à la nutrition du poulet, l'ont regardé comme l'aliment le plus léger.



MÉMOIRE VII. (1).

Expériences & remarques sur la putréfaction du sang & d'autres substances animales. De la nature de la croûte inflammatoire, ou de la partie coëneuse du sang De l'acide des excréments. Avantages qu'on retire de l'observation des couleurs du sang corrompu. de la nature de la matiere purulente. La dissolution du sang, le relâchement des fibres & de l'émission de l'air sont des conséquences de la putréfaction. On rend par-là raison des divers symptômes des maladies putrides. La moëlle est lente à se corrompre. Le sang peut devenir réellement putride tandis que l'animal vit. Des effets différens des sels alcalis & des substances putrides sur les nerfs. Il n'y a, à proprement parler, qu'une seule espece de véritable scorbut, & elle provient d'une cause putride.

J'AI terminé dans mon dernier mémoire la partie qui a rapport à la fermentation vineuse des végétaux, excitée par un ferment putride; je finirai par quelques expériences faites sur la putréfaction du sang & des parties plus solides du corps, dans la vue d'éclaircir quelques autres difficultés qui se rencontrent dans la théorie de la médecine.

EXPÉRIENCE XLII.

I. Le sang d'un homme attaqué d'une pleurésie fut divisé en trois parties. La croûte (2) épaisse inflammatoire fut mise dans une phiole, le coagu-

(1) Lu le 13 février 1752.

(2) Je veux dire cette partie du sang que M. de Senac appelle la matiere blanche qui se coagule d'elle-même. Structure du cœur, Tom. 2, page 91.

lum dans une autre, & la sérosité dans une troisième. Ces phioles étant plus grandes qu'à l'ordinaire, elles contenoient beaucoup d'air. Après qu'on les eut bien bouchées, on les plaça au fourneau de lampe, dont la chaleur étoit de cent degrés, suivant le thermomètre de Fahrenheit. La croûte commença à se corrompre au bout de douze ou quatorze heures, la partie rouge suivit quelques heures plus tard; mais la séreuse résista près de quatre fois plus long-tems, sans donner aucun signe évident de putréfaction. On réitéra cette expérience avec du sang récent d'une autre personne pareillement attaquée d'une pleurésie, & elle réussit de la même manière.

II. M'étant une autrefois procuré du sang avec une croûte épaisse inflammatoire, je séparai cette partie du reste, & la divisant en deux, j'en exposai une à l'air dans une chambre, & je gardai l'autre dans une soucoupe que je couvris de sa tasse. Je fis cette expérience en été, & je remarquai que la première partie qui d'abord pesoit deux gros, avoit en vingt-quatre heures perdu la moitié de son poids par l'évaporation seulement; & deux jours après le tout se trouva réduit à une pellicule mince; mais la partie que j'avois couverte devint en peu de jours fluide par défaillance; au lieu qu'une partie du coagulum qu'on avoit laissé évaporer sur une fenêtre en dehors, se forma en un gâteau épais, & le reste de cette substance qu'on avoit conservé dans une phiole bien bouchée, retint encore un degré considérable de cohésion, quelques semaines après.

La croûte inflammatoire étant par conséquent si soluble, si volatile & si corruptible, ne peut-on point conclure qu'elle contient une plus grande quantité de particules septiques que toute autre partie du sang? Je vais maintenant tâcher d'expliquer comment cela se fait.

On a souvent agité la question, si les fièvres inflammatoires sont d'abord occasionnées par un défaut de transpiration ou par quelque autre cause, quoiqu'on n'ait guère douté que ce défaut ne fût au moins une suite de ces fièvres. Il s'ensuit par conséquent, que dans l'un ou dans l'autre cas, les particules les plus corrompues sont retenues dans un tems où à cause d'un degré de chaleur plus considérable, les humeurs ont plus de disposition à la putréfaction. Mais lorsqu'après la saignée, on laisse reposer le sang jusqu'à ce que les parties homogènes aient eu le tems de s'unir, la matière perspirable & septique se sépare sur le champ de la sérosité, comme étant la moins tenace, s'attache au coagulum, & s'embarasse de plus en plus dans la partie coëneuse du sang qui s'élève à la surface.

EXPÉRIENCE XLIII.

Les acides minéraux étant des anti-septiques très-puissans, je fus curieux de voir leurs effets sur des substances déjà putrides. Je versai pour cela quelques gouttes d'esprit de vitriol sur un morceau de bœuf corrompu, & sur du coagulum de sang humain aussi putride, & je remarquai que cet acide au lieu d'adoucir la puanteur ne fit que l'augmenter, & par ce moyen elle devint stercoracée, ou se changea en une odeur semblable à celle qui se fait sentir pendant la précipitation du soufre par un acide dans un menstue lixiviel (1).

Avant réitéré cette expérience avec de l'esprit de sel marin & avec du vinaigre, & le même ef-

(1) *Sciendum vero sulphur solutum alcalicis, dein misto acido, precipitari, albescere, foetorem ingratissimum putrescentium excrementorum exhibere... si tinctura aurea sulphuris acetum instillat, mixtæ foetor prodit stercoreus ex-precipitato sulphure.* Boerhaave, Element. Chem. Tom. 2. Proc. 159.

380 *Traité sur les substances septiques*
fet en résultant, on peut conclure de là que les émanations qui s'échappent des substances corrompues, consistent principalement en *phlogistique* (1), ou principe sulphureux, puisque ces émanations s'unissent si aisément avec les acides & qu'elles les volatilisent; comme il paroît par l'augmentation & le changement particulier de l'odeur. Mais il est à propos d'observer que le *phlogistique* ne s'élève pas seul d'une simple substance putride, mais qu'il se trouve combiné avec les parties salines du corps. Car, ce principe sulphureux étant seul, n'est peut-être point sensible à l'odorat, & lorsqu'il est dépouillé de ces sels, il n'est jamais pestilentiel, autant que je le puis savoir. De sorte que les particules nuisibles des substances putrides paroissent consister dans une certaine combinaison du principe sulphureux avec le salin, lesquels étant unis irritent non-seulement les nerfs, mais excitent la corruption des humeurs en agissant sur elles comme un ferment.

Il paroît aussi par la même expérience que les déjections fécales avec lesquelles ce mélange (celui d'une substance putride & d'un acide) a tant de rapport, contiennent sans doute quelque acide violent combiné avec la matière corrompue. On peut rendre raison par-là, pourquoi dans l'état naturel elles sont si peu infectes; ce qui ne pourroit arriver si elles étoient totalement putrides (2).

EXPÉRIENCE XLIV.

Après avoir ajouté l'acide de la manière qu'on l'a

(1) *Materiam & principium ignis, non ipsum ignem, ego Phlogiston appellare cepi; nempe primum ignescibile, inflammabile, directe atque eminenter ad calorem suscipiendum atque savendum habile principium. Stahl's Fundam. Theor. Boeccherian.*

(2) Voyez les Observations sur les maladies des armées, Vol. 2, page 171 & 172.

381 *& anti-septiques. MÉM. VII.*
exposé dans la dernière expérience, j'essayai de rétablir ces substances dans leur état primitif de putridité par l'addition d'un sel alcali; mais en y versant de la lessive de tartre (ce qui fut suivi de l'effervescence ordinaire), je m'aperçus que le mélange devint par-là d'une odeur beaucoup moins désagréable que la substance putride toute seule, ou jointe à un acide; circonstance à laquelle je ne m'attendois nullement. On peut sans doute rendre raison par-là des vertus des notions salines de Rivière, prises dans l'état d'effervescence, & que cet auteur recommande très-fort dans les vomissements auxquels on est sujet dans les fièvres pestilentielles (1).

EXPÉRIENCE XLV.

Afin de pouvoir examiner la couleur des différentes parties du sang corrompu, je m'en procurai une certaine quantité sans aucune croûte inflammatoire; je le divisai en coagulum, en sérosité mêlée avec quelques globules rouges qui tomberent au fond & en pure sérosité. On plaça au fourneau de lampe les vaisseaux qui renfermoient ces différentes liqueurs, & elles y restèrent plusieurs jours, jusqu'à ce qu'elles fussent devenues parfaitement putrides.

Le coagulum d'un cramoisi foncé se changea en une couleur livide obscure, de sorte qu'en en délayant un peu dans l'eau, elle parut de couleur tanée. La sérosité dans laquelle les globules rouges avoient été dissous, parurent de la même couleur; mais la sérosité pure, après être devenue trouble, déposa un sédiment blanc & purulent, & se changea en une odeur verdâtre.

On peut apprendre par cette expérience, que la

(1) *Vid. Riv. Cap. de Febr. Pestilenc.*

fièvre des ulcères & celle du flux de ventre dysentérique est composée de sérosité teinte avec une légère quantité de sang rouge putréfié ; & que lorsque les vaisseaux séreux sont de couleur tannée, on ne doit pas toujours attribuer cette couleur à une inflammation, mais à une dissolution de quelques globules rouges mêlés avec la sérosité. La couleur du blanc de l'œil dans le scorbut putride, & dans l'état avancé de la fièvre d'hôpital, en est un exemple. Pour lors, non seulement la sérosité du sang tiré de la veine, & celle qui est attiré par les vésicatoires, mais encore la salive & la sueur seront teintes de la même manière (1).

On ajouta quelques gouttes de ce coagulum putride à de l'urine récente d'une personne en santé. Elle devint sur le champ de couleur de feu, ce qui arrive si communément dans les fièvres & dans le scorbut du morve. Après qu'elle eut reposé une heure ou deux, il s'y forma un nuage, ressemblant à celui qui s'observe dans l'urine crue dans les maladies aiguës ; & je remarquai aussi sur la surface une tache ou deux d'une substance huileuse, assez semblable à cette écume qu'on aperçoit dans le scorbut putride.

A l'égard de la sérosité verte, elle ne se rencontre peut-être jamais dans les vaisseaux d'un corps vivant ; puisque dans toutes les maladies les globules rouges étant dissous entrent dans les vaisseaux séreux, & lorsque la sérosité est ainsi teinte, elle ne peut jamais devenir verte. D'ailleurs comme cette humeur étant hors du corps est très-long-tems à acquérir cette couleur, on ne peut supposer qu'une personne survécût à une si grande altération dans le sang. Mais cette espèce de sérosité se distingue dans les corps morts par la cou-

leur verte que la chair acquiert en se corrompant. Dans les viandes salées on attribue communément cette couleur à la faumure, mais à tort ; car elle n'a point la faculté de la communiquer, mais seulement de donner du goût & de corriger quelque peu les mauvais effets des alimens corrompus. Cette couleur verte dans les corps morts, s'apperoit plutôt dans les intestins & les parties voisines, à cause de l'air des premières voies, ce qui hâte la putréfaction.

Dans les ulcères malins & autres où on laisse croûper long-tems la sérosité, la matière se trouve pareillement de cette couleur ; elle est toujours alors fort âcre. Mais les effets d'une sérosité verte ne sont nulle part si à craindre que dans les cas d'un ascite où il s'en rassemble une si grande quantité. La société en a vu, il y a quelques années, un exemple frappant. M. Cox, chirurgien à Pétersbourg, faisant la ponction à une femme, quelques heures seulement après sa mort, fut tellement affecté par la vapeur empoisonnée de la sérosité verte, qu'il fut peu de tems après attaqué d'une fièvre pestilentielle, dont il ne réchassa qu'avec beaucoup de peine (1).

J'ai déjà remarqué que la sérosité du sang humain placée pendant quelques tems seulement au fourneau de lampe, devient trouble long-tems avant que d'être fétide, & dépose peu à peu un sédiment qui ressemble à de la matière bien dirigée. Je réitérai souvent cette expérience avec le même succès ; & j'ai pareillement remarqué que cette matière ne change jamais de couleur ; & ne se mêle plus avec la sérosité. Je conjecture par toutes ces circonstances que c'est une terre élémentaire destinée à la

(1) Voyez les observations précédentes, page 178.

(1) Transact. philosoph. N°. 454, page 168. Abrégé des Transact. philosophiques, Vol. 9, Part. 3, Chap. 4, Art. 8, page 112.

nourriture ou à la réparation des solides. Je suis d'autant plus porté à suivre ce sentiment, que j'ai découvert un pareil sédiment dans de l'urine de personnes en parfaite santé, après qu'on l'eut laissée long-tems reposer. Je regarde ce dernier sédiment comme une surabondance de la matière nutritive, ou qui avoit eu son application, mais qui cessoit alors d'être d'aucune utilité.

Ne pouvons-nous point conclure de-là, que la sérosité coule perpétuellement dans tous les ulcères; mais qu'à cause de la chaleur de la partie, & de la volatilité naturelle à nos fluides, elle est entièrement absorbée, ou s'évapore fort vite, à l'exception de ce sédiment qui reste dans la plaie en forme de pus, & qui est si nécessaire pour la guérison? N'est-ce point par cette raison que les grands abcès affoiblissent beaucoup, le sang devant fournir autant de sérosité qu'il est nécessaire pour que cette substance reste en quantité suffisante? N'est-ce point par la même raison que les cautères font de plus puissantes diversions qu'on ne le croiroit, à en juger par la quantité de l'évacuation? Une once de sérosité ayant reposé pendant quelques jours, ne fournit pas davantage de cette matière, autant que je l'ai pu conjecturer, que ce qui peut sortir tous les jours d'un cautère ordinaire ou d'un féton.

EXPÉRIENCE XLVI.

De même que la putréfaction atténue toutes les humeurs, elle relâche aussi, ou rend plus tendres les parties solides ou fibreuses des corps animaux. Cette observation est si commune & si peu disputée, qu'il est inutile de faire de nouvelles expériences pour la confirmer. Je me contenterai seulement de remarquer que cet état paroît être un des accidens des plus clairs des maladies qui dépendent de la foiblesse & du relâchement des fibres; comme

il

il paroît dans toutes les fièvres pestilentielles, & dans le vrai scorbut de mer & des pays marécageux, qui proviennent certainement d'une cause putride.

On peut par cette circonstance rendre raison de la grosseur monstrueuse du cœur, du foie & de la rate si commune dans ces maladies. Car supposé que la croissance naturelle de ces parties cesse lorsque les fibres sont devenues assez rigides pour balancer l'effort que fait le sang pour les étendre; si la corruption relâche de nouveau ces fibres, il est naturel que ces mêmes parties recommencent à croître (1). Les personnes qui moururent de la dernière peste, à Marseille, nous fournissent plusieurs exemples remarquables de ce fait. Ils ont été communiqués à la société par M. Didier, un des médecins du roi de France, & publié de nouveau avec (2) un grand nombre d'autres de la même espèce, dans une collection de mémoires sur cette funeste maladie (3). Il est à remarquer que de neuf dissections qu'on y rapporte, il est fait mention dans toutes de l'accroissement extraordinaire du cœur, & dans sept de celui du foie. Ainsi l'auteur observe dans la première, que le cœur étoit d'une grosseur extraordinaire, & que le foie étoit le double de sa grandeur naturelle. Second cas. Le cœur se trouva d'une grosseur prodigieuse, & le foie beaucoup augmenté. Troisième cas. Le cœur, le double de sa grosseur naturelle. Quatrième cas. Le cœur fort gros & le foie plus grand & plus dur qu'à l'ordinaire. Cinquième cas. Nous trouvâmes le cœur d'une grosseur prodigieuse.

(1) Je tiens cette conjecture du savant & ingénieux docteur Thomas Simson, professeur en médecine à l'université de Saint-André.

(2) Transact. Philosoph. N^o. 370. Abrégé des Transactions philosophiques, Vol. 6, Part. 3, Chap. 2.

(3) Traité de la peste.

gieuse. Sixième cas. Le cœur étoit plus grand que dans son état naturel, le foie se trouva aussi fort grand. Septième cas. Le cœur étoit d'une grosseur prodigieuse, aussi bien que le foie. Huitième cas. Nous trouvâmes le cœur beaucoup plus grand qu'à l'ordinaire, & le foie d'une grosseur prodigieuse. Neuvième cas. Le cœur se trouva le double de sa grosseur naturelle, & le foie aussi plus gros qu'à l'ordinaire.

A l'égard du scorbut, Eugaleus, auteur, qui s'est rendu célèbre sur ce sujet, remarque que le foie & la rate grossissent souvent à un tel point, qu'on peut appercevoir la tumeur à l'extérieur (1). M. Poupert, qui a ouvert un grand nombre de personnes qui moururent de cette maladie, remarque qu'il a trouvé dans tous ceux qui moururent subitement, les oreillettes du cœur aussi grandes que le poing d'un homme, & pleines du sang coagulé (2).

Par rapport à la corruption des corps morts, un très-habile anatomiste qui a fait un nombre prodigieux de dissections (3), m'a appris que de toutes les parties du corps les visceres & les muscles de l'abdomen se corrompent le plutôt après la mort. C'est par cette raison que les anatomistes ont pour règle de commencer leurs dissections & leurs démonstrations par ces parties qui se gâtent le plus aisément. Cette prompte putréfaction peut s'attribuer à l'air renfermé dans les intestins, ou aux vapeurs putrides de la matière fécale, sur-tout dans l'état de maladie. De-là vient aussi la prompté corruption du psoas,

» & de l'iliaque interne, en comparaison des muscles des extrémités. Les poumons se corrompent communément le plus vite, après les visceres de l'abdomen & les parties adjacentes; soit à cause de l'air qui croupit dans les vésicules bronchiales, ou de quelque reste de la matière de la transpiration qui peut agir comme un ferment & hâter la putréfaction. Car, lorsqu'on comprime le thorax d'une personne morte depuis quelque-tems, on s'aperçoit de l'état putride des poumons par la puauteur de l'air qu'on en fait sortir. Le cerveau se dissequé communément aussi-tôt qu'on peut le faire commodément après la mort; parce que lorsqu'il est dans son état le plus ferme, il n'est pas facile de le disséquer & lorsqu'il est dissous par la putréfaction, il n'est plus en état de l'être. Mais le docteur Hunter l'a trouvé, en différens cas, beaucoup plus ferme qu'il ne s'y attendoit, & aussi sain qu'aucune autre partie du corps, quoique gardé pendant quelque tems. Enfin, il se trouve une différence entre le cerveau & les autres parties du corps qu'il est bon d'observer; c'est que lorsqu'on les garde en plein air, il paroît que cela retarde plutôt la putréfaction, & il se couvre à l'extérieur d'une peau sèche & luisante; au lieu que toutes les autres parties du corps étant exposées à l'air, se corrompent manifestement plus vite, & toute leur surface se couvre d'un mucus putride ».

EXPÉRIENCE XLVII.

On regarde communément la moëlle comme la substance qui affecte le plus l'odorat quand elle est corrompue; peut-être par la seule raison que les os cariés sont plus fétides que les autres ulcères. Mais quoi qu'il en soit, je suis porté à croire par l'expé-

(1) Lib. de Morbo Scorbuto. Art. 31. Conf. Mead. Mon. & præc. Med. Cap. 16.

(2) Mém. de l'Acad. royale des sciences, année 1699.

(3) Le docteur Hunter, qui m'a communiqué ce détail, m'a dit que n'ayant jamais fait d'observations exactes sur ce sujet, il ne me l'offroit que tel qu'il se présentoit dans sa mémoire.

rience suivante, que la moëlle en général doit se putréfier très-lentement.

Je mis une égale, mais petite quantité de moëlle de bœuf dans deux grandes phioles; j'ajoutai à l'une des yeux d'écrévissé préparés. Ces phioles étant bien bouchées, je les plaçai auprès d'un feu entretenu pendant tout le jour dans une chaleur suffisante pour fondre la moëlle, c'est-à-dire, au-dessus de cent degrés du thermomètre de Fahrenheit, & je les y laissai près de cinq semaines. Cependant au bout de ce tems, je ne m'aperçus d'aucune odeur désagréable dans la phiole où il n'y avoit que de la moëlle; & l'autre avoit une légère odeur rance.

Je conjecture d'après cette expérience, qu'on ne doit point attribuer à la moëlle l'odeur fétide d'un os carié, puisque la corruption de cette substance tend plutôt à une odeur rance qu'à une odeur cadavéreuse. Je suis par cette raison tenté de rapporter cette odeur forte à l'une des deux causes suivantes, ou à leur combinaison. La première peut venir de la porosité de l'os qui retient la matière corrompue plus long-tems qu'un ulcère ordinaire; la seconde vient de l'écoulement constant des vaisseaux, qui portent la partie rouge du sang, qui une fois rompus dans une substance osseuse, ne se resserrent pas aussi aisément que dans un ulcère ordinaire, & nous avons vu que la partie rouge du sang est susceptible d'un degré de corruption plus fort que la séreuse.

EXPÉRIENCE XLVIII.

On fait que la chair & le sang sont spécifiquement plus pesans que l'eau; cependant les cadavres, après avoir resté quelque-tems au fond de l'eau, flottent sur la surface, à cause de l'air que la putréfaction engendre dans les intestins. Ayant broyé dans un mortier & réduit en pâte un mor-

ceau de viande, & l'ayant mis dans une phiole avec de l'eau, que je plaçai au fourneau de lampe comme dans les expériences précédentes, je remarquai qu'après avoir resté quelques heures au fond, il surnagea avant que de donner aucune odeur fétide; quoique la corruption se fit bientôt sentir après qu'il se fut élevé à la surface. Il est probable que les particules d'air incorporées avec la substance animale (1) commencent par se dégager, & que se trouvant rassemblées elles soulevent la chair, quoiqu'alors on n'aperçoive que très-peu de bulles d'air qui y soient adhérentes.

Bien plus, j'ai observé que le coagulum & la sérosité du sang humain, ont donné de l'air après avoir resté quelque-tems au fourneau de lampe, & avant qu'on s'aperçût de la putréfaction. On pouvoit le discerner aisément par l'air qui s'accumuloit dans les phioles. Car, l'air renfermé dans ce degré de chaleur, lorsqu'il ne s'y trouve aucune substance animale, se dilate d'une manière peu sensible.

Lorsque la putréfaction des substances animales est entière, il s'engendre une quantité d'air considérable. Ce fait est tellement connu, que je me contenterai d'ajouter que j'ai toujours remarqué que la chair engendre beaucoup plus d'air que le sang; ce qui est pareillement conforme aux expériences du savant docteur Hales (2).

Or, comme j'étois bien sûr que le sang & les autres substances animales ne se trouvoient pas, dans les tems qu'elles commencent à donner de l'air, aussi putréfiées qu'on l'observe dans quelques maladies putrides, je fus porté à croire qu'on pouvoit peut-être attribuer divers symptômes du véritable

(1) Statique des végétaux, par Hales, chap. 6.

(2) Vid. loc. citat.

scorbut (1), à l'action de l'air contenu dans les vaisseaux, soit qu'il se trouve totalement détaché des humeurs, ou qu'il n'y soit incorporé qu'imparfaitement. Je n'ignore pas cependant qu'on peut m'objecter d'après l'expérience, qu'en injectant de l'air dans les veines d'un animal, il meurt sur le champ avec des convulsions. Tout ce qu'on en peut conclure, c'est qu'on a plus introduit d'air que la circulation ne le pouvoit permettre; & que si on y en eût moins introduit, cet animal auroit pu survivre, quoique peut-être non sans quelque mouvement irrégulier du sang, des syncopes, des paralysies, ou autres affections des nerfs plus légères, suivant la quantité d'air injecté. Nous trouvons en effet quelques-uns des plus habiles naturalistes qui conviennent d'après l'expérience qu'on peut introduire de l'air dans les veines sans tuer l'animal, pourvu que ce soit en petite quantité & peu à peu (2). Ceci se confirme encore par toutes les expériences qui se font sur les animaux qu'on a mis sous un récipient dont on a pompé l'air. Dès qu'on a fait sortir l'air, ils commencent à s'enfermer par tout le corps, & ils tombent en convulsion; mais si on le leur rend à propos, ils en reviennent (3).

Les symptômes du scorbut invétéré, n'ont-ils

(1) J'entends toujours par le scorbut, la maladie des matelos, ou de ceux qui vivent dans un air humide, mangent des provisions salées, & peu de lait & d'herbages, & ne boivent point de liqueurs fermentées.

(2) *Vena nempe jugularis vivi canis instatur, protinus coagulatur sanguis, & cito mora sequitur liberum aeris per sanguinem iter. Sed & pauco aere injecto, neque necatis animalibus, pulsus intermittens fit.* (Redi, vol. 6, pag. 223.) *respondit dudum Bergerus, posse bullas magnas aeris frigore suo coagulare sanguinem, & immobilitate obstruere vias; neque ideo aeris minimas particulas, sensim & parca admittas eadem mala factururas.* Haller, Not. in Boerh. & Prælect. Physiolog. vol. 2, p. 208.

(3) Boyle Physico-Mechan. Exp. Mém. de l'Académie royale des sciences, années 1700, 1707. Musschenbroek, Inſt. Physic. §. 1388.

pas quelque similitude avec ce que souffrent ces animaux? Ceux qui ont eu occasion d'en voir les cas les plus dangereux, nous apprennent que les malades souffrent des douleurs vagues & cruelles, qui paroissent & disparaissent subitement, & que la saignée rend encore plus fâcheuses (1); ils ont aussi des tumeurs dans plusieurs parties du corps, différentes de toutes les autres (2): ils sont sujets à des engourdissemens des membres subits & momentanés, à des convulsions & à des paralysies d'une espèce extraordinaire (3). Ajoutons à cela les effets des variations subites dans le poids de l'atmosphère, qui étant plus remarquables dans un tempérament de cette nature que dans tout autre, paroissent confirmer ma conjecture au sujet de la cohérence moins forte de l'air avec le sang dans les tempéramens scorbutiques.

Enfin il est à propos de résoudre les difficultés de ceux qui soutiennent qu'un animal ne peut vivre quand son sang est réellement putride, & qu'on ne peut par conséquent admettre tout au plus qu'une disposition à la putréfaction. Je réponds à cela, qu'indépendamment de la corruption de toutes les secrétion, aussi-bien que de toutes les excréctions qu'on a remarquées dans une infinité de cas, nous avons eu des exemples fréquens de la couleur tannée de la sérosité, de la dissolution du coagulum, même l'on s'est aperçu d'une odeur putride dans

(1) *Eugalen. de Morb. scorbut. Art. 12. & seq. Art. 30.*

(2) *Id. ibid. Art. 18.* M. Poupart remarque aussi qu'un grand nombre de malades ayant été admis à l'hôtel-dieu avec quelques symptômes alarmans, il avoit trouvé, en examinant la nature de leur mal, que c'étoit le scorbut dans un degré plus considérable que l'ordinaire. On observa entre autres choses des tumeurs par tout le corps, & les extrémités paroissoient comme si elles étoient enflées. Mémoires de l'Académie royale des sciences, année 1699.

(3) *Eugalen. Art. 11, 26, 27.*

du sang nouvellement tiré (1). Si nous réfléchissons en effet que le sang qui se putréfie est à un degré de chaleur égale à celui du corps humain, nous serons convaincus que la transpiration par les poumons & les pores de la peau n'est pas plutôt arrêtée, ou même toute autre excretion des parties les plus volatiles ou les plus putrides, qu'une dissolution commence dans toute la masse du sang, & si on ne la prévient pas à propos, elle occasionne infailliblement quelque maladie putride (2).

Si l'acrimonie est considérable, & que les nerfs en soient subitement affectés, il s'ensuit une fièvre avec des symptomes putrides, un vomissement ou un flux de ventre; mais si elle s'accumule si lentement que les nerfs contractent une sorte d'habitude avec la putréfaction, il en résulte alors un scorbut.

(1) Vapor, ex sanguine exhalans, est mitis, blandus, neque nares neque oculos afficiens; in statu tamen præternaturali plane eodem modo, & sudor morbificus & vapor ex ulcera manans atque evaporans, aut nares atque oculos ferit. Schwencke Hæmatolog. pag. 90.

In morbis putridis, dissolutio cruoris quoque advertitur, præsertim pestis specie, in quibus non coagulatur sanguis (Scilicet venâ emissus) sed gangranosus & putridus reperitur; quod etiam in eo sanguine observatur, qui post protractam inediâ putridus & alcalinus factus est. &c. Id. ibid. pag. 129.

Sanguis qui per febres putridas detrahitur, sæpe animadvertitur non solum fœtidus & graveolens, sed & putridus; adeo ut nec sibi coherere nec conerescere queat, omnibus scilicet ejus fibris putredine consumptis. Fernel. de Febr. Cap. 5.

Denique notatu dignissimum est quod mihi nuperrime videre contigit, sanguis sumine cujusdam febre malignâ laborantis, per phlebotomiam detractus adeo fœtebat, ut ex ejus tetra odore tam Chirurgus quàm adstantes in animi plane deliquium incidere. Morton. Pyretolog. Part. I.

(2) Quelques physiologistes pensent que le mouvement seul empêche le sang de se corrompre; mais ils ne peuvent en apporter d'autre raison, sinon que l'eau courante des rivières, & que celle de la mer que les vents & la marée mettent dans un mouvement continu, se trouvent beaucoup plus fraîche que les mêmes eaux lorsqu'elles croupissent. Mais le mouvement n'est ici qu'une cause accidentelle, & donne seulement à l'eau la facilité d'exhaler les parties les plus corrompues. Ainsi la circulation du sang met seulement le sang en état de rejeter la matière, qui ne manqueroit pas de le rendre putride, si elle séjournoit trop long-temps dans les vaisseaux.

C'est ce qui arrive non-seulement aux matelots, mais encore à toutes les autres personnes qui ne se nourrissent ni de lait, ni d'herbages, ni de liqueurs fermentées, & dont la plus grande partie de la nourriture consiste en viandes salées depuis long-temps, qui sont réellement putrides, quoique le sel empêche de le distinguer au goût. Tous les accidens, qui dans ces circonstances tendent à arrêter la transpiration, sont sujets à augmenter la maladie, surtout si l'humidité de l'air concourt avec des alimens aussi mal-sains (1).

Des exemples de cette espèce sont si communs, qu'il paroît étrange qu'on ait jamais pu contredire la corruption des humeurs; & en effet, je n'en puis donner que la raison suivante. On confondit, par quelque méprise des chymistes, l'idée du principe putréfiant dans les substances animales, avec celle d'un sel alcali. Ce sel étant regardé comme corrosif, on conclut qu'aucun sel alcali ne pouvant entrer sous cette forme dans les vaisseaux sans les détruire, aussi-bien que les nerfs, le sang ne pouvoit par conséquent jamais être supposé alcalin ou putride, tant que la personne étoit en vie. Mais il résulte de plusieurs expériences que nous avons présentées à la Société, que les substances putrides sont très-différentes des alcalines. J'ai donné fréquemment un gros de sel de corne de cerf par jour, pendant un certain temps; sans avoir remarqué aucun effet septique. Depuis l'introduction du remède de madame Stevens, pour la pierre, nous voyons quelle quantité prodigieuse de ces alcalis fixes peuvent passer dans le sang sans causer aucun mal. Ces sels sont par conséquent si différens de la matière putride, que de tous les remèdes stimulans ils sont peut-être les moins nuisibles aux nerfs & aux vaisseaux sanguins; au lieu que toute substance animale corrompue,

(1) Expér. 45. & les Observations sur les maladies des armées, Part. III, Chap. VII.

est non-seulement défagréable aux sens extérieurs ; mais attaque encore les nerfs & les fibres , comme il est évident par les nausées , les spasmes , les palpitations , les tremblemens , l'abattement des esprits , & par les autres symptomes qui viennent à la suite de quelque ferment septique admis dans le sang.

Il paroît par ces mémoires & par mes observations , que je considère le scorbut comme provenant seulement d'une cause putride , sans examiner si cette putréfaction est occasionnée par les alimens corrompus dont on se nourrit sur mer , ou par le défaut d'un régime convenable dans les pays marécageux. Car faute de donner de pareilles bornes au scorbut , des écrivains du premier rang ont confondu différentes maladies sous ce nom ; quoiqu'elles fussent fort différentes dans leur cause , leurs symptomes & leur traitement. Je ne saurois , par exemple , voir le rapport qu'ont différentes sortes de dartres , qui sont des espèces de lèpres , avec la maladie des matelots ; ou comment ceux qui regardent la putréfaction comme une cause du scorbut , peuvent reconnoître une acrimonie acide pour une autre cause. Il paroît qu'ils ont été conduit à cette inconséquence en observant que le raifort sauvage , le cochlearia & autres plantes pareilles , contribuoiert beaucoup à la guérison. Car toutes ces plantes étant alors regardées comme alcalines , ou d'une nature putréfiante , on imagina une espèce acide de scorbut , pour rendre raison de leurs vertus. Mais d'après les expériences que j'ai présentées à la Société , il paroît que ces végétaux sont des anti-septiques réels (1) , & par conséquent doués de qualités bien différentes de celles que leurs suposoiert ces auteurs célèbres , qui considéroiert leurs parties alcalines , comme septiques , & leur dissolution comme tendant seulement à la putréfaction , & non à la fermentation.

(1) Expér. 5 , 11 , 20 , 25 , 38.

RÉPONSE

A MM. DE HAEN ET GABER,

Contenant des remarques sur l'Ouvrage précédent.

T ANDIS que la troisième édition de mes observations étoit sous presse , il m'est tombé entre les mains un traité des fièvres (1) par M. le Docteur de Haen , professeur en médecine en l'université de Vienne. J'ai été un peu surpris , à la lecture de cet ouvrage , que l'auteur , après avoir déclaré dans la section de *Febre miliari* , son opinion là-dessus , & avoir trouvé beaucoup à redire aux sentimens & à la pratique du Docteur Huxham par rapport aux fièvres miliaires pétéchiiales & nerveuses , ajoutât que si on lui oppoît quelque chose de mes écrits qui ne s'accordât point avec ce qu'il avançoit , les mêmes raisons qu'il avoit apportées contre le docteur Huxham devoiert me tenir lieu de réponse (2).

Si nous nous fussions mutuellement copiés le doc-

(1) *Theses sistentes Februm divisiones, &c.*

(2) *Sane me cogit veritatis amor, ut acerbe conquerar, virum hunc (Huxham) & Hippocratium & Sydenhamianum, toties præceptorum utriusque oblivisci. Quæ vero causa hujus? Proprii amor systematis, quo id ratum habuit, quod maligni quidquam pluribus in febribus subdeitesceret, calidioribus attenuandum, movendumque, sudoribus demum expellendum. Utique plerisque in epidemiis sudoribus tum symptomatico, tum vi coactio nimium tribuens, fidesque, miliaris ac petéchiæ eruptionis incantus extitit, nec ullo modo imitandus, admirator.... Doleo profecto me hic cogi tanti viri in praxi revelare errores; sed ante me doctrinam, qualem, Huxham hic tradidit, condemnavit Cæl. Gilchrist, in Actis Edinburg. ubi de his ipsis nervosis Huxhami febribus differens, omnem in illis condemnat sudorum provocationem.... Si quid forte simile ex egregio Principe objiceretur, quod ex Huxhamio, simile esto, responsum. Thes. Sistens, &c. Sect. de Feb. Mil.*

teur Huxham & moi, ou si véritablement il y avoit entre nous une conformité exacte, cette remarque auroit pu suffire. Mais aucune de ces circonstances ne se trouvant juste, j'espère que le savant auteur de ce traité me permettra d'indiquer ici quelques-unes des méprises où il est tombé en cette occasion : car à l'égard du Docteur Huxham, étant convaincu qu'il est bien en état de repousser l'attaque du Docteur de Haen, je lui laisse la liberté d'y répondre comme il le jugera à propos.

Quand à ce qui me regarde, j'ai été tellement éloigné de proposer aucune opinion sur la nature de la fièvre miliaire, ou la méthode de la traiter, que je n'ai jamais parlé qu'en passant de cette maladie ; une fois pour distinguer les pustules qui lui sont particulières de celles de la gale (1) ; dans un autre endroit, pour distinguer ces pustules des taches pétéchiâles, où j'ai expressément ajouté qu'il ne falloit point confondre la fièvre miliaire avec la fièvre d'hôpital (2) ; ailleurs, quand j'observe que je n'ai jamais vu la fièvre d'hôpital accompagnée de pustules miliaires (3) ; & enfin quand je dis que la fièvre miliaire se rencontre rarement dans les hôpitaux d'armées (4), il s'ensuit de-là que je n'ai jamais regardé la fièvre d'hôpital ou de prison, & la fièvre miliaire, comme une même maladie. J'ose en effet assurer que comme les symptômes de ces deux espèces de fièvre se ressemblent si peu, on doit les traiter comme différentes *in specie*, & conséquemment on ne peut tirer de l'une par analogie aucune règle qui ait lieu pour la théorie & le traitement de l'autre. Mais le Docteur de Haen insiste sur un rapport intime entre la

(1) Observations sur les maladies des armées, page 307.

(2) Ibid. page 269, dans la note.

(3) Ibid. page 306.

(4) Ibid. page 307.

fièvre miliaire & la pétéchiâle (1), & comme il prétend que la maladie que j'appelle fièvre d'hôpital ou de prison, est la même que la fièvre pétéchiâle, il juge à propos dans sa section sur la fièvre miliaire, & d'après de principes qui n'ont rapport qu'à cette maladie, de réfléchir vaguement sur ma méthode dans une fièvre d'une espèce très différente.

On ne peut donner proprement le nom de fièvre pétéchiâle à la fièvre d'hôpital ou de prison. J'ai remarqué en effet, que quoique les éruptions que j'appelle pétéchiâles, paroissent souvent dans la fièvre que j'ai vue, elles ne l'accompagnent point constamment ; & par conséquent elles ne peuvent pas plus caractériser cette maladie que la peste, dont elles sont aussi un symptôme fréquent. Cette distinction entre une fièvre pétéchiâle & une fièvre quelquefois accompagnée de taches pétéchiâles, que n'a point saisi le docteur de Haen, l'avoit été parfaitement bien par Sennert, dans sa relation de la maladie de Hongrie, qui étoit, comme j'en ai fait la remarque ailleurs, une fièvre de camp d'une nature vraiment pestilentielle. Voici ses paroles : *Non nulli morbum Hungaricum & febrem petechialem planè pro eodem morbo habent : sed mihi quidem videtur non satis rectè. Etsi enim petechiæ & maculæ illæ quandoque etiam in morbo Hungarico conspiciantur, tamen non semper id accidit, & potest hic morbus esse sine maculis. Contra verò maculæ in febre petechiali omni eveniuntur, unde & nomen hæc febris habet* (2).

J'ai par conséquent considéré par-tout la fièvre

(1) Vers la fin de la section de *Febris Petechialis*, il dit : *multa de petechiis dicenda supersunt ; maximè de iisdem tum præveniendis, antequam fiant : tum, cum adsint, curandis. Verùm cum hæc quoquè ad miliarium eruptionem pertineant, ipsaque miliarium historia eam petechiarum elucidet, atque explanet, una fidelia hunc utrumquè partem dealbabo, &c.*

(2) *De Febris*, lib. 4, cap. 14.

d'hôpital ou de prison, (par rapport aux autres qui se rencontrent communément dans ces pays) comme une fièvre particulière, au moins bien différente de la fièvre pourprée, de la miliaire ou de toutes autres fièvres accompagnées d'éruptions qui sont connues ici. Je n'ai en effet jamais vu cette maladie que dans les occasions dont j'ai parlé dans mon traité ; & je crois que les habiles médecins, employés à la place de ceux qui avoient été atteints de la maladie de prison, qui se fit sentir aux sessions à Old Bailey en 1750, eurent, d'après la mortalité qui l'accompagna, de bonnes raisons pour penser qu'on ne devoit pas traiter cette maladie comme la fièvre miliaire, ou comme toute autre fièvre qui leur fut connue auparavant (1).

La principale cause de la méprise du Docteur de Haen, & de la manière confuse dont ces fièvres ont été traitées par d'autres auteurs, vient du sens indéterminé du mot *pétéchies*. L'ambiguïté est telle en effet, que je suis fâché de m'être servi de ce terme, & de ne m'être point contenté de décrire tout simplement l'éruption sans lui donner de nom. Les termes *Lenticulæ*, *Puncticula*, que leur donne Fracastor, ne présentent point une idée juste des taches que j'ai vues constamment. Si nous l'appellons avec le Docteur de Haen & d'autres écrivains, *morbus pulicaris*, il ne s'y trouvera de ressemblance avec les piquures de puces que dans la couleur de ces taches, encore celles-ci sont-elles toujours moins rouges. Le terme de *fièvre pourprée* conviendrait encore moins, parce que je me suis rarement aperçu de la couleur pourprée, & encore n'étoit-ce que lorsqu'il y avoit sur la peau de grandes pustules ou de raies d'une longueur considérable. Diemer-

broeck, sur la peste, dit que la mortification, dans les pétéchies, s'étend depuis la peau jusqu'au périoste. Il est clair qu'il ne peut entendre que des taches couleur de pourpre telle qu'on en aperçoit çà & là dans une petite vérole d'une mauvaise espèce, & non ces ébullitions qui paroissent dans la fièvre d'hôpital ou de prison, qui couvrent souvent le tronc, les bras & les jambes d'une manière si serrée, qu'à une petite distance on peut à peine distinguer les interstices. Le docteur de Haen dit qu'on appelle les pétéchies en allemand *Pfefferkorn* (grain de poivre), à cause de leur figure ronde (1) ; & dans un autre endroit (2), il les définit *Punctula rubra, aut cinerea, aut purpurea, aut livida, aut nigra*. Je n'ai jamais remarqué à ces petites taches de figure régulière dans la fièvre d'hôpital ou de prison ; ni de couleur cendrée, si du moins il entend par-là la couleur des cendres de bois. Je ne les ai jamais vues noires, ou d'un pourpre véritable, quoique les larges raies en aient le coup-d'œil. Peut-être que les appartemens à poêle, & ceux dont l'air n'est pas renouvelé, qui sont si communs en Allemagne, peuvent, avec un régime trop chaud, que le Docteur de Haen condamne avec raison, produire dans les fièvres communes ces taches qui ressemblent à des morsures de puces, & qu'il appelle pétéchies ; tandis que ne s'étant jamais trouvé dans le cas de visiter les malades dans les prisons, ni dans les hôpitaux mal-propres & trop pleins des armées, il n'a point eu occasion de voir l'éruption que je nomme pétéchiale, ni la fièvre de prison ou fièvre pestilentielle, qu'accompagne si souvent cette éruption. Je n'ai point trouvé non plus qu'aucun auteur ait défini cette éruption de

(1) Voyez-en la relation dans les Observations sur les maladies des armées. Part. III, Chap. VII. §. 6.

(1) Page 27.

(2) Page 31.

maniere à me faire croire qu'elle est la même que celle que je décris.

Le Docteur Huxham, qui, pendant la dernière guerre, eut de fréquentes occasions de voir à Plymouth cette maladie, tandis que les prisons de cette ville étoient pleines de prisonniers François, & les hôpitaux remplis de nos matelots, observe dans un chapitre sur les fievres putrides, malignes & pétéchiâles, « que la peau paroïssoit quelquefois, pour » ainsi dire, marbrée & variée d'une couleur ap- » prochant de celle de la rougeole, mais plus » livide ». C'est, à peu de chose près, ce que j'ai remarqué. Cependant comme ce savant fait également mention des pétéchiâs, comme d'un symptôme de la même fièvre, je puis seulement conjecturer qu'il veut parler de la même éruption & qu'il appelle éruption pétéchiâle, quand les taches sont seules, & qu'on peut aisément les distinguer.

Je considère ces taches, que j'ai appellées pétéchiâs, comme des effusions de la sérosité teinte par quelques globules rouges, qui étant dissous par la putréfaction, entrent dans les vaisseaux séreux; que ces effusions se font dans les cryptes, ou cellules de la peau. Ces cellules sont plus petites, mais semblables à celles de la membrane cellulaire qui forme la peau, suivant les meilleurs anatomistes (1), & peut-être n'est ce qu'au tissu plus serré de la peau du visage, qu'il faut attribuer que ces effusions s'y font si rarement remarquer. A l'égard des raies d'une couleur plus pourprée, je les soupçonne causées par des semblables extravasions, dans les endroits où le malade s'étant par hasard gratté, les petits vaisseaux de la peau, devenus par la putréfaction plus flasques, ont cédé. Car j'ai quelquefois remarqué que ces

(1) Haller, Prim. lin. Physiol. 424.

raies

raies étoient tellement parallèles les unes aux autres, que je ne puis m'empêcher de penser qu'elles sont produites par l'impression des doigts (1).

Le docteur de Haen convient, sur l'autorité de Sydenham & de quelques auteurs, » qu'on peut » considérer les pétéchiâs comme critiques dans la » fièvre pestilentielle; mais il ajoute » qu'il croit » que cette éruption arriveroit rarement dans la » même, si l'on suivoit strictement la méthode » antiphlogistique de Borallus & de Sydenham (2). » Cela posé, que doit-il penser des pétéchiâs dans les tems qui ne sont pas pestilentiels, tels que le nôtre? L'auteur nous dit ensuite ce qu'il pense là-dessus; en appliquant aux médecins qui exercent actuellement cette profession en Allemagne, la censure que passe Sydenham sur ses contemporains, à cause qu'ils changent par un régime trop chaud des fievres communes en fievres pétéchiâles & en miliaires (3). A l'égard des dernières en particulier,

(1) Le docteur de Haen dit: (*Theses sistenter*, pag. 35) *nee sola macularum sedes cuticula est*, &c. & il ne fait pas mention en cet endroit que la peau soit le siège des pétéchiâs, mais l'épiderme; ce qui m'étonne, vu que l'épiderme n'ayant, autant qu'on peut le savoir, ni cellules ni vaisseaux, n'est point susceptible de couleur inflammatoire. & les effusions ne peuvent se faire entre la peau & l'épiderme, qu'il ne se forme des pustules, ou quelque élévation de la dernière; ce que je n'ai jamais remarqué dans cette éruption. De plus, j'observe que le docteur de Haen se joint aux auteurs qui prétendent que la base des pétéchiâs est dans la graisse & la chair, & qu'il ne s'éloigne pas de Diemerbroek qui pensoit pouvoir les suivre depuis le périoste, où elles avoient leur base qui alloit toujours en diminuant vers la peau. Si Diemerbroek a trouvé ces substances pyramidales mortifiées, quelle doit être à plus forte raison la mortification du corps à la racine de nos pétéchiâs, quand leurs points courent presque entièrement la peau? Cependant le malade peut même alors recouvrer non-seulement la santé, mais encore n'être point sujet à aucune séparation des parties, comme dans une véritable gangrène. Il s'en suit donc que Diemerbroek s'est trompé, ou que les pétéchiâs étoient très-différentes de celles dont j'ai donné la description.

(2) *Theses*, &c. pag. 33.

(3) *Ibid.* pag. 35, 36.

Cc

quoiqu'il dise avec justice, d'après Sydenham, *miliaria exanthemata frequentius mala arte progigni, sponte longè varius* (1); cependant il infinue assez fortement en un autre endroit, que si on traitoit la maladie d'une manière convenable, on ne s'apercevrait jamais de cette éruption, comme on peut s'en convaincre par le passage suivant: *Liceatne id addere, quod & Medici complures & ego in Nosocomio, sive in vigore morborum, sive eorundem in fine, nunquam nostris in agris, quibus à principio affueramus arbitri, miliaria deteximus* (2). Quoique la fièvre miliaire ne fasse point, comme je l'ai dit, partie de mon sujet, cependant je dois observer ici en passant qu'à quelque excès que l'on ait porté le régime chaud du tems de Sydenham, (& je suis persuadé qu'il étoit considérable) ou quels que puissent être encore les sentimens particuliers de quelques médecins parmi nous, la meilleure méthode, & même la générale est à présent très-différente. Au commencement de toutes les fièvres nous saignons, nous tenons le ventre libre, nous recommandons un air libre, nous donnons les acides, des liqueurs délayantes & des diaphorétiques d'une espèce rafraîchissante; cependant en de certaines faisons les éruptions miliaires paroissent, & quelquefois elles soulagent le malade & donnent une tournure favorable à la maladie.

A l'égard de la fièvre de prison ou d'hôpital, je soutiens avec encore plus de confiance que les pétéchies qui l'accompagnent ne sont point l'effet d'un régime chaud, & qu'au contraire ces exanthèmes n'étoient jamais si sujets à paroître que lorsque le malade avoit été saigné copieusement au commencement de la maladie, & que dans son état avancé il n'avoit point pris de cordiaux. Cela n'est point

(1) Ibid. pag. 68.

(2) Ibid. pag. 66, 67.

en effet étonnant; ces taches étant les effets de la putréfaction, elles sont bien promptement produites quand les facultés vitales sont à leur plus bas point. Ainsi ces taches ne paroissent quelquefois qu'aux approches de la mort, ou même après: au lieu que la petite vérole, la rougeole, le pourpre, les érythèles & les pustules miliaires, étant toutes d'une nature inflammatoire & accompagnées d'un peu de tumeur, sont plus sensibles quand la circulation est forte, & d'un autre côté elles s'affaiblissent constamment ou disparaissent même tout-à-fait quand le malade est près de sa fin. N'est-ce point une preuve qu'il y a une différence spécifique entre la fièvre d'hôpital ou de prison & la fièvre miliaire?

Le docteur de Haen ne prête pas non plus une attention suffisante à ce que dit Sydenham au sujet de pétéchies. Car quoique ce savant les attribue la plupart du tems à un régime trop chaud, il reconnoît cependant qu'elles viennent d'elles-mêmes dans la peste & la petite vérole confluente (1). Or, j'ai tâché de prouver que la fièvre de prison ou d'hôpital appartenoit à la classe des maladies pestilentiennes. Sydenham croit véritablement que les pétéchies qu'il décrit, ne viennent que d'un haut degré d'inflammation; mais il l'avance sans le prouver: je trouve beaucoup plus probable qu'elles sont, comme je l'ai observé, des effets d'un sang dissous par la putréfaction; principe dont ce savant ne paroît point instruit. Quant à ce que les taches sont rarement critiques, je vais au-delà de Sydenham & du docteur de Haen, & j'ose dire que, même dans la peste, je doute beaucoup que les pétéchies soient plus critiques que dans la fièvre de prison ou d'hôpital, où véritablement elles ne le sont jamais;

(1) *Rarè sponte sua efflor. scunt, præterquam sub adventu pestis ipsius, atque in initio variolarumistarum confluentium, quæ summæ inflammationis participes sunt. Sydenh. Schedul. Monitor.*

comme je l'ai dit expressement dans les observations sur les maladies des armées (1).

Enfin, à l'égard du régime chaud dans la fièvre miliary & dans la pétéchiale, que le docteur de Haen nous reproche au docteur de Huxham & à moi, il est évident que l'accusation qu'il m'intente est injuste; puisque je ne dis rien de ma méthode de traiter les fièvres miliary, & qu'il paroît que la fièvre pétéchiale est bien différente de celle de notre hôpital. Mais supposé qu'elles fussent la même, cet auteur auroit dû faire quelque distinction,

(1) Après avoir publié ce que l'on vient de voir, relativement à la distinction que j'imaginai qu'on pourroit faire entre les pétéchies du docteur de Haen & les miennes, j'ai été confirmé dans mon sentiment par le docteur Hück. Ce savant étant en 1761 à Vienne, on lui permit l'entrée des hôpitaux de cette ville, & il eut en particulier la satisfaction d'accompagner le docteur de Haen lui-même, & de voir, avec ce célèbre médecin, quelques malades qui avoient la fièvre qu'il appelle pétéchiale. Le docteur Hück examina ces taches en présence du docteur de Haen, & m'assura qu'elles n'avoient presque aucune ressemblance avec celles que j'ai appellées taches pétéchiales, & qu'il a vues lui-même si souvent dans les hôpitaux des armées; mais qu'elles ressembloient tellement à des piquurés de puces, qu'il étoit disposé à croire qu'on pouvoit prendre aisément l'une pour l'autre. Le docteur Hück ajouta qu'il avoit vu plusieurs cas de ces fièvres en d'autres hôpitaux de Vienne, mais qu'il n'avoit remarqué aucune de ces taches d'un pourpre foncé, qui paroissent dans une petite vérole d'une fâcheuse espèce; & par conséquent qu'il croyoit qu'on devoit les considérer comme non moins spécifiquement différentes des *maculae purpureae variolarum*, que de celles qui accompagnent la fièvre d'hôpital ou de prison. Il finissoit par observer que ces taches pétéchiales des hôpitaux de Vienne se rencontroient la plupart du temps dans une espèce de fièvre plus légère; & il expliquoit par-là les succès extraordinaires qu'eût le docteur de Haen en guérissant un si grand nombre de ces fièvres pétéchiales, dont ce savant fait mention, page 86 de ses Thèses. Sans cette différence, comment pourroit-il arriver que cinq cents soldats, ou environ, étant admis dans un hôpital avec des fièvres pétéchiales, il n'en mourût que douze dont la maladie étoit trop avancée? Depuis cette relation, j'ai vu en cette ville, avec le docteur Hück, trois différens cas des pétéchies, qu'a décrit le docteur de Haen, & j'ai trouvé que non-seulement ces taches, mais encore les symptômes de la maladie étoient très-différens de ceux de la fièvre d'hôpital ou de prison.

& observer que le régime que je prescrivis est bien éloigné d'être absolument chaud. Lorsque les premiers symptômes paroissent, je conseille, de même que Sydenham dans la peste, de faire suer, afin de prévenir la fièvre. Mais ces sueurs même ne doivent être provoquées que par des sudorifiques doux. Une demi-drachme de thériaque avec dix grains de sel de corne de cerf délayés dans du petit-lait fait avec le vinaigre, & donnés une fois en vingt-quatre heures, n'est pas, pour un soldat couché dans un lit sans rideaux & souvent dans une salle froide, un remède bien échauffant. Comme je suis persuadé que je me suis garanti par les sueurs plus d'une fois de cette fièvre, lorsque j'avois tout lieu de croire que j'avois pris l'infection, je recommande aux autres une pratique qui m'a été personnellement si utile. Mais je conviens que suant aisément, mon sudorifique n'étoit que de l'esprit de corne de cerf avec du petit-lait fait avec le vinaigre ou du *Spiritus Mindereri* dans quelque liqueur délayante. La fièvre une fois formée, le malade prenoit les mêmes remèdes que dans les cas inflammatoires, & je ne le mettois jamais au régime chaud si tant est qu'on puisse lui donner ce nom, que le pouls ne fût abatu & que les forces ne lui manquaissent; ayant toujours attention de modérer ce nouveau régime qui consistoit principalement en vin, de façon à ne point augmenter la chaleur fiévreuse, à plus forte raison, à ne point forcer les sueurs, ou à hâter quelqu'autre crise avant la période naturelle à cette maladie. » Ayant remarqué, » ai-je dit expressement dans toutes les éditions » précédentes, aussi bien que dans celle-ci, que le » délire provenoit de deux fautes tout-à fait con- » traire, les saignées abondantes & répétées, & » le vin & les cordiaux donnés de trop bonne » heure; il s'ensuit de-là que les principes concer- » nant le traitement, sont fort délicats. Ainsi un

» régime chaud & un rafraîchissant ne conviennent
 » pas à tous les malades, ni dans tous les différens
 » périodes de la maladie (1) ».

Le docteur de Haen auroit pu également faire attention avec quel soin je recommande une libre circulation de l'air; ce qu'aucun de ses élèves ne croira peut-être, après avoir lu les exclamations suivantes. *Quam sapiebant præ nobis antiqui! Videte apud Cælium Aurelium methodicos, calidis in morbis, in id præcipuè intentos, ut cubiculum & amplum, & aere benè perflatum & subfrigidum esset (2), &c.* Je souhaiterois qu'il eût pris garde au passage suivant, & qu'il m'eût rendu justice auprès de ses élèves, qui, d'après ses insinuations contre ma méthode dans cette maladie, ne s'attendent guère à trouver, dans mon chapitre sur la fièvre d'hôpital ou de prison, cet avertissement simple & cependant presque aussi fort qu'aucun de ceux des anciens sur ce sujet, qu'on trouve dans toutes les éditions de mon ouvrage. Dans le premier période de la fièvre d'hôpital même, que dans les autres, la partie fondamentale de la cure consiste à éloigner les malades du mauvais air; si on ne peut le faire, on doit s'attacher à leur procurer une succession continue d'air frais par le moyen du feu; ou en tenant les portes & les fenêtres ouvertes, ou bien purifier la chambre en y répandant du vinaigre, ou autres choses semblables. Car quel que remède que l'on donne, tant que l'air reste dans cet état de corruption, & que même elle augmente à cause de la transpiration des malades, il y a fort peu d'espérance de guérison. C'est, pourquoi, dans tous les périodes de la maladie, quand même le malade ne respireroit

(1) Observations sur les maladies des armées, pag. 238.

(2) *Theses*, &c. pag. 61.

» d'autre air infecté que celui de son atmosphère, il
 » n'en seroit pas moins nécessaire de tenir les ri-
 » deaux ouverts, & de lui procurer par toutes for-
 » tes de moyens une succession d'air frais. C'est de
 » l'exactitude à observer cette règle, que dépend
 » en grande partie la guérison de cette fièvre (1) ».
 A l'égard de la précaution de ne point accabler un malade de couvertures, j'avoue n'en avoir point parlé, parce qu'il n'y a point de médecin en ce pays-ci qui suppose qu'un malade, quelle que soit sa fièvre, doive être plus chaudement au lit que lorsqu'il se porte le mieux. On peut observer que je joins à ce régime rafraîchissant l'usage des acides & la diète la plus tenue. Par conséquent il n'y a point jusqu'ici à craindre de ce régime aucun symptôme inflammatoire. Le peu de racine de contrayerva qui entre dans la poudre composée de la pharmacopée de Londres, à la dose (2) que je spécifie, ne peut occasionner de chaleur sensible; & même alors elle étoit jointe au nitre. Le camphre, à une dose aussi petite, ne peut échauffer que par accident, c'est-à-dire, lorsqu'il ne s'accorde pas avec l'estomac, & alors on en discontinuoit l'usage.

Ce n'étoit donc que dans l'état avancé & bas de cette fièvre, que je commençois à soutenir les forces du malade par des cordiaux, dont l'effet étoit plutôt de diminuer l'ardeur que de l'augmenter. J'ose assurer qu'avec ces remèdes, & principalement le vin, j'ai souvent vu tous les symptômes se changer en mieux; c'est-à-dire, la tête devenir plus libre, la peau plus fraîche & la soif de beaucoup dimi-

(1) Observations sur les maladies des armées. Partie III, Chap. VII §. 5.

(2) Dans un scrupule de ce remède, qui étoit la dose que je donnois ordinairement une fois en six heures, il n'y entre environ que cinq grains de racine de contrayerva; le reste de la composition n'est qu'une poudre teitacée.

nuée. Il n'y a pas sujet de s'en étonner, quand on vient à considérer combien il est probable que la putréfaction gagne de terrain par l'abattement du principe de vie, & qu'elle occasionne cette chaleur pleine d'acrimonie si remarquable en cette maladie. Je ne donnois ici le sel de corne de cerf que par occasion dans de grands abattemens; & même en d'autres cas, je ne me suis jamais aperçu qu'il excitât une chaleur inflammatoire ou fixe, mais seulement une momentanée. J'employois constamment pour médecine ce que j'ai appelé *decoction alexipharmaque*. Elle consistoit en quinquina, serpentinaire & en une bosc légère d'*aqua alexeteria spirituosum cum aceto*. Il faut espérer que quoiqu'on ait souvent abusé des alexipharmques à l'égard du choix, de la dose & des cas où il est à propos de les donner, ce nom n'offensera personne. Quatre cuillerées de cette décoction une fois en quatre ou six heures à un soldat dont le pouls est abattu, & qui est dans un lit sans rideaux, occasionnoit rarement une chaleur extraordinaire. Si cela arrivoit, ou j'en ordonnois une plus petite dose, ou croyant que le temps propre à administrer les remèdes chauds ou fortifiants n'étoit pas encore venu; j'en suspendois l'usage pendant un jour ou deux. La disgrâce des alexipharmques se doit principalement attribuer à ce que l'on y a joint les opiates, comme dans la thériaque, le diascordium, &c. Mais on ne s'en est jamais servi dans la fièvre d'hôpital, à moins que ce n'ait été pour réprimer un cours de ventre trop abondant, ou vers le temps de la crise, quand le malade dépérissoit faute de repos; & j'ai remarqué que les opiates faisoient alors un très-bon effet (1).

(1) On s'imagineroit difficilement, par ce que dit le docteur de Haen de l'usage qu'il a fait lui-même des cordiaux dans l'état bas des fièvres militaires, pétéchiales & nerveuses, *sua damna non casso*; on auroit, dis-je, de la peine à s'imaginer qu'il pût trouver à blâmer cette partie de ma méthode dans cette fièvre pestentielle que

Enfin le docteur de Haen peut compter que le régime que j'ai proposé pour cette fièvre, n'a d'abord eu d'autre fondement que l'expérience, & que je ne m'y suis déterminé qu'après avoir remarqué les mauvais effets d'une méthode contraire, soit par des saignées trop copieuses ou trop fréquentes dans les commencemens, ou en donnant de trop bonne heure des choses chaudes, afin de relever le pouls quand il commence à s'abattre, ou pour forcer une crise avant la période ordinaire à cette maladie. Quelques-unes des médecines sont peut-être superflues, mais je suis bien sûr qu'il n'y en a aucune de nuisible. J'ai pensé qu'on auroit pu omettre la première, je veux dire, les poudres diaphorétiques consistantes en poudre de contrayerva composée, *pulvis contrayervæ compositus*, camphre & nitre, puisque je ne me suis jamais aperçu qu'elle eût diminué la fièvre, ou affoibli quelques-uns des symptômes. Mais m'étant fait une fois une méthode qui a produit autant de guérisons qu'on pouvoit l'attendre dans les circonstances de mes malades, qui se trouvoient exposés à un air corrompu, à un bruit continuel, & souvent négligés par les gardes, je n'essayai point de réduire ma méthode à une plus grande simplicité que celle dont j'ai fait mention. Cependant quelque confiance que j'aie dans les

j'ai traitée, où le principe de vie étoit si sujet à manquer. Ce savant après avoir condamné, dans le docteur Huxham, l'usage trop libre de la *confectio Raleighiana*, *theriaca Andromachi*, *radix serpentaria Virginiana*, *radix contrayerva*, *sal cornu cervi*, *vinum rubrum cum mace & cinnamomo ustulatum*, &c. dans les fièvres nerveuses, ajoute ces mots: *lubens equidem fateor, cardiaca ejusmodi, nonnunquam danda esse, ut labascens in morbis natura ad bonam crinfin animetur; et vero omniam morborum curam, in quibus maligni quid apparere suspentur, hisce excitantibus perpetuo aggredi velle, Hippocraticum non est, Sydenhamianum non est.* J'ai pareillement adopté ces principes, & j'ai tâché de régler ma méthode en conséquence, non point parce qu'ils étoient adoptés par Hippocrate ou Sydenham, mais parce qu'ils étoient le résultat de l'expérience.

ordonnances que j'ai publiées, je suis toujours prêt à y faire les changemens convenables sur les représentations de ceux qui auront eu autant d'occasions que moi de voir & de traiter cette fièvre. Mais de n'opposer qu'une simple théorie, ou une analogie avec d'autres fièvres, dont on peut si bien contester la ressemblance, ou des maximes générales tirées d'Hippocrate ou de Sydenham, aux observations que j'ai présentées, comme le résultat d'une pratique longue & pénible, dans une maladie qu'aucun médecin ne pouvoit bien connoître que dans des circonstances pareilles à celles où je me suis trouvé; c'est une manière d'écrire, j'ose le dire, plus propre pour des disputes d'école, que pour l'instruction d'un médecin qui exerce.

II. Je me vois forcé de relever quelques autres inadvertances du docteur de Haen à mon sujet. En parlant du camphre, il dit : (1) *quantisne laudibus effertur in malignis camphora, veluti collapsas vires blandè restaurans, & somnum ipso opio tutius adducens! Consulite modò egregios viros Huxham & Pringle.* Il ajoute que les médecins de Breslaw n'ont point trouvé à ce remède une pareille vertu dans une fièvre maligne épidémique de ce pays, & qu'au contraire ils ont remarqué qu'il faisoit plutôt du mal. Quoique l'auteur n'ait point eu intention de faire aucune réflexion à mon désavantage, le lecteur n'en sera pas moins surpris de me voir soutenir que je n'ai jamais attribué au camphre une qualité parégorique ou restaurative, & que je n'ai point employé d'expression qui pût donner lieu de l'entendre de la sorte. Je l'ai donné dans des fièvres inflammatoires, mais dans aucune autre intention que d'aider à diminuer les spasmes & à provoquer une sueur; & lorsque je le prescrivis dans

le délire qui accompagne quelquefois la fièvre d'hôpital, je ne parle pas même en cet endroit des qualités ci-dessus énoncées, je le présente seulement pour un des meilleurs remèdes internes pour ce symptôme, c'est-à-dire, pour un des meilleurs dont j'eusse alors connoissance; ce qui en vérité n'étoit pas dire grande chose en sa faveur. Il est vrai que dans mes expériences j'ai attribué au camphre une qualité anti-septique considérable; mais cela n'a aucune liaison avec les vertus en question; & je ne l'ai jamais donné pour cette raison avec moins de circonspection. On diroit que le docteur de Haen trouvant beaucoup de rapport entre le docteur Huxam & moi, à l'égard de la fièvre de prison & d'hôpital, a cru qu'il y avoit entre nous deux une telle harmonie, que dès que ce savant avoit dit quelque chose, je devois être du même sentiment, & en être responsable aux médecins de Breslaw.

III. Le docteur de Haen fait mention, dans la première partie de son livre intitulé *Ratio Medendi*, de quelques expériences qu'il a faites à son imitation sur l'urine avec des anti-septiques. Il trouva que les acides résistoient à la putréfaction plus qu'aucun sel alcali, si l'on excepte l'esprit de corne de cerf. Ce savant ne me contredit point en cela, comme l'ont imaginé quelques-uns de mes amis; puisque ne doutant point que les acides ne fussent en général supérieurs aux alcalis par leur qualité anti-septique, je n'ai jamais fait d'essai de comparaison. J'ai de plus ici la satisfaction de trouver un homme du mérite du docteur de Haen, qui confirme ce que j'ai avancé il y a long-temps, je veux dire que les alcalis volatils sont très-puissans pour préserver les substances animales de la corruption. Je souhaiterois seulement que le docteur de Haen eût parlé avec plus de précision de ses expériences, & qu'en particulier il eût dit

(1) *De Haen Ratio Medendi, Part. 3, cap. 1.*

en quelques proportions il s'étoit servi des acides & des alcalis : car que l'esprit de corne de cerf ait plus résisté à la putréfaction que pareille quantité d'aucuns des acides minéraux, cela doit paroître un plus grand paradoxe qu'aucun de ceux que j'ai avancés. Mais lorsque dans le paragraphe suivant, l'auteur ajoute, *constititque urinam alcalicis (nempe salibus alcalicis fixis) mixtam longè citius putrescere ea , cui affusum nihil ; c'est-à-dire , que de l'urine avec des alcalis fixes se » putréfie beaucoup plutôt que de l'urine où on » n'a rien mis » ; il contredit clairement les conséquences que j'ai tirées de ces expériences, qui n'admettent point de qualités septiques dans aucune espèce d'alcalis fixes ou volatils.*

Pour voir donc lequel de nous deux avoit tort, je fis l'expérience suivante vers la fin de juin 1760. Je pris trois phioles d'environ trois ou quatre onces chacune ; je versai dans chacune une once d'urine récente d'une personne en santé. Sur l'une je mis cinq grains de sel de corne de cerf ; le sel étant d'une force plus constante que l'esprit qui varie suivant la manière dont on le prépare, & le temps qu'il y a qu'il est fait. Dans la seconde phiole je mis autant de ce sel qu'on vend dans les boutiques pour du sel d'absynthe, mais qui en effet n'est autre chose qu'un sel lixiviel parfaitement calciné, qu'on tire des cendres de végétaux quelconques. Je ne mis rien dans la troisième, voulant la faire servir d'étalon. Ces phioles étant bouchées, je les plaçai dans un cabinet exposé au midi ; de sorte que, vu la saison, elles étoient assez chaudement. Dans le moment du premier mélange, la phiole où étoit le sel de corne de cerf, n'avoit guère d'autre odeur que celle d'un alcali volatil. Celle au sel d'absynthe devint, en la secouant, trouble & blanchâtre sans aucune effervescence, mais elle répandit une odeur désagréable, semblable à celle

que j'ai remarquée en mettant des sels lixiviels sur des substances animales. Le jour suivant l'étalon n'étoit pas si frais qu'au commencement ; la phiole où étoit le sel de corne de cerf, sentoît comme auparavant ; celle de l'alcali fixe commençoit à avoir l'odeur d'un sel volatil, mais beaucoup moins désagréable que celle d'urine croupie. Deux ou trois jours après, je ne pus qu'à peine distinguer entre l'odeur de la phiole au sel de corne de cerf, & celle de la phiole au sel d'absynthe. Cette ressemblance continua pendant vingt-quatre jours, après quoi je cessai d'examiner ces mélanges. A l'égard de l'étalon, il fut pendant tout ce temps d'une odeur désagréable, ne ressemblant ni à celle du sel de corne de cerf, ni à celle de la chair ou du sang corrompu, & je remarquai de la moisissure à la surface, quelques jours avant que j'eusse cessé de les examiner.

Au commencement de septembre suivant, je mis une once d'urine récente dans une phiole à large ouverture, & j'y ajoutai six ou sept grains du même sel alcali fixe qu'auparavant, & dans une autre autant d'urine sans aucune addition, afin de la faire servir d'étalon. Je plaçai ces phioles dans un endroit un peu humide, mais à couvert, afin qu'il n'y tombât point de pluie, car je ne les bouchai pas. La mixture au sel fixe se troubla comme auparavant, lorsqu'on vint à agiter la bouteille ; il se précipita ensuite un sédiment blanchâtre, dont j'aurois dû parler dans ma première expérience. L'odeur de cette phiole parut, en y mêlant le sel, aussi désagréable qu'auparavant ; le jour suivant elle le fut moins, & le troisième jour elle commença à se changer en odeur de sel de corne de cerf, qui augmenta peu à peu ; mais ce mélange conserva toujours quelque peu de l'odeur fétide de l'urine ordinaire croupie. La phiole qui servoit d'étalon n'eut point pendant encore huit jours d'o-

deur de sel volatil, mais elle étoit d'ailleurs très-désagréable, & je trouvai à la surface de l'écume moitie plus épaisse que dans la premiere expérience. Je ne fis plus attention à ces phioles qu'environ treize jours après, & alors elles avoient toutes deux une odeur de sel de corne de cerf; mais celle de l'étalon, c'est-à-dire l'urine seule, étoit plus désagréable & avoit quelque chose de fétide. La couleur de cette dernière phiole étoit aussi plus foncée, ce que je considère comme une autre preuve d'un plus haut degré de corruption. Car j'ai remarqué que l'urine devient plus brune à proportion du temps qu'on la garde; jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait putréfiée. Et en ce cas la regle est d'autant plus sûre, que lorsque l'urine vient à déposer après qu'on y a mis de l'alcali fixe, elle est plus brune qu'auparavant; c'est-à-dire, que le second jour de l'expérience l'urine à l'alcali fixe n'étoit pas si pâle que celle de l'étalon, mais elle l'étoit beaucoup plus le treizieme jour.

Je me suis borné à ces essais, content de ne m'être point trompé sur les qualités anti-septiques générales des sels alcalis fixes, & d'avoir découvert la cause de la méprise du docteur de Haen. C'est une chose bien connue, que l'urine contient non-seulement quelques-unes des parties corrompues des humeurs, que la nature évacue par les reins aussi bien que par la peau, mais aussi une grande quantité d'une espece de sel ammoniac, c'est-à-dire d'un sel composé d'un acide & d'un alcali volatil. Or, cet acide ayant plus d'affinité avec le sel alcali fixe, dont on s'est servi dans les expériences ci-dessus, qu'avec son propre sel volatil, l'abandonne, & s'attachant au sel fixe, laisse évaporer l'autre; à peu près de la maniere qu'on produit une odeur volatile d'urine, en mettant du sel d'absynthe ou de tartre sur une dissolution de sel ammoniac. Seulement dans le cas de l'urine, en com-

binant l'alcali fixe avec l'acide de l'urine, l'évaporation du sel volatil de l'urine, qui vient en conséquence, se fait lentement, à cause d'une substance huileuse, ou muqueuse, dont ce fluide est pareillement imprégné. Il ne sensuit donc pas, que parce que l'urine se putréfie, laisse toujours évaporer son sel volatil, que toute urine qui perd ce sel soit dans un état putride. Car en distillant de l'urine récente, la même espece de sel se dissipe avec son odeur volatile, & sans tout ce procédé la même chose arrive à l'instant en y mêlant de la chaux vive. Bien plus, un sel alcali fixe dégage sur le champ le volatil, & donne par-là une odeur de vieille urine à de l'urine récente où l'on a mis diffoudre de l'alcali fixe, tandis qu'elle étoit bouillante. Ce sel volatil se sépare même dans le corps par l'opération de la nature. J'ai eu une fois occasion de le remarquer dans une personne qui prenoit depuis long-temps les remedes de madame Stephen, c'est-à-dire, des doses considérables de chaux & d'alcali fixe. L'urine de cette personne étant tout-à-fait récente, avoit non-seulement l'odeur volatile dont je fais mention, mais encore elle faisoit une forte effervescence avec les acides communs. Comme je paroissois douter de cette expérience, il m'en rendit sur le champ témoin.

Je soupçonne donc que le docteur de Haen, ne faisant point attention à ce principe chimique, s'est laissé tromper par l'odeur volatile de l'urine, occasionnée par le mélange d'un alcali fixe, qu'il a prise pour son odeur putride. Et même quoique convaincu par ses propres expériences de la forte qualité anti-septique du sel de corne de cerf, il n'a pu se garantir tout-à-fait du préjugé commun, qui confond l'odeur volatile avec la putride. Mais cette distinction entre un sel alcali & une matiere putride (dans une substance animale qui se dissout) que j'essayai d'expliquer dans mon traité sur les subs-

rances septiques & anti-septiques, le savant M. Gaber, de Turin, l'a mise dans tout son jour, par de curieuses expériences & les réflexions judicieuses dont il les a accompagnées. Je vais maintenant en dire un mot.

Il y a quelques tems que ce savant me fit présent d'un ouvrage nouveau, intitulé : *Miscellanea Philosophico Mathematica Societatis privatae Taurinensis*, accompagné d'une lettre obligeante, dont je vais rapporter quelques endroits. *Ex tuis experimentis mea nata sunt, quorum aliqua in hoc libro perlegere possis, reliqua quæ nondum ita absoluta sunt, ut publicam lucem videre mereantur, in posterum, si libenter feras, tibi communicabo. Hæc autem experimenta, cum plerumque tuis consentanea fuerint, in ea tamen re a te me dissentire cogunt quod alcali existentiam in corruptis humoribus dubiam reddidisti: rationes propterea proposui quibus eventuum dissimilitudinem adscribendam putavi, quas tu ipse facilius quam ego assequi poteris, si tuam experiendi methodum cum meâ comparare volueris.*

Le point en question à rapport à ma première expérience, qui fait voir que les corps ne deviennent nullement alcalins par la putréfaction, ou du moins bien peu. Mais cet ingénieux auteur prouve clairement dans le livre auquel il fait allusion dans sa lettre, « que les marques d'alcalescence dans les » substances animales qui se putréfient, sont plus » ou moins grandes, ou même qu'il n'en pa- » roît point, suivant le plus ou le moins de temps » qu'on fait l'expérience après le commencement » de la putréfaction; que ces substances au com- » mencement de leur putréfaction, ne font point » d'effervescence avec les acides, qu'elles en » font ensuite d'une manière sensible; mais qu'à » la longue elles cessent d'en faire, quoique la pu- » tréfaction continue toujours ». Les expériences qui prouvent ces faits étant répétées avec autant

de

de clarté & de précision, ne me laissent aucun lieu de douter de la vérité de ce que je soupçonne M. Gaber, c'est-à-dire, « que je n'ai fait mes expé- » riences sur les corps putrides qu'avant qu'ils fussent » suffisamment corrompus, ou qu'après l'évaporati- » on totale du sel volatil, quoique la putréfaction » continuât toujours à se faire ».

Comme il y a long-temps que ces expériences sont faites, je ne saurois assez m'en rappeler les circonstances, pour que je puisse juger si j'ai versé l'acide dans les liqueurs putrides avant ou après l'évaporation du sel volatil; mais comme je suis persuadé que c'est l'un ou l'autre, je conviens de moi tort, & j'avoue que tandis que les substances animales sont dans un état de putréfaction, il y a un temps où elles donnent des marques d'un sel alcali par leur effervescence avec les acides. Je suis d'autant plus porté à adopter ce sentiment, qui j'ai été témoin que des acides faisoient effervescence avec de la bile corrompue, ce qui appuie assez bien les expériences de M. Gaber.

Un gentilhomme âgé de trente-six ans mourut d'une hydropisie qui lui survint à la suite d'une jaunisse obstinée. On l'ouvrit vingt-quatre heures après sa mort. Le foie étant mollasse, parut être dans un état de corruption. La vésicule du fiel étoit pleine de bile, & trois fois plus grande qu'à l'ordinaire. Le conduit commun étoit bouché d'une manière si ferrée à son entrée dans le duodenum, qu'en le pressant on ne put faire passer de la bile de la vésicule dans cet intestin. Comme cet examen se fit à la lumière, je ne pus alors bien juger de la couleur de la bile; mais le lendemain matin le chirurgien, M. Forbes, qui avoit ouvert le corps, retourna à la maison du défunt, & fit à ma prière l'expérience précédente, sur cette liqueur qu'on avoit laissée toute la nuit dans une tasse à café, dans une chambre sans feu en hiver. Il partagea cette bile en trois par-

D d

ties, sur l'une il mit du sel alcali fixe, qui n'occasionna aucun changement dans la couleur qui étoit d'un verd foncé. Dans la seconde il versa quelques gouttes d'esprit de vitriol; & dans la troisième du vinaigre ordinaire. Il remarqua dans ces deux phoïes une effervescence sensible, & la couleur changea & devint d'un verd léger. On ne poussa pas plus loin cette expérience; mais je ne doute point que si on eût laissé à la bile le temps de se corrompre encore plus, l'effervescence auroit diminué à proportion du degré de putréfaction, & auroit enfin cessé tout-à-fait par la séparation de l'alcali d'avec les parties corrompues, conformément aux observations de M. Gaber. Il s'ensuit de là, d'une manière encore plus évidente, » que le sel volatil » dans les substances animales est quelque chose de » bien différent de la partie putride; qu'une substance animale peut abonder en ce sel volatil, & » cependant n'en être pas plus sujette à corruption; » qu'elle peut être d'un autre côté très-putride; » sans donner aucune marque d'alcalescence; & » enfin que ces sels volatils alcalis sont tous anti-septiques de leur nature ». M. Gaber a démontré plus amplement ces principes que j'avois tâché d'établir. Je fais d'autant plus de cas de son travail, qu'il a convaincu le docteur de Haller. Ce savant fait, dans le second volume de sa physiologie, page 84, diverses objections contre mon sentiment, sur la distinction qu'il faut faire entre les substances putrides & les alcalines; mais ayant vu par la suite, tandis que son livre étoit encore sous presse, l'ouvrage de M. Gaber sur ce sujet, il avoue de bonne-foi, à la dernière page, que les expériences de ce savant l'ont rapproché de mes sentimens.

F I N.

T A B L E D E S M A T I E R E S.

A

A Bcès dans le cerveau.	270
— leurs symptômes.	<i>ibid.</i>
— Des Parotides, comment doivent être traités.	285
Absorbans, quelles espèces excitent la putréfaction.	243, &c.
— & la fermentation alimentaire.	374, 375
<i>Voyez</i> Testacée, Craie, Septique.	
Ahsynthe (Sel d'), usage qu'on doit en faire dans la fièvre d'hôpital.	278
— dans l'ascite.	194
— retarde la fermentation alimentaire.	374
— sa vertu anti-septique comparée à celle d'autres sels.	325
Acetum lithargyrites, bon pour l'ophtalmie.	121. Note.
Acide dominant, quelles maladies il occasionne.	375
— Comment on le corrige.	<i>ibid.</i>
Acides, bons dans les maladies d'été & d'automne.	67
— Ses vapeurs utiles dans les maladies contagieuses.	96
— Bons dans les fièvres inflammatoires.	98
— Sont de puissans anti-septiques.	321
— Autrefois regardés comme la cause de la plupart des maladies.	349
— Retardent la fermentation des alimens.	371
Acides minéraux, leurs effets sur des substances putrides.	379, &c.
Acier (préparation d'), quand convient dans l'ascite.	194
Ail, en quel cas diurétique.	194
— Est anti-septique.	342
Air, causes de la corruption.	2 & 3
— Est purifié en quelques occasions par les pluies fréquentes.	4, 71
— Son humidité doit s'attribuer à certains vents.	71
— Froid & humide, produit des maladies inflammatoires.	71, 72

D d 2

— Putride, quelles fortes de maladies il cause.	72, &c.
<i>Voyez aussi</i> Putréfaction.	
— Quelles maladies occasionne quand il ne circule point.	74, 172
— Frais, nécessaire dans les hôpitaux.	89, &c.
— Humide, ses mauvais effets.	165, &c.
— Excite la putréfaction.	<i>ibid.</i>
— Pourquoi si mal sain en Hongrie.	169, &c.
— Pur, nécessaire dans la dysenterie.	255
— dans les fièvres d'hôpital.	257
— Infecté, une cause des fièvres d'hôpital.	258
— Des fièvres pestilentielles.	289
— Engendré par la fermentation.	351, 352
— par la putréfaction.	335
— Ses effets lorsqu'on l'injecte dans les vaisseaux d'un animal en vie.	391
<i>Alcali</i> , n'est point la cause de la putréfaction.	315
— La corrige.	317
— Sels alcalis volatils, sont anti-septiques.	318
— Sels alcalis fixes, pareillement anti-septiques.	320
— Bons dans l'ascite & la jaunisse qui suivent les fièvres intermittentes.	194, 195
— N'attaquant pas les nerfs.	394
<i>Alexandrie</i> , à quelles maladies se trouve sujette.	175
<i>Alimens</i> , plus sains actuellement qu'autrefois.	301
— Les plus salubres consistent en un mélange de substances animales & végétales.	365
— Fermentent dans l'estomac.	364, 365
— Cause de cette fermentation.	363
<i>Aloës</i> , est anti-septique.	326
<i>Alun</i> , jusqu'à quel point est anti-septique.	<i>ibid.</i>
<i>Amers</i> , leur utilité dans les hydropisies qui viennent à la suite des fièvres intermittentes.	194
— Retardent la putréfaction & la fermentation.	370
	371, 379
— Corrigent l'acidité.	374
— En quoi diffèrent de la bile.	<i>ibid.</i>
<i>Ammoniac</i> (Sel), crud, est anti-septique.	321
— Jusqu'à quel point il l'est.	325

<i>Anasarque</i> , accompagne l'ascite.	194
— Comment se guérit.	194, 195
<i>Angélique</i> , sa vertu anti-septique.	329
<i>Animalcules</i> , causent la dysenterie.	229 & sur-tout la note.
<i>Animales</i> (substances), leur putréfaction.	
<i>Voyez</i> Putréfaction.	
— Se conservent par les anti-septiques.	
<i>Voyez</i> anti-septiques.	
<i>Antimoine</i> . <i>Voyez</i> verre ciré d'antimoine.	
<i>Antimoniaux</i> (vomitifs), en quelle occasion sont plus efficaces.	181, 182, 183
— Se donnent dans l'hydropisie & l'ascite.	195
— Dans la jaunisse.	<i>ibid.</i>
— Dans la dysenterie.	233
<i>Anti-scorbutiques</i> (plantes), sont probablement toutes anti-septiques.	342
— Retardent un peu la fermentation des alimens.	371, &c.
— Aident la digestion.	373
<i>Anti-septiques</i> , antidotes contre la peste.	294
— Remarque sur leurs différentes efficacités.	337
<i>Anti-septique</i> (qualité), quelles substances en sont douées après avoir été brûlées.	96
— Se trouve dans les fleurs de camomille.	322
— Dans le vin, les acides, &c.	330, 283, 301
— Le thé, le sucre.	302, 333, 347
— Les herbages, les fruits.	301
— Le camphre, la serpentaire, le quinquina.	305
	322, 328
— L'esprit & le sel de corne de cerf.	318
— Les seuls neutres.	321
— Les résines & les gommes.	322, 327
— Plusieurs végétaux.	328
— Les esprits, les épices.	329
<i>Anvers</i> , son air est humide & mal-sain.	33
<i>Armées</i> , causes des maladies qui leur sont plus ordinaires.	67, &c.
— Comment on peut prévenir ces maladies.	81, &c.

<i>Aromatiques</i> , retardent la fermentation alimentaire.	371
— De quelle utilité dans la digestion.	373
<i>Arthritis</i> , dans quel sens étoit usité parmi les anciens.	139
<i>Articulations</i> enflammées, comment doivent se traiter	142
<i>Ascite</i> , ses symptômes.	193
— Manière de traiter cette maladie.	<i>ibid.</i>
<i>Asa fetida</i> , en quel cas on doit s'en servir.	286
— Sa vertu anti-septique.	327
<i>Assises</i> d'Oxford relation de ce qui s'y passa.	297, &c.
— Mortalité qui les suivit.	<i>ibid.</i>
— D'Old Bailey.	297
<i>Astringens</i> , sont tous des anti-septiques très efficaces.	329, 338, note.
<i>Auguste</i> (fort), endroit fort sain.	43
<i>Automne</i> , saison mal-saine en général.	63, 64, 104
— Sur-tout pour une armée en campagne.	63, &c.
<i>Automne</i> (maladies d'), sont principalement putrides.	62
— A quoi on doit les attribuer.	<i>ibid.</i>
<i>Axillaires</i> (glandes), comment affectées dans les fièvres d'hôpital.	267, &c.

B

B AINS chauds, dangereux dans le temps des chaleurs.	294 & note.
<i>Basse</i> , maladies pestilentiennes arrivées en cette ville.	300
<i>Bandages</i> , nécessaires dans la tympanite.	194
<i>Berg-op-zoom</i> , l'air y est humide.	51
— Comment les troupes en furent affectées.	<i>ibid.</i>
<i>Beurre</i> (lait de), bon dans les diarrhées.	255
<i>Bile</i> , sa trop grande abondance, quelles maladies produit.	63
— Se corrompt fort vite.	316
— En quoi diffère des amers végétaux.	373
— Corrige l'acidité.	<i>ibid.</i>
<i>Bois</i> , pays abondant en bois, très-mal-sain.	55
<i>Bois</i> de lit nécessaire dans les tentes des officiers.	85
<i>Bois le Duc</i> , sa situation par rapport à la santé.	53, <i>ibid.</i>
— Inondations autour de cette place & ses effets pernicieux.	<i>ibid.</i>

<i>Borax</i> , sa vertu anti-septique.	325, 326, note.
<i>Breda</i> , ville mal-saine.	54
— Cause de la maladie qui y fit tant de ravages.	55
<i>Brouillard</i> fétide, cause des fièvres d'automne.	56, 160
— Ses effets sur le corps humain.	<i>ibid.</i>
<i>Bruges</i> , ville humide & mal-saine.	12
<i>Bruxelles</i> , son air est bon.	24
<i>Bruyeres</i> , on peut s'en servir en guise de paille.	44

C

C ACHOU, sa vertu anti-septique.	327
<i>Cadavres</i> , pourquoi flottent sur l'eau.	388
— Quelles parties se corrompent le plutôt.	387
<i>Caire</i> (grand), quelles maladies y regnent.	175
<i>Camifoles</i> , nécessaires aux soldats.	82
<i>Camomilles</i> , infusion de fleurs de camomille, bonne dans les fièvres pestilentiennes.	278
— Dans la dysenterie.	233, 244
— Rétablit de la viande putride dans son premier état	331
<i>Campagnes</i> de 1742, 1743, 1744, 1745, 1746, 1747 & 1748, maladies auxquelles les troupes y furent sujettes.	10, 14, 26, 31, 35, 46, 52
— Les commencemens sont mal-sains.	102
— Et la fin aussi.	104, &c.
<i>Camphre</i> , se donne en petites doses dans les fièvres inflammatoires.	115
— Sa vertu anti-septique.	322
— Supérieure à celle des autres substances.	328
<i>Camps</i> , leurs maladies endémiques.	9, 62
— Leurs causes.	19, 67
— Leurs causes en Hongrie.	290, note.
— Terrain propre à asséoir un camp.	85
<i>Cantharides</i> (mouches), ne sont point septiques.	343
— On en fait usage dans la pleurésie.	126, 127
<i>Carminatifs</i> (remèdes), quand sont pernicieux dans la tympanite.	194
— D'aucune utilité dans la dysenterie.	244
— <i>ottes</i> , sont anti-septiques.	342

<i>Cavernes</i> , humides, très-mal saines.	11, 12, 33, 70
<i>Castoreum</i> de Russie, n'est point septique.	343
<i>Cavalerie</i> , moins sujette aux maladies des camps que l'infanterie.	22, 156
— Par quelle raison.	161, note.
<i>Cautères</i> , utiles dans les rhumes invétérés.	149
— Raison de leur utilité.	379
<i>Celeri</i> , sa vertu anti-septique.	342
<i>Cerveau</i> (inflammations du), quand deviennent plus fréquentes.	63, 118
— Comment se trouve affecté dans ceux qui meurent d'une fièvre pestilentielle.	44, &c.
— Abscès dans le cerveau, ne sont pas toujours mortels.	286
<i>Chair putréfiée</i> , comment se rétablit dans son premier état.	331, &c.
— Devient verdâtre.	378
— Fermente avec les végétaux.	351
<i>Chaleur</i> d'entrailles, sa cause.	363
— Son remède.	<i>ibid.</i>
<i>Chaleur</i> , après de grandes pluies, préjudiciables à la santé.	5
— Quelles maladies occasionne.	68
— Comment les soldats peuvent s'en garantir.	81
— Accélère la putréfaction.	339
— Animale, sa cause.	<i>ibid.</i>
<i>Charbon</i> , un symptôme de la peste.	288
<i>Chaux</i> (eau de), on s'en sert pour arrêter les sueurs trop abondantes.	149
— Jusqu'à quel point résiste à la putréfaction.	349, 350
— En quoi consistent les principales vertus.	350, 371
— En quoi diffèrent des sels alcalis fixes & des testacées.	375
— Utile dans plusieurs maladies chroniques.	<i>ibid.</i>
<i>Cheminiées</i> , valent mieux que les poëles pour échauffer les hôpitaux.	95
<i>Chêne</i> (décoction d'écorce de), bonne en clystère dans la dysenterie.	247
<i>Chiragra</i> , considéré comme une espèce d'arthritide.	139

<i>Cholera-morbus</i> , fréquent dans les pays humides.	7
— Causé par la suppression de la transpiration des humeurs putrides.	9, 63
— Epidémique à Java.	177
<i>Choux</i> , sont anti-septiques.	342
<i>Chrétiens</i> , pourquoi ne sont pas si sujets à la peste que les Mahométans.	294
<i>Clystères</i> , avec une décoction de quinquina, bons dans la dysenterie.	247
— Quand il faut les donner dans la fièvre inflammatoire.	116, 117
— Dans la fièvre d'automne.	187
— Dans la fièvre d'hôpital.	279
— Anodyns & mucilagineux, très-utiles dans la dysenterie.	243
— On ne doit pas en faire si souvent usage dans les fièvres pestilentielles que dans les inflammatoires.	279
<i>Coagulum</i> , se putréfie plutôt que la sérosité.	316
<i>Coagulum aluminosum</i> , bon pour l'ophtalmie.	121
<i>Cochlearia</i> , n'est point septique, ne corrige point l'acidité, fermente.	361, 362, 371
— Approche de la nature de la salive.	<i>ibid.</i>
— Aide l'action de la salive.	374
<i>Cœur</i> , sa grosseur extraordinaire dans la peste.	385, &c.
<i>Consumption</i> , suite d'un rhume négligé.	14, 63
— A quel égard une maladie inflammatoire.	148
— Comment sont affectés les poumons dans cette maladie.	<i>ibid.</i>
— Manière de la traiter.	148, 149
— Saignées petites & répétées, sont utiles dans son premier période.	148
<i>Constantinople</i> , pourquoi si sujette aux fièvres pestilentielles.	293
<i>Constipation</i> , la prévenir dans les fièvres d'hôpital.	279
— Accompagne souvent les fièvres d'automne.	154
<i>Contrayerva</i> (poudre de), quand il faut la donner dans les fièvres.	115
— Sa racine est anti-septique.	329
<i>Convalescens</i> , doivent être employés dans les garnisons.	105

- Copenhague*, située dans un pays bas & marécageux. 171
Cordiaux, quand il faut les donner dans les fièvres d'hôpital. 281
Cork (ville de) pourquoi sujette aux fièvres pestilentiennes. 295
Corne de cerf (esprit de) : on s'en fert dans les rhumatismes. 143
 — Est anti-septique. 318, &c.
 — (sel de) se donne dans les fièvres pestilentiennes. 375
 — Est anti-septique. 317, 325, 334
Couvertures de lit, nécessaires pour les soldats. 83
Craie, sa qualité septique. 343
 — (de Julep), quand on doit s'en servir dans la dysenterie. 244, 254
Critiques (jours) doivent en général être rejetés. 125, 155
 — Quand il faut les admettre. 125, 266

D

- D** *AMOCRATE* (confection de), bonne dans les fièvres inflammatoires. 118
Délire, dans la fièvre d'hôpital, sa description. 263
 — Subit, un symptôme de la fièvre pestilentielle. 289, &c.
Dettingen (bataille de), quand se donna. 18
 — Les troupes y furent attaquées de la dysenterie. 18
Diarrhée, accompagne souvent les maladies des camps 41
 — Comment il faut l'arrêter. 117
 — En quel cas il faut la modérer dans les fièvres pestilentiennes. 284
 — Habituelle, suite d'une dysenterie, comment doit être traitée. 251
Dieghem, endroit le plus salubre des Pays-Bas pour y alseoir un camp. 31
Dinther, village très-mal sain. 57, 161
Disséction d'une personne morte d'une fièvre d'automne. 155
 — De la dysenterie. 214
 — De la fièvre d'hôpital. 269
Divertissemens dans les armées, règlement à ce sujet. 101
Diurétique (sel), est anti-septique. 321, 325

- Dormir* sur l'herbe, cause des rhumatismes. 30
 — Trop, rend sujet aux maladies. 80
Dysenterie, fréquente dans les pays marécageux. 7
 — Sa cause. 9, 48, 63
 — N'est pas causée par des excès de fruit. 18
 — Est contagieuse. 19
 — Comment se communique. 20
 — Très-pernicieuse dans les hôpitaux. *ibid.*
 — Baisse avec l'automne. 65
 — Des camps, ses diagnostics. 176
 — Comment se termine. 212, &c.
 — Moyens de s'en garantir. 87
 — Disséctions de personnes mortes de cette maladie. 214
 — Des causes qui la produisent. 225
 — Linnæus en attribue la cause à des animalcules. 229
 & note.
 — Se distingue en trois états. 232
 — Comment la traiter dans le premier. 233
 — Comment la traiter dans le second. 242
 — Comment la traiter dans le troisième. 250, &c.
 — L'air pur est nécessaire. 255

E

- E** *Aux* minérales, lesquelles sont utiles après la dysenterie, 255, &c.
L'Ecluse, ville mal-saine. 1
Ecoulemens, rendent l'air salubre. 173
 — Nécessaires dans les villes. 174, 292
 — Autour des tentes. 84
Ecrévisses (yeux d'), leur nature septique. 343
 — Hâtent la fermentation alimentaire. 375
Eclymata des anciens, ce que c'est. 265, note.
Emanations putrides, sont précipitées par la pluie. 5
 — Sont contagieuses. 90, note.
 — Comment on en préserve les camps. 87
 — Caused des fièvres pestilentiennes. 289
 — Leurs effets pernicieux. *ibid.*
Eglises, font d'excellens hôpitaux de camps. 90
Egouts, nécessaires dans les villes. 174, 292

<i>Émétique</i> en lavage.	184
<i>Encens</i> , purifié l'air.	96
<i>Enterremens</i> dans les villes sont pernicieux.	292
<i>Esquinencie</i> , maladie fréquente dans les armées.	26
— Très-commune au commencement d'une campagne.	122
— Comment il faut la traiter.	<i>ibid.</i>
<i>Estomac</i> (inflammation d'), comment se traite.	131
<i>Évanouissement</i> , comment le prévenir dans la saignée	112
<i>Europe</i> , moins sujette à la peste qu'autrefois.	300
<i>Exercice</i> (erreurs dans l'), comment on en prévient les mauvais effets.	99
— Trois sortes d'exercices dans les camps.	100, &c.
— Utiles à la santé.	101
— Excessifs, sont dangereux.	<i>ibid.</i>
<i>Expectorans</i> , quand on doit s'en servir dans la pleurésie	128
<i>Extrémités</i> (froids aux), quand un signe défavorable	262
<i>Eyndoven</i> (ville d'), sa salubrité.	55

F

F <i>ARINEUX</i> , jusqu'à quel point anti-septiques.	342
— Fermentent avec les substances animales.	351
— Produisent peu d'acide, s'ils ne fermentent avec une substance animale.	367
<i>Fatalité</i> , les principes ont des effets funestes parmi les Turcs.	294
<i>Fer</i> , cause de la rouille.	176, & note.
<i>Ferment</i> , en quel sens on prend ce terme par rapport à la putréfaction.	340 & note, 341
<i>Fermentation</i> , fait partie de la digestion.	364
— Jusqu'à quel point nécessaire.	<i>ibid</i> & <i>suiv.</i>
— Par quoi retardée ou supprimée.	369, 374
— Par quoi hâtée.	375
— Par quoi rendue plus tumultueuse.	<i>ibid.</i>
— Modérée par la salive.	355, 366
— Par les plantes anti-scorbutiques.	371
— Vineuse dans les végétaux, par quoi excitée.	361
— Dans le lait.	363, 364
<i>Feu</i> , utile aux soldats.	84

DES MATIÈRES.

	429
<i>Fibres</i> , sont relâchées par la putréfaction.	385
<i>Fiel</i> de bœuf, comment se préserve de la putréfaction	335
— Ses effets avec le nitre.	<i>ibid.</i>
<i>Fievre</i> (gâteau de), ce que c'est.	164
— Ardente, ses symptômes.	56, 162
— Rémittente & intermittente des camps, ses symptômes.	152
— L'infanterie y est plus sujette que la cavalerie.	155
— Des pays marécageux, ses symptômes.	156, &c.
— Varie avec la saison.	155, &c.
— Affoiblit beaucoup.	159
— Devient d'une nature plus douce sur la fin de l'automne.	163
— Est sujette à des rechûtes.	164
— Sa cause.	165
— N'est pas occasionnée par la bile seule.	168
— Très-fréquente dans les pays chauds.	173
— Epidémie à Java.	177
— Ses symptômes.	<i>ibid.</i>
— Manière de la traiter.	<i>ibid.</i>
— Des Indes occidentales.	178
— D'Angleterre, d'une nature douce.	179
— Des camps, comment se guérit.	180
— La saignée est indispensable.	<i>ibid.</i>
— On ne doit pas donner le quinquina trop tôt.	182
— Sous quelle forme on peut le prendre.	186
— Quand on doit donner l'émétique.	182
— On doit se passer des sels neutres.	185
— Les vésicatoires sont très-utiles.	186
— Les clystères, quand sont nécessaires.	187
— Régime qu'il faut observer pour prévenir les rechûtes.	190
— Son affinité avec la dysenterie.	225
— Avec les fievres pestilentielles.	291
<i>Fievre</i> héctique se diminue par de petites saignées.	149
<i>Fievres</i> inflammatoires, se distinguent des fievres d'été & d'automne.	62, &c.
— Leurs causes.	109, &c.
— Celles d'une armée, pourquoi plus dangereuses.	111

— Comment on doit les traiter.	111, &c.
<i>Fievre nerveuse</i> , dans quelle classe on doit la ranger.	306, &c.
— Comment se change en <i>fievre pestilentielle</i> .	<i>ibid.</i>
<i>Fievre pestilentielle</i> , son origine, maniere dont l'infection se répand.	257
— Sa nature, sa cause.	287
— Ses symptomes.	259
— Accompagnée d'inflammation du cerveau.	305
— Pronostiques.	268
— Dissections de personnes mortes de cette <i>fievre</i>	269 &c.
— En quoi diffère de la <i>fievre nerveuse</i> .	306
— Diffère fort de la vraie peste.	287
<i>Fievres quartes</i> , ne sont pas fréquentes.	163
<i>Foie</i> (inflammation du), maladie commune à une armée.	130
— Très-sujet à suppuration.	<i>ibid.</i>
— Sa cure.	<i>ibid.</i>
— D'une grosseur extraordinaire dans la peste.	385
<i>Fontenoi</i> (baraille de), quand se donna.	31
— Le temps alors favorable aux blessés.	<i>ibid.</i>
<i>Fourrages</i> (aller aux), exercice très-sain.	29
<i>Froid</i> , maladies qu'il occasionne, & la manière de s'en garantir.	28, &c.
<i>Fruit</i> , n'est pas la cause des maladies des camps.	18, 76
— En quelles occasions il faut s'en abstenir.	77, &c.
<i>Furnes</i> , ville très mal saine.	1

G

G ALLE, est contagieuse.	14, 80
— Comment se communique.	306
— On la confond souvent avec les éruptions miliaires.	307
— Comment la distinguer de ces éruptions.	308
— Le soufre est son grand spécifique.	<i>ibid.</i>
— Sous quelle forme il faut le donner.	<i>ibid.</i>
— Régime qu'il faut observer pendant ce temps-là.	310
— En quelle occasion une médecine & la saignée se trouvent nécessaires.	<i>ibid.</i>
— Différente du scorbut & de la lépre.	<i>ibid.</i>

<i>Gand</i> , sa situation par rapport à la santé.	10
<i>Gangrene</i> , se guérit par le quinquina.	331
<i>Gâteau</i> de <i>fievre</i> , ce que c'est.	164
<i>Gemme</i> (sel), ses qualités anti-septiques.	325
<i>Genièvre</i> , utile d'en brûler dans les hôpitaux.	96
<i>Gingembre</i> , anti-septique très-efficace.	329
<i>Gommes</i> , leurs vertus anti-septiques.	327
<i>Gomme</i> ammoniacque fort peu anti-septique.	<i>ibid.</i>
<i>Goutte</i> se confondoit autrefois avec le rhumatisme.	139
<i>Grains</i> corrompus, causent des <i>fievres pestilentielles</i> .	296
<i>Granges</i> , très-bonnes pour servir d'hôpitaux de camp.	89
<i>Gruau</i> de ris, on en fait usage dans la dysenterie.	247
<i>Guinée</i> , à quelles maladies on y est plus sujet.	177
— Pourquoi on n'y est pas sujet à la peste.	178

H

H EMITRITÆA, maladie épidémique à Rome.	173
<i>Hepatitis</i> . Voyez <i>Foie</i> .	
<i>Herbages</i> , servent de préservatif contre les maladies putrides.	301
<i>Hocquet</i> , quand un signe défavorable dans la dysenterie.	218, 219
<i>Hongrie</i> (basse), fort mal-saine pour une armée.	170, note
— Flux de ventre y sont plus dangereux qu'ailleurs.	<i>ibid.</i>
<i>Hôpitaux</i> des camps, leurs divisions.	91
— Quels endroits leur conviennent davantage.	90
— Les salles doivent être grandes & bien aérées.	93
— Ventilateurs, sont nécessaires.	94
— Ne doivent point être échauffées par des poëles.	95
<i>Huck</i> (le docteur), sa méthode de traiter la dysenterie.	238
<i>Humeurs</i> animales, lesquelles se corrompent le plus vite.	316
— Comment affectées par la putréfaction.	385
— Par les anti-septiques.	335
<i>Humidité</i> , maladies qu'elle occasionne.	70, &c.
— Comment on les prévient.	84, &c.
— De l'air, comment doit s'estimer.	71
— Ses effets sur le corps humain.	72
— Accélere la putréfaction.	339

<i>Hungaricus morbus</i> , ce que c'est.	169
— Ses symptomes.	<i>ibid.</i>
— Est mortelle & très-contagieuse.	<i>ibid.</i>
— La même que celle des pays marécageux.	170
<i>Hydropisie</i> , suite d'une fièvre d'automne, mal guérie.	14, 164, &c.
— Caufée par des obstructions du foie & de la rate.	193
— Comment se distingue de la tympanite.	<i>ibid.</i>
<i>Hiver</i> (maladies d') font la plupart inflammatoires.	62 &c.
— Comment se préviennent.	81, &c.

J

J <i>AMAIQUE</i> , relation de ses fièvres.	178
<i>Java</i> , il y fait très-humide.	175
— Pourquoi n'est pas sujet à la peste.	176
— Quelles maladies épidémiques y sont plus communes.	176
<i>Jaune</i> (fièvre) des Indes occidentales, sa comparaison avec les fièvres rémittentes & intermittentes des camps.	177, &c.
— Est d'une nature maligne.	178
<i>Jaunisse</i> , quelquefois une suite des fièvres d'automne.	155, 164
— Comment on doit la traiter.	195
<i>Iliaque</i> (passion).	131, &c.
<i>Impetigo</i> , ce que c'est.	311
<i>Indes occidentales</i> , leurs maladies épidémiques.	178, &c.
<i>Indigestion</i> , provient de différentes causes éloignées.	366
— Comment on y remédie.	371
<i>Influenza</i> , sorte de fièvre.	15
<i>Inondations</i> , causes des fièvres rémittentes & intermittentes.	56, 73, 158
— De la fièvre ardente.	157
— De la fièvre pestilentielle.	180, 290, 291
<i>Insomnie</i> continuelle, signe défavorable dans les fièvres d'hôpital.	269
<i>Intestins</i> (inflammation des), comment doit être traitée.	131, &c.
— (Mortification des), effet de la dysenterie.	223
— De	

— De la fièvre pestilentielle.	272
— Pourquoi se corrompent si vite après la mort.	386
<i>Ipecacuanha</i> , sorte d'émétique très-sûr.	182
— Comment il faut s'en servir dans la dysenterie.	234
— Ses vertus suivant Pison.	234, note.
<i>Ischias</i> , considéré des anciens comme une espèce d'arthritisme.	139
<i>Italie</i> , sujette en divers endroits aux fièvres pestilentielles.	173, &c.
<i>Juillet</i> , mois très-salubre pour une armée en campagne.	65
<i>Juin</i> , le mois le plus salubre d'une campagne.	<i>ibid.</i>

L

L <i>Ac</i> , émanations putrides des lacs, causent des fièvres pestilentielles.	289, 295
<i>Laffeld</i> (bataille de), quand se donna.	47
— Les blessés souffrirent beaucoup de la chaleur.	48
<i>Lait</i> , fermente avec les substances animales.	364
<i>Langue</i> , comment affectée dans la fièvre pestilentielle.	263
<i>Lenticulæ</i> , la même chose que les taches pétéchiales.	295
<i>Lépre</i> , différente de la gale.	310
— Des Grecs, la même que l' <i>impetigo</i> de Celse.	311 note
— Comment on la distingue du scorbut.	311
— Des Arabes, une maladie putride.	348
— Pourquoi moins fréquente à présent qu'autrefois.	<i>ibid.</i>
<i>Leyde</i> , ville située dans un pays humide.	171
— Description de la fièvre qui y causa tant de ravages.	171, &c.
<i>Lienterie</i> , souvent la suite d'une dysenterie.	213
— Comment se guérit.	253
<i>Lierre terrestre</i> , anti-septique.	329
<i>Linnaeus</i> . Voyez <i>Dysenterie</i> & <i>Animalcules</i> .	
<i>Liqueurs</i> , ne causent jamais de maladies épidémiques dans une armée.	76
— Prises avec modération, préservent des maladies des camps.	<i>ibid.</i>
— On en doit faire usage dans les camps.	75, 190

434	T A B L E	
— Réglemens à ce sujet.		98, 189
— Comment en prévenir les abus.		75
— Fermentées, bonnes contre toutes les maladies pestilentielles.		294, 301
— Leur abstinence y rend sujets les Turcs.		294
<i>Lixiviels</i> , (sels) bons dans l'ascite.		195
— Dans la jaunisse.		<i>ibid.</i>
<i>Londres</i> , pourquoi n'est point sujette aux fievres pestilentielles.		302
— Sa situation est très-salubre.		<i>ibid.</i>
— Les alimens y sont plus sains qu'autrefois.		301
— Le peuple y est très-propre.		303

M

M	AHOMÉTANS , pourquoi sujets à la peste.	293, 294
<i>Maladies</i> épidémiques des pays marécageux, leur divers périodes.		193, &c. 332
— Endémiques, leurs différentes causes dans les pays humides.		2
— De l'été & des pays marécageux.		6
— De la campagne de 1743.		14, &c.
— De 1744.		26, &c.
— De 1745.		30, &c.
<i>Maladies</i> militaires, leur division.		62
— D'hiver.		<i>ibid.</i>
— Leurs causes.		<i>ibid.</i>
— D'été ou d'automne.		<i>ibid.</i>
<i>Maladies</i> pestilentielles, plus fréquentes dans un été sec que dans un été pluvieux.		71
— Comment les empêcher de se répandre.		90
— Comment les prévenir.		86, &c.
<i>Mal-proprété</i> , une des causes des maladies pestilentielles.		298, 301
— Concourt à arrêter la transpiration.		80
<i>Manteaux</i> , sont utiles à la cavalerie.		17, 22
<i>Marais</i> (exhalaisons des) sont mal-saines & putrides.		2, 73, &c. 160, &c. 170
— Occasionnent des fievres rémittentes & intermittentes.		6, 156

	D E S M A T I E R E S.	435
— Des maladies pestilentielles.		289, &c.
— Comment prévenir leurs dangereux effets.		86, &c.
<i>Mastricht</i> , sa situation est fort saine.		48
<i>Matière</i> fécale, comment affectée par la dysenterie.		208
— Quand se trouve infecte & contagieuse.		74, 303
— Pourquoi n'est pas toujours infecte.		304, 380
<i>Mai</i> , à quel égard un mois mal sain pour les armées.		65
<i>Mercuré</i> , n'est pas dans la gale aussi efficace que le soufre.		308
— Par quelle raison.		<i>ibid.</i>
— Est septique.		350
<i>Mercuré</i> doux, bon dans la dysenterie.		235
<i>Mercuriels</i> , efficaces dans les scabies.		311
— En quoi consistent ses principaux effets.		249, note.
<i>Menche</i> , anti-septique très-efficace.		329
<i>Miliaire</i> (fièvre) ne doit pas être confondue avec la fièvre d'hôpital.		265, note, 396
— Eruption, ne doit pas se confondre avec la gale.		307
<i>Mindereri spiritus</i> , diaphorétique sûr.		113 & note.
— Sa vertu anti-septique.		325
— De quoi est composé.		326
<i>Minérales</i> . Voyez <i>Eaux</i> minérales.		326
<i>Mixture</i> astringente, quand utile dans la dysenterie.		251
— Saline, sa vertu anti-septique.		325
— De quoi composée.		326
— Corrige la putréfaction.		380
<i>Moëlle</i> , lente à se corrompre.		388
— N'occasionne point l'odeur fétide d'un os carié.		<i>ibid.</i>
<i>Montagnes</i> , empêchent la stagnation de l'air.		3
<i>Moutarde</i> , sa vertu anti-septique.		329
— Suspend très-peu la fermentation alimentaire.		371
— Modère la fermentation.		372
<i>Mouton</i> (bouillons de), bons dans la dysenterie, comme clystère.		243
— Comme aliment ne convient pas.		247
<i>Musc</i> , ses effets dans les fievres pestilentielles.		278
<i>Myrrhe</i> , beaucoup plus anti-septique que le sel marin.		322, 327

N AVETS, font anti-septiques.	343
<i>Nausée</i> , un symptôme de la fièvre des pays marécageux.	157
— De la fièvre pestilentielle.	174, 260
<i>Nef</i> (lac), sa description.	42
— Ne gèle jamais.	<i>ibid.</i>
— Son eau est très-bonne dans quelques espèces de scorbut.	<i>ibid.</i>
<i>Neutres</i> (sels), bons dans la fièvre des pays marécageux.	182
— Jusqu'à quel point anti-septiques.	320
— Ne sont jamais septiques, excepté le sel marin.	347
— Table de leurs vertus comparées.	325, &c.
<i>Newgate</i> , prison très-mal saine.	298, note.
— Description de la fièvre de prison qui en tiroit son origine.	298, &c.
<i>Niewland</i> , très-mal-sain.	57
<i>Nil</i> , quelles maladies occasionne en se retirant.	175
<i>Nitre</i> , sa vertu anti-septique.	325
— Ne retarde pas beaucoup la putréfaction du fiel.	335
<i>Nitreux</i> (remèdes), bons dans les maladies-inflammatoires.	114
— En quel cas il ne faut pas s'en servir dans les fièvres pestilentielles.	280
<i>Noix</i> de galle, sa vertu anti-septique.	329

O

O BSTRUCTIONS du foie, de la rate, causent des hydropisies.	103
— Comment se traitent.	193, &c.
<i>Œil</i> (inflammation de l'), comment se doit traiter.	120, &c.
— Enflammé & égaré, signe défavorable dans les fièvres pestilentielles.	269
<i>Œuf</i> (blanc d') long à se putréfier.	316
— Frais, lent à digérer.	<i>ibid.</i>
— Le jaune, long à fermenter & à se putréfier.	360

— Non fécondés, lents à se putréfier.	<i>ibid.</i>
<i>Officiers</i> , moins sujets aux maladies des camps que les soldats.	58, 165
— Régime qu'ils doivent observer pour prévenir les maladies des camps.	99
<i>Oignon</i> , anti-septique.	342
<i>Ophthalmie</i> , sa cause.	120, &c.
— En quel cas la saignée est nécessaire.	120
— Quand il faut appliquer les vésicatoires.	<i>ibid.</i>
— Manière de traiter les cas légers.	121
<i>Opium</i> , résiste à la putréfaction.	327
— En quel cas convient dans la phthisie pulmonaire.	150
— Comment se corrige alors.	327
<i>Os</i> cariés, pourquoi si fétides.	388
<i>Ostende</i> , ville située dans un très bon air.	3, 32
<i>Oxymel</i> scillitique, sert d'expectorant.	128
— Corrige l'opium.	150

P

P AILLE, pourrie, une cause des maladies des camps.	19
— Doit être souvent renouvelée.	84, 88
<i>Pain</i> , fermente avec les substances animales.	351
— Effets de cette action.	<i>ibid.</i>
<i>Parotidés</i> , comment affectées dans les fièvres pestilentielles.	262, 266, 282
— Comment il faut en traiter les abcès.	285
— Ne sont pas toujours critiques.	284, note.
<i>Pavot</i> blanc, anti-septique.	329
<i>Pays-Bas</i> , ses maladies endémiques.	169, &c.
<i>Péripneumonie</i> , sa cause.	70
— Est la même maladie que la pleurésie.	127, &c.
— N'est point la même que la fièvre pestilentielle.	288
— Pourquoi Constantinople y est sujette.	293
— Le cœur & le foie grossissent dans cette maladie.	385
<i>Pétéchiales</i> (taches) fréquentes dans la fièvre d'hôpital.	265
— Leur description.	266
— Ne sont pas les mêmes que les ecchymata des an-	

ciens.	265, note.
— Quels pronostics on en peut tirer.	266
— Fievre pétéchiiale n'est pas la même que la miliaire.	397
<i>Pétéchies</i> , sens indéterminé de ce mot.	398
<i>Rein-lait</i> , fait au vinaigre, excellent dans les fievres inflammatoires.	98
— Bon dans les rhumatismes.	142
<i>Phlogistique</i> , ce que c'est.	380
<i>Phrénésie</i> , la saignée est nécessaire.	119
— En quel cas il faut appliquer les vésicatoires.	<i>ibid.</i>
	283, &c.
<i>Pierre calaminaire</i> réduite en poudre & mêlée avec de la graisse de vipère, bonne dans l'ophthalmie.	122, note.
<i>Plaies</i> , les chaleurs leur sont pernicieuses.	48
— Maniere de les traiter.	151
— Avec quelles précautions il faut faire usage du quinquina.	337
<i>Plantes alcalines</i> , quelques-unes retardent la fermentation alimentaire.	371
— Approchent davantage de la nature de la salive.	<i>ibid.</i>
— Ne guérissent point le scorbut en corrigeant un acide.	394
<i>Pleurésies</i> , très-fréquentes au commencement d'une campagne.	110
— Ne doivent point se confondre avec des points spasmodiques.	125
— Saignées réitérées sont nécessaires.	126
— Vésicatoires sont efficaces.	<i>ibid.</i>
— Maniere de les appliquer.	<i>ibid.</i>
<i>Plaies</i> , quand purifient l'air.	5, 49, 71, 291
— Quand le corrompent.	5, 71
Voyez, <i>Inondations</i> , <i>Marais</i> .	
<i>Plymouth</i> , pourquoi sujette aux fievres pestilentielles.	299
<i>Poëles</i> , ne valent rien dans les hôpitaux.	95
<i>Poisons</i> , quelques uns agissent comme septiques.	350
<i>Poisson</i> , fermente avec le pain, de la même maniere	

que la viande.	358, &c.
<i>Poivre</i> , anti-septique.	319
<i>Porc</i> frais, pourquoi on le défend quelquefois dans les camps.	98
<i>Poudre à canon</i> , salutaire d'en brûler dans les hôpitaux.	96
<i>Poumons</i> , comment affectés dans la phthisie pulmonaire.	147
— Se corrompent très-vite après la mort.	382
— Embarras dans les poumons.	36
— Exigent d'amples saignées.	37
<i>Printemps</i> , saison saine pour une armée.	64
<i>Privés</i> d'une armée, une cause des maladies des camps.	19
— En quel temps sont plus infects.	74, 228
— Régles qu'il faut observer à ce sujet.	88
<i>Propreté</i> , utile pour la santé.	80
— Nécessaire dans les camps, les hôpitaux, &c.	256
— Préservatif contre les maladies pestilentielles.	300
<i>Psora</i> , n'est pas la même chose que la gale.	310
<i>Pus</i> , comment se forme.	384
<i>Putréfaction</i> , sa nature.	337, 338
— Nécessaire pour préparer les alimens.	338
— La crise des fievres en dépend.	<i>ibid.</i>
— Contribue à produire la chaleur animale.	339
— La digestion, la résolution & la suppuration en sont des espèces.	338, 339, note.
— Atténue les humeurs.	380
— Relâche les parties fibreuses.	<i>ibid.</i>
— Quelles substances l'excitent.	343, &c.
— Differe de la fermentation.	340, note, &c.
— Engendre beaucoup d'air.	389, 390
— Des humeurs, la cause des fievres rémittentes & intermittentes.	166

Q

Q UARTIERS froids, quelles maladies produisent.	37
— humides, leurs effets dangereux.	12, 70, &c.
— Comment doivent être choisis.	84

- Quinquina*, en quelles circonstances doit être donné dans les maladies putrides. 67, 331, 332, 337
 — Quand il faut le donner dans les rhumatismes. 145
 — Si on doit le donner dans la consomption. 150
 — Anti-septique très-efficace, 331, 332
 — Bon dans les fièvres rémittentes & intermittentes. 186, 331
 — Danger de le donner trop tôt. 181, 193
 — Quand on doit le donner dans les fièvres pestilentiennes. 280
 — Pourquoi réussit dans la gangrène. 331, 332
 — Dans les fièvres pestilentiennes. *ibid.*
 — Remarques sur ses vertus anti-septiques. 337, &c.

R

- R** *AIFORT*, ses vertus anti-septiques. 329
 — Suspend la fermentation alimentaire. 371
 — La modère. *ibid.*
Rate, raison de son accroissement dans la fièvre pestilentielle. 385
 — Dans le scorbut. 386
Reclûtes, comment on les prévient. 105
Relâchement des fibres occasionnés par la putréfaction. 384
Résines, leurs qualités anti-septiques. 327, &c.
Rhubarbe, bonne dans la tympanite. 193
 — Dans la dysenterie. 241, &c.
 — Quand il faut y joindre le mercure doux dans la dysenterie. 237, 239
 — Est anti-septique. 329
Rhumatisme, maladie commune en hiver. 13
 — Sa cause. 63
 — Se confondoit autrefois avec la goutte. 139, &c.
 — Manière de le traiter. 141
 — Remèdes internes dont il faut faire usage. 143
 — Chronique, très-opiniâtre. *ibid.*
 — Comment le traiter. 144
Rhumes, très-communs en hiver. 13
 — Par quoi occasionnés, 63

- A quel égard une maladie inflammatoire. 148
 — Négligés, se terminent par une consomption. *ibid.*
 — La saignée est le principal remède. *ibid.*
 — Quels remèdes il faut faire. 148, 149
 — En quelle occasion les remèdes huileux ne sont pas propres. 148
Riverius, ses portions salines. *Voyez* Mixture saline.
Rome, sujette aux fièvres d'automne. 173
 — Très-mal-saine autrefois. 174
 — Fièvres pestilentiennes y sont très-fréquentes. *ibid.*
Roses (consève de), quand utile dans la consomption. 150
 — Rouges, anti-septique très-efficace. 329
Rouille, signe équivoque de l'humidité de l'air dans un endroit près de la mer. 174, note.

S

- S** *AFRAN*, puissant anti-septique. 329
 — Moins anti-septique avec la sérosité qu'avec la chair. 336, &c.
 — On s'en sert à Java dans la fièvre putride. 177
Sagapenum, gomme très-peu anti-septique. 327
Saignée, indispensable dans les maladies inflammatoires. 66, 111
 — Dangereux de la différer. *ibid.*
 — Regles qu'il faut observer là dessus. 112
 — Nécessaire dans la phrénésie. 119
 — Quand nécessaire dans l'ophtalmie. 120
 — Dans l'esquinancie. 122
 — Dans la pleurésie. 126
 — Dans le rhumatisme. 141
 — Dans le rhume. 148
 — Indispensable dans la fièvre des camps. 180
 — Quand nécessaire dans les fièvres intermittentes. 180
 — Précautions nécessaires à ce sujet. 188
 — Quand nécessaire dans la dysenterie. 233
 — Dans la fièvre pestilentielle. 275
 — Avec quelles précautions il faut les faire. 275, 276

<i>Salive</i> , résiste à la putréfaction.	356, 357
— Modère la fermentation alimentaire.	356
— Nécessaire dans la digestion.	366
— Quelles substances y suppléent.	366, 367, 373
— Putride, ses effets dans la fermentation alimentaire.	357, 365
— Comment se corrige.	371
<i>Sang</i> , comment affecté dans la fièvre d'hôpital.	261, 262, 304
— Sa partie rouge se putréfie fort vite.	316
— Sa partie séreuse lente à s'altérer.	<i>ibid.</i>
— Comment on l'empêche de se putréfier.	335
— Comment affectée par les testacées.	348
— Expériences sur la putréfaction.	378
— Sur celle de la partie séreuse.	<i>ibid.</i>
— De la partie rouge.	<i>ibid.</i>
— Effets des acides sur du sang putride.	379, &c.
— Expériences sur la couleur de ses différentes parties.	381, &c.
— Se trouve quelquefois putride, quoique nouvellement tiré.	382
— Par quelle raison.	<i>ibid.</i>
<i>Sangsués</i> , en quel cas il faut s'en servir au lieu des saignées.	119, 142, 186, 276
— En quel cas sont dangereuses.	272
— Bonnes dans l'ophtalmie.	120
<i>Sauge</i> , puissant anti-septique.	329
<i>Scabies</i> des anciens, n'est pas la même maladie que la gale.	310
— A été confondue avec le scorbut.	311
— Comment doit se traiter.	<i>ibid.</i>
<i>Sciatique</i> , manière de la traiter.	146
<i>Scorbut</i> , maladie particulière aux pays marécageux.	8
— Aux personnes qui se nourrissent d'alimens salés.	393
— Provient d'une cause putride.	<i>ibid.</i>
— Ses symptômes.	385, 386
— L'Europe y est moins sujette qu'autrefois.	300
<i>Seybala</i> , excitent une irritation dans les intestins.	250

— Comment on doit les évacuer.	<i>ibid.</i>
<i>Sédiment</i> de l'urine d'une personne en santé, sa nature.	384
<i>Sel</i> d'absinthe. <i>Voyez</i> Absinthe.	
— Ammoniaque. <i>Voyez</i> Ammoniac.	
— De corne de cerf. <i>Voyez</i> Corne de cerf.	
— Diurétique. <i>Voyez</i> Diurétique.	
— Gemme. <i>Voyez</i> Gemme.	
— De succin. <i>Voyez</i> Succin.	
— Marin, sa qualité anti-septique comparée à celle des autres sels.	325
— En quels cas se trouve septique & anti-septique.	345, 347
— Le seul sel qui ait cette propriété.	<i>ibid.</i>
— Pris dans les alimens, agit comme septique.	345
— Retarde ou hâte la fermentation alimentaire, à proportion de sa quantité.	374
<i>Selles</i> , comment affectées par la dysenterie.	205
— En quel cas il faut les procurer dans les fièvres inflammatoires.	116
<i>Senac</i> (M. de), sa manière de traiter la dysenterie.	248
<i>Séné</i> , anti-septique.	329
<i>Septiques</i> , quelles substances étoient réputées tels.	341
— Substances qui le sont réellement.	343, 344
— Leur utilité.	348, &c.
— Hâtent la fermentation alimentaire.	375
<i>Serpentaire</i> (racine de), en quel cas on doit s'en servir dans la dysenterie.	246
— Dans les fièvres pestilentiennes.	281
— Puissant anti-septique.	322, 328, 334, 335
— Est très-peu astringente.	337, &c.
<i>Sétons</i> , usités dans les rhumes invétérés.	149
— Pourquoi si efficaces.	384
<i>Sinapismes</i> , en quels cas utiles dans les fièvres pestilentiennes.	284
— On s'en servoit autrefois à la place des vésicatoires.	126
<i>Soif</i> , manière de l'appaiser dans les fièvres inflam-	

matoires.	98, 115, 149.
<i>Solides</i> , comment affectés par la putréfaction.	384
<i>Soufre</i> , spécifique dans la gale.	308
— Salulaire d'en brûler dans les hôpitaux.	96
<i>Spasmes</i> , causés par les émanations putrides.	324
<i>Squille</i> , quand convient dans les rhumes.	129
<i>Stupeur</i> , symptôme qui accompagne toujours la fièvre d'hôpital.	263
<i>Substances animales</i> , putrides, deviennent un véritable ferment.	332, note.
<i>Voyez Fermentation.</i>	
— Fermentent avec le pain & la plupart des végétaux.	351, &c.
— Sont nécessaires pour se bien porter.	364, 365
<i>Succin</i> (sel de); sa qualité anti-septique.	326
<i>Sucre</i> , anti-septique.	347
<i>Sudorifiques</i> , pris à propos, préviennent les fièvres inflammatoires.	112
— Manière dont il faut les donner dans les rhumatismes.	143
— Préviennent les fièvres pestilentiennes.	275
— Précautions qu'il faut prendre.	278
<i>Sueur</i> , comment on doit l'exciter dans les fièvres.	212, 278
<i>Suppuration</i> , espèce de putréfaction.	338, note.
<i>Surdité</i> , signe favorable dans les fièvres pestilentiennes.	268

T

T ARTRE émétique, bon dans les fièvres d'automne.	183.
— On s'en sert dans la dysenterie.	233, 234.
— Soluble & vitriolé, leurs vertus anti-septiques.	322
— Comparés avec celle de quelques autres sels.	325
<i>Teinture thébaïque.</i> <i>Voyez Opium.</i>	
<i>Tenesme</i> , symptôme constant de la dysenterie.	196
— Ses différentes causes dans la dysenterie.	250
— Comment se guérit.	251

— Quelquefois occasionné par un ulcère.	250
<i>Tentes</i> , manière de les tenir sèches.	84
— Il faut leur donner de l'air tous les jours.	84, 85
<i>Tessacées</i> , font d'une nature septique.	343
— Leurs effets sur le sang humain.	348
— Raïson du grand usage qu'on en faisoit autrefois.	349, note.
— En quel cas sont utiles.	<i>ibid.</i> note.
— Excitent la fermentation alimentaire.	375
— La rendent trop violente.	<i>ibid.</i>
<i>Thé verd</i> , anti-septique très-efficace.	329
— Concourt à supprimer les maladies putrides.	302
<i>Toiles huilées</i> , leur utilité dans les tentes.	85
<i>Tormentille</i> (décoction de racine de), bonne en clystère dans la dysenterie.	247
<i>Tranchée</i> , autour des tentes des soldats, son utilité.	84
<i>Tranchées</i> , un des sûrs diagnostics de la dysenterie.	196
— Comment on y remédie.	235, 238, 239, 244
— Les carminatifs chauds ne les adoucisent point.	244
<i>Transpiration</i> (suppression de la), produit diverses maladies.	63, 166
<i>Tremblement des mains</i> , symptôme de la fièvre pestilentielle.	259, 264
— De la langue, en quelle circonstance est dangereux.	269
<i>Troupes</i> , quelles règles doivent suivre par rapport aux repas.	96, &c.
— Par rapport à l'exercice.	99, &c.
— Par rapport aux divertissemens.	101, &c.
<i>Tubercules</i> des intestins dans la dysenterie.	214, &c.
<i>Tueries</i> , leurs effets dangereux lorsqu'elles sont dans l'enceinte d'une ville.	292
<i>Tympanite</i> , ce que c'est.	193
— Sa cause.	165
— Comment se guérit.	193
— Nécessité des bandages dans cette maladie.	194

V <i>AISSEAUX</i> de transport , pourquoi sujets aux fie- vres pestilentielles.	258
<i>Valériane</i> sauvage (racine de) , sa qualité anti-septi- que.	329
<i>Vapeurs</i> humides putrides , pourquoi fréquentes en Zélande.	3
— Constantes dans tous les camps.	70
— Maladies qu'elles occasionnent.	70, &c.
— Comment on y peut remédier.	84, &c.
<i>Ventilateurs</i> , leur utilité dans les hôpitaux.	94,
	95, & note.
— Dans les vaisseaux de transport.	94
— Description d'un ventilateur propre à un hôpital de camp.	<i>ibid.</i> note.
<i>Vents</i> , comment soulager les douleurs qu'ils causent.	244
<i>Vents</i> , empêchent la stagnation de l'air.	3, 176
— Empêchent la peste dans les climats chauds.	<i>ibid.</i>
— Quelques-uns rendent l'air humide.	71
— Des monts Crapaq , leurs effets sur l'air.	170,
	note.
<i>Verdâtre</i> (couleur) dans la chair , causée par la cor- ruption.	380
— Dans la sérosité du sang.	382
<i>Vérole</i> (petite) , n'est pas fréquente dans une armée.	67
<i>Verre</i> ciré d'antimoine , émétique très-spécifique dans la dysenterie.	233
— Pourquoi abandonné par l'auteur.	<i>ibid.</i>
<i>Vers</i> , fréquens dans les fievres d'automne.	190
<i>Vertige</i> , suite d'une fièvre maligne.	286
<i>Vésicatoires</i> , nécessaires dans les maladies inflamma- toires.	116
— Comment les appliquer.	<i>ibid.</i>
— Nécessaires dans la phrénésie.	119, 283
— Dans l'ophtalmie.	120
— Dans l'esquinancie.	122, & note.

— Dans la pleurésie.	126, &c.
— Quand utiles dans les fievres rémittentes & inter- mittentes.	186
— Dans les fievres pestilentielles.	283
— Quand sans succès dans cette fièvre.	278
<i>Viande</i> , son trop grand usage , quelles maladies cause.	292, 295
<i>Villes</i> , pourquoi les grandes villes sont sujettes aux maladies pestilentielles.	292, &c.
— Sont pourvues de plusieurs choses qui empêchent l'air de se corrompre.	304
— Assiégée , sujettes aux fievres pestilentielles.	295
<i>Vin</i> , quand nécessaire de s'en servir pour se préserver des maladies.	99, 372
— Très-agréable cordial dans les fievres pestile- ntielles.	282
— En quel cas ne convient pas dans les fievres pesti- lentielles.	283
— Tend à supprimer les maladies putrides.	301
— Son abstinence dispose les Turcs aux maladies pes- tilentielles.	294
— Retarde la fermentation alimentaire.	369, 372
— Nécessaires aux tempéramens scorbutiques.	<i>ibid.</i>
<i>Vinaigre</i> (vapeurs de) , bonnes contre l'infection.	96
— Les Romains en faisoient grand usage.	98
— Quand convient dans les fievres pestilentielles.	279
<i>Vipères</i> desséchées , ne sont point septiques.	343
<i>Ulcères</i> , pourquoi affoiblissent.	383
— Cancéreux , on n'y connoît encore aucun remede.	337
<i>Unguentum tutiæ</i> , l'auteur ne s'en sert plus dans l'oph- thalmie.	122, note.
<i>Vomissement</i> , signe défavorable dans la fièvre pesti- lentielle.	269
<i>Urine</i> , comment affectée dans la fièvre pestilentielle.	261
— Trouble , signe favorable dans la fièvre pestilen- tielle.	261, 268
— Se putrifie fort vite.	316

248 TABLE DES MATIERES.

- Nature de son sel. 317
- Ses vapeurs n'affectent pas la santé. *ibid.*
- Son esprit est anti septique. 318, note.
- D'où provient sa couleur dans les maladies aiguës. 382
- Dans le scorbut. *ibid.*

Z

- Z** ÉLANDE, pourquoi la plus mal-saine de toutes les provinces des Pays-Bas. 2
- Sa maladie épidémique. 6



FIN.

